**Récit du voyage en Amérique effectué par le très glorieux
régiment de Deux-Ponts sur mer et sur terre
de 1780 à 1784.**

**Fait à Strasbourg le 5 j[uin] de l'année 1787, par Georges
Flohr.**

Conservé à la médiathèque André Malraux – Strasbourg
Département du patrimoine – Ms f 15

Introduction rédigée
par Grégoire Binois, Daniel Fischer, Edern Hirstein, Thomas Tricot
sous la direction d'Isabelle Laboulais.

Juillet 2013

Sommaire

Introduction (Isabelle Laboulais)

Le manuscrit

L'écriture du manuscrit (Edern Hirstein)

Descriptions et savoirs géographiques (Isabelle Laboulais)

Les hommes

Eléments de la biographie de G.D. Flohr (Edern Hirstein)

Christian de Deux-Ponts (Daniel Fischer)

Guillaume de Deux-Ponts (Daniel Fischer)

Le régiment Royal-Deux-Ponts (Grégoire Binois et Daniel Fischer)

Les lieux

L'itinéraire et les raisons de l'itinéraire (Eden Hirstein et Isabelle Laboulais)

La population américaine (Daniel Fischer)

Le peuplement allemand dans les colonies américaines (Daniel Fischer)

Les Antilles dans les années 1780 (Thomas Tricot)

Les faits

Révolution américaine et guerre d'Indépendance (Isabelle Laboulais)

L'assaut de la redoute 9 : entre histoire et mémoire (Edern Hirtsein)

Introduction

Le « Flohr » est un texte singulier dans sa forme comme dans son contenu. Pièce majeure du fonds des manuscrits conservés au département de patrimoine de la médiathèque André Malraux, il apporte un témoignage rare sur la participation des Européens au processus par lequel les *Insurgents* ont conquis leur indépendance et bâti un État fondé sur de nouvelles valeurs ; il livre également des observations utiles pour nourrir l'histoire multiculturelle, multiraciale et multiethnique, centrée sur les échanges et les interactions entre les Européens, les Amérindiens et les Africains, cette « histoire atlantique » que quelques historiens – encore peu nombreux en France – écrivent depuis une vingtaine d'années¹. Au-delà du témoignage sur un moment essentiel de l'histoire atlantique, le Flohr illustre aussi la complexité des écritures de voyage au XVIII^e siècle, la porosité des genres et l'ascendant que les formes les plus répandues ont exercé sur un jeune fusilier engagé au sein du Royal-Deux-Ponts lorsqu'il a entrepris de composer un récit du voyage de son régiment. Un travail en profondeur sur le texte était indispensable pour mettre en perspective le témoignage de Flohr, mesurer l'importance prise par la réécriture a posteriori. Loin d'annihiler la valeur de ce récit, ce travail collectif entend au contraire faciliter son accès et mettre en lumière sa complexité.

Le manuscrit original a été transcrit et traduit en français par Albert Schreiber. Cette version du texte a été l'objet d'un travail collectif censé faciliter la lecture du texte composé par Flohr et souligner ses apports majeurs. Ces recherches liminaires ont été effectuées par quatre étudiant de M2. Grégoire Binois s'est essentiellement chargé des apports du Flohr à l'histoire des pratiques et des cultures de la guerre, Daniel Fischer à l'histoire de l'Amérique, Edern Hirstein à Flohr en particulier, à la reconstitution de son itinéraire, à l'étude précise de son texte, Thomas Tricot a effectué la recherche iconographique qui accompagne l'annotation du texte.

Cette version sera complétée dans les prochains mois par les contributions de Jean-Luc Eichenlaub sur l'analyse codicologique du manuscrit, de Mireille Pétry sur les voyages du manuscrit jusqu'aux collections du département du patrimoine de la médiathèque André Malraux et de Martial Guédron sur les dessins dont Flohr a enrichi son texte.

Isabelle Laboulais
Professeur d'histoire moderne
Université de Strasbourg – EA 3400 / ARCHE

¹ Sur l'histoire atlantique, on lira le bilan historiographique organisé par Cécile Vidal, à l'occasion d'une journée d'études organisée à l'EHESS en 2006 :

<http://nuevomundo.revues.org/10233#l-histoire-atlantique-de-part-et-d-autre-de-l-atlantique>

² Ms f 15.

³ Dans *L'art de lever des plans, de tout ce qui rapport à l'architecture civile et champêtre* (3^{ème} édition, Firmin Didot, Paris, 1792), Dupain de Montesson consacre une partie entière aux caractéristiques du journal de marche.

à <http://nuevomundo.revues.org/10233#l-histoire-atlantique-de-part-et-d-autre-de-l-atlantique> ou encore Dupont d'Aubevoye de Laubèrdière. Ce dernier note dans son journal : « *J'écris pour moi, pour ma propre satisfaction, et pour me rappeler un jour, certaines époques de la plus extraordinaire, et de la plus*

L'écriture du manuscrit

Le manuscrit de Flohr conservé à la médiathèque André Malraux (Strasbourg) est, à bien des titres, d'une richesse remarquable². Si les illustrations sont les plus visibles, elles ne représentent pourtant que la partie émergée de l'iceberg. Aussi, au fil de la lecture de ce récit, le lecteur pourra-t-il apprécier les multiples digressions à caractère informatif, naturaliste, ou bien simplement anecdotique que Flohr a glissées dans son journal de marche. Cette diversité est surprenante si on la compare au titre du manuscrit – « Description du voyage de l'acclamé régiment Deux-Ponts sur terre et sur mer en Amérique » – ou si on la confronte au postulat de départ – « concernant la présente description de l'Amérique telle que je l'ai notée scrupuleusement jour après jour pendant la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique ». Cette citation extraite de l'« *Erklärung* » rédigé par Flohr laisse entendre que la description de l'Amérique que recèle ce manuscrit est fidèle aux notes qu'il a prises durant la campagne. Une lecture attentive du texte oblige à démentir cette déclaration liminaire.

L'armature du texte est constituée de mentions relatives à la destination, de l'indication du nombre de kilomètres parcourus quotidiennement, autant d'éléments qui, à l'évidence, renvoient au genre particulier du journal de marche. Il se traduit par une pratique d'écriture systématique et concise. La production écrite qui en résulte sert aussi bien aux officiers d'état-major qu'aux ingénieurs-géographes³, mais aussi aux individus qui établissent une trace des faits, à des fins personnelles ou collectives⁴.

La rédaction d'un tel journal requiert une prise de notes régulière sur le terrain. La trace écrite se limite alors à une mention de la date du jour, des noms des localités traversées, elle peut être agrémentée d'une courte description du paysage rencontré ou des aléas du trajet, elle mentionne les événements du jour et le nombre de kilomètres parcourus. Chez Flohr, le genre du journal de marche est l'objet d'un certain nombre d'ajustements ou plutôt de compléments. Cependant, ses notes de terrain constituent la source première de son récit. Une comparaison avec d'autres journaux de campagne disponibles, ou avec les registres tenus par les aides-de-camps ou les ingénieurs-géographes, permet de le montrer. Ainsi, lorsque Flohr évoque les villes traversées ou les étapes effectuées par son régiment, il les transcrit les phonétiquement. La ville de Bowling Green devient « Bollingen » sous sa plume, de même que Page's Brigde se transforme en « Bettésbrück ». De tels toponymes n'ont pu être restitués a posteriori, Flohr a vraisemblablement repris la graphie utilisée dans ses notes de terrain. Le

² Ms f 15.

³ Dans *L'art de lever des plans, de tout ce qui rapport à l'architecture civile et champêtre* (3ème édition, Firmin Didot, Paris, 1792), Dupain de Montesson consacre une partie entière aux caractéristiques du journal de marche.

⁴ À titre de comparaison, on peut citer les journaux de Claude Blanchard, de Guillaume de Deux-Ponts ou encore Dupont d'Aubevoye de Laubèrdière. Ce dernier note dans son journal : « *J'écris pour moi, pour ma propre satisfaction, et pour me rappeler un jour, certaines époques de la plus extraordinaire, et de la plus glorieuse révolution, dont porte l'histoire* ». cf. « Journal de l'armée aux ordres de Monsieur le Comte de Rochambeau pendant les campagnes de 1780, 1781, 1782, et 1783 dans l'Amérique Septentrionale » (à la Bibliothèque nationale, N.A.F. n° 17691, fol. 209 et fol. 3).

kilométrage retenu ne correspond pas non plus à celui indiqué par d'autres témoins⁵. Cette prise de notes sommaire qui constitue l'armature du voyage de Flohr s'accompagne de commentaires relatifs au paysage rencontré (« En chemin nous passâmes par une jolie petite ville, dans une belle plaine », page 51) où les qualificatifs flatteurs sont légions. La description des villes, si superficielle quelle puisse être dans certains cas, comprend des indications si précises que leur origine directe ne peut être remise en cause (« Dans cette ville de B. on trouve assez de Français, qui habitent là : la plupart habitent dans la même rue, c'est pourquoi on l'appelle la rue Française. », fol. 115 du manuscrit). Les nombreuses digressions consacrées aux spécificités de la flore et de la faune locales se singularisent par leur longueur, et par le fait qu'elles sont rédigées à la première personne du singulier. Ces deux caractéristiques suggèrent qu'elles ont été composées par Flohr et qu'elles renvoient à sa vision de l'espace américain. Cependant, il est difficile de différencier les éléments notés « sur le terrain » et ceux ajoutés après, à partir des souvenirs. La majorité du texte, selon toute vraisemblance, provient bel et bien des notes prises au jour le jour par l'auteur. Pourtant, l'utilisation de témoignages de seconde main, de rumeurs, mais aussi l'intégration de données chiffrées ou de textes officiels excluent l'hypothèse d'une source d'inspiration unique.

Les digressions sont les parties les plus intéressantes du récit. Outre les observations personnelles de l'auteur sur l'environnement local, la végétation ou la condition des esclaves, certaines d'entre elles évoquent des épisodes célèbres de la guerre d'Indépendance américaine. Les digressions sur la « Trahison d'Arnold », la bataille de Trenton ou Princeton, le naufrage du navire *Le Bourgogne* par exemple sont édifiantes. Dans le cas de ces trois digressions, l'information ne peut provenir de l'auteur lui-même. La trahison d'Arnold et la bataille de Trenton/ Princeton se situent dans le passé proche, et Flohr, quoi qu'il en dise, n'a pu être le témoin du naufrage du *Bourgogne*. Ces trois récits notables sont forcément issus des notes de l'auteur, mais pas de son observation personnelle. Flohr a vraisemblablement collecté ces informations auprès de ses camarades et les intègre à son texte sans préciser leur provenance. Cette pratique est évoquée par l'auteur lorsqu'il fait le récit de la visite de la délégation indienne à Rochambeau à Newport. Lorsque Flohr décrit le mode de vie des Indiens, il cite l'homme qui lui a fourni les informations qu'il utilise, il s'agit de l'interprète allemand (un certain Frey, originaire de Schwetzingen selon le Baron de Closen)⁶, ce qui donne du poids à son récit. Flohr a par ailleurs décrit des événements qu'il n'a pas toujours vécus et des observations qu'il n'a pas faites lui-même. Le passage sur l'assaut de la redoute n°9 en témoigne : il est écrit à la première personne du pluriel, ce qui entretient un certain flou quant au statut de témoin joué par Flohr⁷. De la même manière, lorsque Flohr décrit la capture d'un détachement du Royal-Deux-Ponts par un navire anglais en mer et leur captivité à la Jamaïque, il insère dans son voyage un récit de seconde main, sans l'indiquer de manière explicite et sans introduire non plus de

⁵ Il existe des différences entre le journal de Flohr et les trajets décrits par Louis-Alexandre Berthier, consultables dans le deuxième volume de *The American Campaigns of Rochambeau's Army, 1780, 1781, 1782, 1783, traduction et édition de Howard Rice Jr et Anne Brown* (Princeton University Press - Brown University Press, 1972). Le nom des localités ne correspond pas non plus exactement à ceux mentionnés dans le journal de Closen (Evelyn Acomb (ed.), *The Revolutionary Journal of Baron Ludwig von Closen 1780-1783*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1958).

⁶ *Ibid.*, p. 38-39.

⁷ On consultera plus loin la notice consacrée à cet événement spécifique et à la narration qu'en donne Flohr.

césure claire, le « nous » qui marque le collectif régimentaire reste utilisé pour relater cet épisode.

Pour mener à bien sa description du voyage du Royal-Deux-Ponts, l'auteur intègre des témoignages directs de ses camarades soldats, mais aussi des récits qui devaient circuler au sein de la troupe. C'est vraisemblablement le cas récit de la trahison d'Arnold ou de celui de la bataille de Trenton/Princeton. Flohr introduit également dans son manuscrit une documentation qui a quasiment le statut d'annexe documentaire : on y trouve des tableaux qui indiquent les noms des navires des différentes flottes, des registres qui donnent un bilan des pertes subies à Yorktown. A cela, s'ajoute la reproduction de plusieurs textes officiels, comme l'échange entre la délégation indienne et Rochambeau ainsi qu'une lettre du ministre Ségur au même général. Ces deux textes sont d'ailleurs reproduits avec une grande fidélité. De tels ajouts n'ont bien sûr rien à voir avec une prise de notes tirées de l'observation. L'intégration de ces témoignages a nécessité un travail de collecte d'informations et atteste de la collecte documentaire réalisée par Flohr parallèlement à la rédaction de son manuscrit. L'origine des données présentes dans les tableaux reste une question épineuse. Il existe des documents qui fournissent des occasions de comparaison. Là encore, la présentation des données, bien que celles-ci soient quasiment les mêmes, n'est pas similaire. Si l'on prend par exemple un des nombreux tableaux qui indiquent le nom des vaisseaux de guerre engagés dans des combats en mer et le nombre de leurs canons, les informations données par Flohr, et celles données par le Baron de Cloisen diffèrent, l'ordre dans lequel les entrées sont agencées n'est pas le même. Flohr a pourtant dû recopier ces lettres ou ces tableaux quelque part. À ce niveau, les hypothèses sont multiples. La transmission des informations au sein du corps expéditionnaire était assez bonne, comme en témoigne l'existence de la *Gazette Française* de Newport, un journal imprimé grâce à une imprimerie amenée de France et destiné aux officiers de l'armée (ce journal fournit par exemple un récit détaillé de la bataille navale du Cap-Henry le 6 mars 1781, une bataille que Flohr raconte également)⁸. Flohr a pu se servir de ce journal, néanmoins, la *Gazette Française* est seulement publiée pendant quelque mois de l'année 1781. Or, Flohr ne rentre en France qu'en 1783. Il s'est vraisemblablement servi également des rares documents présentés aux troupes, par exemple les lettres de félicitation envoyées par le Roi et le Comte de Ségur. Toutefois, l'accès aux nombres de pertes subies par l'armée entière devant Yorktown suggère que Flohr avait accès à des sources précises. On peut à cet égard supposer l'existence de relations entre le fusilier Flohr et un membre de l'état-major, ou bien pendant la campagne ou bien une fois de retour à Strasbourg⁹.

Flohr a enrichi son texte de témoignages, d'une documentation sur la campagne militaire, mais aussi de connaissances géographiques. Certaines concernant l'Amérique

⁸ Godechot (Jacques), « La Gazette Française, ancêtre des journaux d'armées publiés sous la Révolution », *Annales Historiques de la Révolution Française*, Janvier-mars 1980, p. 125.

⁹ On peut aller jusqu'à faire l'hypothèse que Flohr a rédigé son manuscrit à la demande d'un « supérieur », comme l'a fait l'officier Saint-Exupéry. Ce dernier a écrit un journal à la demande de son colonel d'après les notes qu'il avait prises pendant son voyage : « j'ai vu presque tout ce qu'on lira » « l'étude particulière que je faisais de l'immortel ouvrage de l'Abbé Raynal me donna l'envie de vérifier tous lesqu'il contient. Je m'occupais autant que nos relâches pouvaient me le permettre, de la culture et des denrées d'Amérique, du ..., de la population, des nègres, etc. et on en trouvera, à la fin de mes campagnes, quelques fragments. », cité dans Bodinier (Gilbert), *Les officiers de l'armée royale, combattants de la guerre d'Indépendance des Etats-Unis, de Yorktown à l'an II*, SHAT, Château de Vincennes, 1983. Ce journal fait l'objet d'un bref article : « Journal d'un officier du régiment de la Sarre-Infanterie pendant la guerre d'Amérique (1780-1782) », *Carnet de la Sabretache*, 1904, p. 178-179.

du Nord sont approximatives¹⁰ ; en revanche il semble bien documenté sur le continent sud-américain. Il note ainsi : « Cette haute montagne, qui est merveilleuse à regarder, s'étend jusqu'au Pérou, où elle est encore beaucoup plus haute et plus sauvage. En géographie on la décrit comme étant la plus haute montagne du monde » (fol. 203-204). La mention « en géographie » suggère que Flohr a consulté un dictionnaire géographique ou bien un ouvrage évoquant l'Amérique du Sud. C'est vraisemblablement grâce à des informations précises qu'il parvient à décrire l'ensemble de l'Empire espagnol, du Mexique au Chili (fol. 205-206) et les différentes populations qui occupent ces territoires (fol. 188-191). Le détail de ces descriptions indique que Flohr a eu recours à des ouvrages et qu'il ne s'est pas inspiré seulement de ses notes de terrain.

Le traitement par Flohr du siège de Yorktown, événement majeur de la campagne militaire et du récit, illustre un autre type d'intervention faite *a posteriori* sur le texte. Flohr précise qu'au moment où l'armée quitte enfin Newport, en juin 1781, elle se dirige directement vers la Virginie, pour mettre fin aux exactions commises par les Anglais. Les déprédations d'Arnold, puis de Cornwallis en Virginie sont successivement évoquées pour justifier la marche de l'armée vers le sud dès mars 1781 (fol. 26). Or, la décision n'est prise par l'état-major que le 14 août. Le récit du siège lui-même est l'occasion de multiples « fantaisies » narratives de la part de l'auteur. La théâtralisation de la relation entre les officiers, le portrait de Cornwallis ou l'évocation de certains faits d'armes manifestent la volonté de Flohr de rendre son récit du siège de Yorktown palpitant, en allant même au-delà du vraisemblable¹¹.

Si les notes prises au jour le jour par Flohr représentent la base du récit, Flohr les enrichit et complète grâce à des témoignages rapportés directement, ou simplement issus de la rumeur (puisqu'en particulier déformés, pensons à la trahison d'Arnold ou la bataille de Trenton/Princeton), grâce aussi à la documentation qu'il a consultée à son retour. La « présente description » n'est donc pas celle que Flohr aurait scrupuleusement consignée, jour après jour, pendant son voyage. Le manuscrit mobilise des sources d'informations aux origines diverses, glanées pendant et après la campagne, présentées dans une perspective essentiellement collective – narrer plusieurs années après les faits le voyage du Royal-Deux-Ponts – par un compilateur zélé. Il ne faut donc pas lire le journal de Flohr comme une trace fidèle des événements vécus par le Royal-Deux-Ponts mais plutôt comme le point de vue de ce jeune fusilier sur ce moment singulier.

Ederne Hirstein

¹⁰ On songe notamment à ses propos sur les Montagnes Bleues et les fleuves qui se jettent dans la baie de Chesapeake.

¹¹ Pour plus de précisions, on consultera les notes de l'édition critique ainsi que le mémoire de recherche suivant d'Ederne Hirstein, « Le Voyage de Flohr (1780-1783), à la croisée des mondes et des pratiques d'écritures », travail dirigé par Isabelle Laboulais, Professeure d'histoire moderne à l'Université de Strasbourg, 2013.

Descriptions et savoirs géographiques à la fin du XVIIIe siècle

Le voyage de Flohr ne se contente pas de restituer l'itinéraire parcouru par le Royal-Deux-Ponts, il ponctue son récit de descriptions des espaces traversés, aperçus ou observés, et témoigne ainsi à sa manière de la place tenue par la géographie dans la culture du XVIIIe siècle. À cette période, les ouvrages de géographie sont « descriptifs » si bien qu'un lien de plus en plus net entre description et géographie se constitue. Les définitions proposées par les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie* en rendent compte. En 1694, dans la première édition, la géographie est simplement définie comme « science qui enseigne la position de toutes les régions de la terre, les unes à l'égard des autres, & par rapport au Ciel ». Or, en 1798, dans la cinquième édition, la géographie est cette fois définie par rapport à son objet, mais aussi par rapport à un type de discours : « Science qui enseigne la position de toutes les régions de la terre les unes à l'égard des autres, et par rapport au ciel, avec la description de ce qu'elles contiennent de principal ».

C'est au XVI^e siècle, sous le nom de cosmographie universelle que se développe un dispositif d'écriture et de composition des textes qui renouvelle la compilation héritée du Moyen Age. En 1528, Sébastien Münster explique que les descriptions doivent être fondées sur des observations précises reliées à une expérience que l'on pourrait dire de terrain ; qu'elles ne sont pas seulement des relevés et une mesure des positions et des distances, mais aussi un inventaire des données naturelles et humaines des régions décrites, elles ont donc une ambition totalisante qui exige la mobilisation d'une communauté, même si la centralisation et la publication des résultats n'incombent qu'à un seul, en l'occurrence Münster lui-même¹². Dans la *Cosmographia* qu'il publie en 1552, il prétend mettre dans un livre l'ensemble des informations dont on peut disposer concernant la surface du globe telle qu'elle est divisée en continents, en régions, ou en lieux particuliers. Cet ouvrage fournit l'image d'une encyclopédie organisée selon un ordre de progression géographique, comme s'il s'agissait de mimer un déplacement réel dans l'espace décrit. La linéarité fournit une sorte de cohésion à cette succession de descriptions ; on s'éloigne ainsi de la simple juxtaposition de sites. Il s'agit, sous la forme d'un parcours, de procéder à un inventaire des lieux de la surface de la terre. Ainsi, les textes des voyageurs comme ceux des géographes ressemblent à des itinéraires ; ils ont la même manière d'énumérer les lieux selon un ordre topographique. Münster a repris cette tradition héritée de la *Périégèse* de Pausanias, des textes de Strabon et de Denys d'Alexandrie¹³. Münster écrit d'ailleurs dans sa *Cosmographie* qu'il veut permettre à son lecteur d'embrasser et connaître les villes, montagnes, rivières, mines, bêtes, plantes, mœurs des nations, coutumes, religions et grands faits, la suite des rois et princes, les fondations des places comme s'il le menait de pays en pays et lui montrait tout du doigt. La description qui adopte la forme du déplacement permet au lecteur d'effectuer un voyage en esprit qui reproduit l'expérience de terrain.

¹² Besse (Jean-Marc), *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique au seizième siècle*, Lyon, ENS Éditions, 2003.

¹³ Jacob (Christian), Lestringant (Frank), *Arts et Légendes d'espaces. Figures du Voyage et Rhétoriques du Monde*, Paris, Presses de l'ENS, 1981. Jacob (Christian), *La description de la Terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, Albin Michel, 1989.

Ce poids de la géographie descriptive contribue au succès que connaissent plusieurs genres éditoriaux qui accordent une place centrale à ce domaine de savoir. Au XVIII^e siècle, ce ne sont plus seulement des « cosmographies universelles » qui paraissent, mais des descriptions propres à certains territoires : pour la France on peut citer la *Nouvelle description historique et géographique de la France*, de Piganiol de la Force (1715) ; mais ces entreprises concernent aussi des territoires éloignés : la Guyane (cf. *Description géographique de la Guyane* de Bellin, 1763), la Chine (*Description géographique, historique, chronologique, politique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* de Du Halde, 1735) et même l'Amérique (*Remarques sur la carte de l'Amérique septentrionale (...) avec une description géographique de ces parties*, de Bellin, 1755). Ce genre est enfin décliné à l'échelle des provinces. Pour ne citer que la production française, on peut citer Duplessis qui publie en 1740 une *Description géographique et historique de la Haute Normandie qui comprend le Pays de Caux et le Vexin*, ou Durival, qui fait paraître en 1778-1779 sa *Description de la Lorraine et du Barrois*. Cette forme de géographie se trouve souvent légitimée, dans les préfaces notamment, par l'utilité politique de telles descriptions.

Les dictionnaires de géographie témoignent, eux aussi, de la place de l'écriture descriptive dans la production éditoriale du XVIII^e siècle¹⁴. Comme tous les autres dictionnaires, ces ouvrages ont été souvent réédités au cours du siècle et dotés de suppléments. C'est le cas du dictionnaire de Moreri¹⁵ ; on peut aussi évoquer Vosgiens qui a donné de nombreuses éditions de sa traduction du *Dictionnaire géographique portatif, ou Description de tous les royaumes, provinces, villes, patriarchats, évêchés, duchés, comtés, marquisats... des quatre parties du monde* de L. Echard. Enfin, le *Dictionnaire géographique universel* de Baudrand a, dans un premier temps été publié en latin ; puis, en 1701, l'auteur en donne une version française ; or, la même année, Charles Maty fait paraître un ouvrage intitulé *Dictionnaire géographique universel... tiré du Dictionnaire géographique latin de Baudrand, des meilleures relations, des plus fameux voyages et des plus fidèles cartes*. Un nombre croissant de dictionnaires géographiques « portatifs » – c'est-à-dire in-octavo ou in-12 – a également circulé. On peut citer le *Dictionnaire géographique portatif de la France, où l'on donne une connaissance exacte des provinces, gouvernements, villes, bourgs, villages, fleuves, rivières, abbayes, etc., qu'il y a dans ce royaume* (1765) ; le *Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie* (1775).

Les récits de voyage contribuent, au même titre que les descriptions et les dictionnaires géographiques, à la promotion des savoirs géographiques dans l'Europe du XVIII^e siècle¹⁶. Dans l'*Histoire de l'édition française*, Roger Chartier souligne que la littérature de voyage constitue à l'époque moderne l'un des genres les plus conquérants¹⁷. Boucher de la Richarderie, dans sa *Notice complète et raisonnée de tous les ouvrages de voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde*, publiés tant en langue française, qu'en langue étrangère (6 volumes, 1806-1808) recense 456 récits de voyages publiés au XVI^e siècle, 1566 publiés au XVII^e siècle et 3540

¹⁴ Livingstone (David L.), Withers (Charles W.J.), *Geography and enlightenment*, Chicago, 2000.

¹⁵ *Nouveau supplément au grand dictionnaire historique généalogique, géographique &c de M. Louis Moreri pour servir à la dernière édition de 1732 & aux précédentes*, Paris, J. Vincent, 1749

¹⁶ Berthiaume (Pierre), *L'aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture*, Paris, 1990.

¹⁷ Chartier (Roger) Marin (Henri-Jean), *Histoire de l'Édition Française, tome II, Le livre triomphant. 1660-1830*, Paris, Promodis, 1990, p. 266.

publiés au XVIII^e siècle, et encore cet inventaire n'est pas exhaustif¹⁸. Pour dresser un panorama complet de la littérature de voyage au XVIII^e siècle, cette augmentation du nombre de volumes publiés doit être mise en regard de la répartition nouvelle des genres. Les espaces concernés par ces récits évoluent en effet : la place traditionnellement occupée par les voyages en Terre Sainte, les voyages aux pays barbaresques et aux Amériques recule, en revanche les voyages orientaux, en Perse et Turquie, aux Indes, en Chine et Indochine occupent une place de plus en plus importante. Au XVIII^e siècle, les voyages en Asie et en Amérique occupent chacun 13% du total des titres, les voyages en Afrique occupent 7% et dans le monde austral 2%. Les voyages en Europe occupent donc la place la plus importante, place qui s'est renforcée au XVIII^e siècle, ils représentent en effet 53 % du total, contre 35 % seulement au XVII^e siècle. Les 12 % restant sont des ouvrages consacrés à différentes régions.

Parallèlement aux récits de voyages individuels, des recueils de voyages et de véritables collections se sont généralisés à partir de la fin du XVII^e siècle. La première est celle de Thévenot, *Relations des divers voyages curieux*, publiée à Paris en quatre volumes entre 1666 et 1672, puis réédités. Pour composer cet ouvrage qui fut largement diffusé, Thévenot fait traduire de l'anglais, du portugais, de l'allemand, du hollandais, de l'espagnol ou de l'arabe des relations qui étaient parfois inédites, il insère des cartes dans son ouvrage, notamment une carte des régions du Nord reconnues par les hollandais, des cartes de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande. À cette publication du XVII^e siècle, il faut ajouter aussi les *Lettres édifiantes* des Jésuites qui restent très diffusées jusqu'au siècle suivant et respectés. Cette admiration s'amenuisa peu à peu au XVIII^e siècle, lorsque le comportement des Jésuites dans le Nouveau-Monde fut condamné, de Pauw leur reproche leurs préjugés et leurs mensonges. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un tri est effectué au sein des *Lettres édifiantes*. C'est même sur ce principe qu'en 1767, Rousselot de Surgy publie un recueil intitulé *Mémoires géographiques, physiques et historiques sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, il indique dans sa préface qu'il a cherché à « recueillir tout ce qui se trouve d'intéressant dans les Lettres édifiantes, dans le recueil des missions au Levant, et dans quelques autres voyages des jésuites, d'en supprimer les absurdités et les prodiges qui y sont si multipliés ».

Au début du XVIII^e siècle, ces recueils sont de plus en plus souvent thématiques. Jean-Frédéric Bernard publie ainsi un *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et au progrès de la compagnie des Indes orientales* (1702-1706), puis un *Recueil des voyages du Nord* (1715-1718), un *Recueil des voyages dans l'Amérique méridionale* (1738)...etc. Il s'agit chaque fois de rassembler des extraits de voyage sur un même espace, la pratique de voyage n'est pas ce qui importe le plus, ce sont au contraire les informations contenues dans le texte qui priment. *L'Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont d'abord été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues*, ouvrage de l'abbé Prévost se distingue quant à lui de toutes ces collections. Tout d'abord, elle reste probablement la collection la plus ambitieuse, celle qui se rapproche le plus de l'idéal de l'encyclopédisme. Ce sont au total 16 tomes qui paraissent entre 1746 et 1761. Les sept premiers volumes sont nés d'un simple travail de traduction qui a été mené à partir d'une collection anglaise. Les auteurs de cette collection avaient effectué un travail de

¹⁸ Roche (Daniel), *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.

compilation, mais à la différence de leurs prédécesseurs ils étaient intervenus de manière visible sur le texte. Ainsi, le journal de chaque voyageur et le récit de ses aventures étaient disjoints de ses « observations » qui elles étaient rapprochées de celles des autres voyageurs sur les mêmes régions. Ainsi les « extraits » des voyageurs étaient-ils suivis des « réductions » où étaient regroupées toutes les remarques sur les mœurs, les usages, les religions, et parfois même lorsqu'une question paraissait demander plus de développements des « dissertations particulières sur le fond de la difficulté » étaient proposées. Toutefois, après la parution du septième volume, la publication s'interrompt. Entre le tome VIII et le tome XII, Prévost qui n'est plus seulement traducteur mais devient auteur, transforme progressivement cette méthode. A partir du tome XII, Prévost adopte un nouvel ordre. Il propose de commencer par une exposition générale qui contient l'histoire des découvertes et des établissements, procède à un examen critique des sources de l'histoire du Nouveau Monde¹⁹. Finalement, l'abbé Prévost se donne pour objectif d'établir « un système complet d'histoire et de géographie moderne qui représentera l'état actuel de toutes les nations », cette ambition figure en tout cas dans le sous-titre de l'ouvrage. On retrouve ici la définition la plus courante de la géographie qui apparaît comme une description de la terre. Prévost exerce une véritable critique des sources et, selon Michèle Duchet, « inaugure en France la critique des relations de voyages, et en réduisant la part de l'anecdotique et du merveilleux, il met l'accent sur leur valeur documentaire »²⁰. Ces grandes collections sont très prisées au XVIII^e siècle, les plus célèbres se trouvent dans les grandes bibliothèques et leurs mérites documentaires sont sans cesse vantés, notamment dans les périodiques savants.

S'il est difficile de savoir quelle documentation imprimée Flohr a utilisée pour se documenter et compléter ses observations de terrain, il est évident qu'il avait acquis une certaine familiarité avec les livres de géographie qu'il s'agisse de descriptions, de dictionnaires ou de voyages. Non seulement c'est là qu'il a puisé un certain nombre de données mais aussi des modèles discursifs, des figures omniprésentes dans la littérature géographique au siècle des Lumières.

Isabelle Laboulais

¹⁹ Broc (Numa), *La géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Paris, Ophrys, 1975.

²⁰ Duchet (Michèle), *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995, réédition.

Biographie de Georg Daniel Flohr

L'auteur du manuscrit « Ms f 15 » conservé à la Médiathèque André Malraux est un « anonyme », un homme dont la vie passée n'aurait jamais attiré l'attention des historiens sans la découverte de son « œuvre ». La maigre notoriété de Georg Daniel Flohr tient à sa « Description du voyage de l'acclamé régiment Deux-Ponts sur terre et sur mer en Amérique ». Contrairement à de nombreux auteurs de journaux de campagnes ou de relations de voyage, Flohr n'évoque pas les raisons de son engagement, ni sa vie avant le départ, ni même les relations qu'il entretient avec ses pairs, autant de sujets abordés par Guillaume de Deux-Ponts, Joseph Plumb Martin ou le Baron de Closen, pour ne citer que quelques auteurs qui ont participé à la même campagne que Flohr. De manière générale, Flohr s'efface derrière son récit et la description du voyage effectué par son régiment. La reconstitution de son itinéraire biographique avant et après cette expérience oblige l'historien à admettre les silences des archives et les énigmes qui persistent autour de ce personnage, à commencer par sa date de naissance. Les registres paroissiaux indiquent 1756, le pasteur Tabler 1759, les registres régimentaires 1758 et 1760, enfin c'est l'année 1762 qui figure sur la pierre tombale du Révérend Flohr²¹.

Georg Daniel Flohr est originaire du Duché de Deux-Ponts, dans le Palatinat. Les registres régimentaires permettent d'associer quelques traits à ce personnage : « né en 1760 à Annweiler dans la province de Deux-Ponts, juridiction de Bergzabern, de la taille de six pieds trois pouces, cheveux noire (sic), les yeux noire (sic), visage long, De la religion Luthérienne »²². Or, l'historien Robert A. Selig²³ estime que Flohr est né à Sarnstall, dans les environs d'Annweiler, le 27 août 1756 et baptisé en l'église luthérienne le 31 Août. Toujours selon Selig, les Flohr appartenaient à la classe moyenne du village, le père de Georg Daniel étant boucher et fermier. La famille Flohr aurait quitté de la Bavière du Nord vers 1741. Johann Paul Flohr, le père, né à Rothenburg ob der Tauber (en Bavière) en 1695, serait mort quand Georg Daniel avait cinq ans. L'éducation et la formation du jeune Georg Daniel ou de ses demi-frères et sœurs (au nombre de cinq) sont inconnues, bien que l'on puisse supposer qu'ils ont fréquenté la petite école de Sarnstall, ou à Annweiler²⁴.

C'est un jeune homme âgé d'à peine vingt ans qui, le 7 juin 1776, s'engage dans la quatrième compagnie du régiment Royal-Deux-Ponts, dite « compagnie Von Böse » du nom de l'officier qui la dirige et cela pour une durée de huit ans. Flohr entre dans le régiment avec le statut de fusilier²⁵. À ce stade, Son parcours ressemble à celui de beaucoup d'autres jeunes gens français ou allemands, issus des couches populaires d'une société à prédominance rurale, attirés par les possibilités offertes par la vie militaire (instruction, solde, voyages ou aventures).

²¹ Robert A Selig, « A German soldier in America, 1780-1783, the journal of Georg Daniel Flohr », *The William and Mary Quarterly*, vol. 50, n°3, juillet 1993, pages 575-590.

²² Rouleau Y 1C 698, au Service Historique de l'Armée de Terre à Vincennes.

²³ Robert A Selig est l'auteur de plusieurs articles à propos du manuscrit de Flohr, dont celui-ci : Robert A Selig, « A German soldier in America, 1780-1783, the journal of Georg Daniel Flohr », *The William and Mary Quarterly*, vol. 50, n°3, juillet 1993, pages 575-590.

²⁴ Pour une histoire locale, voir : Georg Biundo and Hans Hess, *Annweiler: Geschichte einer alten Reichsstadt*, Annweiler, 1968

²⁵ Selon le registre cité précédemment.

Le corps expéditionnaire placé sous les ordres du Comte de Rochambeau quitte le port de Brest le 2 mai 1780, en direction de l'Amérique. Flohr est à bord du transport *La Comtesse de Noailles*. Dans son récit, on retrouve le jeune soldat dans un cabaret à Newport, en visite dans les champs et les forêts autour de Williamsburg en Virginie, ou encore aux prises avec les effets de plantes vénéneuses de la jungle vénézuélienne. Les seules évocations d'expériences personnelles, marquées par l'utilisation de la première personne dans le récit, concernent exclusivement des anecdotes détachées du fait militaire. Elles laissent entrevoir un jeune homme intéressé avant tout par la nature, la végétation et les animaux, par les mœurs des autochtones, les pratiques religieuses et l'hospitalité, et bien sûr par les « curiosités locales », les populations indiennes et esclaves. Aucun élément du texte, ni aucune archive ne permet d'affirmer que Flohr s'est particulièrement illustré lors de la campagne ou même qu'il a directement participé aux combats. Sa carrière au sein de l'armée s'achève avec la fin de son contrat de huit ans, le 10 août 1784, un peu moins d'un an après le retour de son régiment en Europe (le Royal-Deux-Ponts est de retour à Landau le 4 septembre 1783).

Une fois que Flohr quitte le régiment Royal-Deux-Ponts, les seules indications biographiques disponibles sont celles laissées dans le manuscrit, à la fin du court texte écrit dans un anglais approximatif et inséré au début du volume : « Strasbourg, le 5 juin 1788 ». Flohr passe vraisemblablement quelques années à Strasbourg sans que l'on connaisse les raisons de ce séjour. Il est peut-être au service d'un des membres de la famille de Deux-Ponts, dont l'un des représentants les plus illustres, Maximilien, possède un hôtel particulier au 13 rue Brûlée ; il est possible qu'il ait rejoint l'un des membres de sa famille, pourquoi pas le Georg Flohr²⁶ mentionné comme possesseur du manuscrit en 1800 ; il a également pu venir à Strasbourg pour recueillir la documentation nécessaire à l'élaboration de son œuvre, comme le laisse penser la présence d'informations précises dans son récit²⁷.

Si l'on compare le texte de Flohr à d'autres témoignages, son manuscrit se démarque. Sa « Description du voyage de l'acclamé régiment Deux-Ponts sur terre et sur mer en Amérique » est un des seuls journaux de campagne écrit par un simple soldat, un soldat qui, quelques années plus tard, est retourné outre-Atlantique. Dans une monographie consacrée en 1907 à la présence allemande dans le sud-ouest de la Virginie, on apprend que « Georg Daniel Flohr est né en Allemagne en 1759. Il a été étudiant en médecine à Paris en 1793, et un témoin de nombreux crimes sanglants commis au nom de la liberté. Après être venu en Amérique il étudia la théologie avec monsieur Carpenter dans le comté de Madison en Virginie ; et une ou deux années avant 1799, débuta son long service en tant que pasteur dans le comté de Wythe et dans les régions voisines du sud-ouest de la Virginie. Il mourut en 1826 »²⁸. Si l'on en croit John

²⁶ Selon Robert Selig, celui-ci est un des fils ou petit-fils de Johann-Georg Flohr, un demi-frère de l'auteur du manuscrit.

²⁷ Comme la lettre de félicitation du Comte de Ségur à Rochambeau, ou les tableaux chiffrés et autres récapitulatifs ou ordre de bataille contenus dans le manuscrit.

²⁸ « George Daniel Flohr was born in Germany in 1759. He was a student of medicine at Paris in 1793, and a witness of the many crimes of blood committed in the name of liberty. After coming to America he studied theology under Mr Carpenter, in Madison County, Virginia ; and a year or two prior to 1799, entered upon a long term of ministerial and pastoral service in Wythe County and adjacent sections of southwest Virginia. He died in 1826. » traduction personnelle. John Walter Wayland, *The German Element of the Shenandoah Valley of Virginia*, Charlottesville, 1907, p. 115.

W Wayland, les excès de la Terreur auraient convaincu Flohr d'émigrer. Cet auteur ne cite malheureusement pas ses sources mais suggère qu'un recueil de sermons du Révérend Flohr de Wytheville, précédé d'une préface à caractère biographique, a existé²⁹. L'auteur de la préface de ce recueil, le Révérend John T. Tabler, qui reprend la fonction pastorale laissée vacante après la mort de Flohr, raconte que « le matin du jour de l'exécution de Louis XVI, la mort accidentelle, quoique terrible, d'un homme près de Monsieur Flohr, a eu une influence si forte sur lui que cet incident le rendit incapable de poursuivre ses études de médecine. Ce changement soudain de vocation ne devrait pas étonner le lecteur, sachant qu'une partie du corps mutilé a atterri sur Monsieur Flohr. »³⁰.

Dans ce même article, Selig confirme que le soldat et le révérend sont la même personne grâce à une comparaison entre l'écriture manuscrite de Journal de 1788 et certaines lettres de Flohr retrouvées à Wytheville. Flohr aurait donc quitté la France pour la Virginie peu après 1793. Cette période ne peut donner lieu qu'à des conjectures. Néanmoins, dans une lettre datée du 1er août 1799, il informe l'un de ses amis de son arrivée dans l'ouest, dans le comté de Wythe où il fait office de pasteur avant d'être nommé officiellement en 1803 à Baltimore. Le 5 octobre 1802, Flohr se marie avec Elizabeth Holsapple. Il devient également propriétaire d'un large terrain et d'une maison six ans plus tard. Le couple n'ayant pas d'enfants, il adopte une jeune fille nommée Polly Hutzle autour de 1810, puis une enfant du nom de Elizabeth Kegley en 1820³¹. Georg Daniel Flohr est le premier pasteur de la congrégation luthérienne de la région de Wytheville. Sa mort, le 30 avril 1826, laisse en deuil la communauté qu'il a servie pendant 25 ans. La pierre tombale du soldat et révérend Flohr, offerte par la congrégation, est visible au cimetière de l'Eglise luthérienne Saint-Jean le vieux (Old Saint-John's Church).

Flohr est un acteur mineur de la guerre d'Indépendance Américaine. Il fait partie des nombreux allemands de Rhénanie qui ont tenté d'émigrer en Amérique à la fin du XVIII^e siècle. Fils d'un paysan du Palatinat, Georg Daniel finit sa vie pasteur sur un autre continent. Si, contrairement à La Fayette, il n'est pas un « héros des Deux-Mondes », son parcours reste indissociable du « monde atlantique ».

Edern Hirstein

²⁹ Selig (Robert A), « Private Flohr's other life, the young german fought for American Independance, went home, and returned as a man of peace, *American Heritage*, vol. 45, n°6, Octobre 1994 »

³⁰ « the morning of the execution of Louis XVI, the accidental, but awful death of an individual near Mr. F., so operated on his mind as to render him averse to the further prosecution of his medical studies. This change of purpose may no longer create surprise in the reader, when told that a part of the mangled body was cast against Mr. F. » Traduction personnelle

³¹ Selig (Robert A), « Private Flohr's other life, the young german fought for American Independance, went home, and returned as a man of peace, *American Heritage*, vol. 45, n°6, Octobre 1994

Christian de Deux-Ponts (1752-1817)

Christian de Deux-Ponts est le premier fils né de l'union morganatique de Christian IV, duc de Deux-Ponts et Marianne Camasse, une roturière strasbourgeoise qu'il a rencontrée alors qu'elle était danseuse à Mannheim et qui fut plus tard titrée comtesse de Forbach par Louis XV³². À la mort de son père, le 5 novembre 1775, faute d'autre descendance légitime, le duché revient au cousin de Christian, Charles II, père du futur roi Maximilien de Bavière. Bien que le mariage – alors jugé irrégulier – soit révélé par le frère de la veuve, après le décès de Christian IV, ses enfants illégitimes doivent quitter Deux-Ponts pour s'installer avec leur mère à Forbach. La possession de cette seigneurie les met à l'abri du besoin, mais l'hôtel parisien de Deux-Ponts doit être vendu.

Christian rejoint le régiment Royal-Deux-Ponts le 20 avril 1768 avec le grade de sous-lieutenant³³, il est capitaine en 1772. Trois ans plus tard, le régiment devient propriété du nouveau duc de Deux-Ponts, mais Christian de Forbach en conserve le commandement, et en devient lieutenant-colonel en 1777. Cette même année, un compromis est trouvé entre la comtesse de Forbach et le duc régnant concernant la succession du précédent duc. L'union de 1757 est reconnue comme légitime, la veuve reçoit des biens meubles et immeubles, des seigneuries et un revenu de 57.000 £ annuelles, ainsi qu'une dot de 28.000 £ pour sa fille. Dans le traité définitif signé le 10 avril 1777, Christian apparaît sous le nom de « de Deux-Ponts, comte de Forbach, colonel du régiment Royal-Deux-Ponts ». En 1780, il participe au corps expéditionnaire de Rochambeau qui prend part à la guerre d'Indépendance des Etats-Unis. En plus d'y faire son devoir, il aurait été sensibilisé à la cause américaine par l'écrivain Beaumarchais, rencontré au moment où ce dernier s'improvisait fournisseur d'armes aux insurgés. En Amérique, il fait partie, avec le général La Fayette, des personnalités consultées par George Washington (ils se rencontrent à Westpoint le 13 janvier 1781)³⁴. Christian reste en Amérique après la bataille de Yorktown, alors que son frère reçoit l'ordre de ramener à Versailles le double de la capitulation anglaise et les drapeaux ennemis.

Les compagnies du régiment Royal-Deux-Ponts que Christian dirige établissent leur quartier général à Williamsburg. Il noue sur place une relation avec Miss Lucy Randolph, qui souhaite rentrer à ses côtés en France, mais à Versailles, sa mère trame avec la reine Marie-Antoinette une alliance matrimoniale plus ambitieuse : Christian de Deux-Ponts et sa mère échangent de nombreuses lettres grâce auxquelles elle le tient informé de ce qui se passe à la cour. Grâce à son influence, elle obtient du ministre de la Guerre l'autorisation de son retour en France dès la fin de la campagne. Le 7 décembre

³² Lehmann (Johann Georg), *Vollständige Geschichte des Herzogthums Zweibrücken und seiner Fürsten*, Munich, Christian Kaiser, 1867.

³³ Richard Rush, ambassadeur des Etats-Unis à Paris en juin 1849 recopie les états de service des officiers français en Amérique lors de la guerre d'Indépendance et note « Second Lieutenant without pay ».

³⁴ La correspondance de George Washington, réunie par Sparks (Jared), *The Writings of George Washington, Being His Correspondence, Addresses, Messages, and Other Papers, Official and Private*, Boston, American Stationer's Company, 1837, vol. VII, p.319, fait apparaître le comte de Deux-Ponts dans une lettre datée du 10 décembre 1780. Le général Washington se félicite d'avoir rencontré les officiers français mais n'a pas eu l'occasion de saluer le comte de Deux-Ponts parti en mission pour Philadelphie, ce qu'il regrette en espérant pouvoir le revoir bientôt.

1782, il embarque à Boston à bord du « Brave » en direction des Caraïbes, sous la protection de la flotte espagnole.

Pour récompenser son service, Louis XVI lui attribue le titre de « marquis de Deux-Ponts », et la fonction de maréchal de camp du régiment de Dragons Chabot-Jarnac qui change de nom pour s'appeler désormais « Dragons Deux-Ponts ». À partir de 1781, Christian figure cependant dans l'*Almanach royal* sous le titre de « comte de Deux-Ponts »³⁵. Alors que sa mère et la reine l'attendent à Versailles pour qu'il épouse la fille de la marquise de Béthune-Pologne, Adélaïde (1761-1823), Christian est fait prisonnier en mars 1783 au cours d'une promenade en bateau non loin de Caracas. Avec deux amis, il profite de la paix signée pour entreprendre une expédition, mais se fait attaquer par un navire anglais commandé par Horatio Nelson, le futur amiral victorieux à Trafalgar. Nelson, qui n'était pas informé de l'arrêt des combats, et était persuadé d'avoir fait prisonnier le duc Maximilien Joseph de Deux-Ponts, le duc régnant et futur roi de Bavière, ce qui crée un incident diplomatique. Relâché dès le lendemain, Christian de Deux-Ponts quitte Puerto Cabello le 3 avril 1783.

Arrivé à Brest le 20 juin 1783, il parvient à Versailles pour épouser le 29 juillet, en présence du couple royal, le parti que sa mère, la duchesse de Polignac et la reine ont choisi pour lui. Adélaïde et Christian de Deux-Ponts ont trois filles qui grandissent au château de Forbach. Une fois l'indépendance acquise, Christian de Deux-Ponts devient, grâce à George Washington, membre de la société de Cincinnati qui regroupe tous les officiers ayant combattu pour la liberté.

Daniel Fischer

³⁵ Adalbert de Bavière dans son livre *Der Herzog und die Tänzerin. Die merkwürdige Geschichte Christians IV. von Pfalz-Zweibrücken und seiner Familie*, Neustadt, Pfälzische Verlagsanstalt GmbH, 1966, évoque à la page 153, une mention du titre de "comte de Deux-Ponts" pour l'aîné, Christian, et de "chevalier de Deux-Ponts" pour le plus jeune, Guillaume dans ce qu'il appelle l'« Almanach militaire de France ».

Guillaume de Deux-Ponts (1754-1810)

Guillaume de Deux-Ponts, comte de Forbach, puis vicomte de Deux-Ponts est le deuxième fils né de l'union morganatique du duc de Deux-Ponts Christian IV et de Marianne Camasse. Il entre au régiment Royal-Deux-Ponts dès l'âge de 16 ans avec le titre de sous-lieutenant, puis devient colonel en second en 1777, au moment où son frère Christian prend le commandement du régiment avec le grade de lieutenant-colonel. Le traité qui règle la succession du duché de Deux-Ponts entre la veuve de l'ancien duc régnant et le nouveau duc en 1777 le mentionne sous le nom de « Guillaume de Deux-Ponts, Comte de Forbach, capitaine au régiment de Dragons de Schomberg », régiment que son père avait mis en place peu avant sa mort pour lui en confier le commandement. Sous-lieutenant du régiment Royal-Deux-Ponts depuis le 12 novembre 1778, nommé lieutenant-colonel de ce même régiment le 2 octobre 1779, il fait partie en 1780 du corps expéditionnaire français venant en aide aux insurgés américains livrant une guerre d'Indépendance aux Anglais.

À l'époque de sa participation à la guerre d'Indépendance américaine, Guillaume de Deux-Ponts porte le titre de « comte de Forbach ». C'est sous ce nom qu'il apparaît dans les lettres du baron de Viomenil, commandant en second du corps expéditionnaire français, et qu'il compose une relation de sa campagne américaine³⁶. Embarqué le 4 avril 1780, il navigue avec son frère à bord de l'Eveillé. Le convoi arrive au large de Newport, après une attaque anglaise, le 11 juillet. Guillaume est chargé de commander les bataillons de chasseurs et de grenadiers de sa brigade. Il s'illustre particulièrement, et davantage que son frère aîné, à la bataille de Yorktown en prenant d'assaut la redoute gauche dans la nuit du 14 octobre 1781. Tarleton, officier britannique ayant subi les assauts du régiment Royal-Deux-Ponts, indique que le comte Guillaume figurait parmi « les assaillants les plus acharnés »³⁷. Sa blessure au cours du siège renforce encore son prestige. Rochambeau confie au duc de Lauzun et à Guillaume de Deux-Ponts le double de la capitulation anglaise ainsi que les drapeaux des ennemis à remettre à Louis XVI.

En octobre 1781, il appareille en direction de l'Europe à bord de l'Andromaque. La guerre d'Indépendance américaine s'arrête pour Guillaume avec ce retour à Versailles. Ségur, le ministre de la Guerre, lui apprend dans une lettre du 5 décembre 1781 que le roi lui décerne le titre de chevalier de l'ordre militaire de saint Louis ainsi que le commandement du premier régiment de dragons. On le récompense également en l'autorisant à porter le titre de « vicomte de Deux-Ponts ». Il ne figure cependant dans l'*Almanach* que sous le titre de « chevalier de Deux-Ponts »³⁸.

Daniel Fischer

³⁶ Deux-Ponts (Guillaume, comte de), *My campaigns in America (1780-1781)*, Boston, Wiggin & Parsons Lunt, 1868. Son camarade de régiment, le baron Ludwig von Closen a lui aussi ramené d'Amérique un journal de guerre : Closen (Ludwig, baron de), *Revolutionary Journal (1780-1783)*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2012.

³⁷ Tarleton (Banastre, lieutenant-colonel), *History of the Campaigns of 1780 and 1781*, Dublin, Colles-Exshaw-White-H. Whitestone-Burton-Byrne-Moore-Jones and Dornin, 1787, p. 386.

³⁸ Adalbert de Bavière dans son livre *Der Herzog und die Tänzerin. Die merkwürdige Geschichte Christians IV. von Pfalz-Zweibrücken und seiner Familie*, Neustadt, Pfälzische Verlagsanstalt GmbH, 1966, évoque à la page 153, une mention du titre de "comte de Deux-Ponts" pour l'aîné, Christian, et de "chevalier de Deux-Ponts" pour le plus jeune, Guillaume dans ce qu'il appelle l'« Almanach militaire de France ».

Le régiment Royal-Deux-Ponts

Georg Daniel Flohr sert dans le régiment Royal-Deux-Ponts, levé sur les terres allemandes et françaises du duc. Il s'agit de l'un des nombreux régiments étrangers qui combat au service de la France. À la veille de la Révolution, on compte vingt-deux régiments étrangers dans les armées royales ce qui représente, selon André Corvisier, près de 20 % des effectifs³⁹. La présence d'étrangers au sein de l'armée française est un phénomène ancien qui permet aux monarques de compléter leurs troupes en s'attachant le service de mercenaires. À l'époque moderne, alors que les effectifs militaires augmentent, cette pratique se généralise. Comme le souligne Maurice de Saxe en 1748, recruter des étrangers revêt un triple intérêt pour la France : « un Allemand nous sert pour trois hommes ; il en épargne un au royaume, il en ôte un à nos ennemis et il nous sert pour un homme »⁴⁰. Après l'échec des recrutements directs effectués dans l'Empire par une agence spécialisée à Hambourg (en 1735), la monarchie française se tourne, sous l'impulsion de Maurice de Saxe, vers l'établissement de traités négociés, que ce soit avec le prince de Nassau-Sarrebruck en 1745, ou avec le duc Christian IV de Deux-Ponts en 1756. Ce procédé permet aussi de s'attacher le service des princes d'Empire. C'est donc dans une optique diplomatique autant que militaire qu'est levé le régiment Royal-Deux-Ponts en 1757, renouant avec la vieille tradition d'alliance des deux puissances⁴¹.

Pour ce faire, le duc Christian IV de Deux-Ponts perçoit 80.000 florins annuels (plus tard 40.000 florins, mais la France se charge alors des frais de fonctionnement du régiment). L'épicentre du recrutement doit être le duché de Deux-Ponts (Zweibrücken, aujourd'hui en Rhénanie-Palatinat). Cependant, la difficulté rencontrée pour l'enrôlement des soldats pousse assez vite les sergents recruteurs à se tourner vers d'autres provinces d'Allemagne, ainsi que vers la Lorraine et l'Alsace⁴². Des affiches sont placardées dans tout cet espace germanophone, des sergents recruteurs sillonnent les villages du Palatinat, se montrant généreux en eau-de-vie et en promesses. Les recrues acceptent de s'enrôler par désir de parcourir le monde, pour fuir la pauvreté, pour espérer apprendre à lire, à écrire, à danser et à manier l'épée comme le promettent les sergents recruteurs, ou encore pour suivre un ami enrôlé, comme Georg Daniel Flohr, qui accompagne un certain David Wittmer ainsi que d'autres connaissances originaires de Sarnstall et d'Annweiler, qui s'engagent dans le régiment⁴³.

Une fois enrôlées, ces recrues revêtent l'uniforme du régiment Royal-Deux-Ponts qui se compose d'un pantalon blanc, d'un habit bleu roi avec retroussis, rouges à l'origine, jaunes ensuite, et des boutons argentés. L'étendard, modifié en 1770, représente une Croix de Saint-André, des lys royaux en or, une couronne royale et le blason des ducs de Deux-Ponts. Les soldats perçoivent une solde, ainsi que leur femme,

³⁹ Corvisier (André), *Histoire militaire de la France*, volume 2, Paris, PUF, 1992.

⁴⁰ Idem.

⁴¹ Le duché de Deux-Ponts était, jusqu'au début des années 1730, une possession du roi de Suède. Le duché participait donc de l'alliance de revers franco-suédoise visant à contenir l'Empire durant tout le XVII^e siècle.

⁴² L'Alsace était traditionnellement une terre de recrutement. Ses habitants étaient réputés pour être de bons soldats. Par ailleurs, jusqu'en 1727, les recruteurs français n'avaient pas le droit d'opérer au-delà des Vosges. Les soldats alsaciens étaient donc disputés par les Allemands et par les Suisses.

⁴³ Robert A Selig, « A German soldier in America, 1780-1783, the journal of Georg Daniel Flohr », *The William and Mary Quarterly*, vol. 50, n°3, juillet 1993, pages 575-590.

qui sont entretenues tant qu'elles restent avec l'armée⁴⁴. Initialement divisé en trois bataillons, le régiment Royal-Deux-Ponts passe à quatre en 1760, pendant la guerre de Sept Ans. Il est alors commandé par le baron de Closen, aux ordres de Soubise. Dès le conflit terminé, il est ramené à deux bataillons.

La question du commandement du régiment est épineuse. Elle renvoie aux multiples stratégies personnelles et familiales qui cherchent à assurer un statut aux fils illégitimes de Christian IV de Deux-Ponts. Tombé amoureux de la catholique Marianne Camasse lorsqu'il la voit danser sur la scène de l'opéra de Mannheim, le duc de Deux-Ponts, protestant, conçoit deux fils hors mariage : Christian et Guillaume de Forbach. Christian IV abjure le protestantisme et épouse la roturière en 1757, soit l'année même où l'accord de création du régiment est signé. En 1764, une décision royale réserve le commandement du régiment à l'aîné des comtes de Forbach. Ce commandement n'a rien d'une sinécure pour les deux fils de la comtesse de Forbach, qui rêvait d'en faire de grands généraux comme Turenne ou le maréchal de Saxe (lui-même de naissance illégitime). Ils reçoivent leur formation militaire à l'école d'artillerie et d'ingénieurs de Bapaume, puis, à partir de 1770, à l'école du génie de Mézières. Christian de Deux-Ponts entre au Royal-Deux-Ponts comme sergent en 1768, il est nommé sous-lieutenant le 20 avril de la même année, au moment où le régiment se trouve en garnison à Strasbourg. En juillet 1769, le Royal-Deux-Ponts participe aux manœuvres de Compiègne devant le roi, qui se montre satisfait du commandement de l'aîné des jeunes Deux-Ponts. Il est donc promu en 1772 colonel de régiment en qualité de lieutenant-colonel du Royal-Deux-Ponts, en garnison à Sélestat. En 1775, le duc Christian IV de Deux-Ponts, propriétaire du régiment, meurt brutalement des suites d'un accident de chasse. Ses deux fils étant illégitimes, c'est son neveu, Charles Auguste, qui devient duc. Ce dernier refuse d'abord de voir le régiment commandé par ses cousins, mais un arrangement est finalement trouvé : le nouveau duc reste propriétaire du régiment, et Christian peut en prendre la tête. Le 2 octobre 1777, Christian associe son frère Guillaume, nommé alors lieutenant-colonel du régiment Royal-Deux-Ponts⁴⁵.

En 1780, le Royal-Deux-Ponts fait partie du corps expéditionnaire dirigé par le comte de Rochambeau, envoyé en Amérique soutenir les insurgés contre les Anglais. Le régiment qui embarque à Brest le 4 avril 1780 se compose alors à 60 % d'Allemands et à 40 % d'Alsaciens-Lorrains. Répartis sur cinq navires (l'Eveillé, le Vénus, le Comtesse de Noailles, le Loire et l'Ecureuil), le régiment compte 69 officiers (dont 31 Français, d'Alsace et de Lorraine surtout, 25 du Saint-Empire et 12 d'autres petits Etats européens), 1013 sous-officiers et fantassins (dont 491 Alsaciens-Lorrains), 6 femmes et 3 enfants⁴⁶. La traversée et la campagne américaine sont bien connues grâce aux

⁴⁴ Contrairement aux idées reçues, l'armée d'Ancien Régime n'est pas un milieu exclusivement masculin. Un certain nombre de femmes et d'enfants suivent en effet les troupes. Ainsi, le *Journal politique, ou gazette des gazettes* raconte qu'une femme du régiment, Elisabeth Ebert, embarquée enceinte à Brest, accoucha à son arrivée à Rhode Island. Cette femme porta son nourrisson pendant toute la campagne, refusant les propositions alléchantes des américains désireux de racheter le nouveau né. Devant le courage de cette femme, le régiment lui fit don de 25 louis d'or à son retour en France. L'épisode fut édifié en exemple dans le numéro d'avril 1784 de la Gazette. *Journal politique, ou gazette des gazettes*, première quinzaine d'avril 1784, Bouillon, 1784.

⁴⁵ Adalbert de Bavière, *Der Herzog und die Tänzerin. Die merkwürdige Geschichte Christians IV. von Pfalz-Zweibrücken und seiner Familie*, Neustadt, Pfälzische Verlagsanstalt GmbH, 1966.

⁴⁶ Balliet (Pierre), Pallasch (Waltraud), « Elsässer und Lothringer im Regiment Royal Deux-Ponts », *Bulletin du cercle généalogique d'Alsace*, 2007, n°157, n° 158, n° 159 et n° 160, pp. 5-7, 65-67, 125-127, 183-185.

journaux qu'en rapportent le comte Guillaume de Deux-Ponts, le baron Ludwig von Closen, fils du premier commandant de ce régiment en 1757, capitaine du régiment Royal-Deux-Ponts et officier d'ordonnance de Rochambeau, et enfin Georg Daniel Flohr.

Débarquées à Rhode Island, les troupes font toute la campagne, elles s'illustrent tout particulièrement lors du siège de Yorktown. Le comte Guillaume de Deux-Ponts est le premier à pénétrer dans la redoute anglaise (cf. notice Assaut de la redoute n° 9). Pour remercier le régiment de sa bravoure, les Américains lui donnent des canons anglais⁴⁷.

La question des pertes humaines que connaît le régiment a fait l'objet de plusieurs études. La première est constituée par un ouvrage intitulé *Les combattants français de la guerre américaine, 1778-1783*⁴⁸. Basé sur les contrôles de troupes, il est critiqué dans les années 1930 par Warrington Dawson dans deux ouvrages : *Les Français morts pour l'Indépendance Américaine de septembre 1781 à août 1782*⁴⁹, et « les 2112 Français morts aux Etats-Unis de 1777 à 1783 en combattant pour l'indépendance américaine »⁵⁰. Pour cet auteur, l'évaluation faite à partir des registres de contrôle de troupes est biaisée à cause des « passe-volants », ces hommes enrôlés comme figurants lors des revues. Croisant un grand nombre de sources, allant des contrôles de troupes aux registres d'état-civil, l'historien dénombre 2112 soldats français morts en Amérique des suites des combats⁵¹. Le régiment Royal-Deux-Ponts aurait donc perdu 49 soldats aux États-Unis. Se penchant sur les lieux de décès, il montre également que la majorité des hommes sont morts, non pas à Yorktown même, mais à Williamsburg et à Baltimore, où étaient situés les principaux hôpitaux militaires.

Embarquant à Boston à l'hiver 1781, le régiment Royal-Deux-Ponts attend la signature de la paix dans les Antilles, avant de rentrer à Brest en 1783. À son retour, il prend garnison à Landau, où Georg Daniel Flohr passe ses neuf derniers mois de service jusqu'à sa démobilisation qui intervient en 1784. Le régiment est ensuite à Phalsbourg, Belfort, Huningue et à Neuf-Brisach où il se trouve quand éclate la Révolution en 1789⁵². En 1791, Christian de Deux-Ponts quitte l'armée, et le régiment Royal-Deux-Ponts change de nom pour devenir le 99^e régiment d'infanterie. Il perd son statut de régiment étranger pour être pleinement intégré à l'armée française. Il participe ainsi à de nombreuses victoires révolutionnaires et napoléoniennes, de Valmy à Austerlitz.

Grégoire Binois et Daniel Fischer

⁴⁷ L'un d'eux est conservé aux Invalides.

⁴⁸ *Les combattants français de la guerre américaine, 1778-1783*, ministère des affaires étrangères, Paris, 1903.

⁴⁹ Dawson (Warrington), *Les Français morts pour l'Indépendance Américaine de septembre 1781 à août 1782*, Œuvres latines, 1931.

⁵⁰ Dawson (Warrington), « les 2112 Français morts aux Etats-Unis de 1777 à 1783 en combattant pour l'indépendance américaine », in *Journal de la société des américanistes*, tome 28 n°1, 1936, p. 1-154. Ces études sur les pertes ont été utilisées dans le débat qui oppose Selig à groupe Xenophon (cf. notice L'assaut de la redoute 9 : entre histoire et mémoire).

⁵¹ Il ne comptabilise donc pas les morts en mer.

⁵² Susane, (Louis), *Histoire de l'ancienne infanterie française*, Paris, Coréard, 1853.

Itinéraire du régiment Royal-Deux-Ponts au sein du corps expéditionnaire français en Amérique (1780-1783)⁵³

Au départ de Brest, le convoi se trouve retardé, d'abord par des vents contraires, puis par une avarie que subit l'un des bateaux⁵⁴. Le 2 mai 1780, le convoi quitte finalement le port de Brest en direction du Sud. La destination précise n'est connue que de l'état-major autour du comte de Rochambeau. La flotte devait se diriger vers Charleston en Caroline du Sud afin de porter secours aux forces américaines assiégées, mais la capture d'un corsaire, le 18 juin, apporte la nouvelle de la prise de cette ville par les Anglais. De Ternay qui commande l'escadre transportant le corps expéditionnaire de Rochambeau se dirige ensuite vers le nord, vers Newport. La voie du Sud, à travers l'Atlantique, est préférée aux autres options. Il s'agit certes de la voie « la plus longue, celle des navires de commerce »⁵⁵, mais aussi de la voie la plus sûre, grâce à laquelle de Ternay espère éviter les escadres anglaises⁵⁶.

Les 12 et 13 juillet, le convoi débarque les troupes à Rhode Island. Le corps expéditionnaire y séjourne quelques temps en raison de l'état de santé des troupes – un nombre élevé d'hommes est atteint par le scorbut –, mais aussi parce que les Anglais bloquent la mer. Le corps expéditionnaire prend finalement ses quartiers d'hiver à Newport. En mars 1781, le Chevalier Destouches, chef d'escadre, organise deux expéditions vers la Baie de Chesapeake. Entre temps, Rochambeau et plusieurs de ses aides-de-camps participent à la « Conférence de Wethersfield » au cours de laquelle ils rencontrent le Général Washington et conviennent de la suite des opérations. Le corps français doit rejoindre l'armée américaine aux alentours de New York, en vue d'une opération contre cette ville.

Le 10 juin 1781, les troupes quittent l'île de Newport sur des embarcations et se dirigent vers Providence. La marche des troupes jusqu'au camp de l'armée américaine, à Phillipsburg, dure du 18 juin au 6 juillet 1781⁵⁷. Pour ce faire, le corps expéditionnaire est réparti en quatre divisions qui se suivent à une journée de marche. Le régiment Royal-Deux-Ponts fait partie de la deuxième division, ce qui explique que Flohr retienne

⁵³ Les principaux éléments de cet itinéraire sont tirés de *The American Campaigns of Rochambeau's Army, 1780, 1781, 1782, 1783*, traduction et édition de Howard Rice Jr et Anne Brown, publiée conjointement par Princeton University Press et par Brown University Press, 1972.

⁵⁴ Cet incident est évoqué par le Vicomte de Noailles : « On va mettre à la voile ; mais la *Comtesse de Noailles* aborde maladroitement le *Conquérant*, qui lui emporte son mat de beaupré et l'endommage au point qu'on est obligé de faire rentrer ce navire au port afin de le réparer. 250 hommes du Royal Deux Ponts qu'il transporte vont donc encore rester », cf. Vicomte de Noailles, *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis (1778-1783)*, Paris, Librairie académique Perrin et cie, 1903, 2^e édition, p. 168-169.

⁵⁵ Bourgerie, Lesouef, *Yorktown 1781, La France offre l'indépendance à l'Amérique*, Paris, Economica, Coll. Campagnes et Stratégie, 1992, p. 35.

⁵⁶ « il paraît que cette route, si fort au Sud, avait été indiquée par la cour pour éviter les Anglais », note Claude Blanchard dans son journal, Maurice La Chesnais (ed), *Guerre d'Amérique, 1780-1783, Journal de campagne de Claude Blanchard, commissaire des guerres principal au corps auxiliaire français sous le commandement du lieutenant général comte de Rochambeau*, Dumaine, Paris 1881, p. 20.

⁵⁷ Cette marche est décrite précisément dans le « Projet pour porter l'armée de Providence à King's Ferry à la Rive gauche de la rivière du nord en 17 jours de marche y compris trois séjours », il s'agit de la copie d'un document repris par Louis-Alexandre Berthier et reproduit dans le deuxième volume de *The American Campaigns of Rochambeau's Army, 1780, 1781, 1782, 1783*, op. cit., p. 9-17).

le 19 juin comme date à laquelle les troupes quittent Providence, et pas le 18. Les indications, les étapes, le nombre de kilomètres parcourus, suivent grosso modo celle de ce plan, jusqu'à Ridgebury dans le Connecticut. Ce changement de plan est dû à une décision de Washington. Les Français marchent ainsi vers le sud-ouest en direction de Phillipsburg, au lieu d'aller à Peekshill près de King's Ferry, comme cela était prévu à l'origine. Le trajet de Ridgebury jusqu'à Phillipsburg prend deux jours⁵⁸.

Flohr indique qu'ils atteignent Philippsburg le 9 juillet, les autres divisions arrivent le 8 ou dans les jours qui suivent. L'ensemble de l'armée coalisée, composée d'Américains et de Français, exerce une pression forte sur la garnison anglaise à New York. Quelques escarmouches ont lieu entre les avant-gardes des deux camps. L'une d'elle implique la légion de Lauzun et le corps de dragons de Delancey, elle a lieu le 5 juillet.

Une attaque contre New York reste l'option privilégiée par Washington jusqu'à l'arrivée de la dépêche de l'amiral De Grasse, le 14 août. Il informe Rochambeau et Washington qu'il se dirige vers la baie de Chesapeake. Alors qu'il avait reçu l'ordre d'opérer dans les Antilles, une opération contre la baie de Chesapeake, qui se trouve bien plus au sud que New York, semble lui permettre de rentrer plus vite. Ce choix déterminant s'explique essentiellement par l'arrivée de de Grasse qui confère aux alliés l'appui maritime nécessaire pour encercler Cornwallis, retranché à Yorktown. New York est d'ailleurs mieux défendu par Clinton qui compte plus d'hommes sous ses ordres que son subalterne en Virginie.

Lorsque le corps de Rochambeau quitte Phillipsburg, il est censé rejoindre au plus vite Lafayette et Daniel Morgan au devant de Cornwallis, à Williamsburg. Pour ce faire, les troupes doivent passer la rivière Hudson, marcher jusqu'à la baie de Chesapeake pour embarquer à Head-of-Elk sur des transports en direction de Williamsburg. D'après Berthier, l'armée est séparée en deux colonnes jusqu'à King's Ferry (bac en face de la forteresse de Westpoint au nord-ouest du camp)⁵⁹. Flohr avance vraisemblablement avec la deuxième colonne, celle de gauche (composée du train logistique et de l'artillerie), mais son trajet ne correspond pas exactement à celui décrit par Berthier. Les deux ailes de l'armée se rejoignent à Hunt's Tavern (Honds Tavern chez Flohr) le 21 août 1781, avant de passer le fleuve le 24. À partir de Haverstraw, le trajet décrit par Flohr correspond sensiblement à celui de l'ensemble de l'armée jusqu'à Wilmington (port situé à l'embouchure du fleuve Delaware, au-delà de Philadelphie)⁶⁰.

Après le passage de l'Hudson, les indications de Flohr correspondent, à un ou deux miles près, à l'itinéraire indiqué par les officiers, excepté le trajet entre Whippany et Bullion's Tavern de 16 miles, que Flohr considère de 6 miles. Il est possible que cette différence plutôt forte soit liée à une erreur de transcription. Une deuxième divergence – celle du trajet entre Wilmington et Head-of-Elk : 21 miles chez les officiers pour 12 chez Flohr – peut s'expliquer par le fait que Flohr n'a pas à embarquer directement sur les transports qui étaient peut-être plus éloignés.

⁵⁸ Il est détaillé dans *The American Campaigns of Rochambeau's Army, 1780, 1781, 1782, 1783, op. cit.*

⁵⁹ Selon les « Itinéraires des marches que l'armée a faits pour se rendre du camp à Philipsburg au camp devant Yorck en 1781. Premier Cahier, de Philipsburg à Whippany, 86,5 miles », *Ibid.*

⁶⁰ « Itinéraire des marches que l'Armée a fait pour se rendre du Camp à Philipsburg au Camp devant Yorck, troisième cahier, de Princeton à Head-of-Elk, 89,5 miles », *Ibid.*

En raison du manque de transport, seule une petite partie de l'armée embarque à Head-of-Elk, pour être transportée jusqu'à Yorktown. Flohr et la majeure partie de son régiment continuent la marche jusqu'à Annapolis qu'ils atteignent le 18 septembre. À Annapolis, des transports envoyés par De Grasse embarquent la majeure partie des troupes mais la place manque pour le train logistique et la grosse artillerie. Alors que Flohr débarque à « Collee Creek » (Kolletz Kanting chez Flohr), et arrive devant Yorktown le 25 septembre, le train logistique doit marcher jusqu'à Yorktown. À Yorktown, le Royal-Deux-Ponts occupe une position sur l'aile gauche de l'armée coalisée. Une fois Cornwallis défait, les troupes restent cantonnées à Williamsburg du 17 novembre 1781 jusqu'au 2 juillet 1782, pour les quartiers d'hiver.

Au départ de la Virginie, il s'agit pour le Royal-Deux-Ponts de se repositionner en face de New York, de menacer la garnison anglaise pour éviter le déploiement de celle-ci vers le Sud ou vers les îles. Néanmoins, la reddition de Cornwallis met fin aux combats en Amérique du nord, les Anglais évacuent Savannah et Charleston (tout le Sud) pour se concentrer sur New York. La défaite anglaise en Amérique du Nord est consommée, mais les combats se poursuivent dans les Antilles, en Inde et en Europe (Gibraltar, Minorque) afin d'obtenir des avantages en prévision du règlement de la paix, qui semble tout proche à cette date. Comme l'indique Flohr, l'armée française marche alors répartie en quatre divisions (elle suit grosso modo la route prise par Berthier avec le train logistique à l'aller). Comme l'indique l'étape d'un mois (25 juillet -25 août) à Baltimore, les troupes ne sont pas pressées par le temps. Le 25 septembre, un camp est monté près entre Crompond et Hunt's Tavern. Le 22 octobre, la marche reprend vers Boston. Sur ordre du Roi et du Ministre de la Guerre, le corps expéditionnaire est sommé de quitter l'Amérique du Nord pour se rendre dans les Antilles, à l'aide de la flotte qui se trouve Boston, en vue d'une collaboration avec l'Espagne pour la prise de la Jamaïque. Une opération contre la Jamaïque était prévue de longue date, mais la défaite de la flotte française aux Saintes (9-12 avril 1782) compromet toute tentative sérieuse contre les Anglais dans les Antilles. Le déplacement du corps expéditionnaire répond dès lors davantage à des considérations défensives.

Les troupes arrivent à Boston le 6 décembre 1782. Les trajets indiqués par Flohr correspondent sensiblement à ceux du « Plans des différents camps occupés par l'armée aux ordres de M. le Comte de Rochambeau (campagne de 1782) »⁶¹.

Placée sous les ordres du Marquis de Vaudreuil, la flotte quitte Boston les 25 et 26 décembre 1782, elle se dirige vers le Sud, en direction de Porto-Cabello au Venezuela, où elle doit attendre les ordres ou la paix imminente. Les difficultés rencontrées en mer provoquent de nombreuses avaries. Elles conduisent l'amiral à autoriser certains navires, dont l'île de France où se trouve Flohr, à faire halte à Curaçao, une île hollandaise, pour effectuer les réparations nécessaires et se procurer des vivres. Quelques jours après la réunion de toute l'armée à Porto-Cabello, le 24 mars 1783, la nouvelle de la proclamation de paix est annoncée aux troupes.

Le 3 avril, la flotte quitte le Venezuela pour Saint-Domingue et Cap-Français, où doit être organisé le trajet retour. Le 15 avril les troupes débarquent à Cap-Français. Le 4 mai suivant, le convoi quitte l'île de Saint-Domingue.

⁶¹ *The American Campaigns of Rochambeau's Army, 1780, 1781, 1782, 1783, op. cit.*

Le 17 juin une partie de la flotte arrive dans le port de Brest où le Royal-Deux-Ponts débarque le 20 juin.

Ederm Hirstein et Isabelle Laboulais

La population américaine à la veille de la guerre d'Indépendance⁶²

Le XVIII^e siècle américain se caractérise par une formidable croissance démographique. En 1760, les Treize Colonies abritent 1 267 800 habitants, alors qu'en 1660, les six premières colonies ne totalisaient que 134 000 habitants. Multipliée par près de 10 en moyenne en un siècle, avec des réussites fulgurantes comme en Pennsylvanie où le nombre d'habitants est multiplié par 8 entre 1710 et 1760, cette population se répartit de manière presque égale entre les colonies de Nouvelle-Angleterre au Nord (437 000 habitants), les colonies centrales (400 000) et les colonies du Sud (432 000).

L'immigration européenne a joué un grand rôle dans cette croissance démographique : on estime que 320 000 Européens s'installent dans les colonies britanniques entre 1700 et 1775, parmi lesquels un tiers d'Irlandais et d'Écossais, un tiers d'Allemands et de Suisses, un quart d'Anglais et de Gallois et 10 000 huguenots français, Néerlandais ou juifs d'autres nationalités. Cette population multiculturelle d'origine européenne, et non pas strictement anglaise, donne à ces colonies une image d'ouverture et de liberté, où on ne craint pas le mélange. Thomas Paine dans *Le Sens Commun* en 1776 et Michel Guillaume Jean de Crèvecoeur dans ses *Lettres d'un cultivateur américain* en 1782 en font l'apologie.

Cependant, après 1740, l'immigration ne représente plus le moteur de la croissance démographique des colonies américaines (à peine 14 % de l'augmentation du nombre d'habitants au XVIII^e), alors qu'elle était responsable de 75 % de la croissance démographique au siècle précédent. Les causes de l'explosion démographique américaine sont à rechercher dans un accroissement naturel fort et durable. D'après Benjamin Franklin, dont les observations démographiques de 1751 sont reprises à la fin du siècle par Malthus, la population des Treize Colonies double tous les 20 ans, ce qui est finalement à peine exagéré pour un Philadelphien issu d'une fratrie de 13 frères et sœurs dont tous atteignent l'âge adulte. Entre 1760 et 1790, la population passe de 1,3 à 4 millions d'habitants. Les facteurs de cet accroissement naturel sont multiples : chute de la mortalité pourtant très élevée à l'arrivée des premiers colons qui ont dû surmonter défis épidémiologiques (fièvre jaune et paludisme au Sud) ou les hivers rigoureux au Nord, mais qui finit par être plus faible qu'en Europe en raison du caractère plus rural en un temps où la promiscuité dans les villes accélère la propagation de maladies ; progrès de la médecine (inoculation contre la petite vérole ou les oreillons dès 1721) ; espérance de vie allongée ; taux de célibat bien moins élevé qu'en Europe (3% au lieu de 10) ; âge au mariage bas pour augmenter le nombre d'années de fertilité d'une femme (alors qu'en Europe le recul de l'âge au mariage de plus de deux ans en moyenne par rapport

⁶² Bibliographie indicative sur cette question : Greene (Jack P.), *Pursuits of Happiness. The Social development of Early Modern British Colonies and the Formation of American Culture*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1988. Morgan (Philip D.), *Slave Counterpoint*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998. Pétré-Grenouilleau (Olivier), *Les Traités négrières*, Paris, Gallimard, 2004. Simons (Richard C.), *The American Colonies*, New York, WW Norton & Cie, 1981. Van Ruyambeke (Bertrand), *L'Amérique avant les Etats-Unis. Une histoire de l'Amérique anglaise (1497-1776)*, Paris, Flammarion, 2013.

aux Américaines est utilisé comme une forme de contraception) ; accès à des grains abondants dans des régions fertiles et à la viande d'un bétail nombreux alors qu'elle n'est consommée en Europe que par les classes les plus aisées. Il n'est pas rare pour un couple américain de mettre au monde une dizaine d'enfants pour lesquels les parents ne craignent ni la famine, ni le manque de terres à mettre en valeur. À la fin de la guerre d'Indépendance, la population américaine est si jeune que l'âge médian des Blancs est de 16 ans.

L'urbanisation progresse dans des colonies. Philadelphie, avec ses 35 000 habitants en 1760, devient, après Londres, la ville la plus peuplée du monde anglo-saxon. Le nombre des villes de plus de 10 000 habitants passe de 2 en 1720 (Boston et Philadelphie) à 5 en 1770 (avec le développement de Newport, New York et Charleston). Mais, même si ces villes sont plus nombreuses et plus peuplées au XVIII^e siècle, les Treize Colonies sont encore majoritairement rurales lorsqu'éclate la guerre d'Indépendance, surtout dans l'arrière-pays.

L'explosion démographique aidant, dans les années 1760, le peuplement de l'arrière-pays s'accélère à l'intérieur des terres, jusqu'en territoire indien : les zones entre le Vermont et le fleuve Savannah dans le Sud, les vallées de l'Ohio, de la Monongahela et de l'Alleghany à l'Ouest des colonies médianes et le long du fleuve Connecticut et la vallée de la Mohawk en Nouvelle-Angleterre se peuplent à un rythme très soutenu, bénéficiant de migrations internes aux colonies. Auparavant, les villes-ports et les vallées céréalières avaient été privilégiées. Des frictions apparaissent entre les communautés modestement installées de longue date à l'intérieur des terres (souvent, des membres de sectes protestantes comme des quakers ou des presbytériens) et les nouveaux venus qui se déplacent massivement pour mettre ces terres en valeur. Ces terres, où la mixité est à son comble et l'ascension sociale très rapide, ont la réputation de territoires très contrastés, parfois privés de repères stables comme celui d'une paroisse bien définie, et où vices et frustrations sont intenses. On voit apparaître dans chacune des colonies une société duale où s'opposent les élites des villes de la côte à l'Est et les « nouveaux » colons de l'arrière-pays, qui se sentent méprisés par les premières alors qu'ils sont contraints bien souvent à de longs voyages en direction de la ville côtière principale pour effectuer toutes les démarches administratives. Des révoltes éclatent dans les années 1760 et 1770 contre la domination des élites de l'Est : les *Regulators* en Caroline du Nord et du Sud entre 1768 et 1771 ou les *Paxton Boys* en Pennsylvanie en 1763-1764, accusant les autorités de protéger les Amérindiens convertis au christianisme alors que des Blancs vivent dans la misère.

Les relations avec les Amérindiens de l'arrière-pays sont complexes. Les Britanniques ont d'abord noué avec eux de cordiales relations, fondées sur le troc et une habile diplomatie. Ainsi, jusque dans les années 1750, au plus tôt, la Pennsylvanie ou encore New York entretiennent des relations pacifiques avec la ligue iroquoise. Par la suite, la pression de la démographie et le renversement de certaines alliances bouleversent ces relations. Au cours de la Guerre de Sept Ans, plusieurs nations indiennes (Algonquins, Hurons) se prononcent en faveur des Français qui, contrairement aux Anglais, commercent avec eux sans menacer leur territoire. Ce nouveau rapport de force conduit à l'occupation de leurs terres selon diverses modalités :

- à la suite d'une négociation et/ou la conclusion d'un traité : c'est le cas des six nations iroquoises qui, par le traité de Lancaster en 1744, laissent les habitants

du Maryland, de Pennsylvanie et de Virginie peupler la vallée de la Shenandoah. De même, en 1752, le traité de Logstown entre les Iroquois, les Shawnees et les Delawareans et la Virginie autorise les colons à s'installer sur le versant Sud du fleuve Ohio ;

- l'achat des terres par les colons d'origine européenne : dans les années 1760, James Wright, gouverneur de Géorgie, achète des millions d'hectares aux Creeks essentiellement.
- l'occupation par la violence : en 1760 et 1761, la Caroline du Sud livre aux Cherokees une guerre qui dévaste les confins occidentaux de la colonie, créant une zone où les tensions restent vives.

Le cas des Amérindiens montre que ces colonies américaines, en plus d'être multiculturelles, sont multiethniques. La présence de Noirs sur la côte Est américaine a fait couler beaucoup d'encre dans l'historiographie américaine, qui pendant très longtemps est restée tributaire d'une vision héritée de la Guerre de Sécession, opposant un Sud esclavagiste à un Nord moderne et progressiste, incitant à abandonner la traite et l'esclavage. La réalité doit être plus nuancée : toutes les colonies américaines, du Nord, médianes et du Sud, ont commencé par être au XVII^e siècle des sociétés à esclaves (engageant d'ailleurs jusque dans les années 1680 une main d'œuvre servile blanche plutôt que noire, parmi laquelle se trouvaient beaucoup d'Irlandais), avant de devenir, chacune à son rythme, une société esclavagiste, où le statut juridiquement inférieur de l'esclave – majoritairement noir à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle – est un rouage essentiel du développement économique de la colonie. Entre 1670 et 1807, la traite atlantique britannique aurait concerné plus de 3 millions d'individus, mais les trois quarts de ces esclaves sont déportés aux Antilles. Le marché nord-américain de l'esclave reste donc secondaire (1/6^e de ce total) même si une partie des esclaves déportés dans les îles sont finalement réexportés vers le continent. Embarqués à bord des négriers de Londres, Bristol et Liverpool en Sénégambie, dans la baie du Biafra, en Angola ou au Mozambique, les esclaves arrivent le plus souvent à Newport, dans la baie de Chesapeake et surtout à Charleston. Les arrivées sont nombreuses mais la moitié des 1000 navires arrivant chaque année de 1735 à 1775 à Charleston entre juin et août ne comptent le plus souvent qu'une dizaine d'esclaves, qui sont placés en quarantaine sur l'îlot de Sullivan's Island avant d'être vendus en ville et immédiatement mis au travail.

Chacune des colonies adopte à partir de 1696 un code noir. Le premier est rédigé en Caroline du Sud, une colonie née de l'esclavage, il se durcit à mesure que des révoltes d'esclaves et le marronnage s'intensifient. Il est vrai que le statut juridique des esclaves progresse selon un gradient Sud-Nord : en Nouvelle-Angleterre, les Noirs bénéficient du même traitement que les Blancs devant les tribunaux, sauf en cas de meurtre. Employés comme domestiques ou artisans, ils ont plus de chance d'être affranchis, comme le montre l'exemple de Kofi Slocum affranchi dans les années 1740, et dont le fils acquiert plus tard la réputation de « Noir le plus riche » d'Amérique ou de Phillis Wheatley, esclave servante de la femme du tailleur John Wheatley qui devient auteur de recueils de poèmes dans les années 1770. En 1790, presque tous les Noirs des colonies de Nouvelle-Angleterre sont libres, ce qui n'est effectivement pas le cas dans les colonies du Sud : la Virginie, le Maryland, la Géorgie et la Caroline du Sud qui sont les plus grandes consommatrices d'esclaves.

À partir de 1776, la Révolution ouvre une phase de transition dont les Noirs tentent de profiter de diverses manières : évasions, actions en justice, pétitions des *Sons*

of Africa à partir de 1773 pour l'obtention de droits, enrôlement dans l'une des deux armées qui promettent chacune la liberté au bout d'un temps significatif de service. On leur assigne des tâches dangereuses et/ou originales, ou on les cantonne dans un régiment spécifiquement noir ou parmi des miliciens, car les préjugés sont encore nombreux. Paradoxalement, en s'engageant dans l'une des deux armées pour tenter de gagner leur liberté, les Noirs redeviennent une marchandise car les esclaves soupçonnés d'être en fuite ou passés à l'ennemi, peuvent à tout moment être capturés, servir de butin ou de monnaie d'échange, à l'image des 23 esclaves de la plantation de Thomas Jefferson en Virginie qui choisissent de suivre volontairement le général Cornwallis.

Daniel Fischer

Le peuplement allemand dans les colonies américaines⁶³

Les remarques de Flohr sur le nombre d'Allemands et de germanophones rencontrés en Amérique du nord ne sont guère surprenantes. 100 000 Allemands se seraient installés en Amérique à l'époque coloniale (on parle de 110 000 Allemands et Suisses, la différenciation entre les deux origines n'apparaît dans les statistiques qu'à partir de 1820). 50 000 autres migrants germanophones les y auraient rejoints entre 1780 et 1820. Même si l'anglais y est plus parlé que l'allemand, le tiers de la population de Pennsylvanie en 1790, soit 141 000 individus, est de descendance allemande. Au total, au début de la République américaine, 227 000 citoyens américains sont de descendance allemande, soit 10 % de la population ; 94 % des noms portés sur les listes de naturalisation au XVIII^e siècle appartiennent à des Allemands. Une écrasante majorité de ces migrants et descendants de migrants allemands s'expriment en dialectes du sud-ouest du Saint-Empire romain germanique : Flohr croit entendre partout en Amérique l'allemand de son pays natal. Ce constat n'est pas exagéré, car bon nombre des locuteurs de cette langue sont originaires du Palatinat, des évêchés de Worms, Spire, Mayence ou Trèves, d'Alsace, de Hanau, de Nassau ou encore du landgraviat de Darmstadt.

Les Anglo-Saxons ont fait de la traversée du *Mayflower* un mythe fondateur. Ce bâtiment transportait 102 immigrants, les Pères pèlerins qui ont débarqué en 1620 au Cap Cod. Pour les Allemands, l'équivalent de cette traversée fondatrice de 33 premiers émigrants germanophones, à bord du *Concord*, eut lieu en 1683. Treize familles de Quakers et de Mennonites originaires de Krefeld (près de Düsseldorf) et de Kriegsheim (près de Worms) débarquent à Philadelphie en Pennsylvanie le 6 octobre 1683. Le récit de la naissance d'un enfant pendant la traversée, levant l'hypothèque du malheur de la mort d'un autre, conforte ces chrétiens désireux de vivre leur foi loin des Églises établies dans l'idée d'un monde nouveau à mettre en valeur de l'autre côté de l'Atlantique, sous l'œil de Dieu. Cependant, ces 33 Allemands ne sont pas les premiers germanophones à avoir tenté leur chance en Amérique. Après la destruction par les Espagnols de Port-Royal, construite en Caroline du Sud, en 1562, par des huguenots français parmi lesquels se trouvaient des Alsaciens et des Hessois, les premiers Allemands à s'installer durablement sur la côte Est américaine sont les « *Deutschmen* » de Jamestown, en Virginie dès 1607. Les Anglais les confondent avec des « *Hollandais* » parce qu'ils se font appeler « *Deutsch* ». Avant la Pennsylvanie, la Virginie est donc peuplée d'Allemands, et ce, de manière très précoce, puisqu'on y trouve dès 1607 un certain Johannes Fleischer,

⁶³ Bibliographie indicative : Brinck (Andreas), *Die deutsche Auswanderungswelle in die britischen Kolonien Nordamerikas um die Mitte des 18. Jahrhunderts*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1993. Brunner (Bernd), *Nach America. Die Geschichte der deutschen Auswanderung*, Munich, C.H. Beck Verlag, 2009. Grauman Wolf (Stephanie), « 'Bindestrich-Amerika'. Die Entstehung einer deutsch-amerikanischen Kultur des 18. Jahrhunderts », in Trommler (Frank) (dir.), *Amerika und die Deutschen*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1986, p. 89-106. Huebener (Theodore), *The Germans in America*, Philadelphie & New York, Chilton Company, 1962. Moss (Heinz), Wust (Klaus), *Dreihundert Jahre Deutsche Einwanderer in Nordamerika (1683-1983)*, Munich, 300 Jahre Deutsche in Amerika Verlags-GmbH, 1983. Eichhoff (Jürgen), « Die Deutsche Sprache in America », in Trommler (Frank) (dir.), *Amerika und die Deutschen*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1986, p. 235-252. Van Ruymbeke (Bertrand), *L'Amérique avant les États-Unis. Une histoire de l'Amérique anglaise (1497-1776)*, Paris, Flammarion, 2013. Wellenreuther (Hermann), « Vorstellungen, Traditionen und Erwartungen. Die deutschen Einwanderer in der englischen Kolonialgesellschaft in Pennsylvania (1700-1765) », in Trommler (Frank) (dir.), *Amerika und die Deutschen*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1986, p. 107-126.

originaire de Breslau qui exerce la profession de pasteur luthérien, deux Hessois maîtrisant l'art du verre, ou encore quatre meuniers originaires de Hambourg dès 1608. D'autres Allemands s'installent dans la colonie pour y développer la plantation du tabac, puis, en 1653, des vigneronns originaires de Heidelberg y introduisent la vigne. Le prince Edler von Buchen émigre de Poméranie avec 54 familles pour s'installer à Nouvelle-Amsterdam, tout comme Heinrich von Elswich, un marchand de Lübeck, ou encore Jacob Leister, né à Francfort, arrivé en 1660, enrichi grâce au commerce avec les Indiens et un mariage dans l'aristocratie hollandaise, et qui devient gouverneur de New York.

Même si des colons germanophones s'installent sporadiquement dans les colonies américaines dans les deux premiers tiers du XVII^e siècle, l'émigration allemande vers ces nouvelles terres à mettre en valeur ne change d'échelle qu'à partir de 1683. William Penn – le Quaker anglais qui a reçu du roi d'Angleterre, au titre d'une dette due à son père, la terre qui portera son nom – joue un rôle déterminant dans l'attrait que la Pennsylvanie exerce sur les migrants allemands. Une intense propagande, menée au moyen de brochures vantant les mérites du nouveau monde, en premier lieu par la liberté religieuse, rencontre l'intérêt des piétistes d'Allemagne de l'Ouest, qui s'organisent en une « Compagnie de Francfort » désireuse d'acheter des milliers d'ares de terrain vierge en Pennsylvanie, sans toutefois s'y installer physiquement. Seul leur agent, le juriste Franz Daniel Pastorius, arrive en Pennsylvanie en août 1683, et organise le convoi des 13 premières familles allemandes venues s'installer dans la colonie en octobre de la même année. Les Allemands nouveaux-venus en Pennsylvanie s'installent dans un faubourg de Philadelphie, à 6 miles du centre-ville, qu'ils nomment « Deutschstadt », Germantown. En 1689, Germantown est une ville à part entière, et Pastorius en devient le maire.

Si les premiers migrants allemands sont des membres de sectes protestantes à la recherche d'une plus grande liberté de conscience et de culte, comme les Labadistes qui s'installent dans le Maryland, la majeure partie de la population germanophone au XVIII^e siècle est réformée ou luthérienne. Le chef des Luthériens de Pennsylvanie est une figure importante : le plus célèbre d'entre eux est Heinrich Melchior Mühlenberg, formé à Göttingen, et qui a fait bâtir l'église de Sion, la plus grande église de Philadelphie, consacrée en 1769. Cette immigration massive de fidèles des églises établies dans les principautés du Saint-Empire révèle que les causes de l'émigration évoluent avec la grande vague migratoire allemande, de Palatins essentiellement, à partir de 1707-1708. Les exactions des armées de Louis XIV, combinées aux rigueurs de l'hiver 1709, rendent très efficace la propagande qui cherche à attirer des migrants vers ces nouvelles colonies. Les candidats à l'émigration ont un profil rural, modeste et familial. Ils auraient volontiers émigré en Prusse si la peste n'y sévissait pas. 3000 Palatins tentent leur chance en partant pour New York dès 1710. 773 passagers meurent de la fièvre pendant la traversée et l'un des navires du convoi s'abîme au large de Long Island. 600 familles débarquent en Caroline du Nord et du Sud, attirées par les brochures de propagande qui promettait de leur attribuer gratuitement des terres. Les Palatins sont déjà 6 000 à Londres en 1709 dans l'attente d'un départ pour l'Amérique, et on estime dans les années 1710 qu'ils sont 30 000 à transiter par Rotterdam ou Londres, conduisant le romancier, journaliste et négociant Daniel Defoe à leur donner le surnom de « Poor Palatines ». L'intensité de ces flux de Palatins atteint son paroxysme au milieu du siècle : entre 1749 et 1754, une grande vague de migration allemande atteint Philadelphie : 37 000 Allemands y parviennent, en moyenne 6 000 à chaque automne, dans une ville qui, en 1756, est estimée au mieux à accueillir 17 000 habitants.

Germantown reste le centre de la vie sociale et culturelle des Allemands qui y transitent souvent avant de s'installer dans des comtés ou des colonies voisines. Le New Jersey est mis en valeur par des Allemands, notamment dans la « German Valley ». C'est le cas de Johann Peter Rockefeller, l'ancêtre de la dynastie d'industriels et financiers qui s'y installe en 1733. A partir de 1729, l'Ouest du Maryland se peuple d'Allemands en provenance de Pennsylvanie, attirés par les conditions favorables annoncées par Lord Baltimore en 1732 (loyers très faibles, exemption de loyers pour les terres les trois premières années). Frederick Town est fondée par une centaine de familles palatines en 1745, guidées par Thomas Schley, à la fois maître, pasteur et magistrat de cette nouvelle cité. Des migrations de germanophones internes aux colonies américaines s'organisent aussi autour de la Pennsylvanie : en 1728, les Palatins de New York, passant par l'intérieur des terres pour fuir des conditions de vie difficile, s'installent également en Pennsylvanie.

Livres, almanach et journaux sont imprimés en allemand, souvent avec un engouement qui se prolonge dans le temps. Johann Christoph Sauer, un Dunker arrivé en Pennsylvanie dans les années 1719-1720, publie à partir de 1739 un journal imprimé en caractères gothiques allemands importés de Francfort, *Der Hoch Deutsche Pennsylvanische Geschichtsschreiber* (connu plus tard sous le nom de *Germantauer Zeitung*), il fait également imprimer une Bible allemande. Vers 1750, Philadelphie compte près de 200 publications en allemand. Benjamin Franklin tente de lancer un journal allemand à Philadelphie, mais son périodique ne rencontre pas de lectorat suffisant, tant celui-ci est truffé de fautes et illisible pour les Allemands qui préfèrent les caractères gothiques de Sauer. Cinq journaux en allemand sont publiés avec succès jusqu'à la Révolution. Par ailleurs, un autre imprimeur, Henry Miller, se targue d'être le premier à avoir imprimé la Déclaration d'Indépendance en typographie allemande le 5 juillet 1776.

Si certains pasteurs commencent dans les années 1740 et 1750 à prêcher en anglais, les descendants de colons allemands continuent de pratiquer l'allemand à l'église même s'ils bredouillent un peu d'anglais pour communiquer par ailleurs. Les nouveaux arrivants, à la recherche de stabilité, choisissent de s'installer en priorité dans des villages ou des vallées déjà peuplées d'Allemands. La domination incontestée de la germanophonie dans certaines villes ou vallées ne pousse pas les Allemands et leurs descendants à ouvrir leur communauté vers l'extérieur et à progresser en monde anglophone, ce qui soulève le problème de leur loyauté, notamment pendant la Guerre de Sept Ans (1756-1763). C'est tout juste si les Allemands ajoutent à leur lexique des mots ou des verbes anglais germanisés ou transcrits phonétiquement, provoquant parfois des contresens, mais forgeant petit à petit une langue hybride, témoin d'une créolisation germano-américaine. Dans une lettre adressée à un collègue imprimeur, Benjamin Franklin se plaint en 1750 du rapport de force linguistique défavorable de l'anglais face à l'allemand dans certaines colonies, et de voir des colons d'autres origines n'avoir d'autre choix que de déménager pour quitter un environnement trop germanophone. Un mélange mieux réparti des germanophones parmi les anglophones doit selon lui être opéré. L'imprimeur de Philadelphie, Christopher Sauer, reconnaît sa responsabilité devant la lenteur avec laquelle les Allemands se sont adaptés à l'anglais, il a en effet publié de nombreux livres et périodiques en allemand, même s'il prend soin d'éditer en 1752 une *Anleitung zur Englischen Sprache vor die Teutsche Neuankommende* (« Introduction à la langue anglaise destinée aux nouveaux arrivants allemands »). Les familles restent longtemps bilingues, malgré une anglicisation souvent rapide de leurs

noms de famille (*Jäger* devient *Hunter*, *Schmidt* rapidement transformé en *Smith*), anticipant de façon optimiste leur maîtrise de la langue anglaise. En 1789, le médecin et homme politique Benjamin Rush dresse un constat linguistique qui ne diffère que très peu de celui laissé par Franklin quarante ans plus tôt : les descendants des colons allemands continuent de communiquer entre eux en allemand, même si ceux qui vivent dans les grandes villes ou s'occupent de commerce maîtrisent l'anglais de manière satisfaisante. La massivité de l'immigration allemande a produit en Amérique la naissance d'une nouvelle culture germano-américaine : les Allemands investissent le monde anglophone par leur sens des affaires et leurs savoir-faire, mais dans leur for privé, à l'église, dans leurs tavernes et leurs librairies continuent de pratiquer la langue maternelle, se reconnaissent en compatriotes, cultivent une sociabilité de l'entre-soi.

L'installation d'Allemands intéresse les autorités pour le développement de certains secteurs de l'économie américaine, notamment pour l'art du verre. Dès 1607 à Jamestown en Virginie, mais jusqu'à la fin de l'époque coloniale, les Allemands sont réputés pour leur savoir-faire : en 1784, le Maryland est fier d'accueillir 300 Allemands originaires de Brême, exerçant des métiers manuels et d'artisans. Ils fondent notamment la manufacture de verre de Fleecy Dale. Le gouverneur de Virginie, Alexander Spotswood, dont la femme est une Allemande originaire de Hanovre, encourage l'arrivée d'Allemands : 12 familles allemandes de Westphalie, recrutées par le baron suisse Christoph von Graffenried, s'installent en Virginie en 1714 pour travailler le fer. La ville de Germanna est fondée pour eux : elle accueille 20 familles supplémentaires en 1717 puis 40 autres entre 1717 et 1720. Plusieurs villes sont fondées en Virginie par des Allemands : New Mecklenburg en 1726, Staufferstadt (appelée plus tard Strasbourg) par Jacob Stauffer en 1728, Harpers Ferry à la confluence de la Shenandoah et du Potomac par Robert Harper en 1734. Une fois la fertilité de ces vallées bien établie, de nombreux Allemands de Pennsylvanie migrent également vers ces territoires pour contribuer à leur mise en valeur. Certaines communautés d'Allemands sont encore peu nombreuses avant les années 1730, mais déjà très actives dans le secteur des cuirs, du tabac, des chantiers navals, du commerce international. Des compagnies de Brême et de Hambourg établissent des agences dans des villes comme Baltimore.

La présence de colons allemands est souvent synonyme de dynamisme économique. Mais cette population, de réputation industrielle, s'illustre aussi par son manque d'intérêt pour les affaires publiques. Le pasteur Mühlenberg les compare à des abeilles actives, mais pressées de regagner leurs ruches. Alors que les débats sur les taxations et la représentation des colonies américaines au parlement britannique s'engagent, les Allemands restent en retrait de cette effervescence politique. Une amende de 3 £ existe même à Germantown, depuis l'époque de Pastorius, pour ceux qui, trop nombreux, refusent d'entrer au conseil municipal alors que leur position dans la société devrait les y conduire. Ce manque d'intérêt pour la politique transparaît jusque dans le récit de Flohr, qui se réjouit de rencontrer à chaque étape de son parcours des communautés d'Allemands en Amérique, sans pour autant s'enquérir de leurs sympathies politiques, ou de s'assurer au préalable qu'ils soutiennent bien la même cause que lui. Certes, de nombreuses sectes protestantes refusent, pour des raisons religieuses, de porter les armes (Mennonites, Dunkers, Quakers) et achètent leur exemption militaire en s'acquittant d'une taxe, comme la *threefold tax* en Caroline du Nord. Cependant, une quantité non négligeable d'Allemands reste loyaliste : une lettre de John Adams à Thomas McKean, le *Chief Justice* de Pennsylvanie, indique qu'un tiers de la population de cette colonie très germanophone est loyaliste. En Géorgie également,

deux cinquièmes des Allemands sont loyalistes, et il faut que d'ardents patriotes comme John Adam Treutlen, premier gouverneur de Géorgie, déploient beaucoup d'énergie pour que la colonie bascule dans le camp des insurgés. Dans les colonies plus commerçantes, les Allemands, mécontents des taxes anglaises – le *Stamp Act* exige d'eux un paiement doublé du papier timbré – soutiennent la cause américaine, mais la hiérarchie des églises luthérienne et réformée est obligée de s'engager pour appeler les Allemands de New York et de Caroline du Nord, encore timides, à résister au despotisme anglais. Un pamphlet de 40 pages est publié à Philadelphie dans ce but en 1775. En plus du pasteur Peter Mühlenberg en Virginie, d'autres germanophones qui sont aussi d'ardents patriotes s'illustrent pendant de la guerre d'Indépendance par leur courage et leur détermination. C'est le cas du boulanger Christopher Ludwig, ancien marin et soldat de l'armée prussienne, ne sachant parler qu'allemand, aussi peu anglophone que dévoué à la cause américaine. Il s'engage dans la milice à l'âge de 55 ans. De taille haute, imperturbable, il impressionne ses contemporains en participant au comité des munitions et de la poudre, en prenant part à plusieurs groupes révolutionnaires. En mai 1777, le Congrès le nomme surintendant et boulanger en chef de toute l'armée continentale. On exige de lui un rendement de 100 livres de pain pour 100 livres de farine, mais il parvient à en livrer 135 en confectionnant 6000 miches par jour, forçant l'admiration du général Washington qui le traite comme l'un de ses intimes.

Militairement, des Allemands sont engagés dans les deux camps : un régiment d'Allemands de Pennsylvanie et du Maryland est levé par le Congrès dès 1776, et le corps expéditionnaire de Rochambeau qui débarque en 1780 compte lui aussi des régiments germanophones, dont celui auquel appartient Flohr, le régiment Royal-Deux-Ponts. De leur côté, les Anglais ont enrôlé des mercenaires allemands recrutés par des princes âpres au gain, et qui portent le nom de « Hessois » bien que tous ne soient pas originaires de Hesse-Cassel. A la bataille de Yorktown, des ordres sont donnés en allemand des deux côtés, provoquant quelques confusions. En 1781, les Hessois désertent ou sont capturés, et souvent fraternisent avec les Allemands enrôlés dans l'armée continentale. Envoyés à Lancaster en Pennsylvanie ou à Frederick Town dans le Maryland, ils reçoivent un accueil chaleureux des fermiers locaux et se reconvertissent dans le commerce, l'agriculture ou l'éducation. Le boulanger Ludwig, lui-même hessois, est optimiste quant à leur rapide intégration.

A l'issue de la guerre d'Indépendance, 17 300 soldats allemands mobilisés dans les deux camps rivaux reviennent en Allemagne. Le bilan humain se monte à 7 500 morts et disparus, ce qui permet aux historiens de penser que 5 000 soldats germanophones ont dû rester en Amérique, et cela ; sans tenir compte des retours plus tardifs comme celui de Flohr qui choisit de repartir en Amérique pour y exercer le métier de pasteur, probablement entre 1793 et 1799, date à laquelle sa présence est attestée dans la paroisse de Wythville, en Virginie de l'Ouest.

Daniel Fischer

Les Antilles dans les années 1780

L'archipel des Antilles, qui s'étend de l'île de Cuba au large du Venezuela, est traditionnellement divisé en plusieurs ensembles unis autour d'une même morphologie insulaire. Les Petites Antilles sont composées de petites îles de roche volcanique ou calcaire formant un arc de cercle. Les plus vastes des îles (Cuba, la Jamaïque, Hispaniola – aujourd'hui Haïti et la République dominicaine – et Porto Rico) forment les Grandes Antilles. Plus haut, les îles Keys, les Bahamas et les îles Turques-et-Caïques sont regroupées sous le titre de Caraïbes du Nord. Ces terres éparpillées dans la mer des Caraïbes, « découvertes » par Christophe Colomb et occupées par les Espagnols, attirent l'attention des autres puissances occidentales. Ces nouveaux territoires deviennent l'un des enjeux majeurs de l'affirmation de la domination d'une nation sur le monde : la maîtrise de la mer et des armes ouvre les terres d'Amérique aux prétentions des royaumes de l'Europe de l'Ouest, tant au niveau politique qu'au niveau économique, notamment à partir de la fin du XVII^e siècle.

Tout au long du XVIII^e siècle, les Antilles sont le lieu d'affrontements entre les puissances occidentales qui souhaitent accroître leur grandeur économique et territoriale. Par sa situation entre les possessions anglaises en Amérique du Nord et les territoires français et espagnols, la mer des Caraïbes est un espace particulièrement convoité par les Occidentaux : les îles les plus développées économiquement attirent l'intérêt des États qui y voient un moyen de domination hors du vieux continent. Lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763), la France et l'Angleterre se disputent la Dominique, qui devient anglaise. Plus d'une décennie plus tard, Saint-Vincent est prise par les Français en 1779 pendant la guerre d'Amérique, avant d'être accordée au camp adverse en 1783. La nationalité des îles des Antilles varie au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle en fonction des guerres, traités et restitutions. La Guadeloupe et la Martinique sont restituées à la France par les Anglais en 1763 ; la Havane est sous domination anglaise durant deux années à la fin de la guerre de Sept Ans avant de redevenir une terre espagnole, enfin, pendant la guerre d'Amérique, les Français occupent de nombreuses îles anglaises (Saint-Christophe, Nevis, Montserrat, Sainte-Lucie, Tobago), dont la majeure partie est rendue suite au traité de 1783.

Au-delà de la domination territoriale, les Antilles sont vues comme une zone économiquement incontournable en cette fin de siècle : 15 % des députés de 1789 sont directement intéressés à l'industrie sucrière de Saint-Domingue⁶⁴. L'économie est essentiellement une économie de plantation qui repose sur la traite négrière. La culture du sucre, introduite en Amérique autour des années 1720, du café, notamment à Saint-Domingue, de l'indigo et du coton structure ces territoires et leurs ports. La France domine le commerce des Antilles grâce à l'augmentation du nombre de sucreries. La Martinique, la Guadeloupe et l'ouest de Saint-Domingue sont en plein développement au début des années 1780 si bien que Saint-Domingue devient le premier producteur mondial de sucre et de café à la fin des années 1780. L'Angleterre profite également de

⁶⁴ Solé (Jacques), *Les Révolutions de la fin du XVIII^e siècle aux Amériques et en Europe*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2005, p. 94-96.

l'économie transatlantique, en premier lieu avec la Jamaïque, et, en 1773, près du quart des importations britanniques proviennent des Antilles⁶⁵.

Cette prospérité est surtout due à l'exploitation des esclaves noirs achetés en Afrique occidentale et menés par bateau dans des conditions extrêmement précaires sur les rives de l'Amérique. Entre la guerre de Sept Ans et la Révolution, les Antilles françaises en reçoivent plus de 400 000⁶⁶. Les terres dont la culture est majoritairement tournée vers la sucrerie voient progressivement leur démographie dominée par un peuplement d'origine africaine, notamment dans les Petites Antilles. Selon Jean-Pierre Sainton, les troubles politiques et les changements de propriétaires dans les îles de cette région du monde ne remettent pas en cause le système esclavagiste instauré dans ces sociétés, notamment dans les Petites Antilles : « l'esclavage est le système socio-juridique qui unifie et stabilise la structure de base des formations sociales insulaires⁶⁷ ». Pour maintenir ce système, les États envoient de véritables troupes coloniales sur ces territoires. Dans les années 1770, la marine française entretient quatre régiments d'infanteries coloniales aux Antilles, à la Guadeloupe, à la Martinique, à Port-au-Prince et au Cap-Français⁶⁸. Pourtant, l'esclavagisme est surtout entretenu par des maîtres qui ont parfois du mal à être contrôlés par un pouvoir royal lointain. Au milieu des années 1780, les planteurs de Saint-Domingue s'opposent aux textes régissant les conditions de travail des esclaves noirs, établissant notamment la possibilité de se plaindre de la conduite du maître. Les planteurs reprochent également à l'administration monarchique sa politique économique qui contraint les colonies à ne commercer qu'avec la métropole⁶⁹. Un fossé se creuse entre les mentalités des colons et des métropolitains, d'autant plus que la forte présence africaine sur ces territoires mène à l'émergence de nouvelles cultures, comme la langue créole et l'apparition de rites religieux mélangeant catholicisme et animisme. Face aux mauvais traitements reçus et aux tortures infligées, certains esclaves prennent la fuite. Le « marronnage » apparaît comme une forme de résistance ; quelques bandes de fugitifs s'arment et s'attaquent aux sociétés de plantation de Saint-Domingue avant 1791. Au moment de la Révolution, les opposants à l'esclavage se font de plus en plus entendre en France⁷⁰.

Les Antilles sont donc dans les années 1780 un lieu fertile en plusieurs points. Fertile pour les puissances occidentales qui y voient un moyen d'accroître leur domination par la guerre de territoire et par l'économie de plantation. Fertile pour les colons qui fondent leur richesse par l'exploitation des terres du « nouveau monde ». Pourtant, la remise en cause progressive du système esclavagiste et la montée des révoltes d'esclaves ébranlent quelque peu l'organisation de ces îles, dont l'occupation est principalement dirigée vers l'industrie et le commerce. Sucre, café, coton : les Antilles

⁶⁵ Devèze (Michel), *Antilles, Guyanes, la mer des Caraïbes de 1492 à 1789*, Paris, Société d'édition d'Enseignement supérieur, « Regards sur l'histoire », p. 275.

⁶⁶ Butel (Paul), *Histoire des Antilles françaises, XVII^e – XX^e siècle*, Paris, Perrin, Pour l'Histoire, p. 165.

⁶⁷ Sainton (Jean-Pierre) (dir.), *Histoire et civilisation de la Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles)*, t. 2 « Le temps des matrices, Economie et cadres sociaux du long XVIII^e siècle », Paris, Karthala, p. 29.

⁶⁸ Lesueur (Boris), « Les troupes coloniales aux Antilles sous l'Ancien Régime », *Histoire, économie & société*, 2009/4, p. 15.

⁶⁹ Solé (Jacques), *op. cit.*, p. 96.

⁷⁰ Benot (Yves), *La Révolution française et la fin des colonies 1789-1794*, Paris, La Découverte, 2004. Dorigny (Marcel), Gainot (Bernard), *La Société des Amis des Noirs 1788-1799*, Paris, Edicef, 1998.

s'affirment à la fin du XVIII^e siècle comme étant la source de matières premières destinées aux Occidentaux.

Thomas Tricot

Révolution américaine et guerre d'Indépendance

En 1763, la fin de la guerre de Sept Ans apparaît comme un gage de sécurité pour les colonies britanniques d'Amérique du Nord puisqu'à partir de cette date la France ne dispose plus d'aucun territoire sur cette partie du continent. La même année, une proclamation royale réserve aux Indiens la région qui sépare les Appalaches du Mississippi et ouvre la Floride ainsi que le Québec à la colonisation. Cette décision irrite les colons installés en Amérique car elle les prive de terres très convoitées, notamment celles de la vallée de l'Ohio. Cette mesure favorise cependant le développement de la Floride où de riches Britanniques investissent. Les treize colonies britanniques établies sur le territoire américain sont alors régies par les principes du pacte colonial et le régime de l'exclusif qui réservent à la métropole le contrôle et le quasi monopole du commerce extérieur de ces treize colonies. Après la guerre de Sept Ans, le gouvernement anglais tente de faire supporter une partie des charges générées par le conflit qui vient de s'achever à ses territoires d'outre Atlantique. De nouveaux impôts y sont créés en 1764 et 1765 (sur le sucre, le thé, le papier imprimé, etc.). Cette politique suscite très rapidement des protestations qui, très vite, prennent une signification politique. Au-delà, du rejet de la politique fiscale, c'est un nouveau mode de gouvernement qui est recherché.

Bernard Cottret regarde la période 1763-1773 comme celle de « la crise de l'Empire »⁷¹. Les colons se considèrent comme des citoyens anglais et estiment qu'aucun impôt ne peut leur être imposé, sans leur consentement ou celui de leurs délégués. Or les colons ne participent pas aux élections anglaises et seules les assemblées territoriales sont habilitées à s'exprimer en leur nom. Le gouvernement britannique reste sourd à de tels arguments, pourtant directement inspirés de la culture politique des Lumières européennes. À ses yeux, le Parlement de Londres représente tous les sujets de la couronne. Très vite, le gouvernement britannique prend des mesures répressives qui portent atteinte à la liberté d'expression ou la liberté de réunion des colons. Le roi d'Angleterre et son ministre North envoient même des renforts militaires en Amérique ce qui provoque les premiers incidents sanglants à Boston dès le mois de mars 1770. Les colons anglais répliquent alors par le boycott des marchandises anglaises soumises aux nouveaux droits si bien que le gouvernement se trouve obligé de supprimer des taxes devenues inutiles.

En décembre 1773, à Boston, des colons contestataires qui se sont nommés « fils de la liberté » s'en prennent aux navires de la compagnie des Indes – qui a reçu le monopole de la vente de thé – ; ils jettent toutes leurs cargaisons à la mer. En guise de représailles, Londres décide de fermer le port de Boston, d'interdire son négoce et de lui imposer une lourde amende collective. Solidaires de leurs concitoyens du Massachusetts, les colons répliquent par la convocation d'un congrès de douze des treize colonies qui se tient à Philadelphie en septembre 1774. Ils désignent George Washington comme général en chef des Américains. La majorité des délégués n'entend pas rompre avec la métropole. Ces hommes se contentent de rappeler solennellement les droits constitutionnels de tous les citoyens et confirment le boycott des marchandises britanniques. De véritables dispositifs insurrectionnels se mettent pourtant en place : des comités de correspondance et de vigilance sont constitués, des milices armées sont

⁷¹ Cottret (Bernard), *La Révolution américaine. La quête du bonheur*, Paris, Perrin, 2003, p. 15-18.

organisées. Ainsi, progressivement, les colons passent de la revendication constitutionnelle à l'ébauche d'un contre-pouvoir insurrectionnel.

Le 18 avril 1775, à Lexington, le commandement anglais cherche à s'emparer d'un dépôt d'armes et de munitions établi à Concord par des comités patriotiques. Les soldats sont accueillis à coups de fusils et obligés de se replier à Boston. Le 17 juin, une véritable bataille rangée se déroule aux portes de la ville, les soldats anglais subissent à nouveau de lourdes pertes. Lord North, le ministre anglais, tente de négocier avec Franklin qui s'est déplacé jusqu'à Londres, mais le « congrès américain », réuni en décembre, repousse ses propositions et décide la levée d'une armée continentale qu'il place sous les ordres de George Washington. À la fin de l'année 1775, les premières constitutions des Treize colonies américaines sont rédigées. Elles constituent l'acte émancipateur par excellence pour les treize colonies érigées en nouveaux États ; ces textes reposent sur le principe de la stricte séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Tous ces textes sont précédés d'une Déclaration des droits qui garantit les droits des individus et posent les limites que la société ne peut franchir. Ces textes donnent à ces nouveaux principes une valeur et une portée universelle. Le 4 juillet 1776, le congrès proclame l'union des treize colonies et adopte le texte de la Déclaration d'indépendance proposé par Jefferson. Désormais les « Colonies unies » ont « le plein pouvoir de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir des relations commerciales, d'agir et de faire toutes autres choses que les Etats indépendants sont fondés à faire. ».

Le décalage entre le début des affrontements militaires (le 19 avril 1775) et la proclamation de l'indépendance (le 4 juillet 1776) s'explique par la volonté tenace des élites américaines de parvenir à un compromis avec la Grande-Bretagne. Le tournant intervient suite au débat de fond que suscite le pamphlet rédigé par Thomas Paine, *Common Sense*. Dans ce texte, le radical anglais explique aux colons que leur rupture avec la métropole ne peut être que bénéfique, il la regarde comme vecteur de liberté mais aussi de prospérité. Le succès de ce texte suscite la rédaction de nombreuses pétitions qui expriment la défiance des Américains du Nord envers le roi, le peuple et le Parlement britanniques. La Déclaration d'Indépendance bénéficie donc d'un fort soutien populaire.

À cette date, les forces en présence sont très inégales : d'une part, le général Howe commande 35 000 soldats anglais et bénéficie d'une flotte importante ; d'autre part les *Insurgents* ne disposent d'aucune armée régulière, d'aucun arsenal, et ils n'ont à leur disposition aucune capacité industrielle pour produire des armes et des munitions. Il est donc indispensable pour eux de trouver une aide extérieure et c'est vers la France qu'ils se tournent. À la fin de l'année 1776, Franklin, un représentant du Congrès américain autour duquel s'est constitué un comité de correspondance secret depuis 1775, se déplace à Paris pour solliciter cette aide, il reçoit un accueil assez enthousiaste. Voltaire l'accueille à l'Académie des sciences (Franklin est l'inventeur du paratonnerre), Louis XVI lui accorde une audience à Versailles et, suite à sa venue, de jeunes nobles – La Fayette, Ségur, Lauzun – s'embarquent avec lui pour combattre aux côtés des *Insurgents*. Toutefois, Vergennes, le ministre des affaires étrangères, ne souhaite pas que la France intervienne trop tôt, la France se contente donc à cette période de fournir des armes à ses nouveaux alliés, par l'intermédiaire de Beaumarchais sous couvert de la compagnie de commerce Roderigue Hortalez et Compagnie. Cette aide discrète dure deux années.

En octobre 1777, les troupes de Washington remportent un important succès à Saratoga, obligeant 6 000 soldats anglais à capituler. Cet événement provoque

l'internationalisation du conflit. Le 17 décembre 1777, Louis XVI reconnaît officiellement l'indépendance américaine et le 6 février 1778, il signe un traité d'amitié et de commerce entre la France et l'Amérique ainsi qu'un traité d'alliance contre l'Angleterre. Pour la France, cette guerre constitue une revanche face à l'Angleterre victorieuse en 1763, autant qu'un soutien à la cause américaine. En avril 1779, par le traité d'Aranjuez, Vergennes obtient l'engagement de l'Espagne contre l'Angleterre, en lui promettant la restitution de Minorque, de Gibraltar et de la Floride. Ensuite, il s'emploie à constituer la ligue des neutres : il regroupe la Russie, le Danemark, la Suède, la Prusse, le Portugal, l'Autriche et le royaume des Deux-Siciles derrière la revendication de la liberté des mers. Pour combattre la contrebande, les bateaux anglais ont tendance à abuser du droit de visite sur les bateaux qui naviguent sur l'Atlantique, les victimes de cette attitude hégémonique de l'Angleterre se regroupent donc pour s'opposer à ce qu'elles considèrent abus de pouvoir⁷².

Sur le continent américain, les autochtones participent également à la guerre d'Indépendance. Les Anglais, comme les Américains s'efforcent d'obtenir leur allégeance sans pour autant renoncer aux méthodes violentes pour accaparer leurs terres. L'intervention française fait naître un espoir chez les Outaouais, les Shawnees et les Cherokees qui voient les Français comme des alliés potentiels pour faire barrage à l'expansion anglo-américaine⁷³. Cependant, cette question suscite de fortes dissensions entre les nations indiennes. Certaines craignent que l'indépendance favorise l'expansion des pionniers vers l'Ouest et nombreuses sont celles qui s'engagent aux côtés de la Grande-Bretagne qui leur fournit un équipement abondant.

L'intervention militaire française, complète le dispositif diplomatique qui élargit la dimension du conflit. Dans un premier temps, l'intervention militaire française est essentiellement maritime. La lutte sur mer demeure longtemps indécise, puis elle permet aux amiraux français de remporter quelques succès incontestables. Tandis que Suffren s'illustre sur les côtes de l'Inde, d'Estaing et Guichen affrontent les Anglais dans la mer des Antilles, de Grasse réussit à s'emparer de Tobago, occupant de nouveau les anciennes possessions de la France. En 1780, Washington obtient de la France l'envoi d'un corps d'infanterie commandé par Rochambeau. Cette décision donne une ampleur plus importante à l'intervention française. Les 6 000 soldats stationnés dans le Rhode Island en 1781 sont censés se joindre aux effectifs de Washington, descendre la vallée de l'Hudson pour attaquer New York où les Anglais concentrent l'essentiel de leurs forces. Apprenant que l'escadre de l'amiral de Grasse a réussi à pénétrer dans la baie de Chesapeake, Washington et Rochambeau décident d'utiliser avec l'appui de ces navires pour attaquer les Anglais de Cornwallis installés à Yorktown sur les bords de la baie⁷⁴. Ils réussissent à effectuer ce déplacement de plus de 600 km vers le sud sans alerter l'ennemi. Ils regroupent toutes leurs forces maritimes et terrestres, bloquent Cornwallis et ses hommes. Le général britannique est obligé de se rendre le 19 octobre 1781 avec 6 000 soldats, 2000 matelots, 160 canons et 22 drapeaux.

En Angleterre, la situation devient de plus en plus difficile. Le pays a perdu treize colonies et ne tient plus que New York, Savannah, Charlestown et Halifax, ainsi que la

⁷² Villiers (Patrick), « La bataille pour l'Atlantique de Louis XIV à Louis XVI », *Dix-Huitième siècle*, « L'Atlantique », n° 33, 2001, p. 101-117.

⁷³ Havard (Gilles), Vidal (Cécile), *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2003, p. 465-467.

⁷⁴ Caron (François), *La guerre inconnue ou la victoire volée. Bataille de la Chesapeake - 1781*, Paris, Service historique de la Marine, 1989.

Floride orientale. Elle a également perdu Minorque et de nombreuses îles des Antilles, elle n'a pas un seul allié et la guerre a déjà coûté 100 millions de livres sterling. À Londres, le 5 mars 1782, les Communes demandent l'ouverture de pourparlers avec les colonies révoltées. Lord North doit démissionner, un nouveau cabinet composé de Fox et de Shelbourne entreprend de négocier. Ils réussissent à traiter séparément avec les *Insurgents* qui se désolidarisèrent des revendications de l'Espagne. Le 30 novembre 1782, au cours de préliminaires de paix, l'Angleterre reconnaît l'indépendance des treize colonies et leur accorde, par la fixation de la frontière, tous les territoires situés au sud des grands lacs et à l'est du Mississippi. Par des concessions inattendues, l'Angleterre réussit à limiter au maximum les avantages qu'elle doit consentir à la France et à ses alliés. Les autochtones sont les grands perdants du traité de Versailles signé le 3 septembre 1783. Comme les esclaves noirs, ils font partie des « oubliés de la Révolution américaine »⁷⁵. Le traité comprend trois autres accords : une convention anglo-hollandaise réglant la restitution réciproque des conquêtes et des prises ; une convention anglo-espagnole en vertu de laquelle l'Espagne récupère Minorque et la plus grande partie de la Floride ; une convention anglo-française qui n'apporte à la France que quelques satisfactions territoriales : la restitution de ses établissements au Sénégal, à Tobago et à Sainte Lucie aux Antilles, Saint Pierre et Miquelon et le droit de fortifier Dunkerque et les comptoirs de l'Inde. La guerre d'Indépendance américaine donne une nouvelle dimension géographique aux relations européennes. De 1778 à 1783 le conflit se déroule en Amérique du Nord et aux Antilles entre l'Angleterre, la France et l'Espagne. Cette guerre extra-européenne voit le triomphe des *Insurgents*. Pour la première fois, une nation naît de la seule volonté des citoyens qui la composent, et inscrit dans une charte fondatrice les principes fondamentaux de toute démocratie politique.

La Révolution américaine et la guerre d'Indépendance sont deux événements qu'il est difficile de dissocier l'un de l'autre. Ce moment est à la fois celui de l'indépendance de la nation et celui de l'établissement d'un régime républicain⁷⁶. Une fois cela posé, il importe de rappeler que le choix de l'une ou l'autre de ces expressions n'est pas dénué de signification⁷⁷. Les historiens français ont longtemps utilisé « indépendance américaine » ou « guerre d'Indépendance » pour évoquer les événements survenus en Amérique entre 1770 et 1787, en insistant davantage sur les faits militaires que sur les bouleversements politiques. En revanche, les historiens américains parlent plus volontiers de « révolution américaine »⁷⁸. De manière significative, on peut rappeler le cas du livre de John Richard Alden intitulé dans son édition originale *The American Revolution 1775-1783* et traduit en français en 1965 *La*

⁷⁵ Marienstras (Élise), Vincent (Bernard) (dir.), *Les oubliés de la révolution américaine, femmes, indiens, noirs, quakers, francs-maçons dans la guerre d'Indépendance*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990

⁷⁶ La Constitution de 1787 expose l'organisation et les fondements idéologiques de nouvel État fédéral ; en premier lieu la liberté, la croyance en Dieu et le droit au bonheur.

⁷⁷ Pour un bilan historiographique très éclairant sur les différentes manières dont ce moment a été traité, on verra Portes (Jacques), et alii, *Europe/Amérique du Nord. Cinq siècles d'interactions*, Paris, A. Colin, coll. U, 2008, p. 69-94.

⁷⁸ Fohlen (Claude), Heffer (Jean), Weil (François), *Canada et Etats-Unis depuis 1770*, Paris, Coll. Nouvelle Clio, L'histoire et ses problèmes, PUF, 1997, p. 97-11. Bernard Cottret a repris ce débat dans un article très stimulant : Cottret (Bernard), « La Révolution atlantique, une question mal posée ? », dans Belissa (Marc), Cottret (Bernard) (dir.), *Cosmopolitismes, patriotismes. Europe et Amériques, 1773-1803*, Paris, Les Perséides, 2005, p. 183-197.

*guerre d'Indépendance*⁷⁹. Ces nuances sémantiques touchent au sens que l'on entend donner au mot révolution⁸⁰. Marcel Dorigny en a donné une lecture stimulante et convaincante en 2004 :

« Si par Révolution, nous entendons une mutation brusque, violente ou non, dans le système de gouvernement d'une société donnée, assurément la naissance de la République américaine fut une Révolution, la première d'un cycle qui transforma, en moins d'un demi-siècle, une bonne partie des régimes politiques du Nouveau Monde et de l'Europe de l'Ouest. En rejetant la domination coloniale britannique, les *Insurgents* n'ont pas seulement érigé en État souverain des territoires jusqu'alors possessions de la couronne d'Angleterre : ils ont créé un nouveau mode de gouvernement et proclamé des principes de portée universelle ; et cela même si leurs ambitions initiales étaient de portée plus modestes. »⁸¹.

Isabelle Laboulais

⁷⁹ Alden (John Richard), *La guerre d'Indépendance*, Paris, Seghers, Vent d'ouest, 1965.

⁸⁰ Il arrive que le mot « révolte » soit préféré à « révolution ». Ainsi, André Kaspi identifie « le temps de l'indépendance » qu'il subdivise en trois moments : la révolte des colonies (1763-1775), l'indépendance (1776-1789) et les premiers pas de la République (1789-1815) ; cf. Kaspi (André), *Les Américains. 1. Naissance et essor des Etats-Unis (1607-1945)*, Paris, Seuil, coll. Points, 2002, p. 90-125.

⁸¹ Dorigny (Marcel), *Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques (1773-1802)*, Paris, Belin Sup, 2004, p. 110.

L'assaut de la redoute 9 : entre histoire et mémoire

L'assaut des forces françaises et américaines sur les redoutes anglaises 9 et 10 constitue le tournant du siège de Yorktown. La prise de ces ouvrages défensifs entraîne l'enfermement complet des Anglais sur leur dernière ligne de défense, et permet de sécuriser la seconde parallèle qui se trouvait auparavant sous le feu de ces deux redoutes. Cet événement offre à l'artillerie la possibilité d'atteindre à loisir les cibles à l'intérieur des retranchements ennemis. Les officiers en charge de l'assaut français sur la redoute 9 – le Baron de Vioménil, Guillaume de Deux-Ponts et le Baron De Lestrade – font preuve d'un courage salué de tous. L'opération est un franc succès. Guillaume de Deux-Ponts donne un récit émouvant de cet assaut : « Avec des troupes aussi bonnes, aussi braves, et aussi disciplinées que celles que j'ai eu l'honneur de conduire à l'ennemi, on peut tout entreprendre, et être sûr de réussir si l'impossibilité n'en est pas prouvée ; je leur dois le plus beau jour de ma vie, et le souvenir ne s'en effacera certainement jamais de ma mémoire »⁸². Flohr est le seul témoin à noircir le tableau de cet assaut, à évoquer un combat fratricide entre les différentes unités françaises : « Les soldats étaient si acharnés les uns contre les autres, que nos propres hommes s'entre-tuèrent. Les Français s'en prirent à tous les hommes qui portaient uniforme bleu et les transpercèrent de leurs baïonnettes. Or le régiment Deux-Ponts portait aussi du bleu, c'est la raison pour laquelle beaucoup de ses soldats furent tués. ». Comment ces troupes, exemplaires selon Guillaume de Deux-Ponts, pourraient-elles l'être dans ces conditions ?

Robert A. Selig, un historien associé au National Park Service⁸³, a notamment publié un article intitulé « *Storming the Redoubts* »⁸⁴ qui reprend à la lettre le témoignage de Flohr, au point de remettre en cause les autres versions de cet assaut données par les journaux des officiers. Les arguments de cet article ont été réutilisés dans un livre de Jerome A. Greene qui s'intitule *The Guns of Independance, The Siege of Yorktown 1781*⁸⁵. Il se présente comme la monographie de référence sur le siège de Yorktown, qui intègre les plus récentes découvertes, dont le récit de Flohr. Robert A. Selig est présenté dans la préface comme « the researcher who found and first used Flohr's recollections to advantage⁸⁶ ». Jerome Greene prend en compte la possibilité d'un combat fratricide pour expliquer le nombre de pertes plus important dans les rangs français que parmi les troupes américaines en charge de la redoute 10, ou encore lors des attaques frontales des forces françaises pendant le siège. Jerome Greene cite aussi Selig qui envisage le passage sous silence de cet épisode comme délibéré, puisque : « if widely known, would have greatly damaged the image of the professional soldier that the French were anxious to maintain⁸⁷ ». Selon Selig, c'est une véritable conspiration du silence qui a empêché la vérité d'éclater au grand jour. Les officiers français en charge de

⁸² *My Campaigns in America, a journal kept by Count William de Deux-Ponts 1780-1781*, translated from the French Manuscript by Samuel Abbott Green, J. K. Wiggins and W. M. Parsons Lunt, Boston, 1868, p. 61.

⁸³ Cet organisme fédéral américain est chargé de l'entretien et de la promotion des sites historiques, dont le site du siège de Yorktown.

⁸⁴ Selig (Robert A.), « Storming the Redoubts », *Military History Quarterly*, volume 8, n°1, 1995, p. 24.

⁸⁵ Greene Jerome A., « *The Guns of Independance, The Siege of Yorktown 1781* », Savas Beattie, New York, 2005.

⁸⁶ « Le chercheur qui a trouvé, et qui, le premier, a interprété les souvenirs de Flohr ».

⁸⁷ « Si cela s'était su, [cet épisode] aurait grandement nui à l'image de soldat professionnel que les Français étaient soucieux de maintenir ».

cet assaut, ainsi que les grenadiers et chasseurs y ayant participé ont délibérément caché à leurs contemporains, leurs camarades, mais aussi aux lecteurs de leurs futurs mémoires ou journaux, que les soldats du régiment Gâtinais ont tué leurs homologues du Royal-Deux-Ponts autant par inadvertance que par rage ou excitation, au point que « la redoute était jonchées de morts et de blessés, si bien qu'il fallait marcher sur eux » (Flohr, page 80). Dans *Guns of Independance*, l'auteur reste circonspect et se contente de reconnaître qu'un tel scénario pourrait expliquer le nombre de morts et de blessés le plus élevé de tout le siècle⁸⁸.

Depuis la parution du livre de Jerome Greene en 2005, une page internet accessible sur le site « Xenophongroup.com » intitulée « Flohr's Invention : A revisionist Account of the French Assault on Redoubt 9, Yorktown, 14 October 1781 » fait le point sur la question de façon très critique et argumentée. Ses membres traquent sur internet les « mauvais historiens »⁸⁹. Les arguments avancés sont les suivants. Premièrement, l'assertion selon laquelle « les Français s'en prirent à tous les hommes qui portaient uniforme bleu » repose sur une compréhension de l'assaut qui n'est pas logique. Le régiment Gâtinais précède en effet le Royal-Deux-Ponts dans l'assaut immédiat au corps à corps de la redoute, qui dure environ 10 minutes. Flohr ignore dans son récit l'action des régiments en face des assiégeants, les Anglais et les mercenaires allemands de Hesse et d'Anspach. Ainsi, pour quelles raisons les soldats du Gâtinais s'en prendraient-ils à ceux du Royal-Deux-Ponts, qui sont derrière eux, à la baïonnette, alors que les ennemis sont en face ? Le deuxième argument est statistique. Le régiment Gâtinais qui entre en premier sur la redoute souffre de plus de pertes que le Royal-Deux-Ponts. Troisièmement, il faut prendre en compte les conditions décrites par Flohr à l'origine de ce combat fratricide, l'obscurité, « l'acharnement des uns envers les autres ». Seuls les français du Gâtinais souffrent de ce handicap visuel aux conséquences tragiques. Dans le récit, ni le Royal-Deux-Ponts, ni les troupes anglaises ne semblent affectées par l'obscurité. De plus, Flohr indique bien par la suite que les Anglais bombardent la redoute enlevée de haute lutte par les troupes françaises, mais seulement après ce combat fratricide, et que le sol est jonché de cadavres. Flohr précise qu'à cause de ce bombardement « nous eûmes à y endurer de grosses souffrances » (fol. 80) sans donner plus de précisions. Ce bombardement a-t-il été si inefficace ? Flohr semble plus enclin à mettre les morts et les blessés sur le compte du combat entre Français et Allemands que sur celui de la défense anglaise ou du bombardement qui suit l'attaque. Le dernier des arguments est sûrement le plus convaincant. L'auteur de cette page internet remet très justement en cause le statut de témoin visuel de Flohr, et donc sa participation personnelle à l'assaut de la redoute n°9.

Il est essentiel de resituer ce récit dans l'ensemble du journal de campagne produit par Flohr, ce que l'auteur de ce texte n'était pas en mesure de faire. Or comme il l'indique dans le titre même de son travail, Flohr compose la « Description du voyage de l'acclamé régiment Deux-Ponts sur terre et sur mer en Amérique ». À ce titre, il utilise quasi-systématiquement la première personne du pluriel dans son récit des faits, à l'inverse d'autres mémoires de guerre, comme celui par exemple de Joseph Plumb Martin, un autre acteur du siège de Yorktown. Nous avons mis en lumière, et ce, à

⁸⁸ « Whether Flohr's account of what happened inside the redoubt are accurate will never be known with certainty », *Ibid.* p. 253. « La véracité de la version de Flohr à propos de ce qui s'est passé à l'intérieur de la redoute ne pourra jamais être établie avec certitude. »

⁸⁹ Ces derniers ne citent néanmoins pas leurs sources.

plusieurs reprises, dans l'annotation de ce manuscrit, l'utilisation indifférenciée du pronom « nous » aussi bien pour évoquer des actions auxquelles Flohr participe (un exemple : « le 6, nous repartîmes pour 14 miles jusqu'à Wilmington », fol. 51) que lors d'épisodes où il n'est pas. Cela est particulièrement flagrant lorsque Flohr décrit la capture en mer d'un détachement du Royal-Deux-Ponts par un navire anglais, puis la captivité de ce détachement sur l'île de la Jamaïque (fol. 206 à 213) en utilisant ce « nous » omniprésent alors qu'il est au Venezuela depuis plusieurs semaines et qu'il raconte à la première personne du singulier plusieurs anecdotes qui lui sont arrivées personnellement (« Il y a aussi une espèce d'arbres ici sous lesquels on enfle autant que la peau le permet (...) que j'ai vu moi-même et par quoi j'ai été touché. . », fol. 201). Le récit de la prise de la redoute 9 est du même acabit, il s'agit vraisemblablement d'une anecdote, intégrée par Flohr dans sa narration, sous couvert d'exhaustivité documentaire. Car, si Flohr avait réellement participé à cet assaut célébré et glorieux, pourquoi n'aurait-il pas relaté ce moment crucial de sa campagne à la première personne comme il le fait à d'autres endroits ?

Un deuxième élément permet d'affirmer que Flohr n'est pas un témoin oculaire des événements de la nuit du 14 octobre 1781. Comme il l'indique lui-même, ce sont les grenadiers et les chasseurs des régiments Gâtinois et Royal-Deux-Ponts qui sont désignés pour l'attaque de la redoute 9, or au feuillet 75, Flohr indique que : « ce jour-là, à midi, l'ordre fut donné aux grenadiers et chasseurs du régiment Royal-Deux-Ponts et Gâtinois, qu'ils avaient à se rassembler, vers le soir, sur l'aile droite, près de l'entrée des tranchées, côté américain. Vers le soir, ils se rassemblèrent, en effet, sur l'aile droite, comme l'ordre en avait été donné ». « Ils se rassemblèrent » et non pas « nous nous rassemblâmes ». Puis au sujet de la récompense accordée aux régiments pour cette attaque (page 80) : « Après notre retour en France, le Comte Christian de Deux-Ponts, colonel du régiment, redemanda auprès la Cour, l'autorisation de faire précéder le régiment, quand il serait en marche, de ce mortier qu'ils avaient conquis lors d'un assaut si périlleux, ce qui lui fut très gracieusement accordé ». L'auteur ne s'inclut clairement pas dans le groupe des attaquants. D'autres indices encore parsèment le texte, ainsi, plus tôt dans la narration, le 7 septembre, Flohr note au feuillet 52 que « nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Head-of-Elk, une petite ville au bord d'un beau fleuve au trafic intense appelé Elk. Là tous les grenadiers et chasseurs de l'armée embarquèrent pour se rendre à Jamestown puis à Williamsburg », mais il ne précise pas qu'il embarque avec eux. Il en est de même plus tard dans la narration, au feuillet 132 : « dès notre arrivée nous fumes embarqués. Les grenadiers, les chasseurs ainsi que la première compagnie de fusiliers furent embarqués sur le navire de guerre Le Brave. Les autres compagnies sur un navire baptisé l'Île de France ». Flohr n'embarque pas sur le navire Le Brave, mais sur l'Île de France. Flohr est un simple fusilier, et à ce titre il n'a pu participer à l'assaut de la redoute n°9. Il semble ainsi que les premiers lecteurs du manuscrit de Flohr aient considéré à tort le « nous », expression d'un collectif fluctuant au long du récit, comme une preuve suffisante pour donner à Flohr le statut de témoin visuel pour un fait qu'il n'a pas vécu mais qu'il a rapporté. Une lecture trop rapide du texte de Flohr risque de faire manquer l'une des caractéristiques majeures du journal de Flohr : sa portée mémorielle collective⁹⁰.

⁹⁰ À ce sujet, on verra Edern Hirstein, « Le Journal de Flohr, à la croisée des mondes et des pratiques d'écritures », mémoire de master 2 dirigé par Madame Isabelle Laboulais, Professeure d'Histoire Moderne à l'Université de Strasbourg, 2013.

Si Flohr n'a pas assisté à cet événement, mais l'a seulement entendu évoqué, ce qu'il rapporte n'est pas pour autant erroné. Dans son premier article publié consacré à Flohr, Robert A. Selig note : « On April 22, 1780, he transferred to the elite company of chasseurs under Captain Christian Ludwig Phillip von Sundahl »⁹¹. L'article de 1995 du même auteur reprend cette information⁹², qui est cette fois-ci bien plus utile puisqu'elle apporte une preuve de la présence de Flohr pendant l'assaut. Or, les registres régimentaires indiquent très clairement que Flohr quitte l'armée en août 1784 en tant que fusilier⁹³. Il quitte à ce moment la compagnie dite « de Sundahl », du nom de son capitaine-commandant. Il s'agit de la quatrième compagnie du premier bataillon. Sundahl est à la tête de cette compagnie sur une liste datée du 26 juin 1783. Par contre, toujours selon Tröss, Flohr fait partie de la compagnie Von Böse à son entrée dans le régiment. Or, von Böse est un officier qui ne figure plus sur la liste du 26 juin 1783. Ainsi, selon toute vraisemblance, c'est le capitaine de Sundahl qui remplace von Böse à la tête de la 4ème compagnie entre 1775 et 1780, et non pas Flohr qui est transféré dans une prétendue compagnie d'élite, la compagnie des Chasseurs qui est d'ailleurs une compagnie distincte. Au regard de ces éléments, quelles sont donc ces sources qui permettent à Selig de donner à Flohr le statut de chasseur, et par là-même de témoin visuel ?

Selon la page internet de la Société des Cincinnati de France (branche française de l'organisation d'anciens officiers créée par Georges Washington le 3 septembre 1783), le « commentateur de 1995 » – Selig qui n'est pas nommé – est jugé coupable « d'être allé jusqu'à inventer sa mutation aux chasseurs, en donnant même la date ». Le compte rendu de cette controverse reprend certains des arguments de la page du Xenophongroup. Cependant, l'objet de cette page est autre car selon son auteur : « [la prise de la redoute 9] est devenue l'enjeu d'un lobby communautaire local acharné à prouver le rôle décisif de quelques militaires d'origine germanique dans la victoire de Yorktown. Il s'agit de forger, dans l'histoire de la lutte pour l'indépendance des Etats-Unis, une image plus positive que celle des Hessois pour un état-nation qui n'existait pourtant pas encore à cette époque ». Ainsi, la promotion du témoignage de Flohr au sujet de ce combat fratricide ne s'est pas circonscrite à une publication académique, elle est présente sur le lieu même de la redoute n°9, sur le site historique de la bataille de Yorktown. Ces quelques lignes extraites du journal de Flohr figurent même sur un panneau explicatif « offert par un généreux donateur au National Park Service »⁹⁴. Au moment de l'installation de cette pancarte, le site explique que depuis 2006 se déroule devant la redoute 9 une cérémonie organisée en l'honneur du « régiment allemand de Zweybrücken » à laquelle a déjà participé le Maire de la ville de Zweybrücken et dont les délégations françaises sont écartées. La Société des Cincinnati de France, associée au Souvenir Français, a donc riposté en organisant une contre-célébration de l'assaut de la

⁹¹ Selig (Robert A.), « A german soldier in America 1780-1783, the journal of Georg Daniel Flohr », *The William and Mary Quarterly, third series*, vol. 50, n°3, juillet 1993, p. 575-590. « Le 22 avril 1780, il fut transféré dans la compagnie d'élite des Chasseurs sous le commandement du Capitaine Christian Louis Phillip von Sundahl ».

⁹² Selig (Robert A.), « Storming the Redoubts », *Military History Quarterly*, volume 8, n°1, 1995, p. 24.

⁹³ Tröss (Karl-Rudolf), *Das Regiment Royal-Deux-Ponts*, *Gesammelte Beiträge zur Geschichte des Regiments*, Stadtverwaltung Zweibrücken, Juli 1983.

⁹⁴ Les citations du dernier paragraphe sont issues du site de la société des Cincinnati de France, dont voici la page exacte

<http://www.cincinnatidefrance.fr/histoire/171-yorktown-la-capture-des-redoutes>

redoute 9. De plus, elle demande au National Park Service d'enlever certains passages de la pancarte, qui selon ces organisations « tendent à détourner sur un autre pays la reconnaissance d'un haut fait entièrement français ». Ce débat, actuellement sans suite faute d'un réel travail d'archive, témoigne néanmoins des enjeux soulevés par le manuscrit de Flohr. Ce document d'une richesse encore méconnue ne peut être seulement envisagé à partir de ce court passage, ni réduit à cette simple fonction. Les lecteurs de sa transcription ou de sa traduction pourront le mesurer.

Ederne Hirstein

**Récit du voyage en Amérique effectué par le très glorieux
régiment de Deux-Ponts sur mer et sur terre
de 1780 à 1784.**

**Fait à Strasbourg le 5 j[uin] de l'année 1787, par Georges
Flohr.**

Edition annotée
réalisée à partir de la traduction d'Albert Schreiber,
par Grégoire Binois, Daniel Fischer, Edern Hirstein, Thomas Tricot
sous la direction d'Isabelle Laboulais.

Juillet 2013

Georges Flohr à Sarnstall

12 mai

1843⁹⁵

Récit du voyage

en Amérique

effectué par le très glorieux

régiment de Deux-Ponts

sur mer et sur terre

de 1780 à 1784

Fait à Strasbourg le 5 j[uin]

de l'année 1787

Georges Flohr

Georges Flohr à Sarnstall

1843

[Sarnstall près d'Annweiler] Palatinat

Avertissement

concernant la présente description de l'Amérique telle que je l'ai notée scrupuleusement jour après jour pendant la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique⁹⁶; à savoir les villes, bourgs, villages et propriétés des gentlemen ainsi que toutes les contrées que j'ai

⁹⁵ Ce Georg Flohr résidant à Sarnstall, le 12 mai 1843, n'est pas l'auteur de ce manuscrit. Tout comme les autres membres de la famille Flohr mentionnés sur le registre à la dernière page du document, il s'agit d'un des détenteurs de cet ouvrage qui a été transmis de génération en génération jusqu'à ce « dernier » Georg Flohr de 1843. D'après Robert Selig il s'agit de l'arrière petit-fils du demi-frère de Georg Daniel Flohr, donc du « demi-arrière petit-neveu » de l'auteur. Celui aurait vécu de 1800 à 1854. Selig (Robert), « A German soldier in America, 1780-1783, The Journal of Georg Daniel Flohr », *The William and Mary Quarterly*, volume 50, n°3, juillet 1993, p. 575-590.

⁹⁶ « La guerre entre l'Angleterre et l'Amérique » est une manière singulière de nommer la guerre d'Indépendance américaine. Elle montre que Flohr n'a pas connaissance du nom attribué au nouvel État – les États-Unis d'Amérique – depuis la Déclaration d'Indépendance. Cette expression n'apparaît jamais dans son manuscrit.

parcourues alors ; ainsi que tous les us et coutumes de leurs habitants, aussi bien en Amérique du Nord qu'en Amérique occidentale. De même on y verra de beaux et grands fleuves au trafic intense ainsi que des ports maritimes avec leurs fortifications tant dans les Indes occidentales qu'en Amérique du Nord⁹⁷. On y trouvera aussi, dessinées en détail, quelques îles antillaises⁹⁸ et des Indes occidentales avec leurs forteresses etc., et le signalement de toutes sortes de plantes et animaux que j'ai vus alors sur les eaux ou sur terre⁹⁹.

Cet avertissement se justifie parce que dans ce récit de voyage en Amérique les distances sont données en miles anglais¹⁰⁰ et que d'une manière générale tous les noms y sont notés en anglais; les voici spécifiés à la manière allemande: *Town* ou *Taun* veut dire *Stadt*[ville]; une *Tawern* ou *Taweren* est un *Wirts-Hauß* [taverne, auberge]; un *Schändelmän* veut dire un *Herr* [gentleman-farmer, grand propriétaire terrien, planteur]; une *Plantasche* est un *Hofgut* [plantation, domaine agricole], un *Bourg* est un *Flecken* [bourgade] etc. Ces notes au jour le jour ont¹⁰¹ été rédigées postérieurement à Strasbourg le cinq juin en l'an de Grâce mil sept cent quatre-vingt-sept¹⁰².

⁹⁷ Image : J. Marianus, *Die Vereinigten Staaten von Nord America*, carte, v. 1783-1785. Sprengel (Matthias Christian), *Geschichte der Revolution von Nord Amerika, von M.C. Sprengel, Professor der Geschichte auf der Universität zu Halle, mit einer illumirten Charte*, Spener, bei der typographischen Gesellschaft, 1785, s. VIII. Malraux : ANC 93502

⁹⁸ Dans les dictionnaires de géographie publiés au XVIII^e siècle, Amérique, Indes occidentales et Nouveau Monde sont trois expressions synonymes. Les deux dernières étant jugées vieilles, c'est le mot Amérique dont l'usage est le plus fréquent pour désigner l'une des quatre parties du monde. Celle-ci est subdivisée entre l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale ; le golfe du Mexique permet de les départager. Vraisemblablement, pour Flohr, les Indes occidentales désignent encore la partie du continent où Christophe Colomb a débarqué ; il les différencie de l'Amérique du Nord.

⁹⁹ La géographie est au XVIII^e siècle un savoir encyclopédique et descriptif. Ecrire la géographie d'un pays suppose d'en faire connaître tous les aspects. Cf. Notice Savoirs géographiques et description au siècle des Lumières.

¹⁰⁰ Le mile anglais est légèrement inférieur au mile utilisé aujourd'hui aux Etats-Unis. Il est long de 1609 mètres. Il s'agit très probablement du « Statute Mile » décrété par la législature anglaise en 1593 sous le règne d'Elizabeth I. Il a la particularité d'être équivalent à 1852 mètres en mer, d'après *The American Heritage Dictionary of the English Language*, 4th edition, 2000. Considérant que Flohr n'utilise le terme de mile anglais dans la narration que lorsqu'il s'agit d'un trajet en mer, il est fort probable qu'il veuille chercher à distinguer ces deux unités.

¹⁰¹ Les notes prises par Flohr pendant la campagne ont disparu, mais il semble difficile de remettre en cause leur existence puisque dans le récit qu'il compose en 1787, il indique avec précision le nombre de kilomètres parcourus chaque jour.

¹⁰² Flohr a été démobilisé en août 1784, et s'est installé à Strasbourg la même année. D'après Robert A. Selig, il y rédige son journal de guerre entre juin 1787 et juin 1788. On peut faire l'hypothèse qu'à Strasbourg il se trouve au service des comtes de Forbach/vicomtes de Deux-Ponts. Le seul ouvrage qui consacre quelques pages à la vie des comtes de Forbach à leur retour d'Amérique est celui d'Adalbert de Bavière, soucieux d'établir la biographie du duc de Deux-Ponts Christian IV et des enfants qu'il a eus de son épouse morganatique, titrée plus tard comtesse de Forbach : Christian et Guillaume. Cf. Bayern Adalbert (von), *Der Herzog und die Tänzerin. Die merkwürdige Geschichte Christians IV. von Pfalz-Zweibrücken und seiner Familie*, Neustadt, Pfälzische Verlagsanstalt, 1966). On y découvre que les comtes de Forbach ont partagé leur temps entre Versailles, Paris et Forbach (en Lorraine) dans les années 1784-1789, mais il n'est pas impossible d'envisager leur présence à Strasbourg, où leur cousin, le duc de Deux-Ponts régnant, Maximilien-Joseph, réside douze années pour le plus grand bonheur des Strasbourgeois auprès desquels il est très populaire. Il y possède au 13 de la rue Brûlée un somptueux hôtel, l'hôtel de Deux-Ponts, acheté en 1770 aux frères Gayot. Maximilien de Deux-Ponts, futur roi de Bavière, partage sa vie entre Strasbourg et Ribeauvillé, où il possède également un luxueux château. Auprès de lui s'est

Georges Flohr

Précisions en langue anglaise

Every people in the North-America been the wery fine *leyd*.
What the clever town been, this been Philadelphia one wery
great clever town in the province Pennsylvania all german
people, after this been Baltimore in the province Maryland
have met dutch people, after this been every plantation and
the taverns off the street where I have _____ and what I

have looked in the times from three years one have met the
frensh troupes all great and little town, after this been
Boston one very great clever town in the New England
every yankee people, after this been Newport and Providence
in the RedIsland, and Hartford in the Connecticut this been
one very well bay from every contry me please so well
after the so very fine girls enough in this bay me,
he very mutch the revanchists and torys very
_, after this been mutch the little town in the Pennsylv-
vania met all dutchgerman persons, this been Albany
by the _____ after this Lancaster and Germingston
the very clever little tawn, after this been Friedrigstown
in the Maryland every german persons etc.
Strasbourg this _____ 5th june 1788

George Flohr. S.K.¹⁰³

constituée une petite cour, comme l'atteste la présence de nombreux nobles allemands et français le jour du baptême de son fils à Ribeauvillé fin août 1786.

¹⁰³ « Tout ces gens en Amérique du Nord ont été de très bons gars.

Quelle est la ville la plus ingénieuse ? Cela a été Philadelphie, grande et ingénieuse ville dans la province très allemande de Pennsylvanie.

Après cela ç'a été Baltimore dans la province de Maryland [où j'ai] rencontré des Hollandais.

Après cela ç'a été tous les domaines et les tavernes au détour de la rue où j'ai flâné.

Et ce que j'ai vu en trois ans, on a vu les troupes françaises, toutes villes, petites et grandes.

Après cela ç'a été Boston, une grande et ingénieuse ville en Nouvelle-Angleterre [où l'on trouve] tout le peuple Yankee.

Après cela ç'a été Newport et Providence en Rhode Island et Hartford dans le Connecticut.

Ç'a été une très belle baie, de tous les pays, elle m'a plu le plus.

Après cela les très belles filles autour de cette baie. Beaucoup de *revanchards* et de Tories étaient très pénibles.

Après cela ç'a été beaucoup de petites villes en Pennsylvanie où j'ai rencontré toutes ces personnes hollandaises, allemandes.

Ç'a été Albany à coté de Bloemberger (?)

Après cela Lancaster et Germingston la très petite ville, après cela ç'a été Friedrigstown dans le Maryland très allemand, etc.

5.

¹⁰⁴possèdent une vaste forteresse qu'il est presque impossible à un ennemi de prendre.

Vers midi, nous avons déjà dépassé les appelées Pierres Noires¹⁰⁵ et, favorisés par un bon vent, nous gagnâmes sans incident la haute mer.

Vers 2 heures après midi, nous avons déjà laissé derrière nous les côtes françaises et perdu de vue la terre ferme, de sorte que nous ne vîmes plus que le ciel et l'eau, ainsi que la toute puissance de Dieu, à laquelle nous nous recommandâmes, car la plupart d'entre nous s'étaient juré, que jamais de leur vie ils ne mèneraient une vie de soldat, et ils maudirent le recruteur qui les avait engagés¹⁰⁶. Or cela n'était que le commencement,

Strasbourg, ce 5 juin 1788

Georg Flohr S.K.

¹⁰⁴ Les deux premières pages du récit manquent. Le texte commence donc à la page 5, suivant la pagination de l'auteur. Ainsi, entre la page rédigée dans un anglais approximatif et le début du récit, où les troupes françaises attendent un départ plusieurs fois retardé à bord de navires de transport, nous sommes réduits à imaginer la relation que donne Flohr de cet incident nautique, le premier d'une longue série. À titre de comparaison, on peut citer l'évocation qu'en fait le Vicomte de Noailles : « Ternay fait appareiller les transports pour les faire mouiller à Berthaume. On va mettre à la voile ; mais la Comtesse de Noailles aborde maladroitement le Conquérant, qui lui emporte son mat de beaupré et l'endommage au point qu'on est obligé de faire rentrer ce navire au port afin de le réparer. 250 hommes du Royal Deux Ponts qu'il transporte vont donc encore rester. » ; Vicomte de Noailles, *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis (1778-1783)*, Paris, Librairie académique Perrin et cie, Paris, 1903, 2nd édition, p. 168-169. (cote 108-272 a la med)

¹⁰⁵ Les Pierres Noires ne sont pas des falaises, mais des écueils situés au large de la cote bretonne, à la sortie du port de Brest. Il sont notamment visibles sur la carte « Brest et Environs » de Joachim Du Perron, datée de l'été 1780, conservée à la bibliothèque de l'Université de Princeton, et publiée dans le volume 2, p. 206 de *The American Campaigns of Rochambeau's Army, 1780, 1781, 1782, 1783*, traduction et édition de Howard Rice Jr et Anne Brown, publiée conjointement par Princeton University Press et par Brown University Press, 1972.

¹⁰⁶ Le recrutement militaire est un problème récurrent dans les armées de l'Ancien Régime. Réalisé le plus souvent selon une base provinciale, il est le fait de sergents recruteurs qui parcourent les villes et les villages à la recherche d'hommes à engager. Cependant, malgré les promesses d'éducation, de voyage et de solde, les jeunes gens n'étaient pas toujours sensibles à la carrière militaire. Le plus souvent les recrues étaient donc de très basse extraction, formant une armée de bandits et de vagabonds, décriée par les généraux tentant d'imposer une discipline de fer. Ainsi, dans la mesure du possible, les sergents recruteurs cherchaient à toucher les classes moyennes, dont Flohr est issu. Lorsque le besoin de recrutement se faisait plus pressant, les pratiques d'engagement devenaient plus sournoises. Pour reprendre les mots de Maurice de Saxe dans l'article de ses *Rêveries* dédié à la levée des troupes : « On lève les troupes par engagement, avec capitulation, sans capitulation, par force quelques fois, le plus souvent par supercherie [...] on met de l'argent dans la poche d'un homme, et on lui dit qu'il est soldat ». La boisson et les femmes sont aussi souvent employées pour obtenir le consentement des futures recrues. Dans les villes se développait aussi la pratique du « four ». Les jeunes gens étaient séquestrés dans une chambre d'auberge jusqu'à ce qu'ils signent leur engagement. Si ces pratiques étaient largement combattues par les autorités, elles avaient néanmoins cours dans la seconde partie du XVIII^e siècle. Nous ne savons pas quelles ont été les modalités d'engagement des camarades de Flohr. Néanmoins, les campagnes de recrutements du Royal Deux-Ponts se déroulaient tant dans le duché éponyme que dans le Palatinat et en Alsace (491 Alsaciens-Lorrains d'après Waltraud PALLASCH et Pierre BALLIET, « Elsässerund Lothringerim Regiment Royal Deux-Ponts », *Bulletin du cercle généalogique d'Alsace*, 2007, n°157, 158, 159 et 160, pp.5-7, 65-67, 125-127, 183-185). Les soldats étaient donc majoritairement germanophones. Les affiches bilingues placardées dans Strasbourg donnent le ton de ce recrutement : « La brillante jeunesse qui voudra prendre parti pour 4 ou 8 ans dans le susdit Régiment de ROYAL-DEUX-PONTS pourra s'adresser à Mr de la Touche, capitaine de compagnie qui leur donnera de bons engagements et

car la vie allait véritablement devenir plus pénible de jour en jour. Suivent à présent les noms des navires de guerre mentionnés plus haut.

Noms des navires de guerre	Canons	
Le Duc de Bourgogne	80	Commandant de la Flotte
Le Neptune	80	
Le Conquérant	80	
L'Ardant	64	
Le Jasson	64	
L'Eveillier	64	
Le Fandasque	22 ¹⁰⁷	

6.

Le 4¹⁰⁸, vent favorable du Nord, qui était très apprécié de nos marins.

Le 5, toujours du bon vent. Le 6, nous avons un peu de brouillard le matin jusqu'à 10, 11 heures.

Le 10, nous passâmes à la hauteur de Bordeaux, une ville en France, dans la Province de Gascogne

109

Le 11, l'horizon était très embrumé et le vent assez fort. Vers midi nous fûmes surpris par une soudaine tempête, à tel point que nous avions à peine le temps de ramener les voiles ; la tempête s'amplifia d'heure en heure et elle était déjà en train de nous rejeter vers les côtes espagnoles ! Cette tempête était si forte que pour nous autres, qui n'avions jamais été en mer, c'était une chose épouvantable. Car la mer faisait des vagues si hautes que l'on croyait qu'elles recouvriraient les hautes falaises espagnoles ! Chacun se tenait dans son coin, qui par ci, qui par là, tel des poules effarouchées.

une capitulation exacte. Ils jouiront aussi de cet avantage qu'ils seront instruits gratis, tant en apprenant à faire des armes qu'en apprenant à danser et à écrire. Les jeunes gens sachant la langue françoise, et lire et écrire, seront avancés dans peu, s'ils sont de bonne conduite. Ceux qui amèneront de beaux hommes seront bien récompensés ». Peut-être que ces promesses d'avancement ont pu séduire le jeune Flohr et ses camarades protestants, déjà largement instruits.

¹⁰⁷ Le nom des navires, des villes ou des lieux, ainsi que les noms propres ne sont pas reportés par l'auteur de manière, ni même de façon normalisée au long du texte. Ici, le navire nommé « Le Fandasque » était baptisé Le Fantasque. Il s'agit d'un vaisseau de troisième rang de 64 canons, construit en 1756. Cf. Roche (Jean), *Dictionnaire des bâtiments de guerre de la flotte française de Colbert à nos jours*, tome I, JMR, 2005.

¹⁰⁸ Le quatre du mois de mai 1780

¹⁰⁹ Ce type de mention fait songer aux indications par lesquelles commencent les notices des dictionnaires géographiques, on y retrouve la position du lieu et une indication de son identité, ici le lien entre une ville et la province dont il dépend. Comme c'est le cas à plusieurs reprises dans le voyage de Flohr, on a l'impression qu'il avait une carte sous les yeux et que pour décrire l'itinéraire maritime de son régiment, il s'attache à des points de repère spatiaux.

Quelques uns se tenaient aux tonneaux qui étaient un peu partout sur le navire, d'autres à des caisses, d'autres encore à toutes sortes d'équipements qui se trouvaient sur le pont, juste pour tenir debout, tant le navire tanguait. Puis une nouvelle vague arrivait avec fracas et nous fauchait, de sorte que pendant cette tempête nous étions la moitié du temps pour ainsi dire morts.

Alors les matelots entreprirent de nous consoler et dirent que nous aurions à endurer cette vie pénible pendant 3 ou 4 semaines, le temps du voyage¹¹⁰.

7.

Beaucoup de nos navires avaient déjà perdu leurs mâts! Quelques-uns firent signe qu'il leur serait impossible de suivre la flotte, et qu'ils devaient se rendre dans le port le plus proche, ce que le commandant de la flotte refusa, ordonnant que les réparations devraient se faire en haute mer dès la fin de la tempête¹¹¹.

Le 14, nous naviguions au large du Cap Finisterre¹¹²; nous pensions encore que nous aborderions les 2 ports espagnols de Ferrol et La Corogne dans la province de Galice au royaume d'Espagne¹¹³. Nous ne cessions de louvoyer au large des côtes de la Galice. Le 19, nous arrivâmes à la hauteur du Portugal et de Cadix.

Le 20, nous louvoyions à la hauteur de Lisbonne.

Le 21, nous prîmes le cap de l'Amérique.

Le 22, nous dépassâmes les Açores¹¹⁴ et entrions dans la Mer Atlantique¹¹⁵ où nous eûmes le meilleur des vents, post nubila phaebus¹¹⁶, qui se maintint presque tout un mois.

¹¹⁰ Trois à quatre semaines étaient en effet nécessaire pour atteindre les Antilles par la voie du Sud au XVIII^e siècle. La flotte partie le 2 mai 1780 de Brest, arrive à Newport dans le Rhode Island le 11 juillet en passant par la voie du Sud, « la plus longue, celle des navires de commerce ». Cf. Bourgerie, Lesouef, *Yorktown 1781, La France offre l'indépendance à l'Amérique*, collection Campagnes et Stratégie, Economica, Paris, 1992, p. 35. L'Amiral de Ternay voulait éviter les escadres anglaises. Dans son journal, à la page 20, Claude Blanchard note : « il paraît que cette route, si fort au Sud, avait été indiquée par la cour pour éviter les Anglais ». Le choix de la voie la plus longue mais la plus sûre ainsi que la destination plus lointaine expliquent que la traversée ait duré 72 jours.

¹¹¹ À propos de cette tempête, Guillaume de Deux-Ponts dans *Mes Campagnes en Amérique* (p. 4), indique bien que plusieurs navires furent endommagés, dont la frégate de 64 canons La Provence, victime d'une avarie impossible à réparer en mer.

¹¹² Il s'agit ici non pas d'un cap breton, mais plutôt du Cap Fisterra, en Galice.

¹¹³ La Galice est une des régions espagnoles située sur le littoral atlantique à l'extrémité nord-ouest de l'Espagne, au nord du Portugal. Les ports de La Corogne et du Ferrol, ainsi que Saint-Jacques de Compostelle se trouvent en Galice.

¹¹⁴ On peut souligner le manque de précision géographique du propos de notre auteur : voguant vers le Sud, le 19 le navire est à hauteur « du Portugal et de Cadix » alors que le lendemain il louvoie « à hauteur de Lisbonne » beaucoup plus au nord. Le 22, Flohr indique qu'ils ont dépassé les Açores, alors que le 9 juin il indique avoir dépassé les Canaries. Même si le convoi suit la route du Sud dans sa traversée de l'Atlantique, une escale aux Açores, archipel portugais au milieu de l'Atlantique, est hautement improbable. D'ailleurs, si l'on compare le description du trajet atlantique de Flohr à celle que donne Guillaume de Deux-Ponts (*Mes Campagnes en Amérique*, p. 5), il s'avère que le 21 mai la flotte vogue au large de Madère, et non pas des Açores. Dans son journal de campagne, Claude Blanchard, confirme que la

Le 23 après midi, nous pûmes voir deux énormes poissons qui firent l'étonnement de tout un chacun ; ils avaient 38 à 40 pieds de long¹¹⁷ et leurs nageoires qui émergeaient avaient la taille d'un homme¹¹⁸.

Aussitôt tous les officiers de marine et les matelots dirent que cela annonçait certainement une tempête, ce qui ne manqua pas de se produire après plusieurs jours¹¹⁹.

8.

Le 26, nous eûmes encore un spectacle magnifique : des poissons volants tournoyaient autour de notre navire ; ces poissons ont une longueur de 8 à 10 pouces¹²⁰ et possèdent deux larges nageoires ; aussi longtemps que celles-ci sont mouillées, ces poissons peuvent voler, mais dès qu'elles sont sèches ils retombent¹²¹ !

flotte se trouve au large de l'île de Madère le 22 : Blanchard (Claude), *Guerre d'Amérique 1780-1783, Journal de Campagne*, L. Baudoin et Cie, Paris, 1881, p. 19.

¹¹⁵ On parle plutôt à cette période d'Océan Atlantique ; on considère qu'il commence à l'ouest de l'Afrique et du détroit de Gibraltar.

¹¹⁶ « *Post Nubila Phaebus* » est un adage latin qui signifie : « Après les nuages, le beau temps ». Flohr utilise cette expression une seconde fois lors du récit du trajet retour, pour le 19 mai 1783 et son bon vent, à la page 231 du manuscrit.

¹¹⁷ Avant l'adoption du système métrique, de nombreuses unités de mesure étaient empruntées à la morphologie humaine. Dans l'espace germanique, la valeur du pied varie d'une région à l'autre. Sur les terres des Deux-Ponts, la longueur du pied est de 0,289 mètres. Selon les auteurs, le « pied du Rhin » vaut entre 11 pouces, 5 lignes et 3 parties et 11 pouces et 7 lignes.

¹¹⁸ À la lecture de cette description, on peut supposer qu'il s'agit d'un orque, puisque Flohr fait état d'une nageoire dorsale de la taille d'un homme. L'orque est l'un des rares cétacés à avoir une nageoire dorsale de cette taille.

Image : *Dauphin Orque, Dauphin Nésarnack, Dauphin Ventru*, estampe, début XIX^e siècle. Extrait de Lacépède (Bernard Germain Etienne de), *Histoire naturelle des cétacés*, Paris, Plassan, an XII [1803], pl. 15 en reg. p. 298.

Malraux : MOD 1015645 (78)

¹¹⁹ La vision de certains animaux marins peut en effet être un signe de mauvais augure. Ces signes, récurrents, font partie de l'imaginaire marin, ils traduisent la vulnérabilité de l'homme embarqué. Ne maîtrisant pas son destin, celui-ci cherche des signifiants à ce qu'il ne peut expliquer. Ici, ces poissons signifient qu'une tempête arrive, or si l'on suit Tzvetan Todorov parlant de Christophe Colomb : « il sait d'avance ce qu'il va trouver ; l'expérience concrète n'est là que pour illustrer une vérité que l'on possède », Todorov (Tzvetan), *La conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 25. Revenant a posteriori sur la vision de ces poissons, Flohr en fait le signe annonciateur d'une tempête, qui ne manque d'arriver.

¹²⁰ Le pouce fait partie de ces unités de mesure anciennes calibrées sur le corps humain. Comme le pied, sa valeur varie d'une région à l'autre. On l'estime le plus souvent à 2,7 cm.

¹²¹ Image : Anonyme, *Poissons volants des Antilles*, estampe, v. 1658. Extrait de Breton (Raymond) et Rochefort (Charles de), *Histoire naturelle et morale des îles Antilles, enrichie de plusieurs belles figures de raretés les plus considérables qui y sont décrites*, Rotterdam, A. Leers, 1658, p. 168. Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23000062/f33.item.r=poissons%20volants.langFR>

Ouvrage à la BNU :

http://opac.bnu.fr/FullBB.csp?Profile=Default&OpacLanguage=fr&SearchMethod=Find_2&PageType=Start&PreviousList=Start&NumberToRetrieve=10&RecordNumber=&WebPageNr=1&StartValue=1&Database=1&Index1=Tou&EncodedRequest=*A7*83*2CS*A6*B5*05h*12*11Q*A5*7B*15*FFg&WebAction=ShowFullBB&SearchT1=.1.1901231&SearchTerm1=.1.1901231&OutsideLink=Yes&ShowMenu=Yes

La raison en est qu'une autre variété de poissons, nommés dorades ou truites dorées¹²², qui atteignent 4 à 5 pieds de long, et qui sont d'un beau bleu ciel, en veulent à leur vie. A cause de ces poissons, les poissons volants fuient l'eau pour se protéger des dorades.

Le 6 juin, nous eûmes une tempête plus forte que jamais, et ce fut malheur sur malheur ; fût-il ainsi mis en péril, l'homme le plus athée en invoquerait Dieu pour qu'il le sauvât¹²³. Mais dès que le temps fut revenu au beau, on entendit de nouveau pester et jurer dans tous les coins. Tel cherchait par ci ses habits, qu'il avait perdus pendant la tempête, tel autre les cherchait par là.

Le 8, nous rencontrâmes de nouveau des poissons gros comme des monstres, nommés souffleurs¹²⁴, alcyons¹²⁵ et zonatorias¹²⁶, ce qui nous divertit tous. Le même jour nous

¹²² Image : Krüger et J. F. Henning, *Sparus Aurata*, estampe coloriée, fin XVIIIe siècle. Extrait de BLOCH Marcus Elieser, *Ichtyologie ou histoire naturelle générale et particulière des poissons*, Berlin, chez l'auteur, 1795-1797, pl. 266. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b2300245v/f266.item.r=dorade.langFR>

¹²³ La foi en mer a fait l'objet d'une abondante littérature. Les Anglais, à la suite de Shakespeare, parlaient du *Sea Change* qui gagnait chaque émigrant dont les repères étaient changés. La traversée contribuait à créer une nouvelle identité. Flohr évoque un peu plus loin un inhabituel manque de ferveur religieuse durant la traversée, tout en remerciant Dieu de l'avoir mené sain et sauf en Amérique. Les marins, éloignés de la vie terrestre, se tournent vers des superstitions, guettent les présages qui annoncent le bon ou le mauvais déroulement de la traversée.

¹²⁴ Le souffleur est un mammifère appartenant à l'ordre des cétacés, famille des delphinidés ; il est également appelé Grand dauphin. Son nom provient du fait qu'il expire, « souffle », l'eau et l'air absorbés par son évent. L'explorateur et marin hollandais Jacob Le Maire (1585-1610) le décrit dans ses *Voyages* : « Le Souffleur presque semblable à la Baleine, mais de beaucoup plus petit, jette l'eau comme elle, mais par un seul endroit, qui est au dessus du museau, au lieu qu'elle y en a deux » : Le Maire (Jacob), *Les Voyages du sieur Le Maire aux isles Canaries, Cap-Verd, Sénégal, et Gambie, sous Monsieur Dancourt, directeur général de la Compagnie Roïale d'Affrique*, Paris, chez Jacques Collombat, 1695, p. 110-111.

Image : Charles Picquet, *Grand Souffleur, Marsouin franc*, taille-douce, v. 1801.

Extrait de Zorgdrager Cornelis Gijsbertsz, *Histoire des pêches et des établissements des Hollandois dans les mers du Nord*, trad. Bernard de Reste, grav. Picquet, vol. 1, Paris, Veuve Nyon, an IX [1801], pl. dép. n° VIII, en reg. p. 203. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23006939/f9.item.r=souffleur.langFR>

¹²⁵ Contrairement à ce qu'écrit Flohr, l'alcyon ne peut être considéré comme faisant partie des « poissons gros comme des monstres ». Selon toute vraisemblance, notre voyageur s'est trompé dans sa transcription des noms d'animaux. Le nom d'alcyon désigne à la fois un oiseau mythique de l'Antiquité et un polype vivant sur les fonds rocheux des mers. Les légendes entourant l'oiseau alcyon remontent à l'Antiquité ; Platon, Aristote, Ovide et Julien de Samosate évoquent tous l'histoire d'Alcyone, métamorphosée en oiseau et errant sur les mers à la recherche de son mari Céyx, mort en mer. Dans son *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* (1791), Jacques Christophe Valmont de Bomare résume les différentes observations faites à propos de l'alcyon des Anciens : « cet oiseau, dit-on, est de la couleur & de la forme de l'hirondelle ; il a des membranes aux pattes, comme les canards : l'extrémité de ses ailes est d'un jaune-aurore. Les alcyons ne vont guère que par bandes, & ne paroissent ordinairement que pendant les tempêtes : ils suivent les vaisseaux, volent fort vite à un pied ou deux au-dessus de l'eau, & en se coupant les uns les autres ; quelquefois ils frisent l'eau, & ne vivent qu'à la mer. On assure que les Marins, sur-tout les Matelots, respectent si fort les alcyons, qu'ils n'osent en tuer ». L'alcyon est le plus souvent identifié comme un martin-pêcheur, mais Valmont de Bomare note qu'il est perçu également comme une hirondelle de mer ou un goémon. Des légendes, colportées par les marins, entourent cet oiseau : « Quelques marins assurent [...] que les alcyons traînent leur nid jusqu'au bord de la mer, & que lorsqu'il vient un vent de terre, ils lèvent une aile qui leur sert de voile, le vent porte le petit vaisseau au large, & ils voguent ainsi sur leurs nids au milieu des eaux ». Croiser en mer cet oiseau serait un signe de calme : le *Dictionnaire de l'Académie française* (1765) ajoute que sont appelés « jours alcyoniens » les sept jours précédant et suivant le solstice d'hiver, pendant lesquels, selon la légende, l'alcyon fait son nid, ce a pour vertu de rendre la mer d'un calme absolu. Dans son *Dictionnaire iconologique* (1758), Honoré Lacombe de Prével précise que l'alcyon est un symbole allégorique de paix et de tranquillité. Valmont de Bomare note

rencontrâmes aussi quelques martins-pêcheurs gris. Le 9, nous dépassâmes les Iles Canaries¹²⁷ ; dans cette région nous vîmes beaucoup de grappes d'œufs de seiches. Que le peuple des marins soit mécréant n'a rien d'étonnant, moi-même j'ai été sujet à un manque de ferveur religieuse et au chagrin pendant la traversée.

9.

D'un côté il ne faut pas s'en étonner ; car il y a des moments où le chagrin ne le permet pas¹²⁸. Quant à moi j'ai maintes fois remercié Dieu de m'avoir permis de rentrer sain et sauf, et en effet cela mérite bien de la gratitude, car nous vîmes quotidiennement le spectacle de nos compagnons jetés dans les profondeurs de la mer¹²⁹. Il n'y a là rien d'étonnant, car toutes nos victuailles étaient si peu cuites et mauvaises, qu'elles nous rendaient malades. Ces victuailles consistaient par jour en 36 demi-onces de biscuits¹³⁰, distribués en trois rations : le matin à 7 heures, à midi et le soir à 6 heures. En ce qui concerne la viande, c'étaient 16 demi-onces par jour, soit du lard salé, soit du bœuf ; elle était cuisinée pour être servie au repas de midi. Mais cette viande était à ce point salée

que pour de nombreux auteurs, le nid de l'oiseau, composé à base de morceaux de chair de poisson ou de polype, ressemble au polype nommé alcyon. Le naturaliste définit le polype de manière vague : « corps ou substance qui se trouve dans les mers ».

¹²⁶ Aucun poisson ou espèce vivant dans les espaces maritimes ne porte le nom de « zonatoria ». Flohr, dans son récit de voyage, semble rapporter des choses entendues sans pour autant vérifier l'exactitude de ses informations. Le mot « zonatoria » semble être l'agrégat du mot latin « zona », signifiant « ceinture » et de « toria », qui serait une transformation du terme « doria ». « Doria » n'existe pas dans la langue latine. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une latinisation du mot « doré », conférant un aspect scientifique à l'appellation. Il n'existe pas de poisson nommé « ceinture dorée », mais la « ceinture d'argent » ou « ceinture argentée » existe bel et bien. La ceinture argentée est un poisson du genre du trichiure, autrement appelé « lepture ». Lacépède, dans son *Histoire naturelle des poissons*, écrit que : « leur corps très-allongé et très-comprimé ressemble à une lame d'épée, ou, si on le veut, à un ruban ; et voilà pourquoi le lepture, qui réunit à cette conformation la couleur et l'éclat de l'argent, a été nommé *ceinture d'argent* ou *ceinture argentée* » (Lacépède, *Histoire naturelle des poissons*, an VIII, p. 182). Cependant, le trichiure lepture est un poisson d'eau douce. Il en existe une sorte vivant dans les « mers de l'Inde » (*ibid.*, p. 190), connue pour générer un courant électrique afin de se protéger, mais, « au lieu de présenter l'or et l'argent qui décorent [le lepture], il n'offre que des couleurs ternes ; il est brun et tacheté » (*ibid.*, p. 190). En somme, le poisson qu'aurait aperçu Flohr pourrait être un équivalent visuel d'un trichiure lepture vivant en milieu maritime.

¹²⁷ Les Iles Canaries sont un archipel atlantique situé à 150 km au large des côtes africaines, au sud du Maroc et à 1000 km des côtes de l'Espagne, placé sous la souveraineté espagnole depuis le XV^e siècle. Il est difficile de déterminer ce que Flohr entend quand il note pour « dépasser les Canaries », quoiqu'il en soit, ni Guillaume de Deux-Ponts, ni Claude Blanchard ne mentionnent les Iles Canaries dans leurs journaux respectifs, si ce n'est pour indiquer que « les grappes d'œufs de seiches » dont parle Flohr qui sont pour Blanchard (p. 21) « du goémon, raisin des tropiques, herbage qui se détache des rochers sous-marins ou des Iles Canaries, il a de petites graines en forme de grappes de raisins, la mer en est toute couverte ».

¹²⁸ ndt : le = qu'on éprouve une profonde ferveur religieuse.

¹²⁹ Il faut prendre cette information avec précaution. Si des hommes passaient par dessus bord tous les jours, comment se fait-il que Flohr n'en mentionne pas une seule occurrence, qu'il ne raconte aucune anecdote de ce type, alors qu'il est si disert en d'autres circonstances ? Même s'il est avéré que la mer est un milieu considéré comme hostile, que Claude Blanchard évoque la disparition d'un matelot (Journal, p. 18), il est préférable de regarder cette assertion comme un élément discursif qui participe à la construction d'un discours sur le monde marin marqué par le danger et la peur.

¹³⁰ L'once est une unité de masse, elle équivaut à une trentaine de grammes (entre 24 et 33 selon les lieux).

que la soif était tout le temps plus grande que la faim. Tandis que le soir il fallait se contenter d'une méchante soupe aux fèves, ou à quelque chose d'équivalent, à laquelle on avait ajouté de l'huile. Pour quelqu'un qui n'avait encore jamais rien vu de tel, il suffisait de voir ce cuisinier, un vrai souillard, et c'en était fait de son appétit ; mais quand on n'a rien d'autre, que l'on ne peut se procurer autre chose, on se résigne à trouver cela bon.

10.

Le dicton ne dit-il pas que la faim est bon cuisinier ? C'est pourquoi nous devons nous estimer satisfaits avec les nourritures qu'il nous servait et les goûter comme si c'étaient des friandises. Quand ce cuisinier prépare sa soupe, c'est un spectacle étonnant que de le voir mettre sur le feu et l'en ôter, un grand chaudron de cuivre où il doit faire la soupe pour 8, 9, 11, 12 cents personnes et parfois plus encore, jusqu'à 14 cents personnes¹³¹. Quant à la boisson, le vin et l'eau-de-vie sont excellents et la ration quotidienne est d'un quart de bon vin rouge distribué également en trois fois. Si c'est de l'eau-de-vie, c'est distribué par rations d'un demi quart de chopine¹³². Pour ce qui est de l'eau, il y en a très peu, et le plus souvent on ne nous en donne qu'un quart par jour, de sorte que la soif est toujours plus grande que la faim.

Le coucher n'est pas non plus très agréable, car il se fait dans des hamacs en toile de lin suspendus aux quatre coins par des cordes ; ces hamacs sont attribués deux hommes chacun, mais la plupart d'entre eux devaient coucher tout le temps à même le sol, ne dit-on pas ici que quiconque veut être bien couché doit rester à la maison ?

Le 2 juin, l'horizon se montra clair et dégagé avec un vent assez fort de sud-est;

11.

vers deux heures de l'après-midi il y eut un calme plat qui dura toute la nuit jusqu'au matin.

Le 3, nous eûmes de nouveau un peu de vent, toujours du sud-est.

¹³¹ Si les chiffres indiqués par Flohr pour donner une idée de la situation à bord des autres navires de la flotte sont peut-être légèrement surévalués, il faut noter qu'ils ne sont probablement pas loin de la réalité. En effet un vaisseau de 74 canons transporte en temps normal pas loin de 800 personnes. Ainsi, sur un vaisseau de 80, qui plus est chargé d'un transport de troupe, le millier d'hommes devait pouvoir être facilement atteint. De plus, la flotte en partance de Brest n'était pas assez nombreuse pour transporter toutes les troupes initialement prévues. Nous pouvons donc penser que la capacité de transport maximale des navires était largement atteinte. La surpopulation était donc réelle à bord.

¹³² *Der Brandtwein* signifie « eau de vie » et *der Schoppen* une « chopine ». D'après Ehrmann (Theophil Friedrich), *Dictionnaire de poche allemand-français et français-allemand*, Strasbourg et Paris, Amand Koenig et Barrois le Jeune, 1787.

Le 6, nous eûmes un vent d'est très agréable si bien que nous cinglâmes vers l'Amérique dans la joie. L'après-midi vers 4 heures, nous rencontrâmes un navire marchand suédois¹³³ qui faisait route vers les Indes occidentales¹³⁴.

Le 10, l'horizon se montra à nouveau un peu brumeux et il y avait un vent fort.

Le 18, encore du bon vent d'est.

Le 19, vers 5 heures du soir, un matelot cria depuis le mât du milieu qu'il apercevait un navire côté sud, qui lui semblait être un vaisseau de guerre¹³⁵ : dès que le commandant l'eut entendu il fit signe à la frégate Carelle¹³⁶ de se mettre en chasse pour voir de quel navire il s'agissait. La frégate revint et annonça qu'il s'agirait d'un navire de guerre anglais.

Le 20, au lever du jour, on vit 2 gros navires du même côté ; la frégate et le navire de guerre l'Eveiller se mirent aussitôt en chasse. Vers 8 heures on vit encore 6 navires. Le commandant fit signaler sur le champ à tous les bâtiments de guerre et aux frégates de se tenir prêts pour la bataille, et aux navires de transport de rester groupés en formation triangulaire aussi bien qu'ils le pourraient¹³⁷.

12.

Les frégates et les corsaires devaient les protéger autant que cela serait possible¹³⁸. Vers 1 heure de l'après-midi, nos deux navires étaient de retour et annoncèrent qu'il s'agissait d'une flotte anglaise.

¹³³ Les routes maritimes atlantiques sont des itinéraires communs, surtout la route du Sud. La rencontre en haute mer est ainsi un événement remarquable mais pas exceptionnel. Cela dit, l'origine du navire en question est plutôt surprenante car la Suède n'est pas une puissance présente de façon durable dans les Antilles ou en Amérique. Flohr mentionne pourtant une seconde rencontre avec un navire suédois au cours du trajet retour, le 25 mai 1783 (fol. 232), ce qui soulève des interrogations quant à la manière dont l'auteur a utilisé ses notes.

¹³⁴ Le terme d'Indes occidentales est une dénomination tombée en désuétude en France au XVIII^e siècle. Il est en revanche plus usité dans la langue anglaise (« *West Indies* ») qu'en français où l'appellation « Antilles » permet de désigner en termes géographiques l'ensemble des îles situées dans l'espace caribéen.

¹³⁵ Les vaisseaux de guerre sont les bâtiments les plus imposants des flottes du XVIII^e siècle. Très lourds, peu maniables, on les nomme les « forteresses flottantes ». Ces vaisseaux sont classés en fonction du nombre de canons qu'ils transportent. Aux vaisseaux de 64 du XVII^e siècle, le XVIII^e préfère les vaisseaux de 74, construits en série. La marine française possède également des vaisseaux de 80 comme le *Duc de Bourgogne*. Les plus grands de ces vaisseaux peuvent dépasser les cent canons, mais sont en général trop peu maniables. Leur entretien étant très coûteux, ces vaisseaux ne sortent en mer que lors des guerres, et restent le plus souvent au port en période de paix, les missions quotidiennes étant laissées aux frégates.

¹³⁶ Une frégate est un bâtiment de guerre de taille intermédiaire, plus petit que le vaisseau de ligne, et plus grand que la corvette. À la fois rapides et bien armées, les frégates peuvent aussi bien participer aux combats qu'être chargées de missions de reconnaissance. Ces navires présentent généralement entre 32 et 44 canons, et embarquent de 250 à 450 hommes.

¹³⁷ Image : John Trumbell, *Combat naval entre les Anglais et les Français*, estampe, 1776. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=56&FP=959390&E=2K1KTSJNUVMUO&SID=2K1KTSJNUVMUO&New=T&Pic=27&SubE=2C6NU0CWAC50>

¹³⁸ Un navire corsaire est un bâtiment armé par des armateurs privés ayant reçu une autorisation officielle de l'État pour faire la guerre aux navires de commerce d'un pays ennemi.

Vers 2 heures, ces navires s'étaient tellement approchés que nous pouvions leur parler aisément par le porte-voix. Notre commandant les appela, mais il n'eut pas de réponse ; ils nous dépassèrent sur toute la ligne pour gagner du vent, mais nous fîmes aussitôt une contre-manœuvre. Là-dessus ils hissèrent leurs pavillons et firent feu dans notre direction¹³⁹, puis on fit feu des deux côtés ; quelques-uns de leurs navires sortirent de l'alignement et se mirent à la poursuite de nos navires de transport, à la suite de quoi nous changeâmes également notre alignement pour les devancer¹⁴⁰.

Cette bataille dura de 2 heures et demie jusqu'à la nuit tombée, et fut perdue des deux côtés. 3 bâtiments anglais étaient si endommagés qu'ils avaient du mal à avancer. De notre côté, 4 navires étaient sérieusement endommagés. Le 21, alors que nous nous dirigeons vers Charleston en Caroline du Sud¹⁴¹, nous passâmes tout près de la baie de Chesapeake¹⁴². Le 22, un corsaire nous annonça la nouvelle que Charleston était perdue¹⁴³. Nous fîmes aussitôt route vers le nord de l'Amérique comme suit.

Navires anglais en ligne, sous le commandement du G[énéral] Kress

¹³⁹ Image : F. Jukes, *Vue du vaisseau le Médiateur de 44 canons qui a attaqué et dispersé une escadre de cinq vaisseaux de guerre français et américains*, estampe, 1783. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8410371f.r=am%C3%A9ricains.langFR>

¹⁴⁰ Les autres témoignages disponibles situent, eux aussi, cette bataille du 20 juin 1780, au niveau de la longitude des Bermudes (position du 18 juin indiquée par Blanchard dans son journal à la page 24) sans lui donner pour autant un nom précis. Claude Blanchard en donne un récit intéressant, aux pages 24 à 29 de son journal, notamment à propos de la conduite de l'Amiral de Ternay, il mentionne la présence du Général Cornwallis à la tête de l'escadre anglaise, et donne un bilan du combat.

¹⁴¹ La Caroline du Sud est l'une des treize colonies anglaise d'Amérique du Nord, puis l'un des états fédérés des États-Unis d'Amérique. Après d'infructueuses tentatives de colonisation française puis espagnole, le roi anglais Charles 1^{er} promulgue en 1629 une charte qui fonde la province de Caroline entre les 36^e et 31^e parallèles. Cette province éclate en deux parties, nord et sud, en 1719. Dotée toutes deux de chartes royales, elles sont des colonies de la couronne (dont le gouverneur est nommé par le souverain). La Caroline du Sud est une colonie prospère au long du XVIII^e siècle, avec une économie typique du Sud des États-Unis, basée sur le coton, le tabac et l'esclavage. La principale ville et le port de cette colonie est Charles Towne (Charleston à partir de 1783), quatrième ville la plus peuplée des Treize Colonies à l'époque de la déclaration d'indépendance. La ville repousse une tentative anglaise en juin 1776, mais elle est prise par les Anglais le 12 mai 1780. Près de 5000 hommes sous les ordres du Général Lincoln sont fait prisonniers à cette occasion.

¹⁴² La Baie de Chesapeake est un grand estuaire situé sur la cote est du continent nord-américain, bassin alluvial de nombreux fleuves et rivières dont la Susquehanna, la James River, le Potomac et la Rappahannock. D'environ 300 km de long, de 6 à 50 km de large et d'une superficie de 166 000km², l'estuaire s'étend de Head-of-Elk dans le Maryland à Norfolk en Virginie. L'approximation géographique de Flohr est de taille puisque la Baie de Chesapeake est de fait située au nord de la Caroline du Sud. Il est donc impossible de passer à son niveau en direction de la Caroline du Sud en venant du Sud comme c'est le cas de la flotte française.

¹⁴³ Après une année 1779 qui n'avait permis à aucun belligérant de prendre l'avantage, la guerre d'indépendance des colonies américaines se transforme en guerre d'usure, notamment psychologique. La victoire des Anglais lors de la deuxième bataille de Charleston en Caroline du Sud (2 avril-12 mai 1780), qui avait su résister en 1776, est un coup dur pour les Américains. Le général Clinton coordonne une attaque maritime et un assaut terrestre après un siège de plusieurs semaines ; il fait plus de 5 000 prisonniers au sein de l'armée continentale et des miliciens insurgés. Les Américains commencent à douter de leurs forces au moment où leurs alliés français tardent à débarquer, les Anglais se prennent alors à rêver de reconquête des colonies américaines. Cottret (Bernard), *La Révolution américaine*, Paris, Perrin, 2003, p.235-236.

	Canons		Canons
Le Soulton [=Sultan]	74.	Royal Oack [=Royal Oak]	90.
Le Roubust [=Robust]	74.	La Weillant	74.
Bedford	74.	Barvick	64.

13.

Le 26, le temps était beau et bon, l'horizon un peu brumeux, le vent venait du sud et se maintint jusque vers le 29 ; là se produisit une violente tempête qui cependant ne nous retarda pas beaucoup, étant donné que nous pûmes nous rapprocher de la côte d'Amérique du nord, sans toutefois apercevoir la terre.

Le 2 juillet, l'horizon se montra complètement embrumé et le vent était très faible.

Le 3, l'horizon était si embrumé que l'on ne pouvait voir d'un bateau à l'autre.

Le 3 vers le soir, nous eûmes de nouveau du vent du sud-est, mais il y avait encore un peu de brume.

Le 4, l'horizon était de nouveau plus fortement embrumé, et ce jusqu'au 10, où le brouillard était si épais que l'on ne pouvait y voir à 10-12 pas¹⁴⁴, si bien que tous les navires étaient tenus de faire battre tambour afin qu'ils puissent se suivre au bruit ; on fit aussi tirer la petite artillerie pour que les navires ne se perdent pas les uns les autres en suivant le bruit etc. Mais en dépit de toutes ces dispositions 4 navires de notre flotte se perdirent. En ce qui concerne l'épais brouillard, il nous a été très utile, car s'il n'y en avait pas eu,

14.

nous aurions été pris sans peine¹⁴⁵. Le 12, nous étions si près de la terre que la terre nous renvoyait l'écho de nos coups de canon ; vers midi l'horizon était dégagé et clair et l'on put voir la terre, ce dont nous nous réjouissions tous, comme on se l'imagine facilement, car un malheur venait de s'abattre sur nous, à savoir une maladie des marins nommée scorbut, qui avait contaminé, sur la plupart des navires, en tout 2 à 300

¹⁴⁴ Le pas est une unité de longueur qui équivaut sous l'Ancien Régime à environ 62 cm. Les ingénieurs, comme les topographes avaient une connaissance précise de la longueur de leur pas qui leur permettait d'obtenir des résultats fiables. Comme l'a montré Valeria Pansini, l'instrument-corps doit être réglé, comme n'importe quel instrument. Pansini (Valeria), *L'œil du topographe et la science de la guerre. Travail scientifique et perception militaire (1760-1820)*, Thèse de l'EHESS, sous la direction de Jaques Revel, Paris, 2002.

¹⁴⁵ L'escadre est en permanence à la merci d'une mauvaise rencontre. La *Royal Navy* est informée de l'arrivée du convoi français et la flotte combinée de Graves et d'Arbuthnot se trouve au large de New York à sa recherche. L'attitude très prudente de de Ternay est vivement critiquée par les officiers de l'armée, qui lui reprochent de ne pas avoir poursuivi l'escadre anglaise rencontrée plus tôt, puis d'avoir profité de ce brouillard pour filer vers le nord-ouest.

hommes, dont la moitié ne pouvait plus marcher¹⁴⁶. Ceux qui étaient déjà atteints de scorbut, ne ressentait plus leurs douleurs quand ils entendirent que la terre était en vue. D'une façon générale la joie était si grande chez tous les soldats que tous nous en oubliâmes de déjeuner, nous repaissant du spectacle de la verte Amérique et souhaitant nous y rendre, car le pays nous paraissait étrange à cause de sa végétation qui nous était inconnue¹⁴⁷ etc.

Vers midi, nous entrâmes au port et vers 1 heure et demie nous avions déjà dépassé une première redoute située à l'entrée ; dès que nous fûmes dans le port, nous jetâmes l'ancre et pûmes à présent voir la ville de Newport¹⁴⁸ agrémentée d'un bel hôtel de ville et d'un beau clocher etc.

Nous avions à peine jeté l'ancre, que déjà des chaloupes venant de la ville abordèrent nos navires pour vendre leur marchandise,

15.

¹⁴⁶ Le scorbut en allemand se dit aujourd'hui *der Skorbut*. Mais d'après le dictionnaire de frères Grimm, *der Scharbock* est l'ancien terme utilisé pour désigner cette maladie des voyageurs, dérivé du néerlandais *scheuren* = voyager.

¹⁴⁷ Plusieurs siècles après sa « découverte » par Christophe Colomb en 1492, l'Amérique reste un important motif de rêveries. En utilisant le qualificatif de « verte Amérique », Flohr réactive les visions d'un continent resté à l'état de Jardin d'Eden où le temps s'est figé. Le voyage en Amérique correspond, dans l'esprit de notre soldat voyageur, à une rencontre avec un territoire inconnu où tout est à découvrir. L'intérêt qu'il montre pour la flore s'accompagne du souci d'intégrer à son récit la description, ou au moins le nom, des animaux rencontrés, que ce soit dans les espaces terrestres ou maritimes. Le motif de l'Eden retrouvé est très représenté par les artistes. Dans cette gravure, au premier plan, un Indien d'Amérique, presque nu, vêtu d'un pagne et coiffé de plumes, prend la pose et arbore son arc et ses flèches. Un soleil, posé sur son torse, évoque la persistance d'une religion archaïque et symbolise un espace où le temps s'est arrêté. À ses pieds sortent d'un coffre des sacs remplis d'or. A l'arrière-plan, s'épanouit une nature verdoyante et calme. Un cours d'eau serpente à travers ce paysage idyllique. Des hommes embarqués pêchent, tandis que des femmes nues se reposent.

Image : Gabriel de Saint-Aubin et Charles Beurlier, frontispice, taille-douce, v. 1768. Extrait de Bossu (Jean-Bernard), *Nouveaux voyages aux Indes Occidentales*, Paris, Le Jay, 1768. Frontispice de la première partie.

Malraux : ANC ANC 99082

¹⁴⁸ Newport est une ville portuaire de la colonie de Rhode Island, située sur une île au sud de ce territoire et de Providence l'actuelle capitale de l'état. Fondée en 1639 par des dissidents politiques à une époque où la colonie n'était pas reconnue, la ville prospère, accueillant la première communauté juive d'Amérique du Nord en 1658, puis une deuxième vague d'immigration au XVIII^e siècle. L'activité portuaire rivalise à cette époque avec celle de New-York, notamment grâce à la traite des esclaves. Newport étant le centre de cette activité en Nouvelle-Angleterre. Au début de la guerre d'Indépendance américaine, en 1776, les Britanniques décident de s'emparer de la ville de peur qu'elle ne serve de base navale pour une éventuelle attaque sur New York, leur base en Amérique du Nord. En 1778, peu après le traité d'amitié et d'alliance entre les colonies en rébellion et la France, Newport est l'objet d'une siège raté par une force franco-américaine. Cet échec pèse assez lourdement sur l'image de l'aide française à la cause américaine. Les Britanniques évacuent l'île l'année suivante. En juillet 1780, le corps expéditionnaire français placé sous les ordres de Rochambeau arrive.

c'est-à-dire des cerises, des pommes, des poires etc. Ces gens dans les chaloupes étaient tous noirs, à savoir des maures¹⁴⁹. Mais nous ne pouvions pas leur parler, car leur langue était l'anglais, voilà pourquoi ils ne pouvaient pas non plus nous parler à nous¹⁵⁰.

Le 14 vers 9 heures du matin, nous commençâmes à débarquer, ce que nous avions attendu avec impatience, car nous étions très curieux de voir les habitants de ces lieux ; mais en arrivant en ville nous ne vîmes personne excepté quelques maures ici ou là, ce qui nous fit penser que la ville entière était peuplée de maures ! Mais il n'en était rien, car les blancs s'étaient tous cachés, croyant que nous étions des troupes ennemies, mais dès qu'ils apprirent que nous étions leurs amis et des troupes auxiliaires qui devaient contribuer à leur protection, ils revinrent petit à petit en ville¹⁵¹. Quant à nous, nous pensions être logés en ville, mais le chemin qu'on nous indiqua traversait la ville et nous mena à un endroit à proximité de la ville où on nous fit monter notre camp¹⁵².

Le lendemain, on fit tout pour transférer les malades à terre dans des hôpitaux, les habitants acceptant de prêter l'hôtel de ville et une église pour servir d'hôpitaux. Quelques jours plus tard la flotte anglaise se rappela à notre bon souvenir, mais il était trop tard. Or comme on pensait qu'ils allaient passer à l'attaque,

16.

étant donné qu'ils étaient 26 bâtiments de guerre massés devant le port¹⁵³, on entreprit aussitôt de construire des redoutes. Ceux qui étaient encore valides durent travailler aux redoutes jour et nuit, alors que le scorbut progressait de jour en jour ! C'est ainsi que

¹⁴⁹ Le mot « maures » était un qualificatif utilisé pour désigner les esclaves noirs. Les navires étant souvent des foyers infectieux de grande importance, il n'est pas étonnant que ce soit les esclaves qui aient été chargés d'entrer en contact avec les nouveaux arrivants. Nous pouvons par ailleurs imaginer à quel point la vue de ces personnages fut marquante pour notre jeune allemand.

¹⁵⁰ Rencontre marquante en effet puisque Flohr tient à préciser que ces « Maures » parlent la langue du pays, l'Anglais.

¹⁵¹ Dans la mesure où les Anglais combinaient blocus et attaques maritimes et terrestres, les colons fuyaient les villes côtières à l'approche de l'ennemi pour se réfugier sur leurs plantations situées plus à l'intérieur des terres.

¹⁵² La question du logement des gens de guerre est un des sujets de réflexion important au XVIII^e siècle. En effet, le système traditionnel du logement chez l'habitant amenait un certain nombre de troubles, des soldats profitant parfois de leur supériorité physique pour abuser de leurs logeurs. Par ailleurs, un logement chez l'habitant posait le problème de la séparation de la sphère civile et militaire, et nuisait à l'instauration de la discipline. Peu à peu, des casernes ont donc été construites pour loger les troupes en temps de paix. En revanche, en temps de guerre, le campement était la norme. Si le régiment de Flohr est conduit hors de la ville pour camper, c'est sans conteste pour des raisons de sûreté publique, les troupes étant toujours vues comme fauteuses de troubles, et donc tenues à l'écart. Par ailleurs la France opérant en terrain ami et non en terrain ennemi, la pratique de la réquisition de logements était beaucoup plus délicate à mettre en œuvre.

¹⁵³ Les troupes françaises se trouvent sous la menace d'une réaction des Britanniques à New York et de la *Royal Navy*. L'escadre dont parle Flohr est celle lancée à la poursuite du convoi français, dirigé par l'Amiral Arbuthnot. Sir Henry Clinton, le général en chef des forces anglaises, a l'intention d'attaquer Newport avec une partie de sa garnison, avec l'aide d'une forte escadre de la *Royal Navy*, mais il en est empêché par l'arrivée de Washington et de ses troupes près de New York. L'arrivée de l'Amiral Rodney avec des renforts inquiète l'état-major allié, qui attend une attaque sur Newport. Celle-ci n'arrive pas, Rodney ayant accumulé beaucoup de retard. Les Français sont ainsi sous la menace d'une attaque britannique jusqu'à l'arrivée de l'hiver, ce qui explique la construction en hâte de positions défensives. L'inactivité des généraux britanniques est salutaire car elle permet au corps français d'établir une base solide à Newport et de récupérer de la traversée de l'Atlantique.

dans une compagnie de 110 hommes il n'y avait plus que 18 à 20 hommes valides, tous les autres étaient atteints du scorbut.

Comme à présent tous les habitants étaient revenus en ville et voyaient quotidiennement la misère de ce très grand nombre de malades, qui pour la plupart ne tenaient plus sur leurs jambes et qui pourtant étaient forcés de faire leur promenade, ils avaient grande pitié et leur faisaient autant de bien qu'ils pouvaient. Le plus grand malheur, c'est qu'aucun docteur n'avait d'autre remède ou conseil à donner contre le scorbut, que de les obliger à se promener, ce qui se produisit¹⁵⁴. Puisque de 200 à 300 individus mourraient chaque jour, on s'empessa de découvrir le vrai/bon remède. Dans cette maladie la plupart du temps le cœur est sain, et en une demi-heure mort et vif etc.

Nous nous sentions à présent très bien dans notre camp, car nous avons dans notre voisinage 2 belles voisines qui habitaient un moulin à vent, l'une s'appelait Hanne et la 2^{ème} Malle ; elles savaient quelques bribes d'allemand et elles ouvrirent bientôt un débit de boissons où elles proposaient de l'eau-de-vie ;

17.

ce qu'approuvaient tous les soldats, pas seulement à cause de l'alcool, mais aussi à cause des 2 belles qui procuraient toutes sortes de passe-temps aux soldats¹⁵⁵.

En ce qui concerne nos provisions, elles étaient à présent très bonnes et consistaient par jour en une livre et demie de pain et 2 demi-onces de riz, ainsi qu'une livre de viande de bœuf¹⁵⁶ ; ce genre de nourritures étaient vendues très cher ici : pour un pain de 3 livres il fallait donner 40 à 42 hold et encore fallait-il parlementer pour l'avoir.

Pour ce qui est de l'argent des habitants, il était en papier, de la taille d'une carte à jouer ; le tampon de la province y était imprimé et c'était signé par le gouverneur. Le 11 novembre nous entrâmes en ville prendre nos quartiers d'hiver ; des maisons avaient été construites pour y loger les troupes de l'armée de terre¹⁵⁷ ; les troupes de la marine cependant restèrent sur les navires. Pendant que nous étions dans les quartiers d'hiver, nos vivres consistaient en 1 livre de pain et une demi-livre de farine de maïs, en un peu de riz et un quart de livre de lard salé ou de viande de bœuf. Dans ce pays-ci on consomme la farine de maïs au lieu de la farine de blé.

Nous nous entendions très bien avec les habitants, mais nous ne pouvions que très peu leur parler ; chacun de nous autres soldats entreprit de faire la cour aux filles pour apprendre ainsi un peu d'anglais ; d'ailleurs les femmes américaines nous cajolaient,

¹⁵⁴ Le « scorbut » dont il est question ici ne renvoie pas à cette maladie liée à une forte carence en vitamines C, très courante sur les navires jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que des médecins, notamment celui de l'expédition de Cook fasse embarquer d'importantes provisions de citrons pour les marins. Le remède proposé – la marche – suggère plutôt une allusion à la maladie des voyageurs (cf. note 52).

¹⁵⁵ Allusion teinté de mystère qui évoque, à n'en pas douter, la prostitution.

¹⁵⁶ La livre utilisée dans le monde germanique moderne équivaut à 16 onces, c'est-à-dire 560,012 grammes.

¹⁵⁷ Pendant les quartiers d'hiver, les troupes étaient traditionnellement logées soit chez l'habitant, soit dans des casernes, s'apparentant le plus souvent à de simples granges en bois. Nous sommes probablement dans ce cas de figure.

nous jouissions d'une grande popularité auprès des filles parce que nous étions allemands et elles avaient une haute opinion de la

illustrations

20.

nation allemande¹⁵⁸. En ce qui concerne les religions, il y a une majorité de Réformés¹⁵⁹ ; il y a aussi des luthériens ; les catholiques sont plus rares. En ce qui concerne les sectes, il y en a un grand nombre dans ce pays, à savoir des Néo-Réformés, les Néo-Luthériens¹⁶⁰, les Quakers¹⁶¹, les Dunkers¹⁶², les Anabaptistes¹⁶³, les Baptistes¹⁶⁴, les

¹⁵⁸ Les nationalismes s'affirmant au XIXe siècle, notamment en Allemagne après les conquêtes napoléoniennes, on a longtemps oublié de dire que le sentiment national naît à l'époque moderne et se développe au XVIIIe siècle. À la recherche de mythes fondateurs, les humanistes se penchent en Allemagne sur le *Germania* de Tacite à la recherche des origines d'un peuple qui n'a jamais été unifié. Arminius, battant les armées romaines de Varus en 9. ap. J.-C. devient le héros mythique de la nation allemande. Justus Möser lui consacre un livre en 1749, date que Sandrine Kott et Stéphane Michonneau retiennent comme point de départ de l'affirmation du sentiment national allemand et de l'essai de définition de ce que sont les qualités germaniques : courage, persévérance, probité, frugalité, robustesse, esprit industriel. Ces qualités qui commencent à relever de poncifs et de clichés qui circulent au XVIIIe siècle et expliquent la réputation que peuvent avoir les Allemands outre Atlantique. Michonneau (Stéphane) et Kott (Sandrine), « Origines et renaissances nationales », *Dictionnaire des nations et des nationalismes*, Paris, Hatier, 2006, p. 279-290.

¹⁵⁹ Contrairement aux luthériens qui rapidement trouvent l'appui d'universités allemandes comme celle de Halle pour former les pasteurs qui exerceront leur ministère dans les colonies américaines, les réformés, qui tiennent synode périodiquement, sont nombreux mais privés de pasteurs (4 pour 53 églises en Pennsylvanie par exemple). En 1776, deux tiers des 200 églises luthériennes et réformées sont en Pennsylvanie. Van Ruymbeke (Bertrand), *L'Amérique avant les Etats-Unis. Une histoire de l'Amérique anglaise (1497-1776)*, Paris, Flammarion, 2013, p. 333. A partir du milieu des années 1670, les huguenots fuyant la France rejoignent les églises calvinistes, mais ils sont nombreux à intégrer des communautés voisines plus structurées, et dans les colonies du Sud doivent se conformer à l'anglicanisme.

¹⁶⁰ Luthériens sous l'influence du piétisme. Ces groupes de néo-calvinistes ou néo-luthériens transposent dans le Nouveau Monde les fractures confessionnelles du monde germanique et des Pays-Bas, avec des branches issues de scissions successives dues à des divergences théologiques ou culturelles, exacerbées dans la période du Grand Réveil religieux des années 1730 et 1740.

¹⁶¹ À la fin des années 1640 en Angleterre, George Fox choisit de devenir prêcheur itinérant afin d'appeler les fidèles au christianisme primitif dévoyé tant par l'Eglise anglicane que par les puritains. Il revendique une expérience quasi mystique et directe avec Dieu que des intermédiaires comme le clergé ou les sacrements ne permettent pas d'atteindre. Accusé de blasphème, il « tremble » devant ses juges, d'où le nom de « Quakers ». Nombreux en Angleterre, les Quakers sont persécutés et victimes de discriminations, tout comme dans les colonies de la Nouvelle Angleterre. William Penn fonde en 1682 la Pennsylvanie qui va leur servir de refuge, au point d'être surnommée « the Quaker State ».

¹⁶² Le texte de Flohr parle aussi des *Tunker*, qu'on traduit par Dunkers, du verbe anglais *to dunk* = tremper. Ils sont surnommés ainsi parce que les candidats au baptême sont baptisés par immersion totale. Cette communauté, également surnommée Église des Frères ou nouveaux baptistes (*NeueTäufer*) est une branche de l'anabaptisme fondée en 1708 en Allemagne, arrivée en Pennsylvanie dans les années 1720. Vingt communautés existent en Amérique à la veille de la Révolution en Pennsylvanie, au New Jersey et dans le Maryland.

¹⁶³ Attachés au baptême des adultes qui est jugé préférable à celui des enfants, les anabaptistes sont se sont développés dès les débuts de la Réforme à Zurich, et ont essaimé dans le monde germanique et aux Provinces-Unies entre 1525 et 1550. Les Amish et les Mennonites sont issus de ce mouvement.

¹⁶⁴ L'Eglise baptiste, fondée au début du XVIIe siècle à Londres par des pasteurs puritains de retour d'exil à Amsterdam regroupe des protestants puritains, est au départ peu présente en Amérique et divisée par des

Juifs¹⁶⁵, les Ariens¹⁶⁶, les Presbytériens¹⁶⁷, les Frères moraves¹⁶⁸, les Baptistes du 7^e jour¹⁶⁹, les Tiercelins, les Francs-Maçons qui organisent leurs cérémonies en public et que j'ai souvent vu aller à un enterrement vêtus de leur tablier de cuir blanc, leurs outils à la main¹⁷⁰.

Les Réformés ont une belle église avec un beau clocher, les Luthériens aussi ; mais les Catholiques n'en ont pas, il est vrai qu'ils n'habitent pas en ville. Les sectes ont toutes leur église, mais sans clocher, car il leur est interdit d'en construire¹⁷¹.

Les femmes jouissent d'une grande liberté dans ce pays, car aucun homme n'a le droit de les battre, sous peine de châtement. Les jeunes filles sont également très libres : quand elles ont 16 ans, ni le père ni la mère ne peuvent leur interdire quoi que ce soit, ils n'ont plus rien à leur dire dans aucun domaine, et si elles ont un prétendant, il peut les voir quand il veut sans rien dire à personne¹⁷². Bientôt notre général de marine entreprit une

lutttes intestines. Un conseil réuni pour l'organisation de l'Eglise ainsi que le Grand Réveil des années 1740 font augmenter le nombre de fidèles. Il y a en 1750 132 communautés baptistes. En 1764, elles obtiennent une charte pour fonder le Rhode Island College à Providence, ancêtre de la Brown University.

¹⁶⁵ Les Juifs ont dans les colonies américaines un statut plus enviable que celui des catholiques : la loi votée par le Parlement britannique en 1740 pour faciliter la naturalisation des étrangers installés dans les colonies les concerne mais en exclut les catholiques. Peu nombreux, ils représentent 1% de la population à la veille de la guerre d'indépendance. Ces 2000 Juifs fréquentent cinq grandes synagogues à Philadelphie, New York, Newport, Charleston et Savannah.

¹⁶⁶ Ndt : la graphie allemande *harianer* ne fait pas de doute.

Selon toute vraisemblance, ce « harianer » renvoie à « Ariens », plusieurs sectes protestantes ayant remis au goût du jour un débat pourtant clos par l'Eglise primitive sur la nature humaine ou divine de Jésus-Christ.

¹⁶⁷ Les presbytériens, attachés à une organisation pyramidale de leur Eglise en conseils à plusieurs niveaux, qui les distingue de l'anglicanisme et des puritains, sont peu nombreux et partagent même leurs lieux de culte avec d'autres sensibilités protestantes. De graves conflits de doctrine et d'autres portant sur la formation des ministres du culte déchirent les presbytériens qui sont divisés en deux groupes, les orthodoxes à Philadelphie et les piétistes à New York. Ces deux synodes rivaux sont finalement réunis en 1758, alors que la version piétiste semble l'emporter parmi les presbytériens.

¹⁶⁸ Il faut lire ici "Frères moraves", « Herrnhutter » en allemand, du nom de la seigneurie du comte de Zinzendorf leur leader. Il s'agit d'une communauté de piétistes qui attachent une grande importance au culte et au chant. Trois communautés de Frères moraves existent dans les Treize Colonies : Bethlehem et Nazareth en Pennsylvanie et Wachovia en Caroline du Nord. D'après Van Ruymbeke (Bertrand), *L'Amérique avant les Etats-Unis. Une histoire de l'Amérique anglaise (1497-1776)*, Paris, Flammarion, 2013, p.334. Ils sont 3000 en 1775. L'histoire américaine en a gardé le souvenir de missionnaires ayant converti beaucoup d'Indiens au christianisme. En revanche, leur ambition de réunir toutes les sectes protestantes fut un échec.

¹⁶⁹Apparus dans les colonies américaines en 1671, faisant scission des églises baptistes du Rhode Island, les baptistes du 7^e jour observent leur jour du Seigneur du vendredi soir au samedi, comme un sabbat chrétien, et sont très présents en Pennsylvanie.

¹⁷⁰La fraternité maçonnique n'est donc pas vécue comme concurrente aux religions, mais ici apparemment complémentaire.

¹⁷¹ Ce passage est repris et développé au feuillet 128. Cf. note proposée ci-dessous.

¹⁷² La liberté relative dont jouissent les jeunes gens, et en particulier les jeunes filles est un sujet qui a retenu l'attention de tous les auteurs de journaux intéressés par les mœurs américaines. Flohr rejoint ici les nombreux témoignages laissés par des officiers du corps de Rochambeau (Alexandre Berthier, Ségur, Clermont de Crèvecoeur, et d'autres) qui ont eu l'occasion, eux, de faire la connaissance de jeunes filles américaines, le plus souvent de Virginie, et d'entretenir des relations avec celles qui « en général beaucoup plus libres de leurs manières que nos Françaises, n'en sont pas moins sages » (Du Perron de Revel, in *Journal particulier d'une campagne aux Indes Occidentales (1781-1782)*, in Bodinier Gilbert, *Les officiers de l'armée royale, combattants de la guerre d'indépendance des Etats-Unis de Yorktown à l'An II*, SHAT, Château de Vincennes, 1983, p. 204). Elles sont tout à fait libres de fréquenter leurs prétendants, toutefois, ces relations restent en général platoniques, circonscrites à la pratique curieuse (pour les

sortie et fit une belle prise : 4 navires chargés de Gabonais¹⁷³ parmi lesquels il y avait plus de femmes que d'hommes et qui étaient amenés comme prisonniers à Newport etc. Quant aux bateaux, le général les fit rentrer à Newport, sauf un, qu'ils incendièrent,

21.

car ils ne voyaient pas en quoi il pouvait leur servir, alors que les 3 autres étaient en bon état, ainsi on s'en appropriâ. Les gens qui étaient sur le vieux bateau préférèrent mourir que de se porter prisonniers ! Là-dessus on les emmena de force, sauf quelques maures qui malheureusement coulèrent avec leur bateau¹⁷⁴.

Le 20 août, arrivèrent d'Albanie 20 chefs de tribus sauvages, parmi lesquels il y avait un roi ! Ces sauvages étaient envoyés depuis l'Albanie par 4 de leurs tribus pour se renseigner quant à notre arrivée afin de nous proposer leur alliance. Notre général les fit venir à lui par l'intermédiaire d'un interprète natif du Canada qui parlait bien le français et d'un allemand originaire du Palatinat¹⁷⁵, et ces deux interprètes savaient la langue des sauvages aussi bien que leur langue maternelle¹⁷⁶. Ils adressèrent les paroles suivantes à

officiers français concernés) du *bondelage* qui est « d'après la permission accordée par les parents de s'enfermer seuls dans une chambre avec la jeune fille, de lui prodiguer des caresses tendres, mais de lui réserver celles que le mariage seul à droit de permettre », Clermont-Crèvecœur, *Journal des guerres faites en Amérique pendant les années 1780, 1781-1782, 1783*, p. 69-70, in Bodinier, *op. cit.*, p. 205.

¹⁷³ Flohr évoque ici des populations issues de la vallée du Gabon. Ce cours d'eau est présenté dans les dictionnaires géographiques de l'époque comme prenant sa source au Bénin et se jetant dans le golfe de Guinée.

¹⁷⁴ Flohr fait référence à une opération navale conçue pour intercepter des renforts anglais destinés à soutenir Arnold. Elle se déroule en Virginie sous les ordres du Capitaine Le Gardeur de Tilly qui est à la tête de trois navires (le vaisseau de ligne l'Eveillée, la frégate La Surveillante et La Gentille). Cette opération aboutit à la capture du Romulus, une frégate de 44 canons et d'une dizaine de transports. Vicomte de Noailles, *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis (1778-1783)*, 2nd édition, Libr. académique Perrin et cie, Paris 1903, p. 206 (cote 108-272 a la médiathèque).

¹⁷⁵ 3000 Palatins étaient arrivés à New York en 1710, et furent envoyés s'installer au contact des Indiens. Laisant derrière eux 400 femmes et enfants à New York, 2000 colons originaires du Palatinat, sous la conduite de Johann Conrad Weiser, migrèrent vers Schoharie, où les Indiens les laissèrent s'installer sur des terres. Ils y fondèrent la ville de Rhinebeck-on-the-Hudson et plusieurs villages le long de la rivière Schoharie. Le fils de Conrad Wieser a vécu parmi les Mohawks et a appris leur langage, servant de médiateur, de *go-between* entre les colons et les Indiens. Mais les Palatins décidèrent, suite à des conflits avec le gouverneur de New York et les propriétaires de leurs terres, de migrer vers la Pennsylvanie en descendant la rivière Susquehanna en 1728. Ces Palatins dont parle Flohr sont habitués à jouer le rôle de médiateurs entre les colons et les Indiens ; ce sont probablement les descendants des migrants qui quittèrent New York pour fonder Tulpehocken en Pennsylvanie. On estime à 50 000 le nombre de Palatins installés dans ce comté de l'intérieur des terres de Pennsylvanie au milieu du XVIII^e siècle. D'après Huebener (Theodor), *The Germans in America*, Philadelphie & New York, Chilton Company, 1962, p. 25.

¹⁷⁶ La réception de cette délégation indienne par Rochambeau est un épisode repris dans les différents journaux laissés par les officiers. Il s'agit d'une délégation envoyée par le Gouverneur de la colonie de New York, Schuyler, à Rochambeau. Ils sont chargés par les autorités américaines d'affermir l'alliance entre ces tribus et les États-Unis en leur prouvant l'existence d'une alliance avec la France, à laquelle ces Indiens des Six-Nations sont restés attachés après la perte du Canada. L'alliance des tribus indiennes aux frontières constitue un enjeu de taille dans tout conflit en Amérique du Nord. La confédération indienne des Six-Nations, alliés traditionnels des Anglais, sont d'ailleurs écrasés par le Général américain Sullivan en 1779. Selon Evelyn Acomb, l'éditrice du Journal du Baron de Cloisen, il s'agit de 13 membres de la tribu Oneida et de 5 Caughnawagas, venant de la région de Sault-Saint-Louis, qui étaient alliés à la France avant 1763. Ces

notre général Ch. Lagagix¹⁷⁷, qui veulent dire : Oh mon père ! Que devons-nous faire, nous qui sommes bien intentionnés à votre égard dans la présente guerre, nous vous promettons de vous aider dans ce pays : nous voyons d'un mauvais œil que certaines de nos tribus soient du côté des Anglais, mais il est vrai que les Anglais ont du si bon rhum et du si bon ratafia, ils nous donnent aussi de la poudre et du plomb pour pouvoir chasser, et si donc ils ne se sentaient pas aussi bien chez eux pour ces raisons, ils viendraient ici. Notre général leur répondit que son roi

22.

les remerciait et qu'il ne voulait pas qu'ils manquassent de rhum etc. Il leur offrit aussitôt quelques médaillons portant l'effigie du roi et les armes de la France¹⁷⁸ : ils les baisèrent et les mirent autour du cou ; il leur offrit aussi quelques sabres et de belles étoffes blanches, ainsi que de la peinture rouge pour se farder le visage et tout le corps etc.

On leur attribua aussi une maison où ils purent séjourner.

L'habillement de ces sauvages était qu'ils étaient tout nus à part un pagne en écorce d'arbres tressée qui les enveloppait et qui était enduit de toutes sortes de couleurs, aux pieds ils avaient des peaux de cerf ou de chevreuil au lieu de chaussures¹⁷⁹. Leur langue : quand ils parlaient entre eux, c'était comme si des oies cancaniaient entre elles. Tout soldat a pu les voir quotidiennement en ville et à l'extérieur de la ville, et quotidiennement à midi on les amenait à la parade pour les¹⁸⁰ voir défilé¹⁸¹. On leur a aussi offert toutes sortes de divertissements, notamment de la musique et du théâtre, et c'était étonnant de voir leur comportement ; moi-même j'étais saisi plusieurs fois d'étonnement, particulièrement la première fois que je les vis danser à leur manière au son de leur musique sauvage dans le théâtre construit en planches¹⁸² !

19 ou 20 indiens sont accompagnés par deux interprètes dont l'un est Allemand (Flohr l'a apparemment rencontré). Il s'agit certainement d'un dénommé Frey que Closen décrit aussi, originaire de Schwetzingen dans le Palatinat, un « tailleur », ayant vécu avec les Indiens depuis 1758, et qui connaît l'Anglais (Closen, op. cit., p. 38-39).

¹⁷⁷ Le Chef « Lagagix » mentionné par Flohr comme l'interlocuteur entre Rochambeau et la délégation est vraisemblablement le Colonel Louis, ou chef Louis, hostile aux Anglais, et ayant reçu ce rang sur décision du Congrès. [Gallatin, « with Rochambeau at Newport », *Franco-American Review*, I 5, 1937, p. 333].

¹⁷⁸ Image : BOIZOT Simon Louis, *Louis XVI*, profil de médaille, dessin, 18^e siècle, Blérancourt, musée franco-américain du château de Blérancourt. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CPicZ.aspx?E=2C6NU0P6F17C>

¹⁷⁹ Image : Anonyme, *Sauvages de l'Amérique*, estampe, 1^{ère} moitié XIX^e siècle.

Lien Joconde :

http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr?ACTION=RETROUVER&FIELD_98=TOUT&VALUE_98=indien&NUMBER=75&GRP=2&REQ=%28%28indien%29%20%3aTOUT%20%29&USRNAME=nobody&USRPWD=4%24%2534P&SPEC=5&SYN=1&IMLY=&MAX1=1&MAX2=1&MAX3=100&DOM=All

¹⁸⁰ ndt : la formulation en allemand est ambiguë ; une variante possible est « pour qu'ils voient le défilé ».

¹⁸¹ Les divertissements aux armées étaient le plus souvent constitués par le jeu, la boisson et les filles (tous trois condamnés par la hiérarchie, mais pratiqués de fait). Cependant d'autres divertissements pouvaient être proposés aux soldats, comme le théâtre, lieu de socialisation important. Ici, la vue des indiens constitue un autre de ces moments de délasserment.

¹⁸² Il s'agit d'un théâtre de campagne, démontable. On peut supposer que ce dernier se résumait à une estrade surélevée. Image : Gabriel Jacques de Saint-Aubin, *Danse d'Indiens*, dessin, XVIII^e siècle.

23.

L'un d'entre eux avait un tout petit tambour en bois confectionné grossièrement, et frappait à l'aide d'une mailloche un rythme étrange, alors que les autres dansaient de manière étonnante sur place, tout nus, sauf les peaux de bêtes qu'ils portaient aux jambes et qui montaient jusqu'aux genoux, au-dessus de leurs genoux les cuisses étaient nues, tout comme leur torse, ils avaient ceint des pagnes en écorce d'arbres tressée pour cacher les parties honteuses : tout leur corps était peint de multiples couleurs, leur cheveux étaient teints en rouge et ornés de toutes sortes de plumes etc.¹⁸³.

Dès qu'ils eurent dansé environ une heure, certains d'entre eux se fardèrent avec d'autres couleurs et se mirent toutes sortes d'anneaux dans le nez et les oreilles. Ils avaient au bout du nez 2 ou 3 trous pour y fixer les anneaux, leurs oreilles étaient tailladées en trois parties dont chacune portait un anneau¹⁸⁴.

Ils ne se servaient pas non plus de chaises mais étaient tout le temps assis par terre. Ils ont également des mœurs étonnantes dans leur pays ! Quand ils sont vieux et qu'ils ne

Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CPicZ.aspx?E=2C6NU0BBYTU2>

¹⁸³ Texte extrait de Volney (Constantin François), *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, suivi d'éclaircissements sur la Floride, sur la colonie Française au Scioto, sur quelques colonies Canadiennes et sur les Sauvages, enrichi de quatre Planches gravées, dont deux Cartes Géographiques et une coupe figurée de la chute de Niagara*, t. 2, Paris, chez Courcier et Dentu, an XII – 1803. [MALRAUX : ANC 97351]

p. 423-424 : « Imaginez des corps presque nus, bronzés par le soleil et le grand air, reluisans de graisse et de fumée ; la tête nue, de gros cheveux noirs, lisses, droits et plats ; le visage masqué de noir, de bleu et de rouge, par compartimens ronds, quarrés, lozanges ; une narine percée pour porter un gros anneau de cuivre ou d'argent ; des pendeloques à trois étages tombant des oreilles sur les épaules, par des trous à passer le doigt ; un petit tablier quarré couvrant le pubis, un autre couvrant le coccyx, tous deux attachés par une ceinture de ruban ou de corde ; les cuisses et les jambes tantôt nues, tantôt garnies d'une longue guêtre d'étoffe ; un chausson de peau fumée au pieds ; dans certains cas, une chemise à manches larges et courtes, bariolée ou chinée de bleu, de blanc, flottante sur les cuisses : par-dessus une couverture de laine ou un morceau de drap quarré jeté sur une épaule, et noué sous le menton ou sous l'autre aisselle : s'il y a prétention de parure pour guerre ou pour fête, les cheveux sont tressés, et les tresses garnies de plumes, d'herbes, de fleurs, même d'osselets : les guerriers portent autour de l'avant-bras, de larges colliers de cuivre ou d'argent, ressemblans aux colliers de nos chiens, et autour de la tête des diadèmes formés de boucles d'argent et de verroterie : à la main, la pipe ou le couteau, ou le casse-tête, et le petit miroir de toilette dont tout Sauvage use avec plus de coquetterie pour admirer *tant de charmes*, que la plus coquette petite maîtresse de Paris. Les femmes un peu plus couvertes sur les hanches, diffèrent encore des hommes, en ce qu'elles portent, presque sans cesse, un ou deux enfans sur le dos, dans une espèce de sac, dont les bouts se nouent sur leur front. Qui a vu des Bohémiennes et des Bohémiens, a des idées très-rapprochées de cet attirail ».

¹⁸⁴ Texte extrait de Long (John), *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale, renfermant des détails curieux sur les mœurs, usages, cérémonies religieuses, le système militaire, &c. des Cahnuagas, des Indiens des Cinq & Six Nations, Mohawks, Connecedagas, Iroquois, &c. des Indiens Chippeways, & autres Sauvages de divers tribus, sur leurs langues, les pays qu'ils habitent, ainsi que sur le commerce des pelleteries & fourrures qui se fait chez ces peuples, avec un état exact des postes situés sur le Fleuve S. Laurent, le Lac Ontario, &c. &c., par J. Long, trafiquant, & interprète de langues Indiennes, traduits de l'Anglois par J.B.L.J. Billecocq, citoyen Français, Paris, chez Prault et Fuchs, an II. [Malraux : ANC 99061]*

p. 202-203 : « Les Indiens attachent beaucoup de vanité à avoir les oreilles grandes et le plus larges qu'il est possible, ce qui les expose à les avoir souvent arrachées. Il leur est très ordinaire de les perdre dans leurs orgies ; mais quand elles ne sont que déchirées, ils les coupent à raze avec un couteau, recousent ensemble les parties avec une aiguille & du nerf de daim, & après des sueurs abondantes qu'ils se procurent dans un bain, ils reprennent leurs activités habituelles ».

peuvent plus aller à la chasse, les congénères les enterrent vivants, debout, et allument un feu sur leur tête et toute la tribu danse autour au son d'une musique produite par un petit tambour ;

24.

quand ils se marient, le mari offre à la femme le pied d'une pièce de gibier, et la femme donne au mari une poignée de plantes sauvages au lieu de pain : cela signifie que le mari a en charge la viande et la femme le pain.

Je rendis quelquefois visite à l'interprète allemand que j'avais rencontré fortuitement au cabaret, et qui, m'entendant parler allemand avec mes camarades, s'était mêlé à notre conversation et nous raconta comment il était arrivé là, nous disant qu'il était du Palatinat et que son père avait émigré en Amérique et l'avait emmené, petit garçon, et que comme il était mort, il s'était, lui, ainsi retrouvé parmi les sauvages – et que cela faisait à présent 23 ans qu'il était chez eux et qu'il comptait y rester¹⁸⁵.

Ces sauvages changent de place chaque vendredi. Ils ont eux aussi leurs cultes et leurs sacrifices, et disent que Dieu est pour eux un homme bienveillant, mais qu'ils devaient faire des sacrifices au diable afin qu'il leur reste favorable. Ils ont une fête sacrificielle une fois par an ! Ils amassent du bois et se réunissent avec leur prêtre, allument le feu et dansent autour en poussant des cris effroyables ! Leur prêtre fracasse alors la tête de l'un d'eux avec la hache de guerre. Voyant cela, les autres accourent et, ensemble, le jettent sur le feu, c'est là leur sacrifice etc.

Au moment de partir ils furent accompagnés par les Américains jusque dans leur pays. Au printemps suivant ils étaient chez les Anglais et firent de tels ravages que la vie devint impossible près de la frontière.

25.

Bien qu'il leur fût interdit de tuer des Français, il n'y eut pas de pardon lorsqu'ils en attrapaient un : car quand ils étaient tués on ne pouvait plus distinguer s'il s'agissait de Français ou d'Américains. Plus d'un Français et plus d'un Allemand périrent dans ces conditions par leur main.

Quand ils pouvaient faire prisonnier un officier américain, ils l'attachaient à un arbre, le dépouillaient entièrement de ses vêtements et transperçaient son corps avec des pieux pointus ou des couteaux, et quand ils voyaient qu'il allait rendre l'âme, ils prenaient de la paille ou toutes sortes d'autres choses dans lesquelles ils l'enveloppaient avant d'y mettre le feu et de le brûler encore vivant.

Le 6 mars, nous fournissions encore un détachement pour embarquer parce que l'amiral voulait entreprendre une sortie jusqu'à la Baie de Chesapeake¹⁸⁶. Le général des Anglais, Arnold¹⁸⁷, y traitait en effet de façon fort barbare les habitants qu'ils pendaient tout vifs.

¹⁸⁵ Voir plus haut la note sur les Palatins et sur leur rôle de « *go-between* ».

¹⁸⁶ L'amiral en question n'est plus de Ternay mais le Chevalier Destouches, commandant par intérim de l'escadre de Newport. Destouches voulait en effet monter une expédition (avec l'accord de Washington et Rochambeau) pour porter assistance à Lafayette envoyé par Washington en Virginie afin de faire face à

Ce détachement se composait de 18 hommes de chaque compagnie de tous les régiments ainsi que de la compagnie des grenadiers du régiment Soissonnois¹⁸⁸. Ainsi que

26.

de la compagnie des chasseurs du Royal Deux-Ponts, qui furent embarqués sur le navire de guerre La Provence; les grenadiers du Soissonnois embarquèrent sur le navire de guerre Conquérant. Cette sortie coûta la vie à beaucoup d'hommes. Quand notre flotte arriva près de la baie de Chesapeake elle était bien décidée à débarquer et à s'opposer au Général Arnold. Mais comme l'escadre anglaise naviguait aussi dans ces eaux notre plan ne put être exécuté, car nous fûmes rattrapés par la flotte anglaise, que nous rencontrâmes au bout de quelques jours et contre laquelle nous eûmes à nous battre, ce qui arriva vers midi. Ce fut perdu des deux côtés, et personne ne savait plus où il avait la tête, car nos navires et ceux des Anglais étaient si entremêlés, que personne ne reconnaissait plus l'autre et n'arrivait plus à distinguer si c'était un ami ou un ennemi¹⁸⁹. Lors de cette bataille la Compagnie des grenadiers du Régiment Soissonnois connut les plus grandes difficultés, au point qu'en 5-6 minutes elle perdit 52 hommes, sans compter les pertes antérieures. Ce dont il ne faut pas s'étonner, puisque les navires étaient si rapprochés que les tirs de la petite artillerie

illustrations

26(ter).

suffisaient pour nous atteindre réciproquement¹⁹⁰. L'escadre française elle se composait de 11 navires. L'anglaise se composait de 13 navires. Dès la fin de cette bataille¹⁹¹ chaque escadre, fort endommagée, se rendit dans son port.

Benedict Arnold. Environ 1 600 soldats français devaient débarquer en Virginie, en partant de Newport, sous l'égide de Destouches et de la flotte. Les troupes ne pourront débarquer à cause de la rencontre fortuite des flottes françaises et anglaises près du Cap-Henry, et de la bataille qui s'ensuivit (dont parle Flohr à la page suivante).

¹⁸⁷ Ce « général des Anglais », Benedict Arnold, ne jouit pas de titre depuis très longtemps. Voir plus loin la note consacrée à sa biographie.

¹⁸⁸ Les compagnies de grenadiers sont des compagnies de première ligne. Armées de grenades, ces hommes avaient pour rôle de créer et d'exploiter les brèches lors des assauts d'un siège. Ils progressaient donc en avant du reste des assaillants. Avec les guerres de la Révolution et de l'Empire, les sièges se faisant plus rares, les grenadiers sont devenus des troupes d'élite au sein de l'infanterie.

¹⁸⁹ Les batailles navales se déroulaient traditionnellement en ligne, les deux camps alignant leurs navires, puis se canonnant mutuellement. C'est ce qui se produisit à Chesapeake. Les tirs d'artillerie dégagant une très importante quantité de fumée, il est possible que Flohr ait eu du mal à distinguer les navires.

¹⁹⁰ Les vaisseaux de ligne possédaient des pièces d'artillerie de différents calibres et de différentes portées. Ainsi, plus les navires étaient rapprochés, plus le nombre de canons utilisables était important.

¹⁹¹ On nomme cet affrontement bataille du Cap-Henry ou bien Première Bataille de Chesapeake (car il faut la distinguer de la deuxième bataille de Chesapeake qui date du 5 septembre 1781, combat naval de plus grande envergure, et victoire française de bien plus grande portée). La bataille du Cap-Henry implique

A l'approche du printemps vint également le général Washington¹⁹² de l'armée américaine, à qui l'on rendit beaucoup d'honneurs. Il venait pour la première fois nous rendre visite. Son uniforme se composait d'un habit bleu foncé avec des épaulettes et des parements jaune cuir, et d'un très grand chapeau¹⁹³. En même temps il inspecta aussi les régiments de milices du pays qui étaient stationnés sur l'île.

A l'approche du printemps, nous fournissions encore un détachement pour la flotte, mais qui ne sortit pas en mer, parce que l'amiral Monsieur Derner¹⁹⁴, qui peu avant avait

selon Léonard Lapeyrouse de Bonfils (*Histoire de la marine française*, volume 3, Paris, Dentu, 1845), 8 navires de lignes et quatre frégates dont le London armé de 90 canons du côté anglais, pour 7 navires de ligne et quatre frégates côté français. Le combat se termine sans réel vainqueur, bien que la flotte anglaise laisse la mer à l'ennemi après un combat très bien mené de la part de Destouches. L'objectif final de l'expédition n'est cependant pas atteint car les troupes destinées au débarquement sont obligées de retourner à Newport avec la flotte sans pouvoir assister Lafayette dans sa lutte contre Arnold

¹⁹² Georges Washington est alors général en chef des forces continentales (ou américaines). Né le 22 février 1732 dans le comté de Westmoreland en Virginie, dans une famille de planteurs de moyenne importance. Georges Washington est un jeune homme habile, physiquement imposant qui a reçu une éducation correcte. Grâce à des relations familiales, il se fait nommer Major dans la Milice de Virginie en février 1753, il est en charge de l'un des quatre districts de la colonie. Il est directement impliqué dans le déclenchement de la guerre de Sept Ans en Amérique (*French and Indian War*), dans un épisode controversé où il est accusé d'avoir assassiné un officier français au cours d'une embuscade, avant la déclaration de guerre. En 1754, il est fait prisonnier par les Français lors de la prise du Fort Necessity. En 1755, il participe à l'expédition Braddock où il s'illustre tout particulièrement en organisant la retraite des forces britanniques. En 1755, il est nommé Colonel par le gouverneur de la colonie royale de Virginie, et commandant de la milice de Virginie. Il quitte son poste en 1758 et retourne à Mount Vernon, la ferme familiale, se marie en 1759 avec Martha Custis, et devient grâce à ce mariage l'un des plus riches planteurs de Virginie, mène une vie paisible en tant que personnalité politique et sociale de haut rang. Patriote notoire, il est le seul avec l'expérience et le prestige militaire suffisant pour prendre la tête des troupes américaines face aux Anglais. Même s'il essuie de sérieux revers face aux troupes britanniques (bataille de Brooklyn, de Brandywine, Germantown, etc.) il parvient à préserver son armée de la destruction et à insuffler espoir et détermination au Congrès et aux troupes (Bataille de Trenton, Princeton). Comme le fait remarquer Flohr quelques pages plus loin, la stature, le leadership de Washington sont très respectés, par ses troupes, mais aussi par les Anglais, comme par les Français. En 1780, Washington campe aux alentours de New York qui est fermement tenue par les Britanniques, et attend avec impatience les renforts français pour s'engager dans une nouvelle campagne. John R. Alden, *Washington, a biography*, Southern Biographies, LSU Press, 1996.

Image : Anonyme, *George Washington*, estampe, fin XVIII^e siècle.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=172&FP=840727&E=2K1KTSJNQT6BU&SID=2K1KTSJNQT6BU&New=T&Pic=134&SubE=2C6NU0KRRJJK>

¹⁹³ Image : Samuel King, *Portrait de George Washington en costume de général américain*, huile sur toile, fin XVIII^e siècle, Blérancourt, musée franco-américain de Blérancourt.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=172&FP=840727&E=2K1KTSJNQT6BU&SID=2K1KTSJNQT6BU&New=T&Pic=40&SubE=2C6NU0H5LKAQ>

¹⁹⁴ Il s'agit de de Ternay et non « Derner » : Charles-Henri-Louis d'Arsac de Ternay, dit le « chevalier de Ternay » est né près de Loudun en 1723. Garde de la marine en 1738 et capitaine de vaisseau en 1761, il devient chef d'escadre en 1771. Il commande le Saint-Esprit dans l'escadre d'Orvilliers, le Duc de Bourgogne, et l'escadre transportant le corps expéditionnaire de Rochambeau. « Le corps français lui rendra la justice de dire qu'il était impossible de conduire un convoi avec plus de vigilance et d'habileté qu'il n'a mené le sien à Newport » (Rochambeau). L'amiral de Ternay meurt le 15 décembre 1780, ses restes sont déposés dans un cimetière, au milieu de la ville de Newport. « Il y a quelques années, le marquis de Noailles, ministre de France aux Etats-Unis, a fait mettre dans l'Eglise (méthodiste, je crois) attendant au cimetière, une plaque commémorative en marbre », note le Vicomte de Noailles, dans *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis (1778-1783)*, Libr. académique Perrin et cie, Paris 1903, 2nd édition, p. 109.

été nommé sur terre, était mort et avait été enterré au cimetière de la nouvelle église réformée selon le règlement et une ordonnance royale.

Peu après, on nous communiqua que le général Arnold¹⁹⁵ sévissait en barbare¹⁹⁶ dans la province de Virginie, qu'il y sacrifiait des maisons et des fermes avant de disparaître avec la troupe de voyous qu'il avait rassemblés et qui avaient commis des actes de barbarie dans la population, ce que nous vîmes plus tard de nos propres yeux. Ils clouaient les femmes par les mains et les pieds, les bras écartés et ils avaient écorché vifs les hommes. L'ordre était donné de nous préparer à marcher en direction de la Virginie.

27.

Nom des navires français à la bataille de la Baie de Chesapeake, le 6 mars 1781¹⁹⁷

Noms des navires de guerre	Canons
Duc de Bourgogne	80
Neptune	80
Conquerant	80
Leveillier	64
La Provence	64
Jasson	64
L'Ardant	64

¹⁹⁵ Ce « général des Anglais » est Benedict Arnold. Sa biographie se trouve dans une note ci-après.

Image : Anonyme, *Der Americanische Gener. Arnold*, estampe, fin XVIIIe siècle. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b85395650.r=benedict+arnold.langFR>

¹⁹⁶ Dans un contexte de guerre psychologique, il est important et commode de rejeter la barbarie dans l'autre camp alors qu'elle est en réalité partagée par tous les belligérants. Les Américains s'appuient sur des citoyens organisés en milices et déterminées à défendre leur territoire. Depuis 1777, le commandement britannique est traversé par des dissensions que l'éloignement de la métropole renforce, notamment sur le choix de mener une guerre de « gentlemen » ou d'usure. Lee (Wayne E.), *Barbarians and Brothers : Anglo-American Warfare (1500-1865)*, Oxford, OUP, 2011, explique la coexistence de violence extrême (« *frightfulness* ») et de retenue par la double perception d'un ennemi à la fois « frère » et un « barbare ». L'escalade de la violence est souvent due à un choc culturel face au mépris des usages de la guerre par les ennemis, et à la volonté de représailles à la hauteur des faits subis. Les représailles violentes consécutives à l'invasion britannique sont jugées légitimes par les milices. C'est le cas en Caroline du Nord entre 1780 et 1782, la nature de la guerre change, comme le montre le même Lee (Wayne E.), *Crowds and Soldiers in Revolutionary North Carolina : The Culture of Violence in Riot and War*, Gainesville, University Press of Florida, 2001. Cette violence déchaînée gagne à la fois ceux qui la subissent et ceux qui l'infligent, transgressant leurs propres conventions militaires et morales. Cependant, on cherche à la contenir des deux côtés, la discipline et la modération étant prônées à la fois par George Washington côté américain, et par les frères Howe du côté anglais.

¹⁹⁷ Cette première bataille de la Baie de Chesapeake (qu'il faut distinguer de la deuxième du 5 septembre 1781 qui oppose De Grasse à Graves) a lieu le 16 mars et non le 6. Il doit s'agir d'une simple erreur de copie puisque Flohr indique que c'est le 6 mars que « nous fournissons encore un détachement pour embarquer » (p. 25).

Fantasque	22
Romullus	54
Fregaten	
Lamazon	54
Surveillant	34
Corssairs	
Le Guepe	18

28.

Nom des navires anglais à la bataille de la Baie de Chesapeake, le 6 mars 1781

Noms des navires de guerre	Canons
London	
Royal Oack	
Robur	
Bedfort	
Europa	
America	
Prudent	
Adamant	
Fregaten	
Robeck	
Irris	
Medée	

29.

En ce qui concerne les victuailles des blancs, elles nous convenaient bien, mais pour ce qui est du pain, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux car il est à base de maïs, mais il est

préparé de façon si spéciale qu'il est tout à fait agréable à manger¹⁹⁸. Sinon c'est le règne du café, du thé et du chocolat, qui sont très répandus dans toute la population.

Ici on ne voit pas non plus d'homme blanc travailler, tous leurs travaux sont faits par les maures. De même on ne voit pas de différence entre riches et pauvres : tous les habitants sont riches et aisés, ce qui m'a souvent étonné, ne sachant d'où ils tiraient leur richesse étant donné qu'ils ne travaillaient pas.

D'un côté il ne faut pas s'en étonner, car le pays est à peine habité et la plupart des terres n'ont pas de propriétaire. Dès qu'on sort d'une ville ou d'un village on ne rencontre plus de maisons, tout est recouvert de forêt, et de temps en temps il y a un domaine, que l'on nomme plantation dans leur langue, et les gens qui y habitent sont appelés gentlemen ce qui équivaut aux gentilshommes en Europe. Mais avec un train de vie plus élevé. Le moindre de ces gentlemen a jusqu'à 30, 40, 50 maures et plus, jusqu'à 80, 90, 100, 200, et ces maures sont achetés et revendus dans les plantations comme le bétail, et d'ailleurs on en fait un grand commerce dans tout le pays¹⁹⁹.

Ces gentlemen n'ont pour la plupart pas de titre de propriété pour leurs possessions, car il suffit qu'ils disent

illustrations

32.

que ça leur appartient, et déjà ça leur appartient, car personne ne le leur conteste parce que ce n'est à personne²⁰⁰.

¹⁹⁸ Cultigène mésoaméricain qui a son origine autour de Mexico, le maïs se répand en Amérique du Nord suite à des migrations amérindiennes, si bien qu'à l'époque des Grandes Découvertes, le maïs est cultivé des Andes au sud du Canada. Les premiers colons anglo-saxons s'installant sur la côte atlantique doivent leur survie au maïs que les Indiens leur apprennent à transformer en pain, en bouillie, en galettes à frire. Le maïs est panifiable, ce qui aux yeux des Européens, notamment des Français, qui ne jurent que par les céréales ou le pain, le rend acceptable.

¹⁹⁹ Image : John Gabriel Stedman, *Group of Negroes, as imported to be sold for Slaves*, estampe, Londres, The British Museum. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=52&FP=869685&E=2K1KTSJNQ3AP9&SID=2K1KTSJNQ3AP9&New=T&Pic=27&SubE=2C6NU0IYQSS>

Cf. Notice « La population américaine ».

²⁰⁰ Quoique l'accession à la propriété soit une cause majeure pour l'émigration en Amérique et qu'il soit plus facile pour les classes inférieures d'obtenir un lopin de terre là qu'en Europe, cette assertion de Flohr est un bel exemple de l'attrait que peut représenter l'émigration, mais aussi et surtout un mythe tenace aux yeux des étrangers. La majorité des terres sur l'île de Newport devait ainsi être occupée, peut-être sans titre de propriété. Mais il n'en reste pas moins que la propriété est un point conflictuel. Elle est plus ou moins inégalement répartie selon les colonies. A la fin du XVIII^e siècle, le front pionnier a reculé très loin des côtes, assez variablement selon les colonies il est vrai, mais il exerce toujours une attraction forte sur les migrants, sur les pauvres, mais aussi sur les riches propriétaires fonciers de l'époque. L'accès à la propriété dans l'ouest est cependant sujet à d'importantes limitations, d'abord législatives, l'accès à ces lots étant sous la juridiction des différentes colonies ayant propriété souvent hypothétique des terres. Après la guerre, un grand nombre de vétérans se voient, par exemple, offrir des terres à l'ouest en guise de rémunération pour leur service (et la difficulté à honorer cet engagement prouve bien que l'accès à la propriété est difficile). Les colonies, puis les États, garantissent aussi beaucoup de titres de propriété aux personnalités politiques influentes (comme Washington en Virginie Occidentale). L'installation dans

On ne constate pas non plus de changement dans leur habillement : le dimanche comme les jours de semaine ils sont habillés comme des gentilshommes²⁰¹ ; s'ils ont à faire un trajet d'une demi-heure seulement ils se mettent à cheval ou prennent le cabriolet, et les femmes montent à cheval aussi facilement que les hommes. Elles ont aussi l'avantage d'être les plus belles entre toutes, toutes nations étrangères confondues²⁰². De plus elles ne sont pas hautaines et parlent à tout le monde, riches ou pauvres. Avant de nous mettre en marche nous avons encore assisté à une exécution le 8 mai : il s'agissait d'un sous-officier d'artillerie qui avait poignardé son capitaine à cause d'une catin ! Sur ordre du roi il eut pour cela la main coupée et fut pendu etc.²⁰³.

Le 10 juin 1781, nous quittâmes Newport et fûmes embarqués sur de petites embarcations, et à 9 heures nous partîmes de Newport en direction de Providence qui est distante de 30 miles anglais de Newport.

La ville de Providence se trouve sur un fleuve qui connaît un beau trafic fluvial et qui se jette dans la mer près de Newport. Il y a sur une colline au-dessus de la ville aussi un beau collège. La ville se pare également d'un beau clocher neuf au milieu d'autres plus petits etc.

Là nous débarquâmes et montâmes notre camp à gauche de la ville. Nous y laissâmes un détachement ainsi que les malades. Parce que dans le collège était installé un hôpital²⁰⁴. Les autres s'en sont retournés à Newport. Ce détachement était sous les ordres du major Monsieur Deprez²⁰⁵

33.

et stationné à gauche du fleuve, près de la ville, où nous restâmes jusqu'au 19 juin, puis nous nous remîmes en route pour atteindre après 15 miles la maison Wassermann, un domaine, où nous montâmes notre camp.

l'ouest est ensuite très dangereuse car elle se fait au détriment des tribus indiennes qui occupent généralement ces territoires.

²⁰¹ Image : Anonyme, *Paravent de l'Indépendance* (détail), huile sur toile, entre 1781 et 1789, Blérancourt, musée franco-américain du château de Blérancourt. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=7&FP=903786&E=2K1KTSJNQDQDQ&SID=2K1KTSJNQDQDQ&New=T&Pic=3&SubE=2C6NU00T8S1H>

²⁰² Image : Nicolaus Hoffmann, *Royal Bavière, Nassau, Bouillon, Royal Deux-Ponts*, dessin, fin XVIII^e siècle. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=222&FP=875239&E=2K1KTSJNQ06DU&SID=2K1KTSJNQ06DU&New=T&Pic=16&SubE=2C6NU0H56RFP>

²⁰³ Lorsqu'un soldat était condamné à mort par la justice militaire, il était communément pendu et non fusillé. Si la pratique de la mutilation est plus rare, elle recèle néanmoins un sens symbolique fort puisqu'il s'agit de couper la main homicide.

²⁰⁴ Les hôpitaux militaires peuvent se diviser en deux catégories. D'une part les hôpitaux de campagne, administrant les premiers soins sur le front, et deuxièmement les hôpitaux de l'arrière, installés dans de vrais bâtiments, et prenant en charge les opérations lourdes et les convalescences. Le corps expéditionnaire de Rochambeau est, à ce titre, le mieux traité de l'Ancien Régime, puisqu'il possède près de 60 officiers de santé pour 6 000 hommes.

²⁰⁵ Le Major Deprez est un officier rattaché à l'état-major du régiment. Il est né en 1730 à Cranie. Tröss (Rudlf Karl), *Das Regiment Royal-Deux-Ponts, Gesammelte Beiträge zur Geschichte des Regiments*, Stadtverwaltung Zweibrücken im Juli 1983, p. 69.

Le 20, nous repartîmes de nouveau pour un trajet de 15 miles jusqu'à Plainfield, encore un beau domaine situé dans une belle contrée.

Le 21, encore 15 miles jusqu'à la petite ville de Windham.

Le 22, 16 miles jusqu'à Bolton, une petite ville près de la montagne.

Le 23, 11 miles jusqu'à Hartford, une assez grande ville sur un fleuve au trafic intense, ce pourquoi le commerce y est aussi très actif. Là nous étions au repos jusqu'au 27.

Le 27, nous reprîmes la route pour parcourir 12 miles jusqu'à Farmington, une petite ville près de la montagne. Dès que nous eûmes monté le camp et que la marche turque²⁰⁶ se fit entendre, les habitants vinrent en masse et on se demandait surpris et étonnés d'où étaient venus tous ces gens, vu que la journée nous n'avions aperçu que très peu de maisons pendant le trajet. Cet afflux des habitants se reproduisit chaque jour et dès que nous arrivâmes dans un autre camp nous étions aussitôt entourés d'Américains.

34.

Parmi eux on distinguait peu d'hommes, mais presque que des femmes : quand on voyait un homme dans la foule, c'était à coup sûr un homme âgé ou un invalide, car tous les hommes entre 14 et 60 ans devaient tous partir à la guerre.

C'est pourquoi les hommes vinrent grandement à manquer ici, car ils furent pour ainsi dire presque tous tués, les Anglais faisant alors de gros ravages parmi eux. Mais des femmes, il n'en manquait pas, et c'est ainsi qu'elles vinrent souvent dans notre camp pour débaucher des soldats, ce qui leur fut promptement défendu, si bien qu'elles durent rentrer bredouilles chez elles.

Le 28, nous levâmes derechef le camp pour un trajet de 13 miles jusqu'à Barronsthawern, une auberge au bord de la route. Nous montâmes notre camp juste à côté. Nous eûmes de nouveau la visite d'un grand nombre de jeunes femmes américaines qui restaient autour du camp, assises à cheval, on eût dit des ladies anglaises. Cet après-midi là, messieurs nos généraux ordonnèrent un bal en plein air, devant le camp, et y invitèrent les jeunes femmes américaines ; cela dura jusque tard dans la nuit, et c'était une joie de les voir danser et sauter aussi bien avec les soldats qu'avec les officiers etc.

35.

qui s'amusaient avec les jeunes filles anglaises.

Après quoi nous retournâmes à nos tentes pour dormir, quant aux jeunes filles elles s'en retournèrent toutes tristes chez elles etc.

²⁰⁶ La marche turque est un style de musique militaire inspiré des musiciens du corps des janissaires ottomans.

Le 29, nous repartîmes pour un trajet de 13 miles jusqu'à Breckneck, une petite ville près de la montagne dans une contrée magnifique, où les réjouissances furent encore plus grandes, à savoir des danses et des farandoles avec les charmantes jeunes filles américaines qui étaient de là. Toutes ces réjouissances avaient lieu en plein air.

Le 30, nous repartîmes pour un trajet de 13 miles jusqu'à Newtown, une petite ville ²⁰⁷; en cours de route nous passâmes par un beau bourg du nom de Gutbar qui fait en longueur 2 miles anglais. Nous montâmes le camp tout près de Newtown et nous avions là du repos, ce qui nous fit grand plaisir d'avoir le temps de nous amuser avec les jeunes filles.

Le 3, nous reprîmes la route pour un trajet de 16 miles jusqu'à Ridgbury, nous passâmes en cours de route par un bourg du nom de Danbury. Nous montâmes notre camp à proximité de Ridgbury, un grand domaine agricole, où nous eûmes beaucoup de visites.

Le 4, de nouveau 10 miles jusqu'au domaine de Bedford près du Fleuve du Nord²⁰⁸ et de New-York.

Le 5, nous avions 7 miles jusqu'à North-Castle.

36.

A North-Castel, une petite ville près de la montagne, nous avions du repos. Le 9, nous reprîmes la route pour 19 miles jusqu'à Phillipsburg, où nous avions encore du repos. Le 12, le général Washington de l'armée américaine nous passa en revue²⁰⁹. Son uniforme était bleu foncé, avec des rabats et parements jaune cuir, 2 épauettes en métal repoussé doré, ainsi qu'un grand chapeau etc.

Là nous étions au repos jusqu'au soir du 21, où nous fournissions un détachement de 2500 hommes, des Français et des Américains, qui marchâmes sur KönigsBritsch et Sandihock. Dès que nous nous approchâmes de KönigsBritsch et de Statten-Eyland, les Anglais s'aperçurent que des Français étaient en route ; ils vinrent aussitôt à notre rencontre et nous eûmes une assez violente attaque près de KönigsBrütsch et de Statten-Eyland²¹⁰. Le lendemain nous retournâmes à Phillipsburg.

²⁰⁷ Précisons au passage que Flohr ne mentionne pas le passage de la frontière entre le Rhode Island et le Connecticut, ici entre Breckneck et Newtown ; peut ne l'a-t-il pas perçu car, plus loin dans son récit, ce sont des étapes qu'il relève.

²⁰⁸ Le Fleuve du Nord, ou Nord Fluss, désigne le fleuve aujourd'hui connu sous le nom d'Hudson. Nord Fluss était le nom de ce fleuve aux yeux des Hollandais, premiers occupants de son estuaire. North River est cependant une désignation qui a perduré jusqu'à la fin du XIXème siècle.

²⁰⁹ *Cumberland*, huile sur toile, après 1795, New-York, The Metropolitan Museum of Art. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=2&FP=514489&E=2K1KTSJNNM2UJ&SID=2K1KTSJNNM2UJ&New=T&Pic=2&SubE=2C6NUOIXFRA4>

²¹⁰ Le « nous » employé ici par Flohr englobe l'ensemble de l'armée coalisée, pas uniquement le Royal-Deux-Ponts comme on pourrait le croire de prime abord. On peut se demander de quel incident parle Flohr. Selon Stephen Bonsal, dans *When the French were here : a narrative of the sejour of the French forces in America and their contribution to the Yorktown campaign, drawn from unpublished reports and letters of participants in the national archives of France and the MS Division of the Library of Congress*, Doubleday-Doran, New York, 1945, p. 107 : « *this little encounter, which was evidently not regarded as auspicious by the french, was the only clash that took place on the long march from the Hudson to the James* » (« cette petite rencontre, qui n'a évidemment pas été de bon augure aux yeux des français, fut le seul combat au

Peu après nous commençâmes la construction de baraquements, car nous devions rester un mois²¹¹. Non loin de là campait également l'armée américaine, près de West-Point, une des plus puissantes forteresses d'Amérique²¹², qu'il est presque impossible de prendre. Là il advint qu'un adjudant-général anglais du nom de N.....²¹³ se déguisât en espion venu de New-York dans l'uniforme d'un colonel américain. Lorsqu'il arriva dans le camp américain, un soldat

Lorsqu'il arriva dans le camp américain, un soldat

illustrations

37.

qui montait la garde devant le camp – et qui le connaissait bien, car il était déjà soldat dans sa compagnie alors que celui-ci n'était encore que capitaine, et qui avait déserté à ce moment-là - lui demanda où il voulait aller et ce qu'il avait à faire ici : l'adjudant-général demanda s'il ne le reconnaissait pas, il était pourtant le colonel du régiment du Connecticut, il devait bien connaître l'uniforme ; le soldat dit qu'il connaissait bien sûr cet uniforme et encore mieux celui qui le portait, et lui demanda aussitôt s'il avait l'autorisation d'entrer dans le camp, car il était interdit à un adjudant-général anglais d'entrer dans notre camp. Dès qu'il eut entendu ces paroles il demanda au soldat d'où il le connaissait, le soldat répondit qu'il devrait plutôt s'interroger comment il lui avait fait

cours de la longue marche de l'Hudson jusqu'au James »). Il s'agit d'une attaque improvisée par Washington près de King's Bridge, au nord de New York, ce qui contredit les dires de Flohr puisqu'il situe l'attaque près de Staten Island au sud. Soules, dans *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise*, fait référence dans le tome III, à une attaque contre le Fort Washington à laquelle participe la Légion de Lauzun ainsi qu'à un combat contre un corps de soldats américains loyalistes (les dragons de Delancey), (cf. Soules p. 376 et Clozen p. 89) et Guillaume de Deux-Ponts mentionnent aussi l'événement qui a lieu le 5 juillet. Une deuxième hypothèse serait une référence à une expédition de reconnaissance menée le 21, selon Clozen, mais qui n'a pas donné lieu à des combats « violents ». Une chose est sûre, le Royal Deux-Ponts ne participe à aucune des deux expéditions.

²¹¹ L'organisation du campement d'une armée dépend dans une large mesure du contexte militaire dans lequel la campagne se déroule. Si l'armée est en marche, alors le camp se résume à des tentes. En revanche si l'armée de campagne s'installe dans une région, alors les troupes peuvent s'aménager des baraquements de bois.

²¹² La forteresse de Westpoint est une position stratégique occupée par les troupes continentales tout au long du conflit. Située sur les bords du fleuve Hudson, elle commande le passage du fleuve et contrôle son trafic. Les Américains installent une chaîne sur le fleuve pour prévenir tout passage tenté par un navire ennemi. Le maintien de cette position est vital pour empêcher l'armée anglaise d'établir une ligne de communication entre New York et le Québec, mais aussi pour garder le contrôle de King's ferry, artère vitale des lignes de communications américaines entre les colonies du nord et du sud. La trahison de Benedict Arnold incluait notamment la remise par le traître de cette forteresse aux Anglais.

²¹³ L'individu en question est le Major John André, jeune officier britannique servant d'intermédiaire en qualité d'espion entre le Général Clinton à New York et Benedict Arnold à Westpoint. Il est l'artisan de la fameuse « trahison d'Arnold » le changement de camp d'un des meilleurs généraux américains. Ce complot échoue à cause de la capture d'André par trois miliciens américains près de Tarrytown, épisode que Flohr relate avec plus ou moins de précision dans les trois pages suivantes. Le jeune Major André est jugé puis pendu pour ses activités d'espionnage. C'était un jeune homme très apprécié dans les cercles aristocratiques, sa mort causa un grand émoi en Angleterre.

administrer plusieurs fois 100 coups, en allemand « Prügel », car il avait servi fidèlement pendant 5 ans dans sa compagnie, à savoir le 3^{ème} bataillon de la garde royale²¹⁴.

Dès qu'il entendit cela, il tira de son sac sa bourse et étala 19 pièces d'or anglaises devant le soldat et dit qu'il devait les prendre et le laisser repartir. Le soldat répondit non, qu'il ne voulait pas son argent mais qu'il devait l'arrêter, car il était maintenant entre ses mains, il pouvait l'arrêter ou lui rendre la liberté. L'adjudant répondit qu'il n'avait qu'à le laisser aller,

38.

qu'il lui donnerait 36 Louis d'or, que ça ne lui apporterait rien de l'arrêter, qu'il ferait bien mieux de prendre son argent et lui rendre la liberté. Le soldat dit non, qu'il pouvait maintenant savourer sa revanche et qu'il le ferait. Mais l'autre n'était pas du tout enchanté par ce discours, lui remit toute sa bourse et voulut lui donner toute la fortune qu'il avait sur lui, c'est-à-dire 56 Louis d'or ; mais le soldat ne voulut pas, l'adjudant lui répondit qu'il ne voulait tout de même pas laver ses mains dans son sang, et le soldat lui répondit qu'il l'avait fait battre et rosser à maintes reprises, c'était maintenant son tour, qu'il ne s'avise pas de bouger, ou il lui passerait sa lame par le corps, et si cela ne suffisait pas, il y avait dans son fusil une bonne balle américaine. A ces mots il était très effrayé, il n'osa pas bouger et se résigna : les bonnes paroles ne serviraient plus, il sera arrêté.

L'adjudant-général eut l'impression qu'on le pendait déjà par les cheveux, car on trouva dans sa poche tous les papiers concernant la trahison d'Arnold et précisant comment et où l'armée américaine devait être trahie et tomber dans une embuscade, qu'Arnold voulait la livrer aux mains des Anglais etc. et que tout était déjà préparé. Dès qu'Arnold apprit que l'autre aurait été arrêté il s'était mis en fuite

39.

et avait rejoint l'armée anglaise près de New-York. Quant à l'adjudant-général, il fut fait prisonnier, le soldat ayant appelé la garde et ayant demandé qu'on l'arrête, disant qu'il était un espion et qu'il le connaissait, et en moins de deux heures il était pendu, ce qui ne serait pas arrivé si on n'avait pas trouvé sur lui les papiers concernant la trahison. Dès que les Anglais apprirent qu'il devait être pendu ils entreprirent tout pour le délivrer coûte que coûte parce que c'était un membre de la famille royale d'Angleterre. Mais il n'y avait plus rien à faire, il fallait le pendre.

Puis on se rendit au quartier général pour arrêter Arnold qui était l'instigateur de cette trahison²¹⁵. Cet Arnold était un Anglais qui, avant de venir chez les Américains, avait

²¹⁴ Les coups de baguette de fusil constituaient un mode de châtiment courant dans les armées européennes du XVIII^e siècle. Ils furent remplacés à la même époque par les coups de plat de sabre.

servi chez les Anglais et avait déserté, et qui devint général chez les Américains car c'était un homme qui s'y entendait dans l'art de la guerre²¹⁶.

Cet Arnold retrouva crédit auprès des Anglais grâce à sa trahison, qui fut cependant manquée, mais il fut réincorporé chez les Anglais avec le grade qu'il avait auparavant et se vit aussitôt confier le commandement d'un corps franc et se battit aussitôt contre les Américains

40.

et les traita si mal que c'était effroyable, car où il passait, il brûlait, incendiait et pillait tout.

Le général Washington, qui était ci-devant au service des Anglais, qu'il quitta avec le rang de colonel, obtint immédiatement le rang de généralissime chez les Américains, qui le suivaient en toute circonstance, affrontant tous les dangers et le glorifiant comme s'il était leur dieu : celui-ci ordonna qu'il fût écartelé sitôt qu'on le capturerait de nouveau,

²¹⁵ Benedict Arnold est né le 14 janvier 1741 à Norwich dans le Connecticut. Lorsque le conflit éclate entre les colonies et la métropole, Arnold est un marchand prospère quoique sévèrement touché par les restrictions du commerce imposée par le Parlement. Il est élu capitaine de la milice du Connecticut en mars 1775, il participe au siège de Boston, puis se porte volontaire pour attaquer le fort Ticonderoga au nord de la Nouvelle-Angleterre. Nommé colonel, il s'illustre ensuite lors de l'invasion du Québec et du siège de la ville de Québec. Il se bat vaillamment lors de la retraite américaine vers le sud (bataille de Valcour Island), puis dans la défense du Rhode Island (bataille de Ridgefield). Son rôle lors de la victoire américaine de Saratoga est capital alors qu'il est sévèrement blessé. Arnold est alors reconnu pour ses faits d'armes. Populaire au sein de la troupe, il a en revanche accumulé un nombre important d'ennemis politiques. Il est d'ailleurs plusieurs fois écarté au profit d'autres officiers pour l'avancement. Il se lie ensuite financièrement aux Tories, et se marie avec une jeune fille, Peggy Shippenn ayant des relations avec un certain Major John André, chef du service d'intelligence du Général Clinton. Mécontent et pessimiste, mal-aimé du Congrès, Arnold s'engage progressivement dans des négociations avec Clinton dans le but de changer de camp, pour obtenir le poste tant convoité de Brigadier Général, avec une large compensation financière. Commandant de la forteresse de Westpoint en août 1780, il propose à Clinton de livrer ce point stratégique aux forces anglaises. Mais le complot est découvert lors de la capture du messenger, John André. Informé très tôt de sa capture, Arnold a le temps de s'enfuir, seulement quelques heures avant une visite inopinée de Washington. La nouvelle de la trahison est un choc immense pour les Américains, pour Washington qui faisait confiance en cet officier qu'il considérait comme son ami. Malgré l'échec du complot, Clinton nomme Arnold Brigadier-Général, puis l'envoie en Virginie avec 1600 hommes. Arnold capture la ville de Richmond, mène une campagne de pillage à travers la Virginie. Quoique il soit possible que les troupes sous les ordres d'Arnold aient commis des exactions durant une campagne militaire marquée par le pillage, et la lutte contre la milice de Virginie, il semble néanmoins que les méfaits décrits par Flohr (voir plus haut) sont exagérés et imputables à ce personnage du fait de sa triste réputation. Arnold est à la tête de ce détachement anglais jusqu'à l'arrivée de Cornwallis en Virginie (20 août 1781), il est relevé de tout commandement par la suite. Arnold meurt à Londres le 14 juin 1801, seul et désargenté.

²¹⁶ En cette fin de XVIII^e siècle, « l'art de la guerre » est bien plus qu'un simple savoir-faire. Si le mouvement de « réduction en art » est ancien, nous sommes ici à l'apogée de la systématisation de la science militaire. Aux théoriciens qu'étaient Vauban, le maréchal de Saxe ou le chevalier de Folard, s'ajoutent des noms comme Guibert, Montalembert ou encore Ménéilmontant. Cette mise en système, illustrée par le *Défense du système de guerre moderne* de Guibert (1779), touche de plus l'ensemble de l'Europe, l'allemand Bülow écrivant quelques années plus tard son *Esprit du système de guerre moderne*, poussant la mathématisation de la guerre à son plus haut degré. L'art de la guerre est donc une notion particulièrement en vogue pendant le conflit américain, et constitue un des grands thèmes de réflexion militaire de l'époque.

ce qui lui serait effectivement arrivé si on avait pu le faire prisonnier. Ils firent aussitôt confectionner un portrait ou une effigie en bois que 4 chevaux traînèrent dans les rues de Philadelphia, avant qu'on ne le pendît et que l'on annonçât au peuple, que quiconque livrerait Arnold mort ou vif, aurait une bonne récompense, mais Arnold était sur ses gardes.

Le 19 août, nous quittâmes Phillipsburg, pour 19 miles jusqu'à North-Castel, une petite ville près de laquelle nous montâmes le camp, et nous eûmes là beaucoup de visites des habitants parmi lesquels il y avait déjà de temps en temps des Allemands.

Le 20 nous reprîmes la route pour 18 miles

41.

vers Bätgards-Tawern, une auberge dans une belle contrée où nous ne rencontrâmes pas une habitation de toute la journée. Dès que nous eûmes monté le camp on ne voyait plus que le ciel et la foule, et l'on pouvait se demander d'où venaient tous ces gens ; là le général fit de nouveau organiser un bal. Le 21, nous reprîmes la route, 9 miles jusqu'à Honds-Tawern, une auberge.

Le 22, nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Werb-Plain, un beau domaine dans une belle et agréable région ; le même jour nous passâmes par Liks-Kiel, une petite ville ; nous avons une journée de repos à Werb-Plain.

Le 24 après midi, nous levâmes le camp et passâmes le fleuve du Nord près de Königs-Fery près du Fort Lafayette²¹⁷. Ce fleuve est large de 2 miles anglais et remonte jusqu'au Canada. Nous montâmes le camp de l'autre côté du fleuve et transportâmes tout les équipements de l'autre côté.

Le 25, nous repartîmes pour 18 miles jusqu'à Saffrantz, une petite ville dans une région agréable où chacun se serait plu à rester. Il est vrai que dans cette région on est aise de trouver des hommes, car on n'en a pas rencontré beaucoup ; quand on entrait dans une maison, la première chose était qu'ils demandaient si l'on ne voulait pas rester chez eux, ils voulaient vous cacher jusqu'au

42.

²¹⁷Ce fort ne s'appelait pas Fort Lafayette à ce moment, comme l'indique Closen dans son journal, p. 105: « *The crossing of the North River at King's Ferry is protected by two forts, one of wich, on the right bank, was named Stony Point, and the other, on the left bank, Verplank's Point. The latter is notable for the peculiarity of the defenses that M. de Gouvion constructed there.* (This fort has since been renamed Fort Lafayette.[note de l'auteur, Closen écrit son journal dans les années 1820]) ». (« Le passage de la Rivière du Nord à King's Ferry est protégé par deux forts, dont l'un, sur la rive droite, a été nommé Stony Point, et l'autre, sur la rive gauche, Verplank's Point. Ce dernier est connu pour la singularité des fortifications dont Monsieur de Gouvion l'a doté. (Ce fort a depuis été renommé Fort Lafayette) »).

Ce fort a donc été renommé à une date ultérieure, probablement juste après la fin du conflit en l'honneur du jeune marquis. Cela prouve néanmoins que notre auteur a consulté une carte, actualisée, postérieurement à sa présence sur les lieux.

départ des Français ; d'ailleurs on trouvait partout déjà des soldats hessois ainsi que beaucoup d'Hanovriens qui avaient déserté des Français²¹⁸.

Le 26, nous repartîmes pour 14 miles jusqu'à Bomton, un domaine. Cette contrée est fortement peuplée de Hollandais, mais déjà l'on rencontre de temps en temps aussi des Allemands²¹⁹.

Le 27, nous repartîmes pour 15 miles jusqu'à Whibany ou Hanover, une petite ville près de la montagne, dans une belle région. Là nous avons une journée de repos ; nous eûmes aussi pas mal de visites des habitants.

Le 29, nous repartîmes pour 6 miles jusqu'à Balions-Thawern, une auberge. Le même jour nous passâmes par Morristown, appelée en allemand Moritz-Stadt, une belle petite ville dans une agréable contrée où l'on peut rencontrer de temps à autre un habitant allemand.

Le 30, nous repartîmes pour 14 miles jusqu'à Somerset, une petite ville dans la plaine, entourée d'une grande quantité d'arbres fruitiers.

Le 31, nous repartîmes pour 13 miles jusqu'à Princeton, une petite ville agréable dans la plaine, laquelle ville possède un collège : c'est là que le roi d'Angleterre avait fondé une école en 1756²²⁰, qu'il avait fait construire, mais qui fut ruinée par la guerre. Ici eut lieu il y a quelques années une bataille si rude entre Américains et Anglais, que les circonstances en

43.

²¹⁸ Une erreur de l'auteur. Les mercenaires de Hesse ou de Hanovre sont employés par l'armée anglaise, et désertent donc des « Anglais », pas des Français.

²¹⁹ L'armée alliée est à présent dans le New Jersey, ce que Flohr ne relève pas. Originellement colonie hollandaise, le New Jersey a une population plus diversifiée que les territoires situés plus au nord. Comme sa voisine la Pennsylvanie, il accueille depuis le milieu du XVIII^e siècle de nombreux immigrants d'origine allemande. Il est en ce sens significatif que Flohr fasse sa première référence à une population d'origine allemande à ce moment. De manière générale, il dresse un tableau plutôt représentatif de la présence allemande en Amérique du Nord, et ne surestime pas la présence de ses compatriotes, très sporadique dans cette colonie. En 1707, quelques familles allemandes réformées originaires du Brunswick avaient embarqué pour New York, mais, après avoir été déroutées par des vents contraires, elles ont débarqué dans la baie du Delaware. En voulant gagner New York par voie terrestre, elles traversent la vallée du Musconetcong dans le New Jersey et décident de s'y installer. Les Allemands s'installent essentiellement dans quatre contrées du New Jersey : Morris County, Somerset, Bergen et Essex. De nouveaux colons germanophones affluent des colonies suédoises par le sud, ainsi que des Palatins venus du Nord. Ils mirent en valeur de grands domaines agricoles, si bien que la région fut baptisée « GermanValley ». L'ancêtre de la dynastie des industriels et financiers Rockefeller, Johann Peter Rockefeller, s'installa dans le New Jersey en 1733. Dans le Sud du New Jersey, on trouve des meuniers germanophones liés aux communautés de Frères moraves.

²²⁰ Le « College of New Jersey » (la future Université de Princeton) fondé en 1746 par des clercs presbytériens, et non pas directement par le roi, est situé à Princeton depuis 1756. Le plus vieux de ses bâtiments, « Nassau Hall » est effectivement endommagé pendant la Bataille de Princeton. Il est remarquable que Flohr fasse état de la date de sa fondation. Cette précision chronologique est en effet inopinée, a fortiori lorsque que la ligne suivante dans son texte il évoque la bataille de Princeton (janvier 1777) sans la dater avec autant de précision (« Ici eut lieu il y a quelques années »). Inopinée mais peut-être pas anodine, puisque la date de fondation d'une université est habituellement inscrite sur son fronton.

étaient épouvantables. Là fut aussi tué à l'arme blanche un colonel hessois etc. A cette époque-là Princeton était encore une possession anglaise. Cette bataille eut lieu vers Noël²²¹, alors qu'il faisait très froid et qu'il y avait assez de neige²²². Les Anglais avaient à plusieurs reprises fait prendre leurs quartiers d'hiver à leurs troupes dans cette petite ville et personne ne pensait que les Américains attaqueraient en cette saison, mais la Noël allait être sanglante à Princeton.

Il se trouve que les Anglais organisèrent au cours de cet hiver de temps à autre un bal, et qu'ils y invitaient les habitants du voisinage pour s'amuser avec eux, mais les Américains avaient tiré profit de cette circonstance pour collecter toutes sortes de renseignements sur les Anglais. Pendant les fêtes de Noël ils avaient encore tenu un bal, auquel s'étaient rendus beaucoup d'Américains, et notamment beaucoup d'officiers américains s'étaient déguisés en femmes pour s'y rendre²²³, de même que certains colonels s'étaient déguisés pour bien espionner à leur aise ; ces Américains se sont bien amusés avec messieurs les Anglais jusque vers minuit, puis l'un après l'autre ils ont disparu. Les Américains s'étaient préparés depuis plusieurs jours et avaient fait venir les équipements militaires, de sorte que tout était prêt pour les attaquer. De même beaucoup d'Américains

44.

étaient dans leurs quartiers d'hiver à proximité de Trenton ou dans la ville même, laquelle Trenton était à 13 miles ou à 4 heures de là ; cette nuit-là ils rassemblèrent leurs troupes et vers minuit ils se mirent en marche sur Princeton par un grand froid : là-bas la population dormait tranquillement, alors que l'état-major s'amusait beaucoup, ce qui devait bientôt prendre fin. Vers 12 heures et demie les Américains arrivèrent devant Princeton, et comme dans ce pays les villes n'ont pas de murs d'enceinte, c'était facile d'y pénétrer, toutes les sentinelles s'étant mises à l'abri à cause du grand froid et parce qu'elles savaient que par ces temps on ne courait pas de grands dangers ; aussi s'étaient-elles installées confortablement à leurs postes. Après que quelques sentinelles furent prises par surprise en même temps que la maison où se tenait le bal, les officiers anglais

²²¹ La Bataille de Princeton a lieu le 3 janvier 1777, par contre, la Bataille de Trenton a lieu le 26 décembre 1776. Bien qu'à un niveau stratégique les deux engagements soient liés, il semble que Flohr confonde les deux. D'ailleurs, sans clairement faire de différence entre les deux batailles dans le texte, il assimile ce récit à une digression intitulée « de la bataille de Trenton et de Princeton » dans sa table des matières en fin d'ouvrage.

²²² Image : Robert Thew, *Battle of Princeton, Death of Mercer*, estampe, fin XVIII^e siècle. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=23&FP=516345&E=2K1KTSJNN5DCY&SID=2K1KTSJNN5DCY&New=T&Pic=2&SubE=2C6NU0CM0AJC>

²²³ Le récit de la bataille de Trenton, c'est-à-dire de l'attaque des Américains conduits par Washington, sur la garnison anglaise de la petite ville composée de mercenaires hessois, a lieu le lendemain de « la Noël » 1776. C'est est un épisode célèbre de la campagne du New Jersey. La bataille de Trenton est ainsi un élément important participant à la gloire du Général Washington. Ici, outre le fait que les deux batailles de Trenton et de Princeton sont entremêlées (au moins au niveau de la datation), le récit de la bataille lui-même est d'origine inconnue. La version racontée ici par Flohr, avec ces « officiers américains (...) déguisés en femmes pour s'y rendre » est d'abord inédite, mais surtout très peu vraisemblable. Le travestissement des officiers américains, et la crédulité induite des Anglais sont des faits confinés au registre humoristique, quasiment à la moquerie si l'on prend en compte leur origine supposée, la rumeur, alliée à l'intégration directe dans le texte par Flohr de cette digression « historique ».

réussirent à se frayer un passage pour rejoindre leurs troupes, mais c'était déjà trop tard, car les soldats devaient prendre les armes alors qu'ils n'avaient rien sur leurs corps que leurs chemises, n'ayant pas eu le temps de s'habiller, tellement l'attaque avait été soudaine. Il s'ensuivit un effroyable carnage au cours duquel des milliers de personnes périrent cette nuit-là²²⁴. Mais les Américains sortirent vainqueurs de cette mêlée, et les Anglais durent l'²²⁵abandonner, laissant tous leurs équipements ainsi que leurs pièces d'artillerie etc.

45.

Après quoi les Américains conquièrent la place et en prirent possession, et ils la possèdent encore à la date d'aujourd'hui²²⁶.

Le premier septembre, nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Trenton, un beau bourg dans un pays tout plat et au bord d'un fleuve au trafic intense du nom de Delaware; nous montâmes le camp tout près du fleuve, non loin de la ville.

Le 2, nous repartîmes et traversâmes la forêt de Bristol, et nous arrivâmes à Bristol, une toute petite ville au pied de la montagne ; le même jour nous fîmes 11 miles et allâmes encore de Bristol jusqu'au Lion Rouge, une belle auberge au bord de la route ; nous montâmes le camp tout à côté.

C'est là que commence la province de Pennsylvania²²⁷.

²²⁴ Le nombre de morts est très largement surévalué par Flohr. En effet les pertes cumulées de la bataille de Princeton furent de l'ordre de la centaine. De manière générale, les batailles sont relativement peu meurtrières au XVIII^e siècle, et ce tout particulièrement aux Amériques, où les armées sont peu nombreuses.

²²⁵ Ndt : l' = abandonner la place

²²⁶ Remarquons ici une certaine candeur de la part de notre auteur quant à la conception de la stratégie militaire de la campagne, ou même de l'époque. Sa vision est déplacée, ou anachronique dans le sens où la possession ou non de « places » ne répond à aucun objectif sérieux dans le cadre de la guerre menée par les Américains ou les Anglais. La ville de Princeton en tant que telle n'a aucune valeur stratégique, non pas en raison de sa relative petitesse, mais pour la simple raison que la guerre d'Indépendance américaine ne se joue pas en terme d'invasion, ou de possession de territoires disputés (comme cela peut l'être dans le cadre d'une guerre entre deux puissances européennes). L'objectif des deux camps opposés est plutôt de briser le moral de l'ennemi, de rompre sa volonté de combattre soit pour faire admettre au Parlement britannique l'indépendance des colonies d'Amérique du Nord du côté américain, soit pour anéantir les forces armées « rebelles », en démontrant la supériorité des forces armées britanniques, pour faire plier le Congrès et remettre les colonies dans le giron de l'Empire britannique.

²²⁷ La colonie puis l'état de Pennsylvanie sont situés au sud de la colonie de New York, à l'ouest du New Jersey, au nord du Maryland et de la Virginie. La basse vallée du Delaware est la première région de la future Pennsylvanie occupée par les Européens. Les Hollandais installent ainsi des comptoirs dès 1624. Ces établissements connaissent une courte période de colonisation suédoise (1638-1655) avant d'être réintégrés de force dans l'espace colonial hollandais. En 1664, l'Angleterre acquiert l'ensemble des possessions hollandaise en Amérique du Nord, occupant ainsi la totalité du littoral atlantique, de Boston aux Carolines. Le 4 mars 1681, Charles II octroie à William Penn, un quaker, ce large territoire à l'ouest du New Jersey comme remboursement d'une dette contractée par le roi auprès du père de William Penn. Celui-ci établit lui-même le système politique de sa colonie, un système représentatif qui garantit la tolérance religieuse. La colonie attire tout au long du XVIII^e siècle un nombre croissant d'immigrants, le plus souvent écossais, irlandais ou allemands, venus d'Europe aussi bien pour des raisons économiques que politiques. La présence allemande dans le sud de la Pennsylvanie est clairement identifiable, ne serait-ce que par la toponymie, avec les villes de Germantown et de Francfort près de Philadelphie. La colonie de Pennsylvanie occupe un rôle central, géographique et politique, dans l'organisation du mouvement contre

Le 3, nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Philadelphia, qui est la capitale de toute l'Amérique du Nord²²⁸. Le même jour nous passâmes par une jolie petite ville du nom de Frankford, dans une agréable contrée, non loin du fleuve Delaware. Là nous rencontrâmes à notre étonnement des Allemands, qui en pleine ville nous accueillirent en compatriotes²²⁹.

46.

Alors que nous nous approchions à présent de la ville de Philadelphia, nous rencontrâmes une foule d'habitants allemands²³⁰ de la ville, des compatriotes, qui

la législation coercitive du Parlement de Londres, Philadelphie devenant le siège des multiples « Congrès Continentaux ». La bataille de Brandywine et de Germantown ont lieu sur son territoire pendant la guerre. ²²⁸ Philadelphie est fondée par William Penn, en 1681. Elle devient capitale de la colonie de Pennsylvanie. Le nom de la ville signifie « Cité de l'amour fraternel » en grec. Siège du gouvernement, et principal port de la colonie, la ville de Philadelphie connaît une croissance soutenue qui fait d'elle la ville la plus peuplée d'Amérique du Nord dès la seconde moitié du XVIII^e siècle (45000 habitants en 1780). La ville est le lieu de réunion des différents congrès qui rassemble les délégués des treize colonies depuis 1774. C'est à Philadelphie, le 4 juillet 1776, qu'est signée la Déclaration d'Indépendance. Philadelphie peut donc être « capitale de toute l'Amérique du Nord » à plusieurs titres, au niveau économique, démographique mais surtout au niveau politique et symbolique puisque le congrès représentant les Treize Colonies siège à Philadelphie. L'architecture de la ville décrite par Flohr (p. 126) et sa taille dans la représentation (image n°9), illustre bien ce que capitale veut dire aux yeux de l'auteur. Cependant, Philadelphie ne peut être considérée nommément comme la capitale de « toute l'Amérique du Nord », étant donné que le Canada reste fidèle à la couronne, et que la majorité du l'Ouest et du Sud du continent nord-américain sont sous souveraineté espagnole. Flohr ne dispose peut-être pas de ces informations et considère peut-être, comme on peut le percevoir dans l'*erklärung*, que le Royal-Deux-Ponts participe à une guerre entre « l'Angleterre et l'Amérique ». Mettons donc sur le compte de sa relative ignorance le fait de voir Philadelphie en tant que capitale de toute l'Amérique du Nord, sans voir cette appellation sous un angle politique, qui serait celui de considérer que l'Amérique est toute entière en guerre contre l'Angleterre, et donc de voir Flohr adopter une vision unilatérale, propre aux idéologues whigs.

Image : Pavel Petrovitch Svinin, *Philadelphie vue au-delà du fleuve Delaware*, aquarelle sur papier, fin XVIII^e – début XIX^e siècle.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=76&FP=520535&E=2K1KTSJNN5QGA&SID=2K1KTSJNN5QGA&New=T&Pic=9&SubE=2C6NU0IVG87L>

²²⁹« *Landsleute* » signifiant aujourd'hui « compatriotes » apparaît dans le dictionnaire franco-allemand de Théophile Frédéric Ehrmann, imprimé à Strasbourg en 1787, avec la traduction de « villageois » (*Op.cit.*, p.123). Il s'agit pourtant bien de « compatriotes » que Flohr évoque, soulignant une fois de plus la précocité d'un sentiment national allemand en avance sur les entrées de dictionnaires.

²³⁰William Penn, le fondateur de la colonie, joue un rôle déterminant dans l'arrivée des Allemands, car il crée les conditions de l'immigration transatlantique des protestants. Les premiers Allemands à s'installer de manière permanente sont des réfugiés religieux du Palatinat qui arrivèrent à Germantown (une partie de Philadelphie) en 1683. William Penn, le missionnaire anglais de sensibilité quaker avait voyagé en Allemagne en 1671 et 1677, notamment en Rhénanie, et avait encouragé les Allemands à émigrer en Amérique. Cet appel intéresse Quakers, Mennonites, Dunkers et Piétistes, mal vus par leur gouvernement dans la mesure où seules les églises catholique, luthérienne et réformée étaient autorisées. Le gouvernement britannique, qui devait 16.000£ à l'amiral Penn, le père de William Penn, se libère de cette créance en lui octroyant la terre de Pennsylvanie. Penn publie une brochure pour attirer migrants, elle est traduite en allemand, et retient l'attention des Piétistes de Francfort. Regroupés dans une « Compagnie de Francfort », ils achètent des milliers d'ares de terrain vierge, mais aucun des membres de cette compagnie n'émigre en personne en Amérique. Seul leur agent, Franz Daniel Pastorius, né près de Würzburg en 1651, juriste ayant fait ses études à Altdorf, Strasbourg et Iena, membre éminent du cercle piétiste à Francfort, émigre. Il arrive le 20 août 1683 en Pennsylvanie. Pastorius organise ensuite l'arrivée de 13 familles de

tenaient à nous voir, ayant entendu dire que le régiment de Deux-Ponts était là. Il est vrai qu'ils trouvèrent beaucoup de compatriotes dans nos rangs, et l'on peut dire que le tiers du régiment a retrouvé un compatriote, parmi lesquels beaucoup ont retrouvé un frère ou une sœur qu'ils n'avaient plus vus depuis des années, s'étant séparés dans leur jeunesse, où l'un d'eux est venu rejoindre ce nouveau pays-ci.

De la même manière plus d'un soldat a retrouvé son père etc. Ces pères, qui avaient abandonné leurs enfants en Europe, voilà bien des années, s'étaient réfugiés dans ce pays parce qu'ils étaient ruinés.

Nous montâmes notre camp à un demi quart d'heure de la ville. En moins d'une demi-heure on vit une telle foule, que l'on eût dit, qu'une grosse foire annuelle se tenait devant le camp, et il y en avait même quantité dans les tentes, l'un étant avec son frère, l'autre avec sa sœur, le 3^{ème} avec des amis.

Le 4 était jour de repos. L'affluence fut encore plus grande

illustrations

47.

qu'auparavant, car les habitants de ce pays faisaient jusqu'à 10-12 heures de route pour rechercher des connaissances, qu'ils trouvèrent d'ailleurs en nombre.

Quakers et de Mennonites originaires de Krefeld et de Kriegsheim (près de Worms) 6 semaines plus tard, le 6 octobre 1683. L'arrivée de ces 33 personnes (un enfant était mort durant la traversée qui dura 75 jours, un autre était né) le 6 octobre 1683, est la date retenue comme le début de l'histoire de l'émigration allemande en Amérique. L'événement est élevé au rang de mythe fondateur pour les Germano-Américains qui en font leur équivalent du « Mayflower ». Ces nouveaux arrivants fondent une ville à 6 miles de Philadelphie qu'ils nomment « Deutschstadt », Germantown. En 1689, Germantown devient une ville à part entière, et Pastorius en est le maire. Des livres et des journaux y sont imprimés en allemand : Germantown est le centre de la vie sociale et culturelle des Allemands qui y transitent tous avant de s'installer dans des comtés ou des colonies voisines. Vers 1710, des Suisses mennonites y arrivent, suivis vers 1719-1720 par des Dunkers, dont la figure de proue est Johann Christopher Sauer, auteur d'un journal très populaire publié en allemand, *Der Hoch Deutsche Pennsylvanische Geschichtsschreiber*, publié à partir de 1739 et qui prit plus tard le nom de *Germantauer Zeitung*. Sauer publie également une Bible allemande, premier ouvrage publié en langue européenne (vers 1750, 200 publications différentes en allemand). Même si les divisions religieuses se multiplient, conduisant l'un des Dunkers, Conrad Beissel, à structurer la société des Baptistes du 7^e Jour et à fonder le cloître d'Ephrata, la majorité de la population restait réformée ou luthérienne. Le chef des Luthériens est Heinrich Melchior Mühlberg, qui a étudié à Göttingen, et a fait bâtir l'église de Sion, la plus grande église de Philadelphie consacrée en 1769 et où les funérailles de George Washington se sont déroulées en 1799. En 1728, les Palatins de New York migrent vers le district de Tulpehocken, et s'installent aussi en Pennsylvanie à l'intérieur des terres. Les Allemands sont plus de 50 000 en 1750, car entre 1749 et 1754, une grande vague de migration allemande atteint Philadelphie : 37 000 Allemands y parviennent, en moyenne 6000 à chaque automne, dans une ville qui en 1756 est estimée au mieux à 17 000 habitants. La vie culturelle germanophone bat son plein à Philadelphie : 5 journaux en allemand sont publiés avec succès avant la Révolution, et un autre imprimeur, Henry Miller, se targue d'être le premier à avoir imprimé la Déclaration d'Indépendance en typographie allemande le 5 juillet 1776. Toutes les sensibilités protestantes mettent en place des écoles, comme le séminaire de Bethlehem, fondé en 1749 par les Frères moraves. L'académie de Germantown est fondée en 1761 par les luthériens et réformés. En 1790, on estime que le tiers de la population de Pennsylvanie, soit 141.000 individus, est de descendance allemande. Les remarques de Flohr sur le nombre d'Allemands et de germanophones rencontrés dans cette colonie se sont donc guère surprenantes.

C'était chose étonnante de voir cette affluence et toutes ces visites : les gens d'ici n'avaient plus vu de compatriotes depuis des années, car il est rare que des troupes soient de passage ici, c'était donc un événement de voir cela et de pouvoir en être.

Ils demandaient particulièrement comment allaient les choses dans leur patrie et si leurs amis et leur parenté étaient encore en vie etc.

Quand un soldat se promenait en ville ou ailleurs, et qu'il rencontrait un Allemand, ce dernier l'emmenait sans délai dans une auberge, lui payait à boire jusqu'à plus soif, pour pouvoir discuter avec lui etc.

Le 4 au soir fut donné l'ordre de défiler en ville le lendemain le plus proprement du monde²³¹.

Le 5, nous partîmes pour 15 miles jusqu'à Chester. Nous formions des sections ou des pelotons pour traverser la ville. L'artillerie était groupée en brigades, les mèches allumées²³².

Monsieur Rochambeau²³³ conduisait la première brigade, le régiment Bourbonnois et le Royal Deux-Ponts, ainsi qu'une compagnie de hussards. La grosse artillerie précédait,

48.

²³¹ Le défilé militaire constitue l'une des réalités marquantes de la vie d'un soldat. Que ce soit lors des marches, des entraînements, ou plus encore comme ici lors des parades, il s'agit de témoigner de la bonne discipline d'une armée. Si le défilé est un entraînement aux manœuvres, il est encore plus une mise en scène. C'est un spectacle devant montrer à la population la force, mais également la bonne tenue des hommes. N'oublions pas que l'image des armées n'est pas bonne au XVIII^e siècle, et que la maraude est souvent de mise. Le défilé avait donc deux fonctions : impressionner et rassurer.

²³² L'artillerie a en effet un rôle d'apparat important. Ainsi en Europe, lorsqu'un prince entre dans une ville, on fait tirer le canon en son honneur. Dans les ports, le départ et l'arrivée des bateaux étaient réglés de la même façon. Il n'est donc pas étonnant qu'un soin particulier soit accordé à l'artillerie lors des défilés militaires.

²³³ Rochambeau (Jean Baptiste Donatien de Vimeur comte de,) fils de Joseph Charles du même nom, né à Vendôme le 1er juillet 1725. Entre dans l'armée en mai 1742, il est successivement : colonel en 1747 (régiment Marche-Infanterie), Brigadier en 1756, colonel du régiment Royal-Auvergne en 1759, Maréchal de Camp en février 1761 pour sa conduite à la bataille de Clostercamp. Puis Inspecteur d'infanterie en 1761. Lieutenant-général le 1er mars 1780, il est nommé à la tête du corps expéditionnaire envoyé en Amérique. Son rôle dans la guerre d'Indépendance est loué aussi bien par la Cour de Versailles que par les autorités américaines, notamment en raison sa subordination au Général Washington, commandant en chef des forces alliées, et de la bonne intelligence entre les deux états-majors et l'Amiral De Grasse, qui rend possible le succès de Yorktown. Pendant la Révolution, Rochambeau fait figure de libéral, il est employé en tant que Commandant de l'Alsace le 18 juin 1789 jusqu'au 4 septembre 1790 où il prend la tête de l'Armée du Nord. Il est fait Maréchal de France le 28 décembre 1791, avant de connaître une relative disgrâce. Démissionnaire en 1792, il est inquiété pendant la Terreur, arrêté en avril 1794, puis libéré en octobre. Il meurt le 12 mai 1807 à Rochambeau. [Gilbert Bodinier, *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*, SHAT, éditions Mémoires et documents, 2005, p. 468]

Image : Anna M'Lea, *Rochambeau*, estampe, 1869. Extrait de BALCH Thomas, *Les Français en Amérique pendant la Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis*, Paris, Sauton, 1872.

Ouvrage à Malraux : ANC 93961.

les constables avaient les mèches allumées auprès des canons, fin prêts à faire feu. Les pièces du régiment au milieu, devant le Régiment Royal Deux-Ponts, qui était conduit par le Baron de Vioménil²³⁴.

Monsieur le Chevalier de Vioménil²³⁵ conduisait la 2^{ème} brigade, le régiment Soissonnois et Saintonge. Les pièces de la brigade en avant. Les constables tenaient les mèches allumées. Les pièces du régiment au milieu, devant le régiment Saintonge, conduit par Monsieur le Chevalier de Chastellux²³⁶.

Après venait le Corps franc de Lauzon, conduit par le Duc de Lauzon²³⁷, suivi d'une compagnie de hussards pour fermer la marche.

²³⁴ Antoine Charles Du Houx, Baron de Vioménil, fils de François Hyacinthe du même nom est né au château de Fauconcourt (Vosges) le 30 novembre 1728. Lieutenant au régiment du Limousin le 26 septembre 1741, capitaine en 1747, colonel des volontaires du Dauphiné en 1759, brigadier en 1762, Maréchal de Camp en 1770. Il est nommé commandant en second du corps expéditionnaire envoyé en Amérique, Major-général de la première Brigade dans laquelle est le Royal-Deux-Ponts. Il participe à ce titre à l'assaut de la redoute 9 durant lequel s'illustre le régiment de Flohr. Lieutenant-Général à son retour en France, le 13 juin 1783. Blessé grièvement en défendant les Tuileries le 10 août 1792, il meurt le 31 octobre de la même année. [Gilbert Bodinier, *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*, SHAT, éditions Mémoires et documents, 2005, p. 468; Jerome A. Greene, *Guns of Independance, The siege of Yorktown*, Savas Beatie, New York, 2005]. Quatre membres de cette famille font partie du corps expéditionnaire français en Amérique.

²³⁵ Joseph-Hyacinthe Du Houx, comte de Vioménil, frère cadet d'Antoine-Charles, né à Ruppes (Vosges) le 22 août 1734. Lieutenant au régiment de Limousin le 5 juin 1759, colonel des volontaires du Dauphiné en 1761, de la légion de Flandres en 1763, de la légion de Lorraine en 1770, puis brigadier, il devient maître de camp du 3^{ème} régiment de Chasseurs en janvier 1779. Il a le rang de Maréchal de Camp le 1^{er} mars 1780 avant de partir pour l'Amérique avec le corps expéditionnaire français. Selon l'ordre de bataille pour le siège de Yorktown, il commande la deuxième brigade dite « Soissonnois » avec le rang de Major-Général. Gouverneur de la Martinique en mars 1789. Il émigre une fois revenu en France en 1790 et rejoint l'armée de Condé. Il est au service de la Russie puis du Portugal entre 1797 et 1802. Sous la restauration il est fait Maréchal de France en 1816, puis marquis-pair héréditaire en 1817. Il meurt à Paris le 6 mars 1827. [Gilbert Bodinier, *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*, SHAT, éditions Mémoires et documents, 2005, p. 468; Jerome A. Greene, *Guns of Independance, The siege of Yorktown*, Savas Beatie, New York, 2005]

Image : Pierre Louis Delaval, *du Houx de Vioménil (1734-1827)*, huile sur toile, 1817, Paris, musée de l'Armée. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=1&FP=520909&E=2K1KTSJNN5RVL&SID=2K1KTSJNN5RVL&New=T&Pic=1&SubE=2C6NU0P1RBOQ>

²³⁶ François-Jean De Beauvoir, chevalier puis marquis de Chastellux est le fils de Guillaume Antoine du même nom, né à Paris le 5 mai 1734. Lieutenant au régiment d'Auvergne le 23 mars 1747, capitaine en 1754, colonel du Régiment de la Marche en 1759, de celui de Guyenne en 1761, brigadier en 1769. Il quitte son régiment en 1771. Ami de Voltaire et d'Alembert, il est l'auteur de *De la Félicité Publique* en 1772 qui lui valut d'être élu à l'Académie Française en 1775. Il est Maréchal de Camp et Major-Général de l'armée de Rochambeau en Amérique. Une fois revenu en France il publie en 1786 ses *Voyages en Amérique Septentrionale dans les années 1780, 1781 et 1782*. Il meurt à Paris le 24 octobre 1788. [Gilbert Bodinier, *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*, SHAT, éditions Mémoires et documents, 2005, p. 45].

Image : Camille Roqueplan, *Jean-François, marquis de Chastellux, maréchal des camps et armées*, huile sur toile, 1842. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=16&FP=522253&E=2K1KTSJNNLNLN&SID=2K1KTSJNNLNLN&New=T&Pic=4&SubE=2C6NU0HZTF@6>

²³⁷ Louis-Armand de Gontaut-Biron, duc de Lauzun puis duc de Biron, fils de Charles du même nom. Né à Paris le 13 avril 1747, il entre dans l'armée en janvier 1761 en tant qu'enseigne au régiment des Gardes-Françaises, sous-lieutenant la même année puis lieutenant en 1764, capitaine commandant en 1767 avec brevet de colonel. Colonel de la légion royale le 27 février 1774, maître de camp lieutenant du Royal-

La ville de Philadelphia est située dans une belle plaine. Elle mesure 3 miles anglais en longueur et en largeur, et possède des bâtiments remarquables, tels que l'hôtel de ville, la maison de l'ambassadeur de France, l'hôpital etc.²³⁸ Toutes les rues sont rectilignes et très belles à voir. Elle est peuplée au tiers par des Allemands, mais on y parle davantage l'anglais que l'allemand.

De plus cette ville possède un beau port de commerce etc.

C'est là seulement que nous apprîmes où devait nous conduire notre marche, car jusqu'ici nous n'avions pas d'ordre précis²³⁹. Nous prenions dorénavant la direction de la Virginie

49.

où le général des Anglais, Cornwallis²⁴⁰, s'était fixé avec 12 000 hommes et où il faisait régner la terreur ; il s'était si bien retranché dans une petite ville appelée Klein-York²⁴¹

Dragons en 1776, puis Colonel-proprétaire du corps des volontaires étrangers de la Marine le 1er septembre 1778. Il s'empare du Sénégal en 1779 à la tête de ses troupes. Fait brigadier le 1er mars 1780, il passe en Amérique avec Rochambeau en tant que Colonel-proprétaire de la légion de son nom (la Légion de Lauzun), composée de volontaires étrangers notamment issus de son ancien régiment. Il s'illustre pendant le siège de Yorktown en retenant les Anglais à Gloucester. Il est fait Maréchal de Camp le 13 juin 1783 à son retour d'Amérique, et colonel-proprétaire du régiment des hussards de Lauzun. Proche du duc d'Orléans. Il abandonne ses privilèges lors de la nuit du 4 août. Il es fait Lieutenant-général en janvier 1792, sert à l'Armée du Nord, commande l'Armée du Rhin puis l'Armée d'Italie, puis celle des Cotes de La Rochelle en avril 1793. Arrêté suite à des suspicions concernant son attitude face aux Chouans, il est destitué le 11 juillet 1793, emprisonné puis guillotiné le 31 décembre 1793 pour avoir, selon le Tribunal Révolutionnaire « participé à une conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République ». Selon Rochambeau il était « l'homme de France le plus aimable, le plus spirituel, le plus généreux, le plus loyal, quelquefois le plus sage, souvent le plus fou, le philosophe le plus gai ». [Gilbert Bodinier, *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*, SHAT, éditions Mémoires et documents, 2005, p. 224]

²³⁸ Image : Jacques Nicolas Bellin, *Plan de Philadelphie et environs*, carte, 1764. Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6700238h.r=philadelphie.langFR>

²³⁹ Cette assertion contredit les précédentes mentions de l'auteur sur la destination des troupes au départ de Newport. Flohr raconte à la p. 26 que « peu après, on nous communiqua que le général Arnold sévissait en barbare dans la province de Virginie, (...) Il clouait les femmes par les mains et les pieds, les bras écartés et ils avaient écorché vifs les hommes. L'ordre était donné de nous préparer à marcher en direction de la Virginie ». Or la décision de marcher vers la Virginie pour faire face à Cornwallis n'est prise que le 14 août lorsque Washington et Rochambeau reçoivent la confirmation que l'Amiral De Grasse se dirige vers la Baie de Chesapeake. Ainsi, ni l'état-major, ni les soldats ne pouvaient savoir que leur destination était la Virginie au départ de Newport. C'est seulement lorsque l'armée quitte le camp de Phillipsburg vers le Sud que certains officiers suspectent une opération contre Cornwallis (Guillaume de Deux-Ponts, *Mes campagnes d'Amérique*, P. 42 : « c'est ici [à Morristown, le 27 aout] que j'ai appris sous le plus grand secret d'un de mes amis, bien instruit, que toutes les manœuvres par lesquelles on a l'air d'en vouloir à New York ne sont qu'une feinte, que Lord Cornwallis est l'objet réel de nos marches »). De ce fait, il semble vraisemblable que les soldats du Royal-Deux-Ponts ou tous les soldats de l'armée (le « nous » sous la plus de Flohr) apprennent à Philadelphie la destination de l'armée. Ainsi, nous pouvons légitimement considérer que les mentions de la destination de l'armée qui précèdent celles-ci ne sont qu'une façon pour l'auteur faire croire au lecteur que le Royal-Deux-Ponts se dirige vers la Virginie pour sauver les civils précédemment cités à propos des exactions de l'armée anglaise, dirigée par Arnold ou par Cornwallis.

²⁴⁰ Charles Cornwallis, 1er Marquis de Cornwallis est né le 31 décembre 1738. Fils d'une famille aristocratique avec de puissants réseaux, Charles est éduqué à Eton et à Cambridge. Il entre dans l'armée en 1757 comme enseigne, participe à la bataille de Minden (où le père de Lafayette est tué). En 1761, il est

qu'il en coûtait beaucoup pour l'en déloger, c'est d'ailleurs pour cela que nous devons venir en aide aux Américains, dont l'armée nous attendait avec grande impatience.

Le 5, nous défilions à Philadelphia et traversâmes, derrière la ville, le fleuve Schuylkill, qui connaît un trafic intense et qui a le pont le plus remarquable de cette région.

En chemin nous passâmes par une jolie petite ville, dans une belle plaine ; cette ville, appelée Darby, n'est habitée que par des Allemands. Mais nous poussâmes jusqu'à Chester, une autre ville allemande, dans la plaine, dans une belle contrée.

Ces 2 provinces, Pennsylvania et Maryland, encore appelée Mary-Engelländ, sont essentiellement peuplées d'Allemands, et en ce qui concerne la variété des cultures céréalières et maraîchères, tout y est aménagé comme en Europe²⁴².

Vient à présent la ville de Philadelphia que l'on peut voir sur la page suivante²⁴³, tout comme le port maritime etc.

illustrations

52.

Après avoir dépassé ces 2 provinces, on ne trouve plus d'Allemands, sauf de temps en temps quelques foyers, de même on ne trouve plus d'autres céréales que du maïs et de temps à autre un peu de blé etc.

Le 6, nous repartîmes pour 14 miles jusqu'à Wilmington ; le même jour nous traversâmes la jolie petite ville de Brandenwein²⁴⁴, située sur le fleuve Delaware, dans

Lieutenant-colonel, et a l'occasion de faire ses preuves sur les champs de batailles d'Allemagne pendant la guerre de Sept-Ans. Il entre à la chambre des Communes en 1762, puis est promu colonel en 1766. Au début des hostilités en Amérique du Nord, Cornwallis est nommé lieutenant-général, et participe à la grande majorité des combats terrestres, il dirige les forces britanniques opposées à Washington à partir de la bataille de Trenton, alternant succès et revers. Il est de fait second dans la pyramide hiérarchique anglaise en Amérique du Nord, derrière Clinton. A la guerre, Cornwallis est connu pour sa propension à l'agressivité. A partir de 1779 il commande les troupes britanniques dans les colonies du sud, prend Charleston, mais est cependant forcé à battre en retraite vers le Nord, où il a pour ordre d'établir une base au bord de la Chesapeake qui puisse accueillir une flotte. Cornwallis choisit la petite ville de Yorktown. [*Guns of Independance, op. cit.*, p. 25]

²⁴¹ Klein-York, Lettel-York, ou York, sont les trois noms utilisés indistinctement par Flohr pour désigner la ville de Yorktown.

²⁴² Le lien entre les céréales panifiables (le blé, qui apparaît au feuillet suivant) et une façon de se nourrir à l'europpéenne apparaît à plusieurs reprises dans le manuscrit de Flohr. Cette alimentation contraste avec le maïs et la pomme de terre dont on fait outre-Atlantique des galettes ou des bouillies. Le pain conserve sa suprématie dans l'alimentation européenne, même les cultigènes mésoaméricains sont de plus en plus répandus, y compris en Europe.

²⁴³ Les illustrations suivent de près la description littéraire des lieux rencontrés dans le récit (à défaut de l'avoir été tous par l'auteur). Elle ne sont cependant pas toutes annoncées dans le texte comme c'est le cas ici. Flohr donne une représentation imagée des lieux, bâtiments qu'il décrit sans pour autant se référer précisément dans le texte à ces mêmes éléments illustrés. De ce fait, les illustrations apparaissent complémentaires de la description, bien qu'elles puissent parfois se substituer à des explication écrites. Dans le manuscrit, l'image complète le texte, tout en apportant un autre point de vue qui n'est pas régi par la fidélité qui caractérise les aspirations initiales de Flohr.

²⁴⁴ Notons ici le contraste entre la longue digression introduite par l'auteur au sujet de la bataille de Princeton, et ce lors de la relation du passage des troupes dans cette localité, et le silence complet au sujet d'une autre bataille passée, celle de Brandywine (11 septembre 1777, défaite de Washington face à Howe)

une agréable contrée, près d'une montagne toute plate. Mais nous continuâmes jusqu'à Wilmington, une jolie petite ville qui se pare de très beaux bâtiments. Nous montâmes notre camp tout près du fleuve Delaware.

Le 7, nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Head-of-Elk, une petite ville au bord d'un beau fleuve au trafic intense appelé Elk. Là tous les grenadiers et chasseurs de l'armée embarquèrent pour se rendre à Jamestown puis à Williamsburg, une jolie petite ville²⁴⁵. Là ils étaient au repos jusqu'à l'arrivée de l'armée²⁴⁶. Là le vice-roi anglais²⁴⁷ avait son siège ou sa résidence. Il y a là aussi un beau et remarquable collège. Là le roi d'Angleterre avait érigé en 1736 une école²⁴⁸, qui a été très dégradée par cette guerre et que les Français transformèrent plus tard en hôpital.

Le 8, nous eûmes une journée de repos près de Head-of-Elk.

53.

Le 9, nous repartîmes pour 15 miles jusqu'à Harford ou Neu-Hardford, une petite ville.

Le même jour nous sommes passés par une ville qui porte le nom de Neu-Carlstatt.

Le 10, nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Baschthawern, une auberge au bord de la route. Nous montâmes le camp tout près de là.

Le 11, encore 15 miles jusqu'à Cäap-Philipps, une belle région.

Le 12, nous avons 20 miles jusqu'à Baltimore, une ville allemande d'assez belle taille, très commerçante à cause d'un beau trafic fluvial et d'un port situé sur un grand fleuve, et qui s'étend jusqu'aux abords de la ville²⁴⁹. Nous montâmes le camp tout près de la

alors que Flohr mentionne le passage de l'armée dans « la jolie petite ville de Brandenwein». Flohr n'a certes pas dû passer sur l'ancien champ de bataille qui n'est pas situé directement aux alentours de la ville, et n'a donc pu voir, à l'instar des dégradations visibles sur le bâtiment de l'université de Princeton, de traces visibles de ces combats. Par contre, le Baron de Closen, aide-de-camp de Rochambeau, fait un détour pour visiter le champ de bataille (Closen, p. 124).

²⁴⁵ La petite péninsule de Head-of-Elk se trouve à l'extrémité nord de la baie de Chesapeake. Seule une petite partie de l'armée alliée peut se faire transporter jusqu'à la péninsule de Williamsburg du fait d'un manque cruel d'embarcations. Notons au passage que seuls les grenadiers et chasseurs de l'armée, unités précieuses pour les opérations de siège, sont embarquées et que Flohr ne l'est pas puisqu'il continue la route vers Yorktown par voie terrestre, pour finalement embarquer près d'Anapolis plus au sud.

²⁴⁶ Les marches éprouvant beaucoup les troupes, elles sont toujours ponctuées de jours de relâche, que ce soit pour le repos des hommes ou des bêtes.

²⁴⁷ Les contemporains de Flohr utilisent plutôt le terme de Gouverneur. Celui-ci est bien nommé par le Roi d'Angleterre pendant la période coloniale mais n'avait pas les mêmes pouvoirs qu'un Vice-Roi espagnol par exemple.

²⁴⁸ Cette « école » est le « College of William and Mary » fondé sur ordre du Roi d'Angleterre Guillaume III en 1693, et non en 1736. Il est curieux que Flohr évoque Williamsburg et son université avant même de relater le passage de l'armée dans cette ville.

²⁴⁹ Baltimore dans le Maryland fut fondée en 1729, et nommé d'après le nom du Lord de Baltimore, premier propriétaire de la colonie du Maryland, établie par Charles II en 1632. Elle est le principal centre urbain de la colonie. Port relativement prospère tout au long du XVIII^e siècle, la ville accueille de nombreux immigrants, principalement des Allemands, venant soit directement d'Europe, soit de la Pennsylvanie voisine. En 1775, la ville compte environ 6000 habitants (*German Immigration to Baltimore*, Delaware Saengerbund and Library Association, 2012). La présence allemande à Baltimore devait être

ville sur un grand terrain dégagé. L'afflux des indigènes fut là aussi très grand, comme à Philadelphia. Là nous avions du repos jusqu'au 16, pour notre plus grand plaisir.

Le 16, nous repartîmes pour 15 miles jusqu'à Speyerthaun, une petite ville.

Le 17, nous repartîmes pour 18 miles jusqu'à Readhous ou Rheadhous, une belle plaine où nous montâmes le camp.

Le 18, nous avons 7 miles jusqu'à Annapolis, une belle ville située au bord du même fleuve que Baltimore,

54.

et qui est proportionnellement aussi très commencent à cause de sa situation au bord du beau fleuve et du port. Nous embarquâmes à Annapolis pour nous rendre en Virginie parce que la route est plus courte par mer que par terre, et aussi parce la situation est devenue très pressante à Klein-York et que les Américains nous attendaient impatiemment.

Le 19, nous passâmes Hampton une petite ville au bord de l'eau.

Le 22, nous arrivâmes dans la province de Virginie, à 40 miles d'Annapolis. Aussitôt nous débarquâmes à Kolletz-Canting. Nous allâmes encore jusqu'à Williamsburg, à 9 miles de Kolletz-Cantry.

Nos grenadiers et chasseurs étaient déjà à Williamsburg tout comme nos détachements que nous avons laissé à Newport. Étaient là aussi les troupes du général Comte de Grasse²⁵⁰ qui avait débarqué de sa flotte pour faire le siège ; ces troupes étaient

importante puisqu'en 1755 est créée la « Zion Lutheran Church » afin de répondre aux besoins des nombreux Allemands de confession protestante.

Image : Louis Garneray, *Vue de Baltimore*, estampe, début XIX^e siècle. Lien BNF Images :

<http://images.bnf.fr/jsp/index.jsp?destination=afficherListeCliches.jsp&origine=rechercherListeCliches.js&contexte=resultatRechercheAvancee>

²⁵⁰ François Joseph Paul de Grasse du Bar, marquis de Tilly, est né en 1722. Il est successivement garde de la marine en 1734, capitaine de vaisseau en 1762, Chef d'escadre en 1778, Lieutenant-Général en 1781. On se réfère généralement à lui en tant qu'Amiral de Grasse (et non pas de Général comte). Il quitte Brest en mars 1781 à la tête de 26 vaisseaux de guerre et fait route vers les Antilles. Il reçoit à son arrivée à Saint-Domingue le message de Washington et de Rochambeau l'enjoignant de remonter vers la baie de la Chesapeake pour bloquer Cornwallis par la mer et faire face à d'éventuels renforts britanniques. De Grasse accepte ce plan inattendu, embarque 3000 hommes placés sous les ordres du Marquis de Saint-Simon (trois régiments de Saint-Domingue) et vogue vers le Nord. De Grasse arrive le 30 août dans la baie et débarquent les troupes. Le 5, la flotte anglaise commandée par l'Amiral Graves découvre la flotte française dans la baie. S'ensuit un combat indécis qui se conclut par la retraite de la flotte anglaise. La « bataille des Caps » ou bataille de la Baie de Chesapeake est une victoire de la Marine Royale de grande amplitude puisque qu'elle scelle le sort de Cornwallis et de son armée, enfermée à Yorktown. De Grasse est de ce fait acclamé par les Américains et par Washington comme l'un des principaux artisans de la victoire de Yorktown. De Grasse est néanmoins défait l'année suivante à la bataille des Saintes par l'Amiral Rodney le 12 avril 1782 où il est fait prisonnier. Disgracié suite à cette défaite implacable, le comte de Grasse Tilly meurt le 11 janvier 1788. [Christian de la Jonquière, *Les marins français sous Louis XVI, Guerre d'Indépendance Américaine*, Muller éditions, 1996, p. 125]

Image : Jean Baptiste Mauzaisse, *François Joseph Paul, comte de Grasse, lieutenant général des armées*, huile sur toile, 1842, Versailles, château de Versailles et de Trianon. Lien RMN :

composées des régiments Gâtinois, Angenois et Touraine. Ils campaient au-dessus de la ville et nous étions en-deça. Ces 3 régiments étaient sous le commandement de Monsieur La Fayette²⁵¹ etc.

Le 25, nous repartîmes de Williamsburg pour 18 miles jusqu'à Little-York où s'était fixée l'armée anglaise.

Nous arrivâmes près de York vers 1 heure de l'après-midi,

illustrations

55.

et aussitôt nous aperçûmes quelques avant-postes des Anglais qui se retirèrent à notre arrivée en abandonnant leurs postes²⁵². Nous avançâmes jusqu'à une demi-heure de la ville.

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=12&FP=502139&E=2K1KTSJNNVWUY&SID=2K1KTSJNNVWUY&New=T&Pic=5&SubE=2C6NU0HU8G6D>

²⁵¹ Marie Joseph Paul Yves Roch Gilbert Du Motier, Marquis de La Fayette. Fils de Michel Louis Christophe Roch Gilbert, colonel tué à la bataille de Minden en 1759. Lafayette est né au château de Chavaignac le 6 septembre 1757. Il connaît une courte carrière militaire (mousquetaire en 1771, sous-lieutenant au régiment de Noailles en 1773, capitaine en 1774) avant de partir en 1777 pour servir dans l'armée américaine, dans laquelle il s'engage à servir avec le grade de Major-Général. Membre de l'état-major du Général Washington, il est blessé à la jambe lors de la bataille de Brandywine. Lafayette devient un proche du Général Washington et gagne l'estime du Congrès. On lui confie dès lors des troupes avec lesquelles il fait bonne figure face à l'armée britannique (Barren Hill, Monmouth Courthouse). Une fois l'alliance française acquise, il retourne en France en 1779 pour plaider l'envoi de renforts en Amérique. En 1780 il traverse à nouveau l'Atlantique, où Washington lui confie la défense de la Virginie face à Arnold puis Cornwallis. A la tête d'un petit millier d'hommes, il parvient à faire face au corps de Cornwallis, qui bat en retraite vers la baie de Chesapeake, épuisé. En retenant Cornwallis dans la péninsule de Jamestown (bataille de Green Springs) il permet l'encerclement de l'armée anglaise par terre puis par mer. Pendant le siège de Yorktown, il mène l'assaut des Américains sur la redoute n° 10. Il rentre en héros à Paris début 1782, il est promu maréchal de camp. Député de la noblesse aux États-Généraux, il est nommé commandant de la Garde Nationale le 15 juillet 1789, puis lieutenant-général en 1791. Sa popularité chute sévèrement après la fuite et l'arrestation du Roi à Varennes et la Massacre du Champs de Mars. En tant que « modéré » sa position devient de plus en plus difficile, d'autant plus qu'il défend avec Rochambeau l'arrêt de l'offensive face aux Autrichiens. Définitivement discrédité, il émigre en août 1792, il est arrêté par les Autrichiens, et détenu jusqu'en 1797. Il ne joue plus de rôle public avant de devenir député libéral en 1818. Il fait un retour triomphal aux États-Unis en 1824. Son influence politique est forte après la chute de Charles X et l'accession de Louis Philippe qu'il soutient. Il est nommé commandant de la Garde Nationale le 29 juillet 1830. Député en 1831. Il meurt à Paris le 20 mai 1834. [Gilbert Bodinier, *Dictionnaire des officiers de l'armée royale*, SHAT, éditions Mémoires et documents, 2005, p. 167 ; Philippe Olivier, *Bibliographie des travaux relatifs à Gilbert du Motier, marquis de La Fayette (1757-1834)*, Institut d'études du Massif-central, Clermont-Ferrand, 1979 ; Lyod Kramer, *La Fayette in two worlds : public cultures and personal identities in an age of Revolution*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1996].

Image : Jean Baptiste Le Paon, *Le Marquis de La Fayette*, eau-forte, fin XVIII^e siècle.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=254&FP=503364&E=2K1KTSJNN68QF&SID=2K1KTSJNN68QF&New=T&Pic=4&SubE=2CWBF11EBFQ>

²⁵² Les troupes britanniques évacuent leur ligne extérieure de défense, qui est inachevée au moment où arrivent les forces alliées. Il s'agit des deux redoutes appelées Pigeon's Quarter ou Pigeon Hill. Ces deux redoutes étaient en effet trop éloignées de la seconde ligne de défense pour être efficacement défendues. Ce mouvement de repli fut ensuite reproché au Général Cornwallis.

Le lendemain, nous déplaçâmes notre camp de l'autre côté dans une petite forêt et nous restâmes là, au même endroit, pendant tout le siège²⁵³.

Peu après, l'ordre était donné que toute l'armée confectionne des fascines et des gabions : les régiments reçurent aussitôt l'ordre que chaque soldat confectionne par jour 24 fascines et 3 gabions, ce qui allait devoir se faire le ventre vide. Car le pain et autres nourritures ne pouvaient pas être acheminés, les Anglais ayant barré le passage²⁵⁴. Mais pendant ce travail, les soldats étaient toujours de bonne humeur. La satisfaction des troupes était d'ailleurs un sujet d'étonnement pour l'état-major, car une autrefois déjà, près du Nord-Fluß²⁵⁵, le pain et les autres victuailles avaient manqué et pourtant le contentement et la bonne humeur n'avaient pas fait défaut dans la troupe, alors que pendant un temps il n'y avait par homme que 5 onces ou 10 demi-onces de pain par jour, étant donné que les Anglais l'avaient pris à plusieurs reprises, et en plus ils avaient barré le passage²⁵⁶.

Monsieur le Comte de Rochambeau fit d'ailleurs part à Sa Majesté

56.

de son étonnement quant à la satisfaction des soldats, ainsi que de la bonne humeur et de la loyauté de ses troupes stationnées en Amérique etc. sur quoi nous poursuivîmes notre tâche et chacun confectionna quotidiennement les fascines²⁵⁷ et gabions²⁵⁸ attendus avec patience, jusqu'au jour où nous eûmes de nouveau toutes les vivres qui nous étaient dues ; un jour, en allant au travail, nous rencontrâmes quelques chariots à pain, qui furent attaqués dès que nous les vîmes, et presque entièrement pillés, ce qui

²⁵³ Les camps militaires s'établissaient rarement trop près des forêts. En effet une troupe avait toujours intérêt à se poster en terrain découvert, afin de voir venir son ennemi de loin. Par ailleurs, la présence de bois favorisait les désertions. Cependant, lors d'un siège, la forêt permet de masquer le camp et de le protéger des tirs de la place.

²⁵⁴ Clermont de Crèvecoeur, lieutenant artiller, fait référence à cet incident dans son journal, le 27 septembre : « We learned that the English had captured from us several small vessels loaded with flour that were carrying about 2500 rations for the Army. » (« Nous apprîmes que les Anglais avaient capturé plusieurs petites embarcations chargées de farine, qui transportaient près de 2500 rations pour l'Armée »), *The American Campaigns of Rochambeau's army, volume I*, translated and edited by Howard C. Rice and Anne S. K. Brown, jointly published by Princeton University Press and Brown University Press, Princeton, Providence, 1972, p. 56.

²⁵⁵ Le fleuve Hudson.

²⁵⁶ L'alimentation des armées revêtait une importance stratégique excessivement forte. En effet le développement de la logistique était tel qu'il était toujours difficile de nourrir une armée en campagne, les exemples sont nombreux de troupes ayant dû se replier faute de vivres. L'art de la campagne était donc en grande partie l'art du ménagement des ressources. Dans ce contexte, les convois d'alimentation représentaient des cibles privilégiées, tant parce que leur capture affaiblissait l'ennemi, que parce qu'elle renforçait ses propres troupes. Cette guerre de harcèlement, menée de longue date, avait été théorisée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle sous le nom de « petite guerre ».

²⁵⁷ Une fascine est un fagot de branchages. On s'en servait pour combler les fossés et protéger les tranchées du feu ennemi lors de l'attaque des places.

voir Vauban pour l'illustration

²⁵⁸ Un gabion est une sorte de panier sans fond que l'on remplissait de terre afin de protéger les troupes lors d'un siège.

Idem pour l'illustration.

faillit faire grand bruit ; s'il n'avait pas été tenu compte de la satisfaction que nous avions donnée par le passé, certains auraient dû le payer de leur vie etc.²⁵⁹. Nous continuâmes encore quelques jours à confectionner des fascines jusqu'à ce qu'on crût qu'il y en eût assez, après quoi il fallut les porter toutes au camp.

Comme à présent tous les préparatifs de guerre étaient achevés, on ordonna le 3 septembre, que dans chaque compagnie de tout régiment, 36 hommes se tinsent prêts pour aller au front, une demi-heure avant la tombée de la nuit ; ces ouvriers-mineurs²⁶⁰ ou hommes de troupe devaient avoir chacun ses outils de sapeur et son fusil, et porter en plus une fascine ou un gabion. Les ouvriers-mineurs étaient commandés par Monsieur le Général Chastellux. Ces ouvriers-mineurs étaient aussi accompagnés d'un piquet ainsi que de grenadiers et de chasseurs.

57.

Ces grenadiers, chasseurs et la sentinelle devaient encadrer les ouvriers-mineurs par devant et sur les côtés. Les ouvriers-mineurs étaient conduits jusque devant les redoutes anglaises, où l'on ne pouvait pas travailler le jour ; cette nuit-là vers 9 heures nous commençâmes notre travail de retranchement ; dès que nous eûmes commencé à piocher, les Anglais s'aperçurent que quelqu'un travaillait devant leurs redoutes. Ils ne doutaient pas qu'il s'agissait de Français, bien qu'ils ne pussent rien voir, car il faisait trop sombre, et il nous était interdit, sous peine d'une sanction sévère, de parler entre nous à haute voix ou même de faire le moindre bruit etc.

Nous travaillions à peine depuis un quart d'heure, qu'ils nous avaient repérés et si bien localisés, que les boulets de canon pleuvaient sur nous, et que nous et nos camarades ne savions pas dans quel coin nous devions nous terrer.

A présent le mieux était de s'enfoncer sous terre, si bien que le dicton se vérifia, à savoir que les Français étaient des lapins de garenne, mais notre sort était moins enviable que celui des lapins de garenne, et nos officiers n'avaient pas besoin de nous commander, car chaque soldat cherchait à s'enterrer le plus vite possible pour se mettre à l'abri de la mitraille ; il y en avait beaucoup

58.

²⁵⁹ Les comportements délictueux parmi les troupes sont sévèrement réprimés à cette période.

²⁶⁰ Ces ouvriers-mineurs, que l'on appelle aussi parfois pionniers, sont des soldats affectés à des travaux de sape, de fortification. Ici les ouvriers-mineurs jouent un rôle primordial dans le siège car ils sont ceux qui creusent les tranchées. Comme Flohr le laisse entendre, être ouvrier-mineur est particulièrement éprouvant (« les mains couvertes d'ampoules, p. 58) et dangereux (chaque soldat cherchait à s'enterrer le plus vite possible pour se mettre à l'abri de la mitraille p. 57) puisque jusqu'au 8 octobre les forces assiégeantes ne pouvaient répondre aux bombardements anglais faute d'artillerie adéquate.

qui n'avaient encore jamais manié d'outils pour travailler, mais quiconque les eût vu faire, eût cru qu'ils avaient fait cela toute leur vie. Le lendemain nous avions les mains couvertes d'ampoules, si bien que nous n'étions plus capables de présenter les armes.

Cette nuit-là, plus d'un partit faire son travail, mais n'en revint pas, car il dut laisser sa vie dans les tranchées. Cette nuit-là, nous eûmes 3 tués et 8 blessés. C'était le 1^{er} octobre 1781.

Au point du jour, tous les ouvriers-mineurs furent rappelés ; dès qu'il fit entièrement jour, les Anglais virent que tout le terrain devant eux était semé de retranchements ! Cela fit dire au général anglais Cornwallis, que cette nuit tous les diables de l'enfer avaient dû aider les Français à creuser, il ne pouvait pas se l'expliquer autrement.

Ouvriers-mineurs pour la 2^{ème} nuit : 800 hommes sous le commandement de Monsieur St. Simon²⁶¹. Nous eûmes cette nuit-là 1 mort et 5 blessés. A présent que quelques galeries et redoutes étaient achevées, les ouvriers-mineurs y furent postés jour et nuit pour y travailler. Durant ces travaux, on percevait sans cesse le tonnerre et les éclairs des canons, et de toute la nuit il n'y avait pas un demi quart d'heure de silence.

59.

Tantôt la mitraille et les boulets frappaient ici, tantôt là, c'était une désolation.

Le 2 octobre, nous fournissions 700 ouvriers-mineurs et nous eûmes ce jour-là 1 mort et 6 blessés. Dès que quelques redoutes et galeries étaient terminées, il fallait que 2 régiments y montent tout le temps la garde, qui durait 24 heures ; jour et nuit les ouvriers-mineurs étaient accompagnés d'un piquet assez nombreux qui se tenait près d'eux afin d'évacuer les morts et les blessés.

Les ouvriers-mineurs ainsi que les détachements qui devaient évacuer les blessés étaient bien payés et recevaient 30 S. pour la nuit ou le jour.

²⁶¹ Le Major General Claude-Anne de Rouvroy, marquis de Saint-Simon-Montblieru dirige les trois régiment venus de Saint-Domingue à bord de l'escadre commandée par le Comte De Grasse. Né en 1740 à La Faye près de Ruffec en Charente, Saint-Simon est formé à l'école militaire de Strasbourg, puis affecté au régiment Royal-Auvergne. Il est colonel du régiment de Poitou en 1771, puis en 1775 de celui de Touraine. Il suit ce régiment en 1779 à Saint-Domingue. Il débarque à la tête des trois régiments Touraine, Agenais et Gâtinais le 2 septembre où il assiste Lafayette et Anthony Wayne jusqu'à l'arrivée de Rochambeau et de Washington le 14 septembre. Pendant le siège de Yorktown il commande l'aile gauche de l'armée française. Saint-Simon est blessé pendant le siège, et gagne l'estime de ses pairs en restant à son poste toute la journée malgré sa blessure. Pendant la Révolution, Saint-Simon défend les privilèges de la noblesse, émigre en 1790 en Espagne où il occupe plusieurs postes de haut-rang. Il défend ainsi Madrid contre les armées française en 1808. Il meurt à Madrid en 1819.

Il n'était pas toléré qu'un soldat rachetât son tour ou l'échangeât, mais chacun devait bien y aller et faire lui-même son tour²⁶².

Le 2 octobre²⁶³ nous fournissions 800 ouvriers-mineurs et nous eûmes ce jour-là 2 morts et 4 blessés. Alors que nous avions déjà achevé un grand nombre de redoutes et que nous nous étions rapprochés de la ville, nous n'avions pas d'autre artillerie pour garnir ces redoutes que les petites pièces des régiments.

60.

C'est pourquoi nous ne donnions aucun signe, jusqu'à ce que notre artillerie, qui était arrivée par mer, fût acheminée. C'est précisément ce qui nous fâchait le plus pendant nos travaux de sape, à savoir que les Anglais étaient debout sur leurs redoutes, et personne ne les menaçait d'un coup de canon, alors que nous, à peine nos têtes dépassaient-elles des redoutes, nous étions la cible d'un de leurs canons²⁶⁴.

Le général anglais Cornwallis en profitait pour gonfler le moral de ses soldats, disant qu'il leur serait aisé de garder leurs positions, car les Français n'avaient pas d'artillerie, et depuis le temps qu'ils étaient là, on ne les avait pas entendu donner un seul coup de canon.

Le 3 octobre, nous mîmes à disposition 300 ouvriers-mineurs. Pendant la journée nous eûmes 5 morts et 9 blessés. En ce qui concerne les Américains, ils avaient déjà planté des canons dans l'une ou l'autre redoute, mais nous, nous n'avions encore aucune pièce d'artillerie dans nos redoutes, et avions encore travaillé toute la journée, afin que tout fût fin prêt, et qu'on n'eût plus qu'à placer les pièces d'artillerie et à ouvrir le feu, aussi bien avec des obusiers qu'avec des canons etc.

61.

Mais à présent nous étions prêts également à recevoir notre artillerie lourde.

Le 4 octobre, nous mîmes à disposition 800 ouvriers-mineurs. Nous eûmes au courant de la journée 1 mort et 5 blessés. Pendant la journée et la nuit, nous avons pris un bel

²⁶² Afin de répartir l'exposition au feu entre les différentes compagnies, ces dernières se relayaient à la tranchée. Par ailleurs des contingents mixtes étaient formés, chaque compagnie y détachant quelques hommes. Flohr fait mention de la pratique des rachats, combattue par les autorités militaires. En effet, le travail à la tranchée étant particulièrement dangereux, les soldats ne voulant pas trop s'exposer pouvaient être tentés de racheter leur tour en payant un camarade pour qu'il prenne leur place. Cependant ces pratiques, en tant qu'elles instituaient une hiérarchie parallèle à la hiérarchie militaire, et en tant qu'elles se fondaient sur la couardise, étaient assez mal tolérées par les officiers.

²⁶³ On relève ici une erreur curieuse de l'auteur, il insère à deux reprises dans son journal du siège de Yorktown le 2 octobre. Le tableau récapitulatif des morts et des blessés par jour copié à la page 93 reprend les chiffres du « deuxième » 2 octobre c'est-à-dire 2 morts et 4 blessés. Le récit de ce premier 2 octobre ne contient aucun événement spécial qui pourrait permettre de le rapprocher d'une date réelle.

²⁶⁴ L'artillerie jouait un rôle particulièrement important lors des sièges. En effet, pour les assiégés, elle permettait de perturber la progression de la tranchée. Les assiégeants avançaient en zigzag afin d'éviter les tirs en enfilade. L'artillerie de siège avait quant à elle pour fonction de mettre hors d'état de nuire l'artillerie de la place, et de battre les ouvrages défensifs en brèche.

avantage, car nous avons encore creusé de nouvelles galeries et nous avons encore gagné du terrain.

Pendant toute la journée les Américains avaient assez abondamment tiré sur l'aile droite. Ce même jour, le général anglais envoya, depuis la ville, un message injurieux dans leur camp, dont la teneur était la suivante:

Même si pendant 2 fois 24 heures, il se mettait à pleuvoir des Américains, ils ne s'en inquiéteraient pas, tout juste craindraient-ils que l'un d'eux ne leur tombât de temps à autre sur la tête, et aucun Anglais ne se laisserait intimider par 24 Américains, voilà le message qu'il envoya, à quoi il ajouta, qu'ils ne craignaient pas non plus les quelques Français, qu'il voulait bien leur envoyer quelques canons en bois, car il avait pitié d'eux, étant donné qu'ils étaient tout de même des troupes régulières. Les Français lui répondirent, qu'ils lui faisaient transmettre leurs remerciements, qu'ils essaieraient de trouver ailleurs quelque pièce d'artillerie, et que les Anglais auraient peut-être encore bien besoin de la leur.

62.

Si cependant ils n'en trouvaient pas jusqu'au lendemain, lui répondit le général, il le solliciterait pour qu'il lui prêtât leur surplus d'artillerie.

Le 5 octobre nous mîmes à disposition 600 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée . mort et 1 blessé²⁶⁵. L'après-midi nos pièces d'artillerie arrivèrent par mer, et nombre d'hommes prêtèrent main-forte pour les acheminer. Tous les chevaux d'artillerie étaient déjà prêts pour les conduire dans les redoutes, sans que les Anglais ne s'aperçussent de rien²⁶⁶.

Le 6 octobre, nous mîmes à disposition 1000 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 5 morts et 10 blessés. Ce jour-là toute notre artillerie fut acheminée dans les redoutes qui venaient d'être construites. Vers le soir tous les canons et obusiers étaient montés sur leurs affûts, prêts à faire feu.

Vers 6 heures du soir, notre général fit transmettre un message au général anglais Cornwallis, par l'intermédiaire d'un aide de camp, qui avait accroché un drapeau blanc à son épée qu'il brandissait, signifiant ainsi qu'il était envoyé par son général. Dès qu'on l'aperçut côté anglais, tout devint calme et le feu cessa, aussi bien du côté anglais que du côté américain.

illustrations

63.

²⁶⁵ Flohr a visiblement rédigé son texte en signalant sous forme de blancs et de points les passages chiffrés à compléter à l'aide d'un document statistique faisant état de l'ensemble des blessés et des morts au siège de Yorktown.

²⁶⁶ Il fallait en moyenne entre six et huit chevaux pour transporter une pièce d'artillerie de campagne.

Cette interruption dura environ une heure à compter du moment où l'aide de camp remit au général anglais la lettre, qui disait:

Messieurs les généraux Rochambeau et Washington lui faisaient dire et savoir, qu'ils le remerciaient encore de sa bonté et de son offre de leur envoyer des canons en bois, mais comme le péril jusque-là n'avait pas été si grand, ils n'en avaient pas encore eu le besoin. D'ailleurs Sa Majesté, le roi de France avait, elle aussi, la faiblesse de leur envoyer des pièces d'artillerie.

Cependant ils lui faisaient savoir, qu'à compter de 8 heures du soir, leur petite artillerie était prête à faire feu sur la ville, c'est pourquoi, prenant les mesures dictées par l'usage, ils lui demandaient de mettre femmes et enfants en sécurité hors de la ville, car on ne ferait plus de quartier jusqu'à ce qu'il se rendît.

Dès qu'il entendit ceci, le général anglais dit que cela était fort bien, qu'il transmette ses compliments à son général qui l'avait envoyé, et qu'il lui dise, que pour cette fois-ci il ne le craignait guère, car ce n'était pas la première fois qu'il avait à faire à ces Messieurs les Français²⁶⁷.

64.

Il les connaissait bien. L'aide de camp revint, son drapeau blanc à la main. A peine eut-il atteint la redoute, que les canons anglais refirent feu sans s'arrêter. Dès que notre général entendit le message, il ordonna à l'artillerie de se tenir prête pour le soir, les canons chargés, les mèches allumées. Le soir n'était pas encore venu, que toutes les redoutes étaient peuplées d'ouvriers-mineurs, les uns pour manipuler les boulets de canon et amener les obus, les autres pour dégager les créneaux, qui étaient tous préparés, mais qui, du côté de l'ennemi, étaient masqués par une couche de terre épaisse d'environ 2 à 3 pieds! Ils n'avaient pas été dégagés, afin que les Anglais ne vissent pas si c'étaient des redoutes équipées de petite ou de grosse artillerie, et qu'ils demeurassent dans l'idée que ces redoutes ne devaient recevoir que de la petite artillerie et que nous n'avions pas de canons.

Dès qu'il fit un peu sombre, on planta dans le Fort Royal 16 pièces de 24 et 18 obusiers, dans une autre redoute 12 pièces de 16 et 14 obusiers. Ces deux redoutes faisaient face, parallèlement, à la grande redoute anglaise. Une autre encore, fut équipée de 4 pièces de 24, de 4 de 16, et de 6 obusiers²⁶⁸.

65.

Il y avait également quelques grandes redoutes sur l'aile gauche, très bien servies par les 3 régiments Agenois, Gâtinois et Touraine. Sur l'aile droite se trouvaient les Américains.

²⁶⁷ Le général Cornwallis a combattu l'armée française au cours de la guerre de Sept Ans (1756-1763) en Allemagne, notamment à la bataille de Minden.

²⁶⁸ Une pièce de 24 tire des boulets de 24 livres, une pièce de 16 tire des boulets de 16 livres. Plus le boulet est lourd plus le canon est imposant et plus sa portée est grande. Par exemple le canon de 24 mesure environ 2,70 mètres et pèse 2,5 tonnes.

Le général ordonna alors au colonel commandant l'artillerie, de souhaiter le bonsoir aux Anglais, entre chien et loup, ce qu'il fit avec plaisir. En guise de bienvenue, nous envoyâmes pour commencer 18 obus, coup sur coup. Ils tombèrent tous très exactement dans leur grande redoute, si bien que les occupants ne savaient plus où fuir. Peu après, nous en envoyâmes 16 de vingt-quatre d'un seul coup, dans la même redoute. Quant aux autres redoutes, elles eurent le même traitement, de sorte que les Anglais ne savaient plus comment sauver leur vie. Cela dura toute la nuit, sans discontinuer, au point que le sol tremblait comme lors d'un tremblement de terre.

Le feu de l'ennemi était aussi très nourri. Mais ils n'arrivaient pas à la cheville des Français. Nos constables dirigeaient les tirs avec une précision telle, qu'ils touchaient les roues des canons dans les redoutes anglaises, de sorte que beaucoup de leurs affûts ou chariots à canons furent rendus inutilisables.

Cette nuit-là, la garde dans la tranchée était assurée par les régiments Royal Deux-Ponts et Soissonnois,

66.

ainsi que par les grenadiers et les chasseurs desdits régiments, qui se trouvaient à quelque distance sur notre gauche, dans une vallée où il fallait s'attendre à tout moment à une sortie des Anglais. A présent le feu ne s'arrêtait plus, et durait jour et nuit.

Le 7 octobre nous mîmes à disposition 900 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 1 mort et 6 blessés. Nous avons à présent pris quelques avantages, nous nous étions tellement rapprochés, qu'ils pouvaient, pendant que nous faisons nos travaux de sape, nous atteindre depuis leurs redoutes avec les mortiers, ils n'avaient en effet pas d'obus, car leurs plus gros boulets pesaient 50 livres.

Ce même jour, la garde dans la tranchée fut attribuée aux régiments Bourbonnois et Saintonge y compris leurs grenadiers et chasseurs, qui étaient de garde à l'endroit qui leur était assigné ; sur l'aile gauche se trouvaient le régiment Gâtinois et Touraine, qui y souffrirent beaucoup.

Le 8 octobre, nous mîmes à disposition 800 ouvriers-mineurs. Ce jour, nous eûmes 1 mort et 1 blessé. Ce jour, la garde était assurée par les régiments Royal Deux-Ponts et Soissonnois. Sur l'aile gauche se trouvait Agenois etc. Ce même jour, arrivèrent 2 déserteurs anglais, que le général Washington interrogea sur beaucoup de points et particulièrement sur l'endroit où se trouvaient leurs poudrières.

67.

Comme ils livrèrent le secret, on s'appliqua bientôt à incendier leurs poudrières à l'aide de boulets de feu ou de bombes etc.²⁶⁹, ce qui fut chose faite le soir même. Ce même soir, vers 11 heures, des boulets de feu incendièrent aussi un navire de guerre qui était dans le port, et qui avait causé de gros dégâts à terre, sur notre aile gauche. Le jour, ce navire se mettait toujours à couvert derrière la montagne, près de la ville, qui s'étend moitié sur la hauteur, moitié en contrebas, près du rivage bordant un important bras de mer.

²⁶⁹ Les boulets de feu sont plus connus sous le nom de boulets rouges. En tirant des boulets préalablement chauffés, les artilleurs pouvaient incendier leur cible.

Dès la nuit tombée, il quittait son abri derrière la montagne, croyant qu'on ne pouvait lui causer de dommages, puisqu'il faisait sombre et qu'on ne pouvait le voir. Mais les fusiliers américains avaient bien compris la manœuvre, si bien que, cette nuit, les Français purent le réduire en cendres ainsi que tout ce qui se trouvait à bord²⁷⁰.

De l'autre côté du bras de mer, près de Gloucester, se trouvaient le Corps franc de Lauzon, ainsi que plusieurs milliers d'Américains, pour empêcher les Anglais de prendre la fuite, de sorte qu'ils étaient complètement encerclés. Sur les eaux, c'était le général Grasse qui les cernait, empêchant qu'on leur vînt en aide ou qu'on les ravitaillât en munitions.

Cette nuit, les Anglais firent une sortie qui fut très rapidement contrée.

Le 9 octobre, nous mîmes à disposition 700 ouvriers-mineurs.

68.

Nous eûmes pendant la journée . mort et 8 blessés. Ce jour, la garde était assurée par les régiments Bourbonnois et Saintonge. Sur l'aile gauche se trouvaient Gâtinois et Touraine. Cette nuit-là, vinrent le général Washington et le Baron de Vioménil, et promirent un bon pourboire aux canoniers et bombardiers qui réussiraient à mettre le feu aux poudrières anglaises. Un des bombardiers se fit aussitôt connaître, et dit qu'il voulait essayer, si cela était possible, qu'il avait ce jour-même interrogé là-dessus les déserteurs qui étaient venus.

Parmi les bombardiers il y avait 2 hommes particulièrement adroits, dont l'un était un natif de Strasbourg²⁷¹ et avait le grade de sergent, alors que l'autre était de Landau. Ces deux hommes entreprirent l'opération à la nuit tombée et réussirent, vers 10 heures, à faire sauter une poudrière ainsi que toute la grande redoute etc.

²⁷⁰ Selon de nombreuses sources (journaux, mémoires, lettres) la frégate Charon est incendiée par un bombardement de l'artillerie française le 10 octobre, et non le 8 [*Guns of Independance*, p. 210].

²⁷¹ L'habileté des artilleurs français est louée par leurs homologues américains. L'artillerie est l'un des principaux atouts de l'armée de Louis XVI, grâce à d'importantes avancées technologiques (cf. les travaux de Gribeauval), mais aussi à une formation militaire de qualité. Flohr fait référence à deux artilleurs alsaciens, de Strasbourg et de Landau, qui ont probablement été formés à l'École d'Artillerie de Strasbourg. Celle-ci est l'une des premières écoles de ce genre fondée sous le règne de Louis XIV, et le choix de Strasbourg s'explique par l'existence d'une longue tradition de fonderie militaire dans cette ville. La médiathèque André Malraux de Strasbourg possède d'ailleurs l'ancienne bibliothèque de l'école.

Dans un registre conservé aux archives de Zweibrücken, on peut retrouver les noms des Strasbourgeois ou natifs des villages aux alentours et enrôlés dans le Régiment Royal Deux-Ponts. Il peut s'agir de Braun Michael, Bruck Johann David, Doock Daniel, Geith Andreas, Jinrich Kaspar, Jülich Friedrich, Jung Christian, Jung Heinrich, Leonhard Andreas, Muller Christoph, Neff Friedrich, Pfister Daniel, Schirro Michael, Schotter Friedrich, Schubard Franz, Stöhr Friedrich ou de Werner Daniel. Néanmoins, aucun de ces Strasbourgeois ne semble avoir atteint le grade de sergent. En revanche, un autre Alsacien pourrait correspondre à ce personnage évoqué par Flohr : Christian BURR, né à Wintersbourg en 1750, enrôlé dans le régiment en 1768, présent à Yorktown en 1781 et nommé sergent le 1^{er} mai 1784, avant d'épouser au retour d'Amérique en 1786 la fille du pasteur de son village de l'Alsace bossue. Sa carrière au sein du Régiment Royal Deux-Ponts se poursuit après la guerre d'indépendance américaine : cantonné à Metz, Belfort puis Huningue en 1788, il est nommé sergent major en 1789 et sous-lieutenant en 1791. Il se retire à La Petite-Pierre après les guerres révolutionnaires, et y meurt en 1810. D'après Waltraud PALLASCH et Pierre BALLIET, "Elsässerund Lothringerim Regiment Royal Deux-Ponts", *Bulletin du cercle généalogique d'Alsace*, 2007, n°157, p. 5-7.

Quelle vision d'horreur que cette redoute, qui était occupée par 900 hommes! Il y avait dans la poudrière environ 23 barils de poudre, on s'imagine facilement l'explosion que c'était. Depuis nos redoutes, nous vîmes les hommes projetés en l'air par la force de l'explosion, les bras écartés. Ce furent partout des cris de détresse et de douleur, c'était effroyable. Au sein de notre armée c'était tout le contraire, car devant ce malheur, on manifesta diversement sa joie dans nos redoutes, les uns applaudissant, les autres criant Vive le Roy, quelques-uns faisant

69.

d'autres bruits, les Américains criant Hourra Roy Georges²⁷², bref, ce fut un tel vacarme sur toute notre ligne, qu'on ne distinguait plus ses propres paroles.

Or les Anglais le prirent très mal et tentèrent immédiatement une sortie, qui faillit réussir et qui les mena à trente pas de nos redoutes. Mais quand ils virent que le nombre de soldats était encore trop important, ils firent demi-tour, ce qui produisit dans nos rangs une clameur encore plus grande.

Le 10 octobre, nous mîmes à dispositions 300 ouvriers-mineurs. Pendant ce jour nous eûmes 1 mort et 3 blessés. La garde était assurée par les régiments Royal Deux-Ponts et Soissonnois, y compris les grenadiers et les chasseurs. Sur l'aile gauche se trouvait le régiment Agenois etc. Ce jour-là nous prenions encore un bel avantage, car nous gagnions du terrain en occupant les redoutes nouvellement aménagées et équipées d'artillerie. A présent seulement, et grâce à ces nouvelles redoutes, nos tirs pouvaient atteindre la ville et leurs redoutes. Justement, on tira sur la ville et on la bombardait tellement, qu'aucun homme ne put y demeurer ou y habiter : toutes les maisons, éventrées par les boulets de canon, brûlaient comme des torches, le sol était labouré par les obus, qui avaient creusé un entonnoir à côté de l'autre. Dans le port, beaucoup de navires furent

70.

également touchés et sombrèrent par la suite. Tous les habitants de la ville furent évacués et conduits de l'autre côté du bras de mer, où une partie de la ville était encore à l'abri des tirs. Là, ils durent rester et ne purent aller au-delà, à cause du Corps franc de Lauzon, ainsi que de quelques régiments américains, qu'on avait mis en réserve à Gloucester.

Le 11 octobre, nous mîmes à disposition 150 ouvriers-mineurs. Nous eûmes ce jour-là . mort et 7 blessés. La garde était assurée par les régiments Bourbonnois et Saintonge, y compris les grenadiers et chasseurs. Sur l'aile gauche se trouvaient les régiments Gâtinois et Touraine.

Le matin, arrivèrent quelques déserteurs, que l'on questionna sur l'endroit exact où se trouvait le quartier général; ils dirent tout, décrivant avec précision la maison occupée

²⁷² Ce « *Hurray Roy Georges* », doit être ironique, puisque les Américains ne reconnaissent bien évidemment plus le Roi Georges III d'Angleterre comme roi. Néanmoins, il est curieux que lors d'un cri de joie soi-disant spontané, collectif qui plus est, puisse revêtir cette dose si forte de dérision.

par l'état-major, après quoi on décida bien vite d'en faire la cible des tirs et des bombardements.

Or, il se trouvait là une maison aussi grande et belle que le plus beau des châteaux. Elle appartenait à une personnalité locale, qui était un bon Anglais. Son fils cependant, était un bon Américain et avait vraiment rang de colonel dans un régiment de milice, qui participait effectivement au siège,

71.

et à cause de ce colonel, la maison fut longtemps épargnée. Comme ce bâtiment se trouvait à environ 300 pas, juste devant les maisons de la ville, il constituait un obstacle, de sorte que l'on ne pouvait tirer sur le quartier général.

Vers midi, le général Washington fit mander ce colonel et lui dit, qu'il avait l'intention d'incendier le quartier général avec des boulets de feu, et que si sa maison, ou celle de son père, venait à être détruite par l'incendie, il la lui remplacerait, à hauteur du préjudice. Mais le colonel répondit, qu'on la fasse sauter, au grand dam de son père²⁷³.

Vers 11 heures et demie, elle brûlait déjà comme une torche, il est vrai que quelques 20 bombes y étaient déjà tombées.

Vers 1 heure, alors que l'état-major était attablé, nous envoyâmes, les unes derrière les autres, 24 bombes sur cette maison. Quelques-unes tombèrent devant la maison, d'autres à l'intérieur, ce qui coupa l'appétit au général Cornwallis et à son état-major. D'eux d'entre eux furent tués et plusieurs gravement blessés, les autres s'enfuirent. Mais comme les bombes tombaient dru, ils ne savaient plus de quel côté battre en retraite. Où ils allaient,

72.

ils étaient traqués par les boulets de canon. Le général Cornwallis dut se mettre à l'abri sous une voûte qui avait été aménagée comme une galerie de mine, où il logea dorénavant en toute sécurité. Le reste de la troupe dut camper autour de la ville et eut beaucoup à souffrir.

Le 12 octobre, nous donnâmes 600 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 7 morts et 11 blessés. La garde était assurée par les régiments Soissonnois et Royal Deux-Ponts ainsi que, sur le côté, par les grenadiers et les chasseurs. Sur l'aile gauche se trouvait le régiment Agenois etc. Pendant la journée, ce fut un feu nourri et

²⁷³ Le colonel qu'évoque Flohr est Thomas Nelson Junior, Brigadier-Général, commandant de la milice de Virginie. L'homme désigné comme son père est en réalité son oncle et n'est pas « un bon Anglais », c'est-à-dire un loyaliste. Thomas Nelson un ancien notable de la colonie, est à Yorktown pendant le siège de la ville, il passe du côté des alliés le 10 octobre avec l'accord de Cornwallis. L'état-major de Cornwallis occupe directement la maison de Thomas Nelson senior, qui est aussitôt prise pour cible par les artilleurs. Le Brigadier-Général Thomas Nelson Junior intervient à un autre moment du siège, le 9 ou le 11 octobre (Emory G. Evans, *Thomas Nelson of Yorktown : Revolutionary Virginian*, Colonial Williamsburg Foundation, Williamsburg, 1975) lorsqu'il indique à Lafayette de diriger les tirs d'artillerie en direction de cette grande maison en briques où l'état-major ennemi se trouve. Il précise aussi à Lafayette, étonné, qu'il s'agit de sa maison. [*Guns of Independance*, p. 214].

ininterrompu, comme jamais auparavant. Chacun crut que le Jugement dernier était arrivé. Quand on était en sécurité au camp ou ailleurs, c'était un grand plaisir de voir et d'entendre ce spectacle, car le sol tremblait tout le temps, et depuis les postes de guet du camp, l'on pouvait, de loin, compter en permanence les bombes de feu. Mais dès qu'il fallait se rendre au cœur de la bataille, le plaisir n'était plus aussi grand.

Le 13 octobre, nous donnâmes 600 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 1 mort et 28 blessés. La garde était assurée par les régiments Bourbonnois et Saintonge, y compris les grenadiers et chasseurs. Cette nuit-là ils firent une sortie vers le matin et surprirent les ouvriers-mineurs,

73.

ce qui était dû à une inadvertance de notre piquet et des sentinelles. Ils prirent une de nos redoutes, armée de 12 canons de 16, qu'ils enclouèrent tous afin qu'ils fussent inutilisables²⁷⁴. Mais ils ne purent progresser au-delà de cette redoute. Les ouvriers-mineurs qui s'y trouvaient, s'enfuirent, parce qu'ils n'avaient d'autres armes que leurs outils, avec quoi ils ne pouvaient se défendre. Dès que les canons furent encloués, ils s'en retournèrent.

D'un côté, il n'y avait pas à s'étonner de l'inadvertance aussi bien des ouvriers-mineurs que du piquet, parce que tous étaient fatigués et avaient grand sommeil. Pendant ce siège, le soldat ne regagnait la tente pour dormir, que toutes les 6^{ème} et 7^{ème} nuits. Aujourd'hui le voici de garde, le lendemain de piquet, du piquet il se rendait aux travaux de sape, de là il regagnait aussitôt, le jour suivant, son poste de garde. De sorte qu'il ne pouvait dormir sous tente que les 6^{ème} et 7^{ème} nuits²⁷⁵. Le matin de ce jour-là, le général anglais envoya un aide de camp, un carré d'étoffe accroché à l'épée. Dès qu'on l'aperçut, on cessa le feu. Il apportait une lettre qui disait ceci:

74.

Qu'on veuille bien lui accorder ce qui suit: s'il lui était permis de partir avec son armée et ses navires, il céderait la ville.

Notre général renvoya cet aide de camp avec cette réponse: qu'il dise seulement à son général, que ceci ne pouvait lui être accordé, qu'il avait à se défendre aussi bien qu'il le pouvait, selon les usages de la guerre. Soit il perdrait, soit il gagnerait, ses pertes n'étaient tout de même pas encore si grandes, il était bien en mesure de se défendre encore.

Dès que ce dernier eut disparu derrière les redoutes ennemies, le feu reprit de plus bel, plus nourri que jamais. Le message, en ces termes, ne plut guère au général anglais, qui dut se remettre au combat.

²⁷⁴ L'enclouage des canons était une opération de sabotage qui consistait à enfoncer un clou dans la lumière des canons (le trou de mise à feu). Un canon encloué ne pouvait plus servir.

²⁷⁵ Il va de soi que les soldats dormaient plus souvent qu'une fois par semaine. Cependant il est probable que la journée de repos ne soit qu'hebdomadaire.

Le 14 octobre, nous donnâmes 800 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 5 morts et 29 blessés. La garde était assurée par les régiments Royal Deux-Ponts et Soissonnois, y compris les grenadiers et les chasseurs. Sur l'aile gauche se trouvaient les régiments Gâtinois et Touraine. Quant aux Hessois et à ceux d'Anspach²⁷⁶ etc., ils ne voulurent plus passer à l'attaque, car ils voyaient que leurs régiments étaient décimés, de sorte qu'il était impossible d'organiser la défense.

75.

Ce jour-là, à midi, l'ordre fut donné aux grenadiers et chasseurs du régiment Royal Deux-Ponts et Gâtinois, qu'ils avaient à se rassembler, vers le soir, sur l'aile droite, près de l'entrée des tranchées, côté américain.

Vers le soir, ils se rassemblèrent, en effet, sur l'aile droite, comme l'ordre en avait été donné. Mais personne ne savait ce que cela signifiait. Nous restâmes là jusque vers 11 heures du soir. Ces 4 compagnies de grenadiers et de chasseurs etc. étaient commandées par le Baron de Vioménil et le Comte Guillaume de Deux-Ponts²⁷⁷, colonel en second du régiment Royal Deux-Ponts. Personne ne savait encore quand nous sortirions, mais nous allions l'apprendre bientôt.

Les Anglais avaient une redoute qui était la plus avancée de toutes. Grâce à elle, ils nous causaient quotidiennement beaucoup de dommages. Cette redoute comportait un solide poste avancé, de 400 hommes, qui étaient toujours relevés la nuit, parce qu'il fallait faire 600 toises à découvert pour le rejoindre. S'ils allaient et venaient de jour, on pouvait les tirer comme des moineaux avant qu'ils ne pussent se réfugier à l'intérieur. Pour prendre cette redoute et en chasser l'ennemi,

76.

il fallait organiser un assaut, ce qui précisément devait se produire cette nuit avec les 4 compagnies etc.

²⁷⁶ Des soldats germanophones ont combattu dans les deux camps lors de la guerre d'indépendance américaine. Les Anglais avaient sous leurs ordres 20 000 soldats hessois et 10 000 autres soldats germanophones. La couronne britannique achetait les services d'armées continentales, moyennant des subsides parfois importants (estimés au total à 7 millions de £ pour tous les mercenaires allemands) : 21 millions de thaler étaient versés au landgrave Frédéric II de Hesse-Cassel pour l'envoi de 4 bataillons de grenadiers, 15 batailles d'infanterie, 2 compagnies de chasseurs et un état-major. D'autres troupes de mercenaires viennent du Brunswick, d'Ansbach-Bayreuth, d'Anhalt-Zerbst, mais on désigne communément sous le nom d'« Hessois » toutes les troupes de non Britanniques se battant pour la couronne. Le prince d'Anhalt-Zerbst qui envoyait 1160 mercenaires en Amérique, le contingent allemand le plus modeste, recevait en échange 110 000£. Il n'est donc pas étonnant de lire un peu plus loin dans le récit de Flohr que les soldats du régiment Deux-Ponts se faisaient interpeler en allemand du haut des redoutes défendues par lesdits Hessois engagés aux côtés des Britanniques.

²⁷⁷ Il s'agit de Guillaume de Deux-Ponts. Cf. notice biographique.

Vers minuit, il fut ordonné que, pendant que nous²⁷⁸ progresserions, aucun soldat, ni aucun sous-officier ou officier ne s'avisât de parler, de faire le moindre bruit, sous peine d'une punition sévère et, pour les soldats, sous peine de mort. S'il devait arriver que le soldat à côté de nous ou devant nous fût blessé ou tombât à terre et appelât son camarade ou lui demandât de l'aider et de s'arrêter, ou qu'il lui prît la main pour l'arrêter, l'officier ou le sous-officier le plus proche devait le passer au fil de l'épée, tel était l'ordre donné par le général.

Après quoi nous partîmes et avançâmes en pelotons, en grand silence. Il faut ajouter qu'il faisait aussi très sombre cette nuit-là, et ici ou là, l'un de nous tombait, car le chemin était très mauvais et chaque soldat était chargé de 60 cartouches²⁷⁹.

Nous avançâmes encore de quelques 100 toises, tous étaient très silencieux. Puis ce fut au tour des charpentiers

77.

qui nous accompagnaient, de démonter les chevaux de frise²⁸⁰, car elles²⁸¹ étaient entourées de chevaux de frise ou de palissades et d'un large fossé. A peine avions-nous fait encore quelques pas, qu'une sentinelle appela sur notre gauche. Elle criait dans notre direction « Whoisthere? »²⁸² en langue anglaise. Mais nous ne répondîmes pas. Cependant cette sentinelle n'ouvrit pas le feu sur nous. Elle croyait que c'étaient des Anglais qui faisaient une patrouille. Nous avançâmes encore un peu, et déjà nous étions dans les avant-postes ennemis. Peu après, une sentinelle appela sur notre droite. C'était une sentinelle de ceux de Hannovre qui criait « Wer da? »²⁸³ Dès qu'elle eut appelé trois fois, à peine eut-elle dit le dernier mot, qu'elle ouvrit le feu sur nous. Le coup était tout juste parti, qu'une fusillade se déclencha tout alentour dans notre direction, si vive, qu'il faisait clair comme en plein jour. Mais cela ne nous troubla en rien et nous continuâmes à avancer.

Mais dès que nous nous fûmes approchés de la redoute, suffisamment pour qu'ils pussent nous atteindre avec leurs fusils, ils tirèrent sur nous avec une telle intensité que nous tombions comme des flocons de neige. Chacun croyait qu'il pleuvait des balles, car nous

²⁷⁸ Ce « nous » est trompeur, car il désigne les attaquants de la redoute (les grenadiers et chasseur du Royal-Deux-Ponts et du Gâtinois), dont Flohr ne fait pas partie. Quelques lignes plus haut (fol. 75), il écrit : « Ce jour-là, à midi, l'ordre fut donné aux grenadiers et chasseurs du régiment Royal Deux-Ponts et Gâtinois, qu'ils avaient à se rassembler, vers le soir, sur l'aile droite, près de l'entrée des tranchées, côté américain. Vers le soir, ils se rassemblèrent, en effet, sur l'aile droite, comme l'ordre en avait été donné ». Ce n'est pas le seul passage du texte lui-même qui prouve que Flohr n'est pas un grenadier ou un chasseur. Le fait qu'il passe ensuite à la première personne du pluriel, l'inclut artificiellement dans le récit de cette attaque. Ce n'est pas le seul endroit où l'auteur procède de la sorte.

²⁷⁹ Les cartouches, contenant la balle et la poudre, étaient alors en papier (une couche de paraffine pouvait garantir leur étanchéité). Avant de recharger son arme, le soldat devait les déchirer pour en libérer le contenu.

²⁸⁰ Les chevaux de frise sont un dispositif de défense basé sur l'enchevêtrement et l'alignement de croisillons de bois.

²⁸¹ndt: elles = les redoutes anglaises

²⁸²ndt: « Qui va là? »

²⁸³ndt: « Qui va là? »

78.

étions encerclés par l'ennemi et faillîmes être anéantis. L'un criait ici, l'autre là, qu'on veuille lui venir en aide. Mais cela ne se pouvait, car pris dans l'assaut, nous devions courir pour atteindre enfin la redoute et sauter dans le fossé. Alors nous étions à l'abri des tirs venant de la redoute.

Les charpentiers démolirent les palissades en toute hâte. Dès qu'il y eut une petite brèche, il fallut immédiatement monter à l'assaut de la redoute, alors que plus d'un aurait pris encore un peu de repos.

Dès que quelques-uns, par chance, eurent réussi à monter, les Anglais s'enfuirent. Quand nous nous en aperçûmes, nous fîmes barrage pour empêcher leur fuite. Les troupes ennemies se trouvaient en haut de la redoute et pointaient leurs baïonnettes vers ceux qui voulaient monter. Beaucoup, pour se défendre, avaient des haches, avec lesquelles ils fendaient en deux, les crânes d'un grand nombre des nôtres qui étaient sur la montée.

Monsieur le Baron de Vioménil était aussi, en la circonstance, solidement armé: sur son uniforme il avait ceint un ceinturon de cuir, portait de chaque côté deux pistolets et avait l'épée à la main.

78a.

Suit le siège de York, comment cette ville fut prise par les Français, et comment sont disposées les redoutes autour de la ville etc.²⁸⁴.

illustrations

79.

Il fit proclamer qu'il saurait se souvenir de quiconque, soldat ou sous-officier, serait avant lui sur la redoute et lui tendrait la main, et qu'il recevrait de lui un bon pourboire.

Monsieur le Comte Guillaume²⁸⁵ promit la même chose. Cette promesse fit son effet, et nous prîmes d'assaut la redoute. Le comte Guillaume fut blessé pendant l'opération, mais sa blessure n'était pas très grave. A présent chacun peut s'imaginer ce qui se produisit à l'intérieur de la redoute, maintenant que nous y étions. Il y avait alors dans la place, des hommes de 4 nations: des Français, des Anglais, des Ecossais, des Allemands etc. Aussitôt que les Hessois et les Hanovriens virent que c'était perdu, ils se constituèrent prisonniers, mais comme le vacarme était trop grand, il ne fut pas possible à notre général de se rendre maître de la situation. Les soldats étaient si acharnés les uns contre les autres, que nos propres hommes s'entre-tuèrent. Les Français s'en prirent à tous les hommes qui portaient uniforme bleue et les transpercèrent de leurs

²⁸⁴ Image : Jean Antoine For Siméon, *Plan du siège d'York Town du 6 au 19 octobre 1781*, huile sur toile, Blérancourt, musée franco-américain du château de Blérancourt. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=245&FP=508303&E=2K1KTSJNN8JBE&SID=2K1KTSJNN8JBE&New=T&Pic=9&SubE=2C6NU0H76DAB>

²⁸⁵ cf. notice biographique de Guillaume de Deux-Ponts.

baïonnettes. Or le régiment Deux-Ponts portait aussi du bleu, c'est la raison pour laquelle beaucoup de ses soldats furent tués. Et comme les troupes des Hessois et d'Anspach avaient presque les mêmes uniformes, et que les Anglais étaient en rouge, ce qui par cette nuit sombre semblait être du bleu, il n'y eut pas de miséricorde cette nuit-là.

De notre côté, chaque soldat était disposé à faire du butin, et beaucoup se remplirent en effet les sacs²⁸⁶.

80.

Mais certains, qui se seraient bien passés de faire du butin, pourvu qu'ils eussent pu rester chez eux, s'en repentirent.

Finalement on trouva le moyen de nous rassembler, et notre général donna l'ordre suivant:

Le premier soldat qui s'aviserait de faire du mal à l'un des prisonniers, serait condamné à mort. Après quoi le calme revint. Mais l'on entendait de partout des plaintes et des gémissements. L'un appelait ici, l'autre là-bas, implorant qu'on l'achevât pour l'amour de Dieu, car la redoute était jonchée de morts et de blessés, si bien qu'il fallait marcher sur eux. Dès que l'ennemi sut qu'il y avait des Français dans la redoute, il fit feu sur elle durant toute la nuit, et nous eûmes à y endurer de grosses souffrances.

Il n'y avait pas d'autres pièces d'artillerie dans cette redoute que 2 très beaux mortiers qui tiraient des boulets de 50 livres. Le général en fit aussitôt présent aux deux régiments, afin qu'ils en fissent leur insigne, et on peut les y voir encore aujourd'hui²⁸⁷. Ils furent immédiatement transportés au camp où ils restèrent sous bonne garde.

Après notre retour en France, le Comte Christian de Deux-Ponts²⁸⁸, colonel du régiment, redemanda auprès la Cour, l'autorisation de faire précéder le régiment, quand il serait en marche, de ce mortier qu'ils avaient conquis lors d'un assaut si périlleux, ce qui lui fut très gracieusement accordé,

81.

et à présent le mortier est en effet placé sur un bel affût tout neuf. Quand le régiment est en marche, c'est lui l'insigne qui le précède, quand le régiment est en garnison, c'est lui qui, flanqué d'une sentinelle, est placé à l'entrée des quartiers. Le régiment Royal d'Auvergne a le même insigne²⁸⁹.

²⁸⁶ Le pillage était répandu dans les armées, que ce soit dans les villes conquises, dans les terres traversées, ou comme ici sur les cadavres. Si l'encadrement et la discipline luttèrent contre ces exactions, le pillage demeura l'une des tentations fortes du soldat du XVIII^e siècle.

²⁸⁷ Un de ces canons est conservé au musée des Invalides.

²⁸⁸ Cf. notice biographique de Christian de Deux-Ponts.

²⁸⁹ Le régiment Gâtinais est récompensé pour sa valeur lors de l'assaut mené par Rochambeau. Celui-ci plaide auprès du Roi en faveur d'un retour à l'ancien nom du Royal Auvergne qui reste attaché aux victoires de ce régiment, l'un des plus vieux du royaume. Créé en 1597, il ne prend le nom de Royal-Auvergne qu'en 1635. Le régiment de Gâtinais est formé en 1776 à partir des 2^eme et 4^eme bataillons de l'ancien Royal-Auvergne. Il ne retrouve officiellement son nom que le 11 juillet 1782 sur ordonnance du

Or donc, il y avait un grand vacarme du côté des Français et des Américains, dû aux cris de joie et aux „Vive le Roi“ qui avaient succédé à la prise de la redoute, ce qui fâcha beaucoup les Anglais, et il leur fut ordonné qu'ils fissent immédiatement une sortie, car ils pensaient que nous avions diminué nos effectifs, dans nos tranchées et redoutes, pour occuper la redoute fraîchement conquise, mais en cela ils se trompèrent, si bien que leur sortie fut une nouvelle fois contrée. Mais nous eûmes en l'occurrence assez de mal à les repousser, car ils s'étaient rapprochés à 20 pas de nos tranchées et redoutes, et avaient donné un feu si nourri, qu'il faisait aussi clair que le jour, et que l'on pouvait croire que les balles pleuvaient du ciel. Mais dès qu'ils s'aperçurent qu'il y avait encore des soldats partout, ils refirent demi-tour et regagnèrent leurs ouvrages fortifiés.

Au point du jour, nous commençâmes à évacuer de la redoute conquise les morts et les blessés, des deux camps pareillement. Le lendemain, elle fut rasée,

82.

afin que l'ennemi ne pût plus s'en servir. En ce qui concernait les charpentiers, ils furent récompensés par un bon pourboire: chacun reçut 5 Louis d'or pour n'avoir point reculé devant l'ennemi et avoir entrepris son travail si énergiquement.

Le 15 octobre, nous donnâmes 500 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 1 mort et 43 blessés. La garde était assurée par les régiments Bourbonnois et Royal Deux-Ponts. Sur l'aile gauche se trouvait Agenois etc. y compris les grenadiers et les chasseurs. Depuis quelques jours nous avons bien repris l'avantage et avons avancé tout près de leurs redoutes, de sorte qu'avec notre artillerie nous pouvions atteindre tous les endroits que nous voulions. Maintenant les tirs reprenaient de plus bel, si bien qu'ils ne savaient plus où se réfugier.

Le 16 octobre, nous donnâmes 800 ouvriers-mineurs. Nous eûmes ce jour 2 morts et 12 blessés. La garde était assurée par les régiments Soissonnois et Saintonge y compris leurs grenadiers et chasseurs. Sur l'aile gauche se trouvaient les régiments Gâtinois et Touraine. Cet après-midi vint, envoyé par le général anglais, un aide de camp, qui avait un petit drapeau accroché à son épée, qu'il brandissait. Dès qu'on l'aperçut, tout se calma et le feu cessa, à la suite de quoi tous les soldats, des deux camps, se hissèrent sur les redoutes et les parapets pour le voir.

83.

Côté anglais, les soldats hessois et ceux d'Anspach nous appelaient amicalement depuis leurs redoutes, et nous qualifiaient de compatriotes.

Dès son arrivée, cet aide de camp fut conduit auprès du général Washington etc. Il n'avait pas sitôt remis sa lettre, qu'on voulut le reconduire. Mais il dit être envoyé par le général Cornwallis avec cette lettre, qui mentionnait que Cornwallis était prêt à se rendre, mais aux conditions stipulées dans la lettre, à savoir : Si on voulait lui accorder de laisser partir librement 8 ou 10 voitures couvertes, il serait prêt à se rendre. Le

Roi. Tout comme le Royal-Deux-Ponts, le Royal-Auvergne utilise les mortiers capturés lors de l'assaut de la redoute n°9 comme emblème.

général Washington ne voulut pas accepter cet article et dit au contraire, qu'il n'accorderait pas la moindre chose et qu'il aurait à se rendre, quoi qu'il fasse, et que cela ne durerait plus aussi longtemps que ça avait déjà duré. Dès que l'aide de camp eut entendu ce message, il retourna dans son camp et transmit l'ordre à son général.

Aussitôt qu'il eut atteint les redoutes anglaises, tous les canons de notre camp refirent feu, tant et si bien que l'on n'entendait que grondements et tonnerres, qui faisaient trembler la terre.

Le 17 octobre, nous donnâmes 500 ouvriers-mineurs. Nous eûmes pendant la journée 3 morts et 5 blessés. La garde était assurée par les régiments Bourbonnois et Royal Deux-Ponts, y compris leurs grenadiers et chasseurs. Sur l'aile gauche se trouvait le régiment Agenois etc.

84.

Ce jour-là, vers le soir, les régiments sur notre aile gauche eurent beaucoup à souffrir, de même que les grenadiers, les chasseurs et le piquet qui étaient stationnés sur notre gauche dans la vallée. Vers minuit, les Anglais tentèrent une sortie sur l'aile gauche, près de la rivière, mais ils ne purent faire grand-chose et durent se retirer bredouilles. Ils essayèrent de toutes les manières possibles, mais rien n'y fit, la partie était presque perdue. En ce qui concernait les troupes allemandes, à savoir les Hessois et ceux d'Anspach, ils ne voulurent plus passer à l'offensive, car ils voyaient que tout ceci ne servait plus à rien. Ils firent valoir leurs arguments auprès du général Cornwallis, qui, après réflexion, se rendit à l'évidence, qu'il n'avait pas d'autre choix que de se rendre.

L'après-midi même, un aide de camp anglais vint derechef avec une lettre. Dès qu'on l'aperçut, un tissu blanc accroché à l'épée, on cessa le feu pendant environ 1 heure et demie. Dès son arrivée on le conduisit auprès du général Vioménil, puis auprès de Washington, à qui il remit la lettre, qui disait:

Le général Cornwallis accepterait de se rendre aux Français et non aux Américains, afin que l'on ne pût dire, que c'étaient les Américains qui l'avaient pris,

85.

car ces derniers ne constituaient pas de troupes régulières²⁹⁰, mais sous condition d'acceptation des articles suivants:

Texte des articles de la capitulation entre le général Washington, le comte de Rochambeau et le comte de Grasse d'une part, et de Lord Cornwallis, général en chef à York et Gloucester, Thomas Symond Cuier²⁹¹, commandant de la flotte sur le fleuve York

²⁹⁰ Cette remarque de Flohr témoigne de la façon dont les armées se considéraient. Alors que les Américains sont assimilés à des insurgés par les Anglais qui leur refusent toute légitimité militaire, les troupes françaises sont pour leur part reconnues comme relevant d'une armée régulière. Il est donc moins déshonorant pour l'armée anglaise de se rendre à la France qu'aux insurgés. Par ailleurs, se rendre aux Américains revient à les reconnaître d'emblée comme adversaires légitimes. Cet enjeu de la représentation et de la qualification de l'ennemi se retrouve dans tous les conflits.

1er article

L'armée de York et Gloucester, y compris les officiers, soldats et matelots, les navires de Sa Majesté de Grande-Bretagne ainsi que les autres qui font partie de la marine, se constitueront prisonniers des deux puissances, l'Amérique et la France. Les troupes à terre se constitueront prisonnières des Etats-Unis, la force maritime se constituera prisonnière de la marine de Sa Majesté de France, selon le 1er article.

Accordé.

2ème article

L'artillerie, les armes, les équipements, la caisse de guerre ainsi que tous les magasins, quels qu'ils soient, seront remis aux départements destinés à les recevoir.

3ème article

Aujourd'hui midi les 2 redoutes à gauche de York seront évacuées et libérées, l'armée de York et Gloucester quittera son poste et défilera afin de déposer les fusils et les armes. Ce défilé se fera drapeaux au vent, les tambours rythmeront une marche anglaise ou allemande.

85bis

Dès qu'ils auront déposé les armes, ils retourneront à leurs redoutes, où ils resteront jusqu'à ce qu'on les autorise à partir à destination des lieux où il est prévu de les tenir prisonniers.

Accordé

4ème article

Les ouvrages militaires de Gloucester seront évacués d'ici 1 heure de l'après-midi. La garnison quittera également la place à 3 heures en défilant : la cavalerie sabre au clair et au son des trompettes, l'infanterie reviendra sur ses pas, comme à York. Les officiers garderont leurs sabres; les officiers, tout comme la troupe, matelots et soldats garderont leurs bagages.

Accordé

5ème article

²⁹¹ Le Capitaine Thomas Symonds est l'officier qui commande la flotte anglaise sur la rivière York. Il dispose de deux vaisseaux, la frégate Charon et la Guadalupe. Le "Cuier" à la fin de ce nom, signifie sans aucun doute "Esquire", qui est une déformation du mot *squire* autrement dit "écuyer". Il s'agit d'un titre de politesse pour tout officier lorsque qu'il n'a pas d'autre titre, ou encore un titre réservé à tous les fils aînés de Chevaliers.

Les généraux, les officiers et les employés civils etc. pourront, sous condition de donner leur parole, demander l'autorisation de retourner selon leur choix en Angleterre ou à New-York. Le Comte de Grasse leur donnera des navires pour les transférer sous 10 jours à compter d'aujourd'hui à New-York en tant que négociateurs. Cet article s'appliquera aux officiers du département civil de l'armée de terre et de la marine. Ceux à qui on ne pourra pas donner de navire, se verront attribuer des passeports pour voyager par terre.

6ème article

Les soldats stationneront en Virginie, au Maryland ou en Pennsylvanie, et resteront autant que possible groupés selon leurs régiments. Ils percevront les mêmes soldes que celles attribuées aux soldats qui servent l'Amérique. Un officier supérieur de chaque nation ainsi que 4 officiers de chaque régiment résideront en permanence près de leurs régiments

85ter.

pour les visiter fréquemment et répondre de leur conduite etc.

7ème article

Les officiers auront la liberté, en donnant leur parole, de se rendre en Angleterre ou à New-York ou à quelque'autre endroit; à cela s'ajoute la liberté d'emmener chacun un soldat ou quelque'autre serviteur.

8ème article

Le sloop la Bonnetta sera armé et placé, ainsi que l'équipage, sous le commandement de son capitaine pour être finalement mis à la disposition de Lord Cornwallis dès l'instant que la capitulation sera signée. A bord sera aussi un aide de camp pour apporter les nouvelles au chevalier Henry Clinton à New-York. Le navire, cette fois sous le commandement de Monsieur Grasse, sera retourné.

Accordé.

9ème article

Les marchands prendront possession de leurs marchandises et de leurs biens, et pourront disposer de leurs marchandises pendant un délai de 3 mois, durant lequel ils ne seront pas considérés comme prisonniers de guerre.

10ème article

Les habitants des différentes provinces de ce pays, qui se trouvent présentement à York et Gloucester, ne seront aucunement punis pour avoir suivi l'armée anglaise.

11ème article

On soignera les malades et les blessés

86.

et on aménagera des hôpitaux pour eux. Ils seront soignés par leurs propres chirurgiens et docteurs, sur parole, et on leur fournira des provisions et des médicaments prélevés dans les hôpitaux américains: les magasins des hôpitaux de York et Gloucester seront vidés et serviront aux malades et aux blessés de l'armée anglaise à York. On établira aussi des passeports pour permettre l'acheminement de provisions depuis York. etc.

12ème article

On fournira des chariots et des voitures pour évacuer les bagages des officiers et des chirurgiens restés auprès des soldats et l'on soignera les malades et les blessés pendant leur marche. Ces dépenses seront faites sur les fonds publics. On procurera ces chariots et voitures dans la mesure du possible.

13ème article

Les navires dans les 2 ports avec tout leur armement et canons doivent être remis, dans l'état où ils sont, à un officier de la marine désigné pour cela. Auparavant on les videra des effets personnels des particuliers qui par mesure de sécurité y avaient été mis pendant le siège.

14ème article

Aucun des articles de cette capitulation ne pourra être violé sous prétexte de représailles. S'il devait s'y trouver une formulation ambiguë, on l'interprétera selon ce que le bon sens commande de comprendre. Fait à York en Virginie, le 19 octobre 1781.
Signé

Cornwallis²⁹²

87.

Dans la nuit du 18, on alluma du feu dans les redoutes et les tranchées des deux camps, parce que les nuits étaient déjà un peu fraîches. Mais nous restions en permanence en alerte avec nos fusils. Les constables se tenaient également prêts, les canons chargés et les mèches allumées, attendant soit la signature de la capitulation, soit l'ordre de reprendre l'offensive. A tout moment, des négociateurs se rendaient d'un camp à l'autre, jusqu'à ce que, vers 9 heures enfin, on procédât à la signature de la capitulation.

Aussitôt, dans les deux camps, l'on retourna les canons. Les alliés et les ennemis grimpèrent sans hésiter sur les parapets et, de toutes les redoutes, s'appelaient en se

²⁹² Les articles de capitulation présentés par Flohr correspondent sensiblement à l'acte officiel. Disponibles après le conflit dans de multiples gazettes ou journaux en Europe, Flohr a dû les recopier.

souhaitant la paix²⁹³. Vers 1 heure de l'après-midi, les grenadiers du régiment Bourbonnois pénétrèrent dans les redoutes ennemies et en prirent possession. En même temps les deux armées se mirent en ordre de bataille des deux côtés de la grand-route qui mène à Hampton, et que l'armée prisonnière emprunta pour quitter York.

Les troupes françaises se trouvaient à droite quand on sortait de la ville, les troupes américaines à gauche de la route. Nos généraux, montés à cheval, se tenaient sur notre aile gauche, tout comme le général Comte de Barras²⁹⁴, représentant la marine.

87bis.

Puis venait l'artillerie. Le général Washington et ses généraux se trouvaient là également, montés à cheval. L'armée américaine était sous le commandement de Monsieur le Marquis de Lafayette. L'armée anglaise sortit vers 2 heures de ses fortifications, en fanfare et les drapeaux déployés. Les tambours battaient le rythme de la marche, les fusils dans les bras. Puis nous eûmes l'honneur de les voir homme après homme, car ils durent défiler, de façon très ordonnée, entre nous et les Américains, groupés en sections, les officiers sabre au clair.

Les troupes défilèrent devant le général Cornwallis et le général O'Hara²⁹⁵. Leur uniforme était rouge et bleu. A présent ils se rapprochèrent de notre aile gauche, chaque régiment selon son rang, divisé en brigades. Parmi eux il y avait: deux régiments de Hessois, 1 régiment d'Anspach, 1 régiment de Bayreuth etc. Pour les Anglais: le 3ème bataillon de la Garde royale, à pied, les 25ème, 17ème, 33ème, 43ème, 71ème, 76ème, 80ème régiments. Comme les régiments anglais ne portent pas d'autre nom que leur numéro, qu'ils ont sur leurs boutons, on ne les spécifiera pas autrement ici, que sous leur numéro. La garnison de Gloucester était composée comme suit: les Queens-Rangers ou régiment de la Reine,

87ter.

²⁹³ Au XVIIIe siècle, les antagonismes nationaux n'étaient pas aussi tranchés qu'ils le furent par la suite. Des scènes de fraternisation étaient donc possibles. Certains déserteurs passaient d'une armée à l'autre, quant aux allemands, rappelons qu'ils étaient employés aussi bien dans l'armée anglaise que dans l'armée française. Cependant, l'épisode est très probablement enjolivé par Flohr.

²⁹⁴ Jacques Melchior Comte De Barras de Saint-Laurent, né à Arles en 1719. Il est successivement garde de la marine en 1734, capitaine de vaisseau en 1762, chef d'escadre en 1778. Lieutenant-général en 1782, il refuse le grade de vice-amiral en 1792. Il meurt peu après. Commande le Zélé et le Tonnant dans l'escadre d'Estaing, puis le Duc de Bourgogne. Il commande l'escadre de Newport après la mort de de Ternay, transporte l'artillerie de Rochambeau et participe à l'attaque sur Gloucester. Il participe ensuite à la prise de Saint-Christophe, des Iles de Nièvre et Montserrat. Il est chevalier de l'ordre de Saint-Louis en 1756 puis Commandeur en 1781 et enfin Grand Croix en 1784. [Christian de la Jonquière, *Les marins français sous Louis XVI, Guerre d'Indépendance Américaine*, Muller éditions, 1996, p. 17.]

²⁹⁵ Le General Cornwallis n'est pas présent lors de la cérémonie de capitulation, il prétexte une maladie et y envoie son second, Charles O'Hara. Celui-ci est né en 1740, il entre très tôt dans l'armée, il est lieutenant quand éclate la guerre de Sept Ans. Il sert en Allemagne et au Portugal. En 1766, il est à la tête des troupes anglaises au Sénégal, avec le rang de Lieutenant-Colonel. Il arrive en 1778 sur le théâtre d'opération nord-américain, il est promu Brigadier en octobre 1780. Il est le lieutenant de Cornwallis lors du siège de Yorktown, il a la lourde tâche de représenter le Général Cornwallis lors de la cérémonie de capitulation.

Image : Anonyme, *Surrender of Cornwallis at Yorktown*, lithographie coloriée, 1845. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=12&FP=484138&E=2K1KTSJNNZZT&SID=2K1KTSJNNZZT&New=T&Pic=10&SubE=2C6NUOCMITQA>

Recapitulation des prisonniers de York
et Gloucester en Virginie²⁹⁶

Generaux	2	Chirurgiens	22	Matériel de guerre	
		Malades à York	1875		
		Malades à Gloucester	1100		
		Marins	150		
Colonels	12			Fusils	6887
Majors	11			Canons en métal	24
Capitaines	52			Canons en fer	140
Lieutenants	89			Drapeaux et étendards	56
Porte-drapeau	36				
Aides de camp	12			Obusiers et mortiers	35
Sous-officiers	295				
Tambours	221			Barils de	28

²⁹⁶ La voie par laquelle Flohr a eu accès à ce type d'informations reste pour l'instant sans réponse. Toutefois, la présence d'informations aussi précises suggère que l'auteur entretenait des liens avec des personnes susceptibles de lui fournir des documents officiels, on peut songer par exemple aux officiers chargés de la logistique, à des officiers-ingénieurs, etc. Ce type d'éléments atteste également du « genre » auquel se rapporte Flohr quand il écrit son récit.

				poudre	
Soldats	3943			Petits navires	118
Aumoniers	3			Navires de guerre	.
Chirurgiens	10			Frégates	2

Régiments anglais faits prisonniers à York

le 25ème Régiment	et la Garde
le 17ème Régiment	les Queens-Ranger
le 33ème Régiment	l'Infantriélégère
le 43ème Régiment	Tarleton etc.
le 71ème Régiment	le Régiment Anspach
le 76ème Régiment	le Régiment Seybold
le 80ème Régiment	le Régiment du Prince-héritier
	le Régiment Bossen

88.

l'infanterie légère appelée Tarleton²⁹⁷ etc. La frégate La Guadeloupe fut coulée avec ses 32 canons, le bâtiment de guerre Le Charron fut incendié pendant le siège.

²⁹⁷ Il s'agit de la *British Legion*, dirigée par Banastre Tarleton. Il est né 21 août 1754 à Liverpool. Originaire de la bourgeoisie, il reste étudiant en droit jusqu'au jour où l'héritage laissé par son père est dilapidé, il achète une commission d'officier de cavalerie en 1775 au *King's Dragoon Guards, the first regiment of the Green Dragoons*. Il s'embarque volontairement avec Lord Cornwallis vers l'Amérique du Nord, puis obtient au cours de l'été 1778 le commandement de la *British Legion*, unité mixte infanterie-cavalerie composée exclusivement de Loyalistes. En 1780, il est envoyé par Henry Clinton à la tête de la cavalerie dans les opérations dans les colonies du Sud et contribue à la prise de Charleston. Tarleton est cependant renommé pour une d'autres raisons : tenu comme étant un colonel de cavalerie talentueux par les Anglais, il acquiert une terrible réputation auprès des Américains qui le surnomment « Bloody Tarleton » ou « Tarleton le boucher » pour avoir prétendument (l'incident fait débat) exécuté des miliciens virginiens ayant levé le drapeau blanc après la bataille de Waxhaws (29 Mai 1780). Tarleton est connu après cet incident pour sa cruauté et son non respect des règles de la guerre « civilisée » au point de devenir un argument mobilisé par les Américains, pour attester la tyrannie britannique. Les agissements de Tarleton en 1780 et 1781 sont une des raisons pour laquelle les Américains sont par la suite très récalcitrants à traiter les prisonniers anglais selon les usages de la guerre, et très dubitatifs lorsque les officiers français

Comment les Anglais quittèrent la ville de York.

Le 3ème bataillon de la Garde marchait devant, en uniforme rouge, avec des épaulettes et des revers bleus et des cottes blanches. Le général O'Hara les précédait à cheval. Suivait le régiment Cornwallis, ou 25ème Régiment, en uniforme rouge, avec des épaulettes rouges etc. Suivait le 17ème régiment, en rouge et bleu.

Les Régiments d'Anspach.

Suivait le Régiment d'Anspach, en uniforme bleu foncé et épaulettes rouges etc. Suivait le Régiment de Bayreuth, en uniforme bleu foncé, avec des épaulettes et des revers noirs.

Les Régiments hessois.

Suivait le régiment du Prince-héritier, en uniforme bleu foncé, avec des épaulettes jaune cuir etc. Suivait le régiment Bossen, bleu avec des épaulettes et des revers blancs. Suivaient de nouveau des régiments anglais, le 33ème, en uniforme rouge et bleu, avec des cottes blanches, presque comme la Garde.

88bis.

Registre général des troupes américaines
au siège de York et Gloucester en Virginie

Généraux	Régiments
General en chef Washington de l'Armée des Alliés	Linie von Phinselphania Regt. Congreß
M. Lincoln Général de brigade	Regt. Rothisland Regt. Lafayette

et anglais fraternisent, notamment lors de la capitulation de Yorktown. Banastre Tarleton est fait prisonnier à l'issue de ce siège, il retourne en Angleterre où il s'engage dans une carrière politique. Il est ainsi représentant à la Chambre des Communes jusqu'en 1812 où il est connu pour son opposition à l'abolition de l'esclavage. Il meurt le 15 janvier 1833.

M. Marquis Lafayette G.	Regt. Hamilton
M. Baron von Stabens G. ²⁹⁸	Regt. Connecticut
M. Nelson Gouverneur de la Milice etc.	Regt. Lincoln
H. Meeden Brigadier ²⁹⁹	Regt. Stubens
	Regt. Canada
	Regt. Stuard
	Regt. Massachussetsbay
	Artillerie
Infanterie légère ou Corps franc SchimatesKohr. ³⁰⁰	Régiments de milices
Corps de fusiliers	Regt. de Virginie.
Corps de dragons	Regt. du Maryland.
	Regt. de Jersey
	Regt. de Caroline.
	Regt. de Blauenbergen

88ter.

Registre de la Flotte française sous le commandement de M. le Général de Grasse en Amérique, lors de la bataille navale avec le Général anglais Rothany³⁰¹

²⁹⁸« Baron von Stabens G. » est le Major Général Frédéric-Guillaume-Auguste-Henry, Baron de Steuben. Originaire de Prusse, vétéran des guerres menées par Frédéric le Grand, on le considère généralement comme le « mentor » de La Fayette. Il joua un rôle important dans la formation des troupes américaines.

²⁹⁹Le « brigadier Meeden » est difficile à identifier. Il pourrait s'agir du Brigadier Général de la milice de Virginie George Weedon, placé sous les ordres de Thomas Nelson Jr (cité ci-dessus).

³⁰⁰Le « SchimatesKorps », dit « Infanterie légère ou corps franc » doit désigner le Corps d'infanterie légère placé sous les ordres du Lieutenant-Colonel Jean-Joseph Soubader de Gimat.

³⁰¹ Georges Brydges Rodney, 1er Baron Rodney est né en 1718 à Walton-sur-la-Tamise, Rodney est une figure majeure de la Royal Navy au XVIII^e siècle. Il y entre en 1732, obtient le grade de lieutenant en 1739. Son premier fait d'arme reconnu est sa participation à la victoire anglaise au large du Cap-Finisterre en 1747. Pendant la guerre de Sept Ans, Rodney prend part à l'expédition contre Rochefort en 1757, puis au siège de Louisbourg. En raison de ses actions devant Le Havre puis dans les Antilles, il est fait Vice-Amiral à la fin de la guerre en 1763. Endetté, Rodney est forcé de s'installer à Paris. Il est notamment en relation avec le Maréchal de Biron qui rembourse ses dettes et lui permet de rentrer en Angleterre. Au déclenchement des hostilités contre la France en 1778, Rodney est envoyé dans les Antilles à la tête d'une escadre. Il livre plusieurs combats indécis au comte de Guichen, puis prend l'île de Saint-Eustache à la Hollande sans déclaration de guerre, il préside à un pillage en règle de cette île. Après un passage temporaire en Angleterre, il revient à sa poste en janvier 1782. Il rencontre la puissante flotte de l'Amiral De Grasse près de l'Île des Saintes le 12 avril 1782. L'affrontement est un désastre pour la flotte française, censé être le fer de lance d'une attaque contre la Jamaïque. Rodney fait prisonnier De Grasse et remporte là sa plus grande victoire. Il y déploie d'ailleurs une tactique nouvelle, utilisée plus tard par l'amiral Nelson à Trafalgar, qui consiste à briser la ligne de l'adversaire. Honoré par le Parlement de Londres à son retour

du 9 au 12 avril 1782³⁰²

Noms des navires de guerre	Canons	Noms des navires de guerre	Canons	Noms des navires de guerre et des Corsaires	Canons
Le Plouton	74	L'Hector	74	L'aimable	44
Marsallois	74	Le Jason	64	L'Engagant	34
Le Duc de Bourgogne	80	Le Citoyen	74	L'Amazon	32
Le Caton	64	Le Brave	74	Total	9
Le Conquerant	74	Le Scipion	74	Corsaires	
L'Alson	64	Lardant	64	Le ClaireVoyant	18
La Bougonge	74	Le Zellée	74	Le Resolution	16
Le Triomphant	80	L'August	80	Le Cornwallis	12
La Magnifique	74	Nord Comberland	74	Total	3
Reflechy	64	Le Palmier	74	En tout 47	

en juin 1782 par un deuxième titre de Baron, il ne joue plus ensuite de rôle majeur. Rodney meurt le 24 mai 1792.

³⁰² Il s'agit de la bataille Des Saintes. L'insertion de ce tableau à cet endroit n'est pas très logique, puisque cette bataille a lieu 6 mois après la capitulation de Yorktown que Flohr est en train de décrire à cet endroit de son manuscrit. L'hypothèse la plus plausible est qu'il ait confondu la bataille de la Baie de Chesapeake du 5 septembre 1781 et la bataille Des Saintes, pourtant datée correctement dans la présentation de ce tableau au 9-12 avril 1782. Puisqu'il ne fournit pas de documentation pour la première, Flohr comble peut-être ce « vide » grâce à ce tableau d'une bataille qu'il ne relate même pas.

				voil.	
Maganime	74	Le Souverain	74	Lors de cette bataille	
Le Destin	74	Le Neptune	80	ont été perdus:	
Le Diademe	74	L'Hercul	74	L'Amiral de Grasse	
Le Glorieux	74	Total	35	a été fait prisonnier	
Le Scepter	74			et 5 navires de guerre	
L'Eveiller	64	Fregatten		La Ville de Paris	110
La Couronne	80	Le Richmond	32	Le Glorieux	74
La Ville de Paris	110	Le Ceräss	18	L'Hector	74
Languedoc	80	Le Fripon	32	L'ardant	64
Dofin Royal	74	La Gallathé	32	le Cezarverbrand	74
Le Cezar	74	Lastres	34		
Le St Esprit	90	Loris	34		

88quar.

Flotte anglaise sous les ordres du Général Rothnay lors de la bataille navale contre le Général Comte de Grasse, du 9 au 12 avril 1782

Noms des navires de guerre	Canons	Noms des navires de guerre	Canons	Noms des frégates et corsaires canons	Canons
Le Formidable	98	Le Montagne	74	La Nimphe	36
Le Namur	90	Le Rüssel	74	Le Confort	34
Le Barfleur	98	Royal Oack	74	Le Titon	32
Le Prince George	98	La Weillant	74	L'Amazon	32
Le Dux	90	Le Rouboust	74	Le Cezar	28
Le Conqueras	74	Le Barwick	74	Le Begas	28
Le Faune	74	La Manigfique	74	Le Sibille	28
L'arregant	74	La Dertitutte	74	Le St Eustache	28
L'hercul	74	L'indrepitte	64	Summa	11
Marlbourg	74	Le Bellingneus	64	Corvets	
Warior	74	Le St Alban	64	Proserbin	20
La Prinssesa	74	Le PrincWilliam	64	Le Champion	20
Le Bedford	74	Le Prudent	64	Ceinridin	20
Le Centure	74	L'Amerique	64	Champhridrit	20
La Jass	74	Le Gaminier	64	La Lucadiana	20

L'invisible	74	La Prinsessa Carolina	50	L'hermit	16
Serlfé	74	Le Rennot	50	L'expirement	16
Le Tourby	74	Summa	45	Corsairs	16
La Ression	74			La Sinpris	16
Le Wallisbwry	74	Fregates		Le Guerins	16
La Canada	74	La Flouhr	40	Le Freols	12
Le Manarque	74	Le Jame	44	Summa	10
Calssy	74	L'amerique	44	En tout 66 voil.	

88quin.

Registre général des troupes françaises lors du siège de York et Gloucester en Virginie

Généraux	2ème Brigade
Mr le Comte de Rochambeau Lieutenant Général et chef.	commandée par Mr Gustim B.
Mr le Baron de Vioménil G.	Régt. Soissonnois
Mr le Vicomte de Vioménil G.	Régt. Saintonge
Mr Chastelux Général Major	
Mr le Marquis de St. Simon G.	3ème Brigade
Mr Béville Brigadier	Commandée par Mr Régt. Gâtinois

Maréchal Général des logis. Mr Chossy ³⁰³ Brigadier et Commandant à Gloucester. Mr le Marquis de Laval B. Mr Gustim ³⁰⁴ Brigadear. Mr Vauban Colonel Aide de Camp Mr Fersen Colonel Aide de Camp	Régt. Dagenois Régt. Touraine 1er Bataillon Le Corps franc de von Lauzon moitié à cheval, moitié à pied commandé par Duc de Lauzon Les Volontaires de St. Simon.
Première Brigade Commandée par Mr Laval Brigadier Régt. Bourbonnois Régt. Royal Deux-Ponts Régt. d'artillerie d'Auxon le 1er bataillon Régt. Metz 2 Comp. ouvriers- mineurs	Général sur les eaux Mr le Comte de Grasse Commandant de la flotte forte de 36 navires de guerre 8 Frégates 6 Corvettes ou Corssaires 20 Transports Mr le Comte de Baras G. Mr de Bougainville G. Mr de Vautreille G.

89.

Suivait le 43ème Régiment, en rouge, avec des épaulettes et des revers noirs.

Les régiments écossais.

Il s'agissait du 71ème Régiment, en rouge et bleu. Suivait le 76ème Régiment des montagnards écossais, en rouge et bleu. Puis vint le 80ème Régiment, en rouge et bleu. Suivait le Corps d'artillerie, en uniforme bleu, avec des épaulettes et des revers rouges, ainsi que des galons dorées à leurs chapeaux etc. Puis vint le Corps franc appelé Tarleton, avec ses ladies, qui cependant étaient restées à Gloucester.

³⁰³« Mr Chossy » désigne le Duc de Choisy, Claude-Gabriel de Choisy, Brigadier-Général en charge du détachement allié en face de Gloucester.

³⁰⁴« Mr Gustim » désigne Adam-Philippe, comte de Custine. Il est le colonel du Régiment de Saintonge (général pendant la Révolution).

Enfin venaient les chasseurs, appelés encore tireurs d'élite, de Hesse et d'Anspach, en uniforme vert, avec des revers rouges etc. Dès qu'ils eurent déposé leurs fusils et leurs armes, ils retournèrent en ville, les mains vides; là, ils furent gardés prisonniers par des troupes françaises et américaines.

En ce qui concerne le corps des officiers, ils pouvaient, sur leur parole d'honneur, se rendre où ils voulaient. L'armée prisonnière ne resta que quelques jours à York, et fut transférée ensuite dans les Provinces du Maryland et de Pennsylvanie, dans la région de Friedrichsberg et à Friedrichsberg même. Mais chaque régiment devait envoyer deux officiers en captivité, les autres se rendirent à New-York et en Angleterre, ou dans d'autres endroits d'Amérique qui étaient encore aux mains des Anglais³⁰⁵.

90.

Le général Cornwallis, accompagné de ses officiers, revint plusieurs fois dans notre camp, où il déjeuna, ainsi que le général O'Hara etc., à plusieurs reprises, avec Monsieur le Comte de Forbach³⁰⁶.

Dès que l'armée prisonnière eut quitté la ville de York, tous nos soldats purent y entrer pour voir combien les maisons étaient dévastées, ce qui était un spectacle étonnant. Toutes les maisons étaient comme des lanternes éventrées par la mitraille. Le sol était entièrement recouvert de trous d'obus et autres boulets, et tellement labouré, qu'il était presque impossible de marcher. Où que l'on regardât, il y avait nombre de cadavres qui n'étaient pas enterrés, et dont la plupart étaient des maures, ce qui faillit provoquer une épidémie, si l'on n'avait pas remédié à la situation. Le campement de l'armée, aussi bien à l'intérieur qu'autour de la ville, était entièrement dévasté.

Peu après, toutes les redoutes et tranchées qui avaient été construites hors de la ville, furent rasées, après quoi nous partîmes prendre nos quartiers d'hiver à Williamsbourg. Les première et 2ème brigades restèrent à York et Gloucester. Les autres régiments de la garnison des vaisseaux furent aussitôt rembarqués sur l'escadre de Monsieur le Comte de Grasse.

Le 16 novembre, nous quittâmes York pour nous rendre à Williamsbourg.

illustrations

92.

Le Régiment Soissonnois et Saintonge ainsi que le Corps franc de Lauzon restèrent à York et Gloucester. Le Régiment Bourbonnois et Royal Deux-Ponts eurent leurs

³⁰⁵ À la fin octobre 1781 l'armée anglaise occupe toujours la ville de New York, Savannah en Géorgie et Charleston en Caroline du Sud, ainsi que le Canada. La reddition de Cornwallis à Yorktown met de fait fin aux opérations militaires sur le territoire des anciennes colonies anglaises d'Amérique du Nord.

³⁰⁶ Le Comte de Forbach désigne Christian de Deux-Ponts. Des lettres évoquées par Adalbert de Bavière dans l'ouvrage qu'il leur consacre en 1966 évoquent la participation de Christian à des rencontres avec George Washington à Westpoint, rencontres auxquelles Guillaume de Deux-Ponts et Closen ne prennent pas part. C'est un fait relativement courant dans la sociabilité militaire que de "fraterniser" entre officiers après une bataille. Cela dit, les Américains furent pour le moins surpris par cette courtoisie toute aristocratique.

quartiers à Williamsburg et Jamestown, à 12 miles de York. Les canonniers restèrent en partie à Williamsburg, l'autre partie alla à Westpoint, à quelques miles de Williamsburg. En ce qui concerne Jamestown, c'est un petit bourg, un des plus vieux bourgs d'Amérique³⁰⁷ ; c'était dans le temps une belle cité commerçante, à présent elle est totalement en ruine, mais sur le dessin on peut voir que c'était une ville importante jadis³⁰⁸; elle se situe à 6 miles de Williamsburg.

Cette ville de Williamsburg se trouve dans une plaine, dans une belle contrée, et elle est assez grande. Elle est aussi agrémentée de quelques beaux édifices, à savoir : le collège avec 2 belles annexes, ainsi que le capitole, parallèle au collège, de l'autre côté de la ville. De plus il y a la résidence du vice-roi qui résidait ici du temps où la ville était anglaise, ainsi que l'asile d'aliénés³⁰⁹, un grand édifice, et un beau clocher etc.

Une autre curiosité se trouve au capitole ; c'est la statue, grandeur nature, en marbre blanc comme neige, de l'ancien vice-roi. En-bas de la statue on peut lire, en lettres d'or sur du marbre noir, un nom en langue anglaise et latine. C'est là aussi, dans ce bâtiment, qu'il est enterré. Tous ces bâtiments, on peut les voir sur la même page, tout comme la contrée autour de Jamestown.

93.

Registre des morts et des blessés lors du siège de la ville de York en Virginie³¹⁰.

³⁰⁷ Jamestown est non seulement l'un des « bourg » les plus vieux d'Amérique, mais surtout le premier établi avec succès par l'Angleterre (les précédentes tentatives, en 1585 notamment, ayant échoué). Fondé le 14 mai 1607, le fort « Jacques » ou plutôt « James Fort » est nommé ainsi en l'honneur du roi d'Angleterre Jacques 1er. La colonie de Jamestown connaît des débuts difficiles en raison des difficultés logistiques et des relations avec les Indiens Powhatan qui sont de plus en plus mauvaises. Mais soutenue par des convois assez réguliers venant d'Angleterre, elle survit. Elle est la capitale de la colonie de Virginie jusqu'en 1699 date à laquelle elle est déplacée plus loin dans les terres (environ 20 km) à Williamsburg. La ville décline à partir de cet événement.

³⁰⁸ Le dessin en question représente un petite bourgade d'une dizaine d'habitations, entourée de cours d'eau, un habitat plus parsemé occupe le reste du dessin, agrémenté d'arbres et de petits « phacochères » en mouvement. Quels sont les éléments indiquant le passé de « belle cité commerçante »? L'habitat clairsemé figure peut-être les restes d'une grande ville laissée à l'abandon. La présence d'une faune sauvage indique quant à elle l'emprise renouvelée de la vie sauvage sur ce site abandonné. Ce dessin est d'autre part très épuré si on le compare avec les autres réalisés par Flohr pour accompagner son texte.

³⁰⁹ *Doll-Haus* dans le texte. *Toll* veut dire fou en allemand. A moins qu'il ne s'agisse d'une erreur de transcription et qu'il faille lire *Zoll-Haus* : l'octroi. *Doll* pourrait aussi être de l'anglais. Il s'agirait alors d'une manufacture de poupées? Sur le texte il s'agit bien du mot *Doll*.

³¹⁰ Ces chiffres peuvent être comparés aux statistiques des guerres européennes, afin de mieux saisir la spécificité du conflit américain. Ainsi, lors du siège de Philippsbourg en 1734, les Français dénombrent 1059 soldats et 36 officiers tués, « sans compter les blessés ou morts de leurs blessures » (SHD, A1 2723, incipit). Nous sommes face à deux échelles différentes de la guerre. Le conflit américain, à l'instar de l'ensemble des opérations d'outre mer, est mené avec de plus faibles effectifs. Cependant, au-delà de ce constat, il est intéressant de questionner le rapport de Flohr à la guerre. Ce dernier n'est en effet qu'un jeune soldat. Il n'a donc pas directement vécu les affrontements de la guerre de Sept Ans. Pour autant, la nature des conflits européens ne pouvait lui être inconnue. Pourquoi ne fait-il pas mention de cette différence? Est-ce parce qu'il ne la perçoit pas? Il est plus probable que la réponse soit à chercher dans le rattachement de son manuscrit à un genre plus ou moins codifié. En effet, le récit qu'il propose de l'épisode de Yorktown répond aux canons narratifs du déroulement d'un siège, listant jour après jour les événements et l'attrition. Il ne s'agit pas de comparer ce combat avec ce qu'il sait des guerres

Date	Blessés	Morts	Officiers		Noms des généraux américains	Noms des régiments américains
			Blessés	Morts		
30 7br	8	3	.	.	Lincoln Gal	Linievon
1 8br	5	1	/	”	Major	Phinselphania
1 8br					La Fayette G.	RegtCongreß
2 8br	4	2	.	/	Stubens G.	Regt. Rothysland
3 8br	9	5	.	.	Nelson G.	Regt La Fayette
4 8br	5	1	.	.	Cawernervon	RegtHamilton
5 8br	1	.	.	.	der Militz	RegtConecticut
6 8br	8	.	2	.	Wäden	RegtLinckoln
7 8br	6	.	2	.	Brigadier	RegtStubens
8 8br	1	1	.	.		Regt Canada
9 8br	2	.	.	.	Regimenter	RegtStuard

européennes, mais bien de décrire « son » siège. Ainsi, l'originalité de ce passage n'est pas tant à chercher dans la forme du récit – très conforme aux règles du genre auquel il se rapporte – mais dans les quelques mentions décrivant la vie quotidienne des soldats, ainsi que le hiatus existant entre la sphère de commandement et la sphère de l'action. Flohr montre que la réalité des combats est bien différente de ce qu'en rapportent les chroniques, qui cherchent, par le récit, à donner un sens au chaos des actions individuelles.

10 8br	3	1	.	.	Ober Frey Corps	RegtMassasch as=
11 8br	7	.	.	.	Gimates	tes Pay
12 8br	11	6	1	.	Reiffelmänn	MilitzenRegte r
13 8br	28	3	1	.	Corps de Dragon	Regt Virginia
14 8br	62	46	6	.	Artillerie etc.	Regt Mary Land
15 8br	37	1	5	.		RegtJersay
16 8br	10	1	1	.		oderJassay
17 8br	1	2	.	1		Regt Carolina
						Regt von Blaue n
						Bergen

illustrations

96.

Nous restâmes tout l'hiver dans cette région, où nous étions à notre aise. Les compagnies qui étaient à Jamestown, s'y sentaient aussi très bien, parce que c'est une région très agréable qui compte de beaux et grands fleuves, où l'on peut voir toutes sortes d'animaux étranges, aussi bien dans les fleuves que sur la terre ferme.

De même on trouvait dans les forêts toutes sortes de fruits inconnus et d'essences de bois merveilleuses etc. De même on peut voir ici, à tout moment, des gens noirs, ou

maures, déambuler tout nus, comme Dieu les a créés³¹¹. Et puis c'est en Virginie qu'on trouve les plus riches planteurs de ce pays, lesquels planteurs on jusqu'à 150 esclaves et même plus, à savoir des maures. Ces maures sont commandés par des valets blancs, afin qu'ils travaillent pour leur maître, et ainsi on peut les voir au travail, des hommes comme des femmes. Ils sont jeunes et vieux et sans vêtements, de sorte que des gens qui n'ont jamais vu cela s'en étonnent, mais ici c'est chose commune. Je m'en suis aussi étonné la première fois que je l'ai vu, j'ai souvent eu honte pour eux, parce que je voyais que d'autres blancs les entouraient, aussi bien des femmes que des hommes ; mais comme ils trouvaient cela naturel etc. les femmes blanches n'éprouvaient aucune honte devant la nudité des maures.

97.

Je demandais souvent pourquoi on ne fournissait pas de vêtements à ces maures, disant que c'était une honte de les laisser aller tout nus. Ils me répondaient que cela coûterait trop cher de vêtir tous ces noirs, et comme les vêtements ne seraient pas de bonne qualité, ils seraient déchirés au bout de 3-4 semaines³¹².

De même nous avons vu, ce qui m'a beaucoup étonné, que ces noirs étaient traités comme des bêtes, qu'ils procréaient aussi naturellement que cela se passe dans un troupeau, et que plus ils faisaient de petits, plus cela plaisait au maître qui les possédait ; on les traite de telle sorte qu'ils restent naturels, il y a diverses méthodes pour cela, ce que je ne voudrais pas expliciter ici, car c'est tout à fait contraire à la nature humaine.

La Virginie est une des provinces les plus grandes parmi les 13 colonies d'Amérique du Nord, et elle est encore très peu peuplée³¹³. Là les Européens allemands sont les bienvenus³¹⁴. La langue anglaise est la première langue en Amérique du Nord, mais dans

³¹¹ Image : François Desportes (d'après), *Tenture des Petites Indes : les Pêcheurs* (détail), Paris, Musée du Louvre. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=14&FP=487829&E=2K1KTSJNNOOC&SID=2K1KTSJNNOOC&New=T&Pic=1&SubE=2C6NU0NJPPHH>

³¹² Remarquons ici l'usage de la première personne du singulier.

³¹³ La Virginie est la région la plus peuplée parmi les Treize Colonies. En 1780, elle comptait environ 540000 habitants, devant la Pennsylvanie, la Massachusetts et la Caroline du Nord (l'ensemble des colonies totalisent 2 800000 habitants). Flohr a cependant raison lorsque il note que la Virginie est une des plus grande des colonies, car à l'époque coloniale elle s'étend très loin à l'ouest et au nord-ouest. Sa superficie théorique est donc immense : elle comprend avant 1784 les futurs états de la Virginie de l'Ouest et le Kentucky à l'ouest, l'Indiana, l'Ohio et l'Illinois au nord-ouest.

Image : Jacques Nicolas Bellin, *Carte de la Virginie Mari-Land &a*, tirée des meilleurs cartes anglaises, carte, 1764. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b67002462.r=virginie.langFR>

³¹⁴ Bien que des Alsaciens et des Hessois aient pu s'installer dès 1562 à Port-Royal en Caroline du Sud dans le sillage des huguenots français qui fondèrent cette colonie, celle-ci fut détruite par les Espagnols quatre ans plus tard, on estime que les premiers Allemands à s'installer durablement sur le territoire américain sont les « Dutchmen » de Jamestown, en Virginie, dès 1607, que les Anglais confondent avec des « Hollandais » parce qu'ils se qualifient de « Deutsch ». Le théologien luthérien Johannes Fleischer, originaire de Breslau, apparaît à Jamestown dès 1607, tout comme deux Hessois maîtrisant l'art du verre ou encore 4 meuniers originaires de Hambourg dès 1608. D'autres Allemands y installent la première plantation de tabac dans Cavalier County, et en 1653, des vigneron originaires de Heidelberg y introduisent la vigne. Dans la vallée de Virginie, Ecossais et Allemands sont aussi nombreux que les Anglais. Beaucoup d'Allemands de Pennsylvanie se sont installés dans la vallée de la Shenandoah. Le gouverneur de la province, Spotswood, dont la femme est une allemande de Hanovre, encourage l'arrivée d'Allemands : 12 familles allemandes s'installent en Virginie en 1714 grâce à l'action du baron suisse

les provinces allemandes on parle l'allemand et l'anglais aussi bien l'un que l'autre³¹⁵ ; les doléances doivent être formulées en anglais puisque les délégués à la Convention de Virginie sont des Anglais³¹⁶.

Dans cette région il y a aussi beaucoup de bêtes sauvages, toutes plus curieuses les unes que les autres ; en ce qui concerne les ours, il y en a beaucoup ici, mais ils ne nuisent pas à la population,

98.

parce qu'ils trouvent assez de nourriture dans la campagne sauvage. Les habitants vont souvent à la chasse aux ours, et vendent la viande, qu'ils considèrent comme un délice, à leurs semblables³¹⁷. Si l'on voyage dans cette contrée on peut apercevoir ce genre d'animaux, aussi bien des ours blancs que noirs, en quantité etc.³¹⁸.

De même il y a une certaine sorte d'animaux que l'on appelle des castors, qui sont très curieux à observer, qui se nourrissent de manière singulière et qui se tiennent continuellement dans l'eau : ils ont la taille d'un grand chien³¹⁹. Ces castors ont aussi un curieux gîte, qu'ils aménagent eux-mêmes : ils ont des terriers de 2-3 étages dans le sol, et quiconque les observe, croirait qu'ils sont construits de main d'homme. Ces castors vivent en permanence 2 par 2, l'un des deux devant toujours monter la garde ; celui qui est de garde se tient à l'étage inférieur du gîte, le 2ème étage est réservé à la nourriture

Christoph von Graffenried exerçant une véritable propagande en Europe pour encourager les migrations transatlantiques. Originaires de Westphalie, ces Allemands doivent travailler le fer. On fonde pour eux la ville de Germanna. 20 familles supplémentaires en 1717 puis 40 autres arrivent en Virginie entre 1717 et 1720. Plusieurs villes sont fondées par des Allemands : New Mecklenburg en 1726, Staufferstadt (appelée plus tard Strasbourg) par Jacob Stauffer en 1728, Harpers Ferry à la confluence de la Shenandoah et du Potomac par Robert Harper en 1734. Une fois la fertilité de ces vallées bien établie, de nombreux Allemands de Pennsylvanie y migrent également. (Huebener (Theodore), *The Germans in America*, Philadelphie & New York, Chilton Company, 1962.)

³¹⁵ La question de la langue est souvent soulevée pour évaluer le degré d'intégration des populations allemandes dans les colonies américaines, qui s'adaptent plus qu'elles ne s'assimilent à une culture dominante. Dans les familles, on parle aussi bien l'allemand que l'anglais, la parenté de ces deux langues germaniques permettant aisément de se faire comprendre. Au milieu du siècle, on s'aperçoit que les pasteurs luthériens et réformés prêchent de plus en plus en anglais. L'identité allemande ne faiblit pas pour autant : les locuteurs anglais augmentent à la fin du XVIII^e siècle, mais on conserve des objets artisanaux, l'écriture en *Deutsche Schrift* dans les journaux et les livres achetés, des éléments de décoration ou d'architecture qui rattachent la famille à ses origines germaniques.

³¹⁶ *Landes Räte* désignent ici les délégués à la Convention de Virginie qui se réunit à partir de 1774 après la dissolution par le gouverneur de la House of Burgesses.

³¹⁷ Image : Carle Van Loo, *La chasse à l'ours*, huile sur toile, 1736, Amiens, Musée de Picardie. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=40&FP=491674&E=2K1KTSJNNKREL&SID=2K1KTSJNNKREL&New=T&Pic=11&SubE=2C6NU0HI56CP>

³¹⁸ Image : Jean Charles Baquoy et Jacques De Sève, Ours blanc terrestre, estampe, 1760. Extrait de BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière ...*, t. 8, pl. 32, p. 280. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=37&FP=492309&E=2K1KTSJNNKEOS&SID=2K1KTSJNNKEOS&New=T&Pic=5&SubE=2CLC2S3WVIE>

Ouvrage à Malraux : ANC 31335 (8).

³¹⁹ Image : Jacques De Sève, *Le Castor*, estampe, 1782. Extrait de BUCHOZ Pierre Joseph, *Histoire générale des animaux, des végétaux et des minéraux*, 1^{ère} partie, pl. 31, p. 185. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=27&FP=493746&E=2K1KTSJNNQAAA&SID=2K1KTSJNNQAAA&New=T&Pic=10&SubE=2CLC2S0CJLF>

et au 3ème étage ils dorment. Il se relaient à heures précises et avec méthode, ils travaillent continuellement à leur gîte qu'ils maçonnent à l'intérieur, comme si c'était fait de main d'homme. Ces castors ont aussi une curieuse sorte de queue, de 1 pied et demi, voire 2 pieds de long et de 10 pouces, voire 1 pied de large ; cette queue est cependant sans poils.

99.

Ils sont de couleur gris foncé et ont de longs poils, leur tête est un peu plus étroite et pointue que celle d'un chien, ils ont un nez pointu et des poils autour de la gueule comme un chat, et ils ont des oreilles toutes pointues. Ce qu'ils transportent dans leurs gîtes, ils le portent sur leur queue, comme par exemple la terre et le mortier dont ils ont besoin pour leurs constructions. Ils ont aussi des dents si tranchantes qu'ils peuvent couper des arbres aussi gros que des sacs, dont ils se servent pour leurs constructions, et ils maçonnent avec leurs pattes de devant. Mais ces animaux sont très difficiles à attraper, parce qu'ils montent la garde, et dès que celui qui monte la garde perçoit la plus petite chose, il fait un tel tapage qu'ils quittent tous les terriers, sautent à l'eau et nagent sous l'eau, de sorte qu'on ne les voit plus. Leur nourriture se compose essentiellement de poissons etc. Les gens attrapent ces castors surtout la nuit de la manière suivante : si c'est possible on inonde leurs terriers ; quand le niveau de l'eau a de nouveau baissé, ils quittent leurs gîtes, et à ce moment-là on peut tirer sur eux ; mais il y a d'autres méthodes pour les attraper ; après ils sont vendus très chers.

100.

Dans cette contrée, la province de Virginie³²⁰, poussent également toutes sortes de plantes que l'on trouve en Europe : des pommes, des cerises, des poires, des pêches, etc. mais il n'y a pas de quetsches³²¹. En ce qui concerne les céréales, il y a du froment, du blé et d'autres céréales de ce genre, mais pas beaucoup parce que les Anglais n'en font pas

³²⁰ La colonie de Virginie est la première colonie anglaise implantée en Amérique du Nord, elle doit son nom à la reine Elizabeth, Virginia étant une référence à son surnom « the Virgin Queen ». La charte est octroyée en 1606 par Jacques 1er à la Compagnie de Virginie, compagnie à action chargée du développement de colonies anglaises dans le Nouveau Monde. L'existence de la colonie est effective après la fondation de Jamestown en 1607. La « House of Burgesses » réunie en 1619 est le premier organe représentatif en Amérique. S'ensuivent de multiples conflits avec les tribus indiennes qui n'empêchent pas une croissance constante du territoire. En 1624, la Virginie voit sa charte révoquée et devient une colonie de la couronne. Vers la fin du XVIII^e siècle, de très nombreux planteurs adoptent la culture du tabac comme principale activité. L'exportation du tabac assure la richesse de la colonie. Le développement de l'esclavagisme est concomitant, puisque ces vastes exploitations nécessitent beaucoup de main d'œuvre et le vieux système des *indentured servants* (les nouveaux immigrants signent un contrat long qui offre leurs services à employeur, ce statut, proche de celui d'esclave, est le lot de très nombreux migrants pauvres) n'en fournit plus assez. La société virginienne au XVIII^e siècle est dominée par un petit nombre de familles de planteurs, propriétaires d'esclaves en grand nombre, qui forment une sorte d'aristocratie locale.

³²¹ Variété de prunes appelée « quetsches » en alsacien, répandue du Luxembourg à l'Autriche. Flohr aurait pourtant pu retrouver ce fruit qui lui est familier au Canada où il apparaît sous le nom de « prune bleue ». Il est courant de voir des voyageurs rechercher dans le paysage et l'alimentation des éléments familiers, voire d'associer de nouvelles variétés découvertes ailleurs à ce qui est déjà connu d'eux, en rajoutant simplement un adjectif précisant une forme ou une couleur particulière d'une denrée déjà consommée. Marc de Ferrière le Vayer, Jean-Pierre Williot (dir.), *La Pomme de terre de la Renaissance au XXI^e siècle*, Presses Universitaires de Rennes et de François-Rabelais-Tours, Rennes et Tours, 2011, p.120.

grand cas. En ce qui concerne le maïs, il y en a en surabondance, et d'ailleurs c'est la plante la plus répandue en Amérique, comme le montrent les plantations, qui ont jusqu'à 12-15 arpents de maïs d'un seul tenant. De plus il pousse ici beaucoup de coton, et ce coton pousse de deux manières différentes. Une sorte est cultivée dans les plantations comme les haricots, de véritables arbrisseaux ont de petits boutons au départ, mais quand ils sont mûrs, ils ont la taille d'un œuf de poule et éclatent alors comme les bogues des châtaignes, libérant le coton tout blanc, qui est récolté par les maures tout comme les céréales. L'autre sorte pousse sur les arbres de la même manière, mais on la tient pour meilleure. Sur ces champs de coton l'on peut voir 100 maures et encore plus, qui font la récolte pour leur maître. Il y a encore une autre sorte de plante, qui pousse de la même façon que les haricots, qui comporte des tiges et des feuilles et qui court comme de la pervenche et s'appelle en leur langue patates et qu'on nomme en allemand pomme de terre³²².

101.

Ces patates ont des racines grosses comme un bras, et elles ont un bon goût naturel, mais ce n'est pas comparable au goût naturel de la pomme de terre ! Quand ces pommes de terre poussent dans une pièce de terre ou un champ, elles se reproduisent elles-mêmes³²³. On trouve encore bien d'autres variétés de plantes dans cette province.

³²²Présentée par Filippo Baldini en 1787 comme « L'un des cadeaux les plus riches que l'Amérique ait jamais fait à l'Europe » (*De' Pomi di terra*, Naples, s.e., 1787, p.23), la pomme de terre est un tubercule cultivé sur les hauts plateaux andins depuis 2000 ans, mais déjà consommée dans le sud du Chili il y a 13 000 ans. Existant en plusieurs centaines de variétés inconnues pour la plupart d'entre elles en dehors des Andes, semés et récoltés par les femmes andines, le tubercule est longtemps confondu par les Européens après les Grandes Découvertes avec la patate douce et le topinambour. Elle est classée avec justesse dans la famille des solanacées comestibles dès 1598 par les frères Bauhin qui la décrivent et la dessinent dans diverses publications au XVII^e siècle. Sa présence est attestée en Italie, dans la région de Bâle, à Montbéliard et en Franche-Comté dès la fin du XVI^e siècle, mais elle n'a de nom que dans les langues régionales, sans appellation officielle. Poussant sous terre, sa petite taille et son aspect ridé font qu'on l'assimile à une truffe, et qu'on la surnomme *truffole*, *triffole*, *treuffe* ou *cartoufle* (qui a donné « Kartoffel » en allemand). Les soldats espagnols et anglais, l'assimilant à une patate douce, (papas), l'appellent « petite patate », *patata* en espagnol ou *potatoe* en anglais, appellation que Flohr reprend à son compte. (Marc de Ferrière le Vayer & Jean-Pierre Williot (dir.), *La Pomme de terre de la Renaissance au XXI^e siècle*, Presses Universitaires de Rennes et de François-Rabelais-Tours, Rennes et Tours, 2011, p.233). Aliment de second choix parce qu'il s'agit d'un tubercule et non d'une graine, on en préconise la panification en France, qui ne jure que par le pain, alors qu'en Allemagne, en Suisse et en Alsace, elles sont cuites à l'eau ou sous la cendre et consommées légèrement écrasées et mélangées à du lait. Aliment des pauvres, la pomme de terre souffre de préjugés jusque dans les années 1780, mais s'est largement diffusée et est consommée massivement dès les années 1740. En 1765, dans l'article que lui consacre *L'Encyclopédie*, elle est présentée comme à peine mangeable mais importante pour la vigueur des paysans (on la dit aphrodisiaque, et provoquant des flatulences prouvant la résistance des organes). Les agronomes vantent les mérites de la pomme de terre avec toujours plus d'intensité dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle (elle est nourrissante, et peut être un aliment habituel et sain), mais ce n'est que grâce à sa promotion ultime par Parmentier en France qu'elle passe de subsistance des miséreux au statut d'aliment digne d'être consommé par tous, tout en faisant son apparition dans les recettes des manuels d'économie domestique dans les années 1790.

³²³ En milieu rhénan germanophone, Flohr doit être habitué à faire la distinction entre *Erdäpfel*, cultivées dans les jardins pour le bétail, à tiges hautes, belles fleurs jaunes, grands fruits et goût légèrement sucré, et *Grundbieren*, de plus petite taille et plus nombreuses, enfouies dans le sol, à fleurs blanches et rouges et réservées à l'alimentation humaine. Même si les deux termes finissent par devenir synonymes, le goût différent de celui des pommes de terre constaté par Flohr peut s'expliquer par la fin de la distinction entre

Notre séjour à Williamsburg pendant cet hiver s'est fort bien passé ; nous avons bien des distractions, ne serait-ce que de voir comment les maures vivent leur vie.

Cet hiver-là, nous eûmes 2 gros incendies, dont le premier était celui d'un très beau bâtiment à côté du collège ; le bâtiment a entièrement brûlé, l'incendie ayant été causé par les Français qui durent d'ailleurs payer³²⁴. Le 2ème était le bâtiment où le vice-roi d'Angleterre avait sa résidence au temps où c'était encore anglais : le bâtiment a entièrement brûlé, l'incendie ayant été causé par les Américains qui y avaient aménagé un hôpital ; quelques malades y périrent brûlés, parce que le feu les a surpris et il n'y avait pas assez de temps pour les évacuer.

En ce qui concerne le climat de cette région, il est très agréable parce qu'il n'y fait pas très froid du tout, le plus gros froid est comparable à celui que nous avons à la Saint-Martin en Europe, quand la neige menace, mais qu'elle fond en l'air avant de tomber au sol.

102.

Mais en été il y fait une telle chaleur que la terre se crevasse et que les petits cours d'eau sont totalement asséchés.

Cette province de Virginie est également un pays plat en majorité, avec de très belles forêts ; à l'ouest elle a une frontière commune avec la Caroline du Nord, au nord avec le Maryland et la Pennsylvanie³²⁵. C'est une province encore peu peuplée ; du côté du fleuve Shenandoah et Potomac elle est peuplée de sauvages³²⁶. Cette province est également réputée pour son tabac, dont la culture réussit très bien et qui est planté ici en masse etc.³²⁷. En ce qui concerne l'élevage, il n'est pas aussi bon qu'en Nouvelle-

celles qui étaient réservées à l'animal et celles consommées par l'homme ainsi que par l'apparition de nouvelles variétés. En effet, dans les années 1785-1789, à son retour d'Amérique, Flohr a dû être témoin d'une dégénérescence des variétés de pommes de terre cultivées depuis le XVI^e siècle en milieu rhénan : les agronomes conseillent de remplacer les plants tous les deux ans, permettant à de nouvelles variétés de faire leur apparition (Boehler (Jean-Michel), *Une société rurale en milieu rhénan : la paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)*, Strasbourg, PUS, 1995, t.3, p. 767).

³²⁴ La guerre ayant lieu en territoire allié, l'armée française était tenue de payer des réparations lorsqu'elle endommageait des équipements. Il en va de même pour l'approvisionnement que la France devait acheter, ne pouvant mettre le pays à contribution. Ces éléments expliquent en partie le coup particulièrement élevé de la guerre.

³²⁵ Les notions de géographie de l'auteur sont confuses. La Virginie n'a tout bonnement pas de frontière ouest (jusqu'au fleuve Mississippi), par contre la frontière avec la Caroline du Nord est au sud. Au nord, la Virginie jouxte la Pennsylvanie et le Maryland.

³²⁶ Les fleuves Shenandoah et Potomac sont situés au nord-ouest de la Virginie.

³²⁷ Le tabac, plante amazonienne d'abord jugée nocive en Angleterre, est finalement autorisé pour son potentiel fiscal. Le tabac des Antilles subissant une hausse des coûts, les fumeurs anglais se tournent vers le tabac virginien, de moins bonne qualité mais moins cher. Les colons de Jamestown décidèrent de rembourser leurs dettes envers la métropole en leur envoyant de petits sachets remplis de tabac. La production de tabac connaît une hausse fulgurante : dès 1620, 50.000 livres de tabac sont exportées annuellement. En 1650, la baie de Chesapeake est surnommée la « côte du tabac », la culture de cette plante représentant désormais un chiffre d'affaire de 25 millions de livres. Les planteurs de tabac dégagent d'importants profits, mille fois supérieurs au capital et aux outils mobilisés au départ. Les rives de la James et de la York se couvrent de fermes anglaises qui embauchent une main d'œuvre nombreuse (et emploient dès 1619 une vingtaine d'Africains, premiers esclaves vendus par des pirates), payée 1 ou 2 livres par an alors que son travail dans un champ rapporte entre 100 et 200 livres annuelles.

Angleterre et ces régions-là ; pour ce qui est des cochons, des moutons et autres, il y en a beaucoup, et ils vivent en forêt comme des bêtes sauvages. Les propriétaires terriens qui habitent là ne savent pas combien ils ont de têtes de bétail, parce que les animaux ne voient jamais la moindre étable. En parcourant les routes de ce pays, il arrive que l'on marche 6-7 heures et plus sans rencontrer de maison, alors que les forêts grouillent de cochons et de moutons etc.³²⁸.

Vers le printemps, nous eûmes des nouvelles de la Cour de France. Comme Monsieur Rochambeau, notre général, s'était montré si vaillant avec l'armée qui lui était confiée, il fut décidé à la Cour de rédiger et d'envoyer une lettre de reconnaissance qui plus tard devait être lue sur ordre de Sa Majesté devant tous les régiments de l'armée ! Elle fut traduite en allemand spécialement pour le Régiment Deux-Ponts, devant lequel elle fut lue en ces termes :

Monsieur le Comte de Rochambeau !³²⁹

104.

Cette lettre³³⁰ contenait aussi une invitation à M. de Rochambeau de se rendre à la Cour aussitôt qu'il aurait exécuté cet ordre et organisé les festivités, dont sa Majesté a décidé

Le tabac est aussi à l'origine de la culture politique de la Virginie : dès 1619, un conseil de représentants élus se réunit pour régler les litiges. C'est le premier organe représentatif en Amérique du Nord. MANN Charles, *1493 : Comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde*, Paris, Albin Michel, 2013, p.91-92. Les colons couvrent en Virginie des surfaces très étendues de tabac, découvrant rapidement que les sols s'épuisent au bout de deux ans, nécessitant donc le déplacement des cultures toujours plus à l'intérieur des terres et au détriment des Indiens qui ne plantaient du tabac qu'en quantité modeste.

Image : Anonyme, *Nègres filant et roulant le tabac*, estampe, 1735. Extrait de POMET Pierre, *Histoire générale des drogues simples et composées ...*, t. 1, pl. 122, p. 177. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=500&FP=500752&E=2K1KTSJNNVV66&SID=2K1KTSJNNVV66&New=T&Pic=3&SubE=2CLC2SJ1SRJ>

³²⁸ Faune sauvage que Flohr représente dans son illustration de la ville de Jamestown. Au départ, les animaux de ferme ramenés par les Anglais ont du mal à s'acclimater, en partie parce qu'ils finissent consommés par les colons qui n'avaient plus d'autre choix quand ils devaient faire face à de mauvaises récoltes. Mais, après la paix entre les Indiens et les premiers colons, la sécurité alimentaire retrouvée a provoqué le pullulement des porcs, chèvres, bovins, moutons et chevaux. Vaches et chevaux se déplacent en liberté dans les territoires indiens, détruisant leurs cultures au point mais les colons leur réclament des dédommagement s'ils viennent à les tuer. Pendant plusieurs décennies, ces espèces se sont reproduites sans contrôle, si bien qu'en 1619, des colons constatent que des cochons en grand nombre s'enfuient dans les bois, se nourrissant d'akènes, de fruits, de maïs et détarrant du sol virginien un tubercule qui servait d'aliment aux Indiens en cas de mauvaise récolte : la truffe. Le botaniste suédois Peter Kalm le constate encore au XVIII^e siècle : la truffe de Virginie est arrachée au sol par des hordes de pourceaux qui s'engraissent de ces trouvailles et se reproduisent sans contrôle. D'après MANN (Charles), *1493 : Comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde*, Paris, Albin Michel, 2013, p.95-96.

³²⁹ Il faudrait retrouver la version officielle de cette lettre et la placer en annexe pour la comparer à la traduction en allemand qu'en donne Flohr.

³³⁰ Cette lettre doit être celle envoyée par le Ministre de la Guerre, le comte de Ségur dont la signature est imitée dans le manuscrit. Elle exprime la gratitude du roi, et la haute estime dans laquelle est tenu le Comte de Rochambeau à la Cour. Louis XVI envoie personnellement une lettre (datée du 26 novembre) à Rochambeau, lui enjoignant de faire chanter le *Te Deum* en Virginie : « Les succès de mes armes ne me flatteront jamais que comme étant un acheminement à la paix, ajoute-il ; je mande aux archevêques et évêques de mon Royaume de faire chanter un *Te Deum* dans les églises de leurs diocèses, et je vous fais cette lettre pour vous dire que je désire qu'il soit également chanté dans la ville où le camp où vous vous

qu'elles auraient lieu dans tout le royaume ainsi qu'auprès de toutes les troupes hors du pays, où qu'elles se trouvent.

Il fut décidé par Sa Majesté que lesdites festivités devaient avoir lieu le même jour dans toutes ses provinces et partout où Sa Majesté avait l'autorité, et il fut ordonné de chanter dans tous les diocèses le *Te Deum laudamus* assorti de tout le cérémonial³³¹. A la suite de quoi cette fête fut célébrée par notre armée le 21 mars. Aussitôt après cette fête M. de Rochambeau se rendit en France accompagné de Monsieur le Comte Guillaume de Deux-Ponts, de plusieurs officiers et d'un convoi de blessés déclarés invalides³³², mais qui était parti dès le 16 mars³³³ et qui arriva à bon port en France.

A l'approche du printemps nous fournîmes de nouveau un détachement pour Petit-York qui fut embarqué sur une frégate afin de se rendre en Amérique du Nord. Mais au moment de prendre la mer il y eut un accident et tout a failli être perdu corps et biens. Cet accident se produisit vers minuit, alors qu'il faisait très sombre et que les éléments étaient déchaînés. Heureusement l'embarcation se trouvait encore sur le fleuve York, sinon tout eût été perdu, car elle s'échoua sur un banc de sable où elle se disloqua.

105.

Mais comme le navire n'avait pas entièrement sombré, les hommes qui s'y trouvaient furent saufs, quitte à rester dans l'eau jusqu'aux aisselles, et ce jusqu'au lendemain 10, 11 heures. Cet accident eut lieu la nuit vers 10 heures et il faisait très sombre, c'est pourquoi on ne put aviser que le lendemain³³⁴.

Nous restâmes encore à Williamsburg jusqu'au 2 juillet 1782. Puis nous nous mîmes en marche en direction de la région de New-York. Nous marchions regroupés par régiments, parce que la chaleur était grande et aussi à cause de l'eau et des routes en mauvais état etc.

trouvez avec le corps de troupes, dont le commandement vous est confié... » (cet extrait provient de Vicomte de Noailles, *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis (1778-1783)*, 2nd édition, librairie académique Perrin et cie, Paris 1903, p. 296 ; les lettres de Louis XVI et de Ségur sont conservées au Services historique de la Défense à Vincennes.

³³¹ La célébration des victoires royales prenaient souvent la forme d'un *Te Deum* chanté dans toutes les provinces du royaume. Souvent accompagné de la lecture publique d'une lettre du roi, de processions et de réjouissances, le « *Te Deum laudamus* assorti tout le cérémonial » manifestaient le lien entre le roi l'Eglise et le peuple, et venait justifier les impôts extraordinaires souscrits par les contribuables.

³³² Le sort réservé aux vieux soldats et aux invalides de guerre était à l'époque en plein remaniement. En effet, l'hôtel des Invalides étant très largement surpeuplé, les pensions de retraites versées aux soldats ayant servi plus de 24 ans, ainsi que les primes d'invalidité coûtaient très cher. Dans ces conditions, le ministre St-Germain met en place en 1776 un plan draconien de réduction des dépenses, diminuant le nombre des pensions et expulsant des Invalides les soldats surnuméraires. Il revenait donc sur les ordonnances qui avaient institué la « vétéranse militaire » en 1771, et qui proposait, pour tous les vieux militaires (y compris les étrangers), un droit à la pension.

³³³ Guillaume de Deux-Ponts indique pourtant dans son journal de campagne (p. 68 de *Mes campagnes d'Amérique*) qu'il quitte la Virginie le 24 octobre 1781 juste après la capitulation de Cornwallis et son armée. Le vicomte Guillaume est envoyé par Rochambeau pour porter la nouvelle de la victoire franco-américaine à la cour. Un autre navire est affrété pour le Duc de Lauzun chargé de la même mission. Guillaume de Deux-Ponts ne revient pas en Amérique par la suite.

³³⁴ Le commissaire des guerres Claude Blanchard évoque dans son journal à la page 106 la mésaventure de la frégate *La Diligente* qui s'échoue à l'entrée de la baie de Chesapeake, « par la faute du pilote ». Cette frégate qui se rendait à Boston sombre complètement, alors que périssent 23 matelots et soldats.

Le 2 juillet, la première brigade, dont le régiment Bourbonnois, quitta Williamsburg et arriva après 9 miles à Trinckenspring, un endroit très dégagé. Le 3 c'est le Régiment Royal Deux-Ponts qui partit pour rallier l'endroit où était stationné le premier régiment. Le 4 c'est la 2ème brigade qui partit, un régiment après l'autre, pour arriver à l'endroit où nous avons été.

Le 3, le premier régiment se remit en route pour parcourir 8 miles jusqu'à Barronsthawern, une auberge dans une belle contrée.

106.

Le 4, le 2ème régiment prit la route et prit la place du 1er régiment. Le 4, le 3ème régiment rejoignit la place que nous avons occupée, et ainsi de suite.

Le 4, le premier régiment parcourut 9 miles jusqu'à Readlies. Le 5, le 2ème régiment prit notre place.

Le 5, la 2ème brigade arriva à son tour à Readlis. Le 5, le premier régiment parcourut 9 miles jusqu'à New Charlestown ou NeuCarlstatt, quant au 2ème régiment il prit la place du précédent et ainsi de suite³³⁵.

Le 6, le premier régiment parcourut encore 9 miles jusqu'à Neu Castel, une petite ville sur un fleuve près duquel nous montâmes notre camp. Le lendemain Royal Deux-Ponts y arriva aussi et fit une journée de repos, ainsi que tous les régiments. C'est ici que toute l'armée se regroupa.

Le 8, la première brigade reprit la route et parcourut 7 miles jusqu'à Hanover, une petite ville au bord d'un fleuve dans une agréable et belle contrée. Nous marchions maintenant, brigade par brigade, en direction de Fredericksburg. Nous montâmes notre camp environ à un quart d'heure de la ville, près d'un magnifique hôtel de ville situé en bordure de route ; là une grande foule se rassembla à notre arrivée. Le 9, nous partîmes pour parcourir 13 miles

illustrations

107.

jusqu'à Bettesbrück. Nous montâmes notre camp près d'une belle plantation. Le 10 la 2ème brigade vint occuper la place de la première.

Le 10, nous repartîmes pour parcourir 15 miles jusqu'à KarlsTrinckenspring, un domaine agricole. Dans cette contrée les raisins poussent à foison dans les forêts ; ils

³³⁵ En fait, l'armée procède de la même façon au trajet aller à partir de Providence, répartie en quatre divisions marchant chacune à un jour de marche d'intervalle des autres , sauf que Flohr ne le mentionne pas. [Howard C. Rice Jr, Anne S. K. Brown (trad, éd.) , *American Campaigns of Rochambeau 's Army*, volume II, Princeton University Press, Brown University Press, 1972]

³³⁵ Afin de fluidifier les marches, l'armée évite d'organiser les marches en plusieurs colonnes, et préfère les différer les marches en fonction des régiments. Ce choix, qui conduit à une dispersion des troupes et qui ralentit la marche, témoigne bien de la spécificité d'une guerre menée en terrain allié. En effet les troupes préférèrent emprunter les chemins pour ménager les cultures.

sont beaux à voir, aussi bien noirs que blancs, et on peut les consommer, mais ils sont beaucoup plus aigres et âpres que les raisins cultivés.

Le 9, la 2ème brigade arriva à Karls Trinckenspring.

Le 11, la première reprit la route pour parcourir 9 miles jusqu'à Bollingen, une petite ville dans une contrée des plus belles. Là on trouve beaucoup de rats musqués³³⁶. Ces rats ont la même taille que des rats domestiques, ils sont gris et puent tellement que ça n'est presque pas supportable. Quand on arrive à un endroit où ils habitent, on les sent à 800 même 1000 pas. Ces rats ont aussi de très longues queues, et quand on s'approche d'eux ils se défendent de la manière suivante : ils pissent sur leur queue, puis l'enroulent en tire-bouchon, puis la projettent en direction de l'homme, et quand cette pisse atteint les vêtements ou la peau nue du visage ou des mains, cela provoque des taches que l'on ne peut plus jamais enlever.

108.

Le 10³³⁷, la 2ème brigade arriva à son tour à Bollingen.

Le 12, nous partîmes pour parcourir 9 miles jusqu'à Jansthawern, une auberge. Le 11, la 2ème brigade y arriva aussi.

Le 13, nous parcourûmes 19 miles jusqu'à Fredericksburg, une assez grosse ville au bord d'un fleuve au trafic intense, mais qui perd de sa force à la hauteur de Fredericksburg et qui n'est plus là qu'un tout petit fleuve. Nous avions là une journée de repos, près de Raponeck ou Fall-Muth, une petite ville parallèle à Fredericksburg, de l'autre côté du fleuve, à environ un quart d'heure.

Le 15, nous repartîmes pour 15 miles jusqu'à Quebeck, un village gros de quelques maisons. Nous montâmes notre camp près d'une belle plantation.

Le 16, la 2ème Brigade quitta Falmouth et prit notre place.

Le 16, nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Dumfrett, une petite ville ; là nous dûmes traverser un fleuve au trafic intense, la ville se trouvant de l'autre côté du fleuve. Nous montâmes notre camp à environ un demi quart d'heure de la ville, de l'autre côté du fleuve.

Ce fleuve est large d'un bon mile anglais et s'enfonce dans un pays sauvage qui n'est peuplé que

illustrations

109.

³³⁶ Image : De Sèves (dess.) et Baron (grav.), *Ondatra*, estampe, v. 1760. Extrait de BUFFON Georges-Louis Leclerc, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du cabinet du roi*, t. X, pl. 1, p. 20.

Malraux : ANC 81335 (t. X). Lien image Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23002572/f3.item.r=ondatra.langFR>

³³⁷ Sur le journal de campagne, on consultera la notice consacrée à l'écriture du manuscrit.

de sauvages ; sa source se trouve tout près du fleuve Rappahannock. Mais le Rappahannock prend son cours en direction de Fredericksburg etc.

Le 17, nous parcourûmes 12 miles jusqu'à Golscheßter, une petite ville dans une agréable contrée près d'un haut-plateau ; là nous eûmes de nouveau la visite des habitants. Nous montâmes notre camp à proximité. Le 18, la 2ème brigade arriva également à Golschester.

Le 18, nous parcourûmes 15 miles jusqu'à Alexandria, une belle petite ville près d'un gros fleuve large de 2 miles anglais ; nous montâmes notre camp de ce côté du fleuve, la ville se trouvant de l'autre côté ; le général Washington a son domaine non loin de là, à 6 miles, dans la province de Virginie³³⁸.

Le 19, nous quittâmes Alexandria pour parcourir 8 miles jusqu'à Georgethaun, ou en allemand Georg- Stadt, également située de l'autre côté du fleuve, tout comme Alexandria. Nous traversâmes là le fleuve Potomac, montâmes notre camp à proximité de la ville; on peut voir les deux petites villes Alexandria et Georgstadt sur la page suivante.

illustrations

112.

Tout comme le fleuve. Ce fleuve Potomac a sa source dans les montagnes sauvages du Canada³³⁹. Dans cette région frontière on trouve quantité d'ours et de castors. C'est là que commence la province Maryland. La 2ème brigade y arriva le 20.

Le 20, nous parcourûmes 13 miles jusqu'à Bleatingsburg, une belle petite ville située dans la plaine, dans une belle contrée. C'est là que se trouve une célèbre source thermale fréquentée par des habitants venus de près et de loin pour faire une cure. Nous montâmes notre camp à proximité de la ville et du fleuve, qui n'a que peu de trafic ; là nous étions au repos jusqu'au 23, la 2ème brigade nous ayant rejoint le 21 pour se mettre également au repos.

Le 23, nous parcourûmes 14 miles jusqu'à Fridrigsthawern, une auberge près de laquelle nous montâmes notre camp. Depuis Bleatingsburg l'armée se déplaçait maintenant groupée. En ce qui concerne le corps franc de Lauzun³⁴⁰, nous ne l'avons pas vu souvent depuis York, ils n'ont pas campé près de nous, ils n'ont pas marché avec nous, ce n'est qu'à Baltimore qu'ils se sont rapprochés de nous, mais ils n'ont pas campé avec nous, leur camp était à une demi-heure du nôtre. Dans la région de Fridrigsthawern

³³⁸ Georges Washington possède en effet une belle (et célèbre) propriété appelée Mount Vernon dans le comté de Fairfax, près d'Alexandria en Virginie. Il prend un grand plaisir à y accueillir des invités (dont Lafayette et Rochambeau).

³³⁹ Le fleuve Potomac ne prend pas sa source au Canada, du moins pas dans la conception actuelle du Canada. Flohr pensent que de nombreux fleuves se jetant dans la baie de Chesapeake prennent leur source au Canada, alors qu'ils descendent des Appalaches.

³⁴⁰ Les corps francs sont des formations légères menant une guerre de harcèlement, autrement appelée « petite guerre ». Evoluant à la marge des armées, ils reconnaissent le terrain, espionnent l'ennemi, le pillent, protègent les marches et les convois. Pouvant être également dénommés par le terme de « partis », ils ont une certaine liberté d'action et vivent plus ou moins en autonomie.

113.

on rencontre de nouveau des habitants allemands, la province de Maryland étant en effet fortement peuplée d'Allemands³⁴¹.

La région de Fridrigstaun, en allemand Friedrigsstatt, est appelée « en Allemagne » par les habitants, cette contrée étant majoritairement peuplée de gens venus du Palatinat, de Deux-Ponts et d'Alsace etc. Ce qui est également très étonnant dans cette région, c'est qu'on y parle avant tout la langue allemande du Palatinat. Bien qu'on y rencontre des Alsaciens, des gens d'Outre-Rhin et autres, on croirait qu'ils sont tous natifs du Palatinat³⁴². D'ailleurs je me suis cru, les entendant parler, dans le pays de mes pères, mais je m'avisais que je me trompais de beaucoup, d'environ 1600 heures³⁴³.

³⁴¹Quelques Allemands se sont installés dans le Maryland dès avant 1660, ayant reçu des terres dans le comté de Baltimore. Une première communauté chrétienne, les Labadistes, s'installe sous l'impulsion de leur leader, Vorstmann, né à Wesel en Rhénanie, mais qui se fait appeler Schluter. Il choisit la terre d'Augustin Herman, dont le fils se convertit à leur secte. Schluter devient un planteur de tabac et un vendeur d'esclaves très riche. Les Allemands sont peu nombreux avant 1730 dans le Maryland, mais sont très actifs dans le développement commercial de Baltimore (tabac, chantiers navals, cuirs, commerce international, puisque des compagnies de Brême et de Hambourg y établirent des agences). A partir de 1729, la partie occidentale du Maryland se peuple d'Allemands en provenance de Pennsylvanie, attirés par les conditions favorables annoncées par Lord Baltimore en 1732 (loyers très faibles, exemption de loyers pour les terres les trois premières années). Frederick Town est fondée par une centaine de familles palatines en 1745, guidées par Thomas Schley qui est à la fois maître, pasteur et magistrat de cette nouvelle cité. Son fils Jacob Schley devient plus tard capitaine de l'armée continentale. On y trouve des luthériens, des réformés mais aussi des Frères moraves qui ont fondé Graceham à 12 miles au nord de Frederick Town. Les Allemands continuent d'affluer vers le Maryland, et on estime à 3800 le nombre de germanophones s'installant à Frederick Town ou à Baltimore entre 1748 et 1753. En 1784 encore, 300 Allemands originaires de Brême s'installent dans le Maryland pour y exercer des métiers manuels et d'artisans, et fondèrent notamment la manufacture de verre de Fleecy Dale.

³⁴²L'impression de Flohr de ne rencontrer que des Allemands originaires du Palatinat s'explique par la vague d'immigration qui à partir de 1709 frappe cette région dévastée par les armées de Louis XIV et le grand hiver de 1709. Les Palatins n'émigrent pas en raison des persécutions religieuses (bien que ce fut une des motivations déterminantes des premiers émigrés allemands des années 1680), mais pour fuir la misère et tenter de trouver en Amérique une vie meilleure. Daniel Defoe parle des « Poor Palatines » qui errent dans les ports hollandais ou à Londres en attendant de pouvoir partir à destination de Philadelphie. En 1709 à Londres, ils sont au nombre de 6000, originaires des évêchés de Worms, de Spire, de Mayence, de Trèves, du comté de Nassau, de Hanau, du landgraviat de Darmstadt, d'Alsace ou du pays de Bade. Les grandes vagues de migration allemande vers l'Amérique qui culminent à la fin des années 1740 et au début des années 1750 avec 6000 arrivants chaque automne déplacent essentiellement des ressortissants de principautés ecclésiastiques ou de micro-états de l'Allemagne du Sud-Ouest, dont la prononciation de l'allemand est proche de la langue parlée à Zweibrücken.

³⁴³L'expression est belle et empreinte de nostalgie. Le Baron de Closen recourt à une expression très similaire, à la page 116 de *The revolutionary Journal of Baron von Closen* : « *The fertility of the country, the climate, the customs of the inhabitants, the use of the German language in this part of Pennsylvania in preference to English, the methods of cultivation and construction, all these recalled to me my dear native land ; and although I was pursuing adventure more than 1800 leagues from there, I felt, i declare, as if I had been transported suddenly to the center of the beautiful Palatinate.* ». (« La fertilité du pays, le climat, les traditions des habitants, l'usage de la langue allemande dans cette partie de la Pennsylvanie à la place de l'anglais, les méthodes pour cultiver et construire, toutes ces choses me firent penser à ma chère patrie ; et bien que j'étais alors à l'aventure plus de 1800 lieues de là, je me suis senti, je vous le dit, comme si j'eus été soudainement transporté au milieu du beau Palatinat »). Closen, qui est aussi d'origine allemande commente un village près de Trenton dans le New Jersey.

Le 24, nous parcourûmes 14 miles jusqu'à Langkästersthawern, une auberge dans une contrée agréable, près d'une petite montagne. Nous montâmes le camp à proximité de l'auberge et nous eûmes là la visite de beaucoup d'habitants. On ne voyait que des femmes à cheval autour du camp ; en ce qui concerne les hommes, on n'en voyait pas, car toute la gent masculine

114.

était à la guerre ; les hommes que l'on voyait ici étaient soit des invalides soit des vieillards, car tous ceux qui n'avaient pas encore 60 ans étaient mobilisés³⁴⁴.

Le 25, nous fîmes 18 miles jusqu'à Baltimore, une ville presque entièrement allemande, de taille assez considérable, située au bord d'un beau fleuve très fréquenté, auquel elle doit, vu le trafic très intense, son commerce florissant³⁴⁵.

Ce fleuve est un gros bras de mer qui s'étend jusqu'à la baie de Chesapeake où le fleuve Potomac s'unit à lui, ainsi que beaucoup d'autres cours d'eau. Dans la baie de Chesapeake se trouve aussi l'embouchure du fleuve James, ou James-Fluß etc. Là, le fleuve York, qui remonte jusqu'à Yorktown en Virginie, où il reçoit plusieurs affluents qui s'unissent à lui, se jette aussi dans la mer.

Nous restions à Baltimore, dans notre camp, pendant tout un mois. A notre arrivée au camp il y avait une grande foule qui nous accueillit très courtoisement ; ils nous ont reconnus car nous étions déjà venus l'année d'avant, lors de notre marche vers la Virginie

illustrations

115.

en passant par Annapolis, une belle petite ville à 33 miles de Baltimore et située sur le même fleuve.

A Baltimore nous avons monté un très beau camp avec, à l'entrée, des arcades vertes, décorées de feuillages. Le camp se trouvait à environ 500 pas de la ville.

C'est là que le détachement que nous avons laissé à Williamsburg nous rejoignit.

Quant au Corps franc de Lauzon, il campait de l'autre côté de la ville, à une demi-heure de notre camp.

Dans cette ville de B. on trouve assez de Français, qui habitent là : la plupart habitent dans la même rue, c'est pourquoi on l'appelle la rue Française.

En ce qui concerne la religion, il y a là une majorité de Réformés, qui est la religion principale. Il y a également assez de Luthériens ainsi que des Catholiques qui ont

³⁴⁴ Cet âge de 60 ans n'a rien de surprenant. En effet, il n'était pas rare que les soldats demeurent sous les armes jusqu'à 50, voire 60 ans. L'originalité du conflit est donc plus à chercher dans l'importance relative de la mobilisation que dans la tranche d'âge concernée.

³⁴⁵ Image : Louis Garneray, *Vue de Baltimore*, estampe, XIX^e siècle. Lien BNF images : <http://images.bnf.fr/jsp/index.jsp?destination=afficherListeCliches.jsp&origine=rechercherListeCliches.jsp&contexte=resultatRechercheAvancee>

également une église ici, ce que l'on ne rencontre que rarement dans ce pays. En ce qui concerne les sectes, il y en a quantité, de toutes sortes, avec toutes sortes de noms : Néo-Luthériens, nouveaux Néo-Luthériens.

116.

De même il y a des nouveaux Réformés et des anciens Réformés. De même il y a ici beaucoup de Quakers, de Baptistes, de Dunkers, de Baptistes du 7^e jour, des Anabaptistes et des Francs-maçons, dont les offices sont publics. Quand ils ont un enterrement on peut les voir se rendre à l'église en grand cortège, chacun son outil à la main, tous avec leur tablier blanc par-devant etc.³⁴⁶.

Ces sectes ne sont toutefois pas autorisées à avoir de clochers sur leurs églises, qui doivent avoir l'aspect de maisons, mais qui peuvent avoir une belle décoration à l'intérieur, comme les plus belles églises. De plus, sur chaque église appartenant à une secte il doit y avoir une cheminée pour faire croire que c'est une maison.

Pour ce qui est des trois religions naturelles, elles peuvent construire les églises et les clochers comme elles l'entendent³⁴⁷. Il s'agit des Réformés, des Luthériens, des Catholiques, mais il faut savoir que les Réformés ont 2 belles églises dans la ville de Baltimore.

³⁴⁶ Enumération des sectes protestantes déjà apparue avec un peu plus de longueur au feuillet 20.

³⁴⁷ Les rivalités entre Eglises établies et sectes protestantes sont importées d'Europe et se multiplient dans les Treize Colonies jusqu'à donner lieu à un véritable « kaléidoscope religieux » (B. VAN RUYMBEKE, *L'Amérique avant les Etats-Unis*, Paris, Flammarion, 2013, p.331). Celui-ci qui n'est pas tout à fait neuf, car en Angleterre dès les années 1640, l'Eglise anglicane doit s'habituer à voir des sectes protestantes attirer de plus en plus de fidèles dans des maisons privées, exerçant une réelle concurrence vis-à-vis l'Eglise établie. Cette concurrence inquiète les titulaires de cures de l'Eglise établie, comme le *Journal* du pasteur anglican de la paroisse d'Earls Colne, Ralph Josselin, en donne la preuve. Chaque colonie avait sa propre législation en matière de religion, et il serait simpliste, d'après Emile G. LEONARD, *Histoire générale du protestantisme*, Paris, PUF « Quadrige », 1988, t. III, p.6, d'opposer l'Europe encore en proie à des conflits religieux et l'Amérique, pays neuf de liberté et de tolérance : le Maryland interdit par exemple l'enseignement catholique en 1704. Les mesures ne sont pas forcément appliquées à la lettre, car on veut éviter que les colons fuient vers d'autres terres, françaises ou espagnoles, elles se transforment souvent en un doublement des taxes. Une grande diversité religieuse traverse les colonies américaines, même si l'on peut distinguer trois groupes de colonies : les puritains dans le Massachusetts et le Connecticut dominent les colonies de Nouvelle-Angleterre ; les Quakers en Pennsylvanie sont également puissants dans toutes les colonies médianes, et l'Eglise anglicane domine à New York et dans les colonies méridionales, où elle jouit parfois du statut d'Eglise établie : Caroline du Nord et du Sud, Géorgie et Virginie. Certaines colonies n'ont pas de sensibilité protestante dominante comme le Delaware ou le New Jersey. L'Etat le plus tolérant envers toutes les sensibilités est le Rhode Island. Il est fondé sur le principe de liberté religieuse et de séparation des Eglises avec les pouvoirs publics. L'affirmation de Flohr selon laquelle les sectes protestantes n'ont pas le droit de doter leur lieu de culte d'un clocher est surprenante, et relève sans doute d'une interprétation tributaire d'un très germanique « *cujus regio, ejus religio* » encore en vigueur dans les Etats allemands au XVIII^e siècle. Dans ce cas, la religion du prince est établie comme religion officielle, privilégiée par rapport aux autres sensibilités. Flohr aimerait sans doute pouvoir constater que le luthéranisme, le calvinisme et le catholicisme de certains princes allemands, qu'il appelle « les trois religions naturelles » se trouvent établis en Amérique avec plus de légitimité que d'autres groupes protestants, qui, de leur côté, d'ailleurs ne revendiquent pas forcément de pouvoir prendre l'apparence d'un temple bien identifié dans le paysage par la présence d'un clocher, d'autant que les pasteurs itinérants du Grand Réveil, comme George Whitefield, aiment à prononcer leurs sermons évangéliques devant plusieurs milliers de personnes (15.000 à Philadelphie en 1740 puis 6000 à Boston).

L'une des deux, la plus grande, est encore toute neuve, et c'est un beau bâtiment en pierres de taille. A l'époque où j'y étais

117.

elle était encore en chantier³⁴⁸ ; cette église se trouve un peu en-dehors de la ville, sur une petite colline, à côté de l'église catholique.

Quant aux Luthériens, ils ont une belle église en ville, où se trouvent aussi quelques églises appartenant à de sectes.

Pendant tout le temps où nous étions dans ce camp, nous avons beaucoup de visites de la part des gens du pays, qui étaient pour la plupart des Allemands, qui avaient 12-15 heures de route et qui venaient de la région de Fridrigsstatt ou en très grand nombre de Fridrigsstatt même. Ils rencontraient chez nous beaucoup de connaissances ; même des frères et des sœurs qui ne s'étaient plus vus depuis de nombreuses années se sont retrouvés ici fortuitement.

Nous avons aussi de nombreuses visites de la part de conseillers régionaux américains, de membres du Congrès et de quelques généraux ! C'est pourquoi il arrivait fréquemment que nous soyons obligés de sortir pour livrer des batailles fictives pour le plaisir de ces messieurs et généraux américains, mais ces exercices furent aussi la cause de beaucoup d'accidents dus à l'agacement des soldats³⁴⁹.

Nous restâmes là un mois, du 25 juillet jusqu'au 25 août, où nous quittâmes la ville de Baltimore. Cette ville de Baltimore est représentée sur la page suivante, tout comme le fleuve et la ville d'Annapolis.

illustrations

120.

Nous y laissâmes un important détachement. Comme l'armée comptait beaucoup de malades, il fallut les laisser à l'hôpital tout comme quelques officiers³⁵⁰.

Le 25 août, nous partîmes et parcourûmes 13 miles jusqu'à Rösselseissenwerck, une grande construction. Cette forge était cependant à l'état de ruine, abandonnée, et n'était plus habitée. Le gentilhomme à qui appartenait la forge était un tory, c'est à dire un bon

³⁴⁸ « À l'époque où j'y étais » désigne sûrement le temps où les troupes alliées sont passées par la ville de Baltimore en direction de la Virginie. Notons au passage que l'on distingue les deux églises sur la colline dans la représentation de Baltimore insérée au feuillet 118 du manuscrit.

³⁴⁹ Les grandes manœuvres et les batailles fictives avaient pour vocation d'entraîner tant les troupes que les généraux. Théâtre de formation, mais également objet de distraction, les courtisans, ou ici les Américains, venaient y admirer les manœuvres. Cependant ces mises en scènes de prestige, aux vertus pédagogiques, ces guerres feintes, fatiguaient les troupes qui n'en voyaient pas souvent l'utilité. Entre autre, le régiment Royal-Deux-Ponts avait participé en 1769 aux manœuvres de Compiègne, en présence du roi.

³⁵⁰ Les grandes villes étaient des points clefs de l'espace de la guerre. Qu'elles soient fortifiées ou non, elles constituaient des espaces réserves, tant pour les munitions de guerre et de bouche, que pour les hôpitaux militaires.

Anglais³⁵¹, et comme il y a eu la rébellion il a tout abandonné. A présent cette forge n'avait donc plus de maître, c'est pourquoi elle était en ruine. Nous montâmes notre camp à proximité.

Le 26, nous repartîmes et parcourûmes 14 miles jusqu'à Buschthawern, une auberge dans une belle contrée, où nous montâmes notre camp.

Le 27, nous repartîmes pour faire 12 miles jusqu'à Suß-Johanna, une belle contrée. Le même jour nous franchîmes le fleuve Susquehanna. Ce fleuve est large de 2 miles anglais ; nous montâmes notre camp environ à un quart d'heure sur l'autre rive et eûmes une journée de repos à Suß Johanna. Le même jour et le lendemain on transféra tout notre équipement et nos pièces d'artillerie de l'autre côté du fleuve³⁵². Sur une toute petite colline de ce côté du fleuve se trouvait une belle auberge d'où tous nos bagages furent transférés de

121.

l'autre côté. Ce fleuve Susquehanna a un trafic très intense et s'étend jusqu'aux frontières du Canada³⁵³. Il prend sa source dans les Montagnes Appalaches encore appelées Montagnes Bleues³⁵⁴, son cours traverse la province de Pennsylvania et ce fleuve Susquehanna forme la frontière entre le Maryland et Pennsylvania. On peut voir ce fleuve ainsi que la géographie de ce pays sur la page suivante etc.

Le 29, nous repartîmes et parcourûmes 16 miles jusqu'à Head-of-Elk, une petite ville, le même jour nous passâmes par Carlstatt ou Carlstawn, une jolie petite ville dans une contrée agréable. Nous montâmes notre camp tout près de la ville de Head-of-Elk située au bord d'un beau fleuve au trafic intense, fleuve sur lequel l'année dernière nos grenadiers et chasseurs ont embarqué pour aller en Virginie.

Le 30, nous repartîmes pour 17 miles jusqu'à Peiff-Krick, une contrée fort agréable, où nous montâmes notre camp tout près du fleuve appelé Peiff-Krick. Le même jour nous étions passés par une jolie petite ville appelée Christinathaun ou, en allemand, Christinastatt, dans une contrée agréable, au pied d'une montagne toute plate, où l'on pouvait encore voir beaucoup de navires.

Le 31, nous repartîmes pour 16 miles

³⁵¹ Il s'agit de la première mention en langue anglaise – si l'on excepte la préface –. L'appellation « tory », désigne les loyalistes, les Américains fidèles à la Couronne Britannique et opposés à l'indépendance et la guerre. Avant cela Flohr fait référence à des « Bons Anglais » ou des « Bons Américains » pour évoquer les différentes allégeances ou opinions politiques. Le vocabulaire utilisé en dit long sur la compréhension de l'auteur au sujet des raisons du conflit auquel il participe.

³⁵² Le passage des grandes rivières est toujours long et délicat, les ponts formant de véritables goulots d'étranglement. Il n'est pas rare de les passer en plusieurs fois, ou, comme ici, de faire passer l'artillerie et les équipements séparément.

³⁵³ Image : Svinin Pavel Petrovich, *Traversée de la rivière Susquehanna à Wright's Ferry près de Havre de Grace*, aquarelle, crayon graphite sur papier, v. 1811-1813, New-York, MMA. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=3&FP=112618901&E=2K1KTSJ3QHK65&SID=2K1KTSJ3QHK65&New=T&Pic=2&SubE=2C6NUOIVGNMT>

³⁵⁴ Les « Montagnes Bleues » connues sous le nom de « Blue Ridge Mountains » (Montagnes aux crêtes bleues), sont situées dans la chaîne des Appalaches dont elles forment le premier relief (en allant vers l'ouest). Elles ne sont donc pas au Canada à proprement parler.

illustrations

124.

jusqu'à Chester, une jolie petite ville pas loin du Delaware. Le même jour nous étions passés par 3 jolies petites villes dont la première portait le nom Heyport, la 2ème Wilmington, un bel endroit agrémenté de beaux bâtiments, également tout près du fleuve Delaware ; la 3ème était Brandenwein³⁵⁵, une belle petite ville, elle aussi habitée presque exclusivement par des Allemands. La 4ème était Chester près de laquelle nous montâmes notre camp et où un grand nombre d'habitants vinrent nous rendre visite.

Le 1er septembre nous repartîmes pour 16 miles jusqu'à Philadelphia, la capitale de toute l'Amérique du Nord. Le même jour nous passâmes par la petite ville de Tarby avant de nous rapprocher de Philadelphia. Mais d'abord nous dûmes franchir le très beau pont de Schuylkill qui franchit le fleuve qui a lui aussi un trafic intense. Dès que nous étions approchés de Philadelphia nous fîmes une halte à l'hôpital, à l'extérieur de la ville, où nous dûmes mettre des guêtres blanches afin de défilier en ville de la façon la plus ordonnée, comme l'année précédente, brigade après brigade, l'artillerie ayant les mèches allumées à la main, comme on peut le voir et l'entendre dans ce qui suit.

illustrations

125.

Nous défilâmes à travers la ville dans l'ordre suivant :

La première brigade conduite par Monsieur le Baron de Vioménil, devant et à cheval. Le premier régiment était le Bourbonnois. Le 2ème Royal Deux-Ponts. Derrière celui-ci suivait la petite artillerie, mais d'abord la grosse avec, de part et d'autre, les constables³⁵⁶, mèches allumées à la main, prêts à faire feu.

La 2ème brigade conduite par Monsieur le Vicomte de Vioménil et à ses côtés Monsieur Castellux, général de brigade. Le premier régiment était le Soissonnois. Le 2ème Saintonge. Les pièces de brigade précédaient, les pièces de régiment venaient au milieu ainsi que les constables avec les mèches allumées. Puis vint le Corps franc de Lauzun, composé de 2 compagnies de hussards, une compagnie de grenadiers, une compagnie de chasseurs, une compagnie de constables et une compagnie de fusiliers. Une compagnie

³⁵⁵ Une ville portant le nom d' « eau-de-vie » peut surprendre. Brandywine se trouve entre le Delaware et la Pennsylvanie, non loin de Fort Christina. Elle a été fondée par l'ancien directeur général de Nouvelle-Amsterdam, un certain Peter Minnewit, né à Wesel en Rhénanie, arrivé en 1626, qui a acheté l'île de Manhattan aux Indiens pour 60 florins, il a été rappelé en 1632 à la suite de dissensions. Il propose alors ses services à la Suède et revient en Amérique en 1638 dans le Delaware, où il fonde Fort Christina (en hommage à la reine Christine). La Nouvelle-Suède a été développée par de nombreux Allemands dont le prince Edler von Buchen qui émigre avec 54 familles de Poméranie ou Heinrich von Elswich, un marchand de Lübeck, elle passe sous le contrôle de la Nouvelle-Amsterdam en 1655, puis sous le contrôle des Anglais en 1664. D'après Huebener (Theodore), *The Germans in America*, Philadelphia & New York, Chilton Company, 1962, p. 4.

³⁵⁶ Le constable est le nom que l'on donne à un artilleur de l'armée impériale. Ce passage illustre donc bien la spécificité du régiment Royal-Deux-Ponts. En effet, le vocabulaire de Flohr est celui des armées impériales, et non celui des armées françaises. Le soldat allemand qu'est Flohr applique à l'armée française ses propres références militaires.

de hussards était devant, l'autre fermait la marche. Les fantassins étaient au milieu. A l'entrée de la ville en venant du Schuylkill se trouvait la résidence

126.

de l'ambassadeur de France, à gauche. Presque en face, à droite de la route, se trouve la maison du Congrès ou l'hôtel de ville. Il s'agit d'un bâtiment particulièrement beau avec une merveilleuse galerie au-dessus de l'entrée principale. Il y a par ailleurs beaucoup d'autres bâtiments remarquables et aussi quelques belles églises et autres constructions de ce genre etc.

Le lendemain, les habitants de la région vinrent à nouveau, même ceux qui avaient 12 à 15 heures de route. Ils étaient particulièrement nombreux venant de Lancaster et de Germingston etc.

Il advint que des frères et sœurs se rencontrent, qui ne s'étaient plus vus depuis des années, c'est pourquoi la joie était grande chez eux de se revoir.

La ville de Philadelphia est aussi exceptionnellement commerçante à cause de son beau port pour les navires marchands qui naviguent sur le fleuve Delaware jusqu'à Trenton ; là le fleuve cesse d'être navigable. Il prend sa source au Canada dans les Montagnes Bleues.

Le 3, nous quittâmes Philadelphia pour parcourir 13 miles

[illustrations](#)

127.

jusqu'au Lion Rouge, une auberge au bord de la route, où nous montâmes notre camp. Ce jour-là nous passâmes par une petite ville nommée Franckfort ou Nouvelle-Franckfort, qui n'est habitée que par des Allemands.

Le 4, nous passâmes par Bristol, une petite ville, et arrivâmes jusqu'à Trenton, une petite ville au bord du fleuve Delaware, que nous traversâmes, et nous montâmes notre camp de l'autre côté du fleuve tout près de la ville. Là on ne trouve plus souvent d'Allemands, si ce n'est de temps en temps un foyer. Là aussi nous avons repos jusqu'au 7. Nous fîmes 14 miles du Lion Rouge jusqu'à Trenton.

Le 7, nous repartîmes pour parcourir 14 miles jusqu'à Princeton, une petite ville. Il y a là un beau collège que le roi d'Angleterre a fait construire en 1756, mais qui a été endommagé par la guerre; nous montâmes notre camp à proximité.

Le 8, nous repartîmes pour 13 miles jusqu'à Somerset, une petite ville dans une contrée agréable. Dans cette contrée on trouve

128.

une grande quantité de pommiers. Le cidre, autrement dit le vin de pomme, y est très bon marché. Nous montâmes notre camp tout près de la petite ville et étions entourés d'arbres fruitiers.

Le 9, encore 14 miles jusqu'à Balionsthawern, une auberge. Nous montâmes notre camp à proximité.

Le 10, nous passâmes par Morristown, une petite ville au pied d'une montagne toute plate, dans une belle contrée³⁵⁷. Ce jour-là nous avons 16 miles jusqu'à Whippany ou NeuHannover, une toute petite ville. Là nous avons une journée de repos.

Le 12, encore 16 miles jusqu'à Pompton, une petite ville près de la montagne. Le 13, nous repartîmes pour 16 miles jusqu'à Suffern, une plantation, où nous montâmes notre camp. Les habitants, uniquement des femmes, qui montaient à cheval comme la cavalerie anglaise, nous y attendaient avec impatience. Elles étaient venues pour acheter chez nous des soldats, car les hommes étaient très rares alors dans ce pays, étant donné que grands et petits devaient servir sur le champ de bataille, aussi bien le père que les fils, et en vérité beaucoup avaient déjà péri et la plupart des femmes avaient déjà perdu leurs maris.

129.

Mais cela leur fut refusé tout net par notre armée, et ces belles filles durent s'en retourner chez elles toutes tristes, sans hommes³⁵⁸.

Le 14, nous repartîmes pour parcourir 18 miles jusqu'à Plackpoint ou Pleackpoint, une belle contrée où nous montâmes notre camp tout près de la montagne. Nous avons là une journée de repos.

Le 17, nous repartîmes pour 8 miles jusqu'à Peekskill, une toute petite ville. Nous passâmes ce jour-là par Werb-Plain, une grande et belle étendue où se trouvait le camp de l'armée américaine : ce camp était étonnant à voir avec ses ornements faits de toutes sortes d'arcades et de balcons construits avec art. Cette armée se composait de 12000 hommes etc. Chaque régiment avait planté le blason de sa province sur les arcades devant l'entrée du camp etc. c'était magnifique³⁵⁹.

Cette après-midi-là, après avoir traversé le Fleuve du Nord³⁶⁰ à Königsfery, nous fîmes encore 5 miles jusqu'à Peekskill, où nous montâmes notre camp sur une haute montagne que nous n'atteignîmes que tard dans la nuit ; on ne pouvait presque pas monter les tentes, tant il y avait de cailloux et de rochers. Depuis cette montagne on voit le Fleuve du Nord jusqu'à une distance de 6 à 8 heures, couler à travers la haute montagne ; on ne voit que des rochers et des falaises

³⁵⁷ Les répétitions sont nombreuses et flagrantes par rapport au trajet aller. On peut se demander pourquoi Flohr opère ainsi, peut-être par souci de cohérence par rapport aux normes du journal de marche ?

³⁵⁸ Les armées du XVIII^e siècle tentent de limiter les rapports que peuvent entretenir les soldats avec les jeunes filles. Si les bonnes mœurs sont invoquées, il faut également rappeler que l'armée est un milieu hautement infectieux, et que les maladies vénériennes s'y développaient très facilement. Par ailleurs de telles relations pouvaient favoriser les jalousies et les rivalités entre soldats, voire les pousser à la désertion.

³⁵⁹ Les régiments portent souvent le nom d'une province ou d'un pays (Royal-Deux-Ponts, Auvergne, Saintonge etc.) où l'essentiel du recrutement des soldats est organisé, mais pas exclusivement. Le Royal-Deux-Ponts est par exemple composé d'Allemands, d'Alsaciens et de Lorrains. S'il existe un lien entre le nom du régiment et l'origine géographique de ses soldats, ce lien n'est cependant pas exclusif. Le régiment est associé à une province, les soldats s'y identifient, sans pour autant en être tous issus.

³⁶⁰ Image : Anonyme, *Vue de l'Hudson en 1777*, eau-forte, 1777, Blérancourt, musée franco-américain du château de Blérancourt. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=112&FP=112761701&E=2K1KTSJ3PEVR4&SID=2K1KTSJ3PEVR4&New=T&Pic=111&SubE=2C6NU0CGJT@L>

illustrations

132.

tout au long de son cours. On peut voir ce fleuve sur la page suivante etc. Là nous étions en détente. On aménagea aussi des maisons en hôpitaux, parce que l'hôpital ambulante comptait déjà beaucoup de malades qu'il ne pouvait plus soigner, c'est pourquoi on les mit dans ces hôpitaux.

En ce qui concerne la région, elle est très montagneuse jusque dans la région de New-York et on n'y voit rien que des rochers et des falaises à travers lesquels le fleuve prend son cours.

Ce Fleuve du Nord, encore appelé Hudson prend sa source au Canada non loin du Saint-Laurent³⁶¹ et traverse l'Albanie et la province de New-York ; il a un trafic intense jusqu'au Canada où il est navigable pour des petites embarcations ; pendant cette guerre il a été très utile aux Anglais, qui s'étaient fixés à New-York d'où ils pouvaient le parcourir, ce qui leur procurait un gros avantage et toutes sortes de facilités³⁶².

Non loin de là, il y a la puissante forteresse nommée West Point³⁶³, qui est si bien fortifiée qu'il est impossible de la prendre ; elle est aussi dotée de magasins³⁶⁴ et d'arsenaux³⁶⁵ au-delà de toute mesure, et équipée d'artillerie tant qu'il en faut.

133.

Le 20 septembre, le Général Washington nous passa en revue. Le 24, nous repartîmes pour 8 miles jusqu'à Grambon, un domaine à 18 miles de New-York. Là nous étions en détente avec l'idée de faire le siège de New-York, mais il n'en fut rien. Nous nous mîmes à construire des baraquements au camp et restâmes quelque temps fixés là, mais quand nous fûmes enfin très bien installés nous dûmes repartir et abandonner les baraquements que nous avions construits en nous donnant tant de peine.

³⁶¹ Le fleuve Hudson prend sa source non loin de la frontière canadienne, dans la partie septentrionale de la colonie de New York. À ce titre, il n'est pas si éloigné du Saint-Laurent et du Canada, à l'inverse des fleuves mentionnés précédemment par l'auteur.

Image : Théodore Gudin, *Jacques Cartier découvre et remonte le fleuve Saint-Laurent au Canada*, huile sur toile, 1847, Versailles, château de Versailles et du Trianon. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=5&FP=112767808&E=2K1KTSJ3PB1X5&SID=2K1KTSJ3PB1X5&New=T&Pic=1&SubE=2C6NU0H9I10U>

³⁶²Le contrôle des rivières navigables constitue un bel avantage logistique, que ce soit pour le transport des vivres, des munitions, du menu matériel ou de l'artillerie. Par ailleurs un fleuve freine considérablement une armée ennemie dans sa progression.

³⁶³ Image : *Military School, West Point, New York*, estampe colorisée imprimée par Fenner Sears & Co., Londres, 1831. Lien : <http://wellcomeimages.org/indexplus/image/V0014595.html>

³⁶⁴ Les magasins sont des entrepôts. Ils permettent de stocker les vivres, le fourrage mais aussi les munitions.

³⁶⁵ Les arsenaux sont des entrepôts de munitions.

Le 23 octobre, nous repartîmes pour parcourir 15 miles jusqu'à Danbury, une petite ville près de la montagne, dans une contrée agréable. C'est là que commence la province Nouvelle Angleterre³⁶⁶.

Le 24, nous repartîmes pour 10 miles jusqu'à Newtown, une belle petite ville près de la montagne. Nous montâmes le camp tout près et avions un jour de repos.

Le 26, nous repartîmes pour 18 miles jusqu'à Breckneck. En chemin nous étions passés par un bourg, Gathahr, qui a 3³⁶⁷ miles de long. Nous montâmes le camp près de Breckneck.

Le 27, nous repartîmes pour 15 miles jusqu'à Barronsthawern, une auberge près de laquelle nous montâmes le camp, dans la forêt. Vers le soir il y eut dans notre camp toutes sortes de divertissements et l'on vit les officiers et les soldats danser et sauter avec les belles jeunes filles américaines : ces divertissements durèrent jusqu'à la nuit tombée.

illustrations

136.

Puis elles rentrèrent de nouveau chez elles, toutes gaies, et nous autres soldats regagnâmes nos tentes pour dormir un peu.

Le 28, 12 miles jusqu'à Farmington, une petite ville près de la montagne, dans une contrée agréable. Nous montâmes le camp au bas d'une petite colline au milieu d'arbres fruitiers.

Le 29, encore 11 miles jusqu'à Hartford, une jolie ville d'assez belle taille au bord d'une rivière au trafic intense, grâce auquel elle est très commerçante. Ce fleuve sépare la ville en 2 parties. Nous montâmes le camp de l'autre côté du fleuve, environ à un ½ mile de la

³⁶⁶ À défaut de considérer les différentes colonies du nord-est américain comme des entités distinctes (Flohr ne fait pas état des frontières entre le Rhode Island et le Connecticut par exemple) il semble qu'il regroupe sous le terme de Nouvelle-Angleterre (en temps que « province ») les quatre colonies du Connecticut, du Rhode Island, du Massachusetts et du New Hampshire. Il s'agit d'une conception tout à fait courante, qui correspond à une réalité géographique mais surtout culturelle. A l'origine, deux compagnies anglaises sont en concurrence pour l'exploitation et la colonisation de l'Amérique du Nord. La *Virginia Company of London* est dotée d'une charte comprenant les territoires au sud de Long Island jusqu'au Cape Fear (future Caroline du Nord), alors qu'à la *Virginia Company of Plymouth* sont échus les territoires au nord de l'estuaire de l'Hudson jusqu'à la Nouvelle-France. Le terme de Nouvelle-Angleterre apparaît pour la première fois en 1620, à la fondation de Plymouth (actuel Massachusetts), les colonies de la seconde compagnie gardent la dénomination de Virginie. Face aux tensions croissantes avec les tribus indiennes, les colonies alors existantes (Massachusetts Bay, Plymouth, New Haven et Connecticut) forment la « *New England Confederation* » en 1649. Même si les différentes tentatives de rapprochement entre les colonies de cette région ne perdurent pas, les conditions économiques (élevage, exploitation des forêts et de mer, commerce), démographiques (immigration très largement originaire des îles britanniques, esclavage très réduit), religieuses (communauté puritaine très importante), politiques (ces colonies n'ont pas de gouverneur nommé par le roi d'Angleterre) et extérieures (le commerce extérieur est dominé par les échanges avec la Grande-Bretagne) contribuent à forger une identité régionale distincte des colonies du sud et du « milieu ». Les treize colonies du XVIII^e siècle sont généralement découpées en trois groupes : la Nouvelle-Angleterre, les « Middle Colonies », et les colonies du sud.

³⁶⁷ Au feuillet 35, ce n'étaient que 2 miles.

ville et nous avons détente jusqu'au 4 novembre. Là nous repartîmes pour 14 miles jusqu'à Bolton où nous montâmes notre camp.

Le 5, jusqu'à Windham, une petite ville. A 12 miles ; là nous avons un jour de repos.

Le 7, nous repartîmes pour 10 miles jusqu'à Lauterling, une petite ville, où nous montâmes notre camp.

Le 8 novembre, 11 miles jusqu'à Plainfield. Mais nous poussâmes jusqu'à Wallenthaun, une petite ville près d'une montagne toute plate dans une contrée riante et agréable. Nous montâmes le camp tout près de la ville, dans la plaine.

Le 9 novembre, nous repartîmes pour 14 miles jusqu'à la Maison Wassermann, un très beau domaine.

137.

Le propriétaire s'appelle Wassermann. Nous montâmes notre camp à proximité. Ce jour-là nous avons fait 10 miles.

Le 10, nous repartîmes pour 12 miles jusqu'à Providence, une ville d'assez belle taille. Là nous avons quelques jours de détente.

Le 13, nous déplaçâmes le camp de l'autre côté de la ville, à un mile de distance. Là nous avons détente jusqu'au 4 décembre. Les Compagnies vonRühl et Cabannes furent détachées et envoyées à Papisneck, un petit village au bord de l'eau, où l'on réparait le navire de guerre *Fandasque* sur lequel fut embarqué l'hôpital, afin de se rendre en Inde³⁶⁸, sous la protection de 2 compagnies.

Là, nous eûmes une belle lettre d'adieu de la part de ces messieurs les dirigeants américains, qui nous remerciaient au nom de tout le pays pour l'aide que nous avons apportée au pays. Mais comme nous restions encore un certain temps, les Américains n'étaient jamais tout à fait rassurés

138.

et ne cessaient de croire que les Français avaient des visées sur cette région. Comme ils ne faisaient pas mine de partir, on les remercia une 2ème fois pour l'aide qu'ils avaient apportée.

Nous pensions alors retourner à Newport, qui est à 30 miles de Providence. Mais l'escadre qui vint nous chercher se dirigea vers Boston. Plus tard on nous apprit que nous devions nous rendre à Boston pour faire route vers les Indes occidentales avec la flotte du Commandant Wotzelle³⁶⁹.

³⁶⁸ Le vicomte de Noailles indique que : « Cinq cents hommes de Deux-Ponts vont activer l'armement du *Fantasque*, fort détérioré », cf. *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis (1778-1783)*, librairie académique Perrin et cie, Paris 1903, 2nd édition, p. 322-323. Par contre, ce navire ne se rend pas en Inde « orientale » mais en dans les Antilles ou « Indes Occidentales ».

³⁶⁹ Louis-Philippe de Rigaud, Marquis de Vaudreuil. Né à Rochefort en 1724. Garde de la marine en 1740, puis capitaine de vaisseau 1765, chef d'escadre en 1779, il est lieutenant-général en 1782. Il commande le *Fendant* à Ouessant, une escadre de renfort pour d'Estaing en 1779, le *Triomphant* dans l'escadre

Le 4 décembre, nous repartîmes pour faire 19 miles jusqu'à Readham, une petite ville dotée d'un fort bel hôtel de ville. Nous montâmes notre camp à proximité par un temps très mauvais.

Le 5, encore 16 miles jusqu'à Baltham, une petite ville. Nous montâmes notre camp par un froid glacial à peine supportable. La veille il avait plu, vers le soir il y eut une éclaircie et un vent très violent.

Le 6, nous levâmes le camp par un froid glacial pour parcourir 13 miles jusqu'à Boston³⁷⁰,

illustrations

139.

une belle et grande ville, dotée de nombreux édifices remarquables ainsi que de quelques belles tours. Cette ville est presque entièrement entourée d'eau et elle possède un port bien fortifié.

Dès notre arrivée nous fûmes embarqués. Les grenadiers, les chasseurs ainsi que la première compagnie de fusiliers furent embarqués sur le navire de guerre Le Brave. Les autres compagnies sur un navire baptisé L'Isle de France³⁷¹.

Guichen. Il rallie de Grasse en 1782, et prend le commandement de l'escadre après la bataille des Saintes où il est blessé. Il meurt en 1802.

Image : Jean-Pierre Franque, *Louis-Philippe Rigault, marquis de Vaudreuil*, huile sur toile, Versailles, château de Versailles et du Trianon, première moitié du XIX^e siècle. Lien RMN: <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=103&FP=110498306&E=2K1KTSJ3ZWA53&SID=2K1KTSJ3ZWA53&New=T&Pic=19&SubE=2C6NU0H7UC05>

³⁷⁰ La ville de Boston fut fondée en 1630 par un groupe de puritains dirigés par John Winthrop, président de la *Massachusetts Bay Company*. Elle est la deuxième colonie de la future Nouvelle-Angleterre, et détrône assez rapidement son aînée Plymouth en tant que centre économique et politique de la région. Les Puritains établirent une colonie régie selon des règles religieuses strictes. La première école d'Amérique du Nord est ouverte à Boston en 1635, ainsi que la première université, Harvard, fondée en 1636. Boston est la ville la plus peuplée d'Amérique du Nord jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, dépassée par Philadelphie. Boston n'en est pas moins un centre intellectuel important et un port majeur dans le commerce atlantique. Les habitants de Boston sont à la pointe de la contestation contre les lois du Parlement de Londres, établissant de nouvelles taxes et restreignant les libertés. Lorsque Flohr évoque la ville en ces termes : « c'est d'ici qu'est partie la rébellion », il fait référence aux incidents qui ont résulté du conflit entre les citoyens opposés à la « taxation sans représentation » (principal argument, qui engage la légitimité du Parlement de Londres à légiférer pour des territoires et des citoyens non représentés) et les autorités coloniales (gouverneur, armée) : le *Boston Massacre* (5 mars 1770), la *Boston Tea Party* (17 décembre 1773), puis les premières batailles de la guerre, Lexington, Concord en avril 1775, enfin la bataille de Bunker Hill à Charlestown, ville adjacente à Boston. Après la libération de la ville par Washington après un court siège, en mars 1776, Boston est relativement à l'abri des combats.

Image : Louis Garneray, *Port de Boston*, estampe, v. 1842. Lien BNF images :

<http://images.bnf.fr/jsp/index.jsp?destination=afficherListeCliches.jsp&origine=rechercherListeCliches.jsp&contexte=resultatRechercheSimple>

³⁷¹ Ici Flohr apporte une preuve qui montre qu'il n'est ni un grenadier ni un chasseur, puisqu'il embarque sur l'île de France et pas sur Le Brave.

Quelques jours plus tard nous fûmes de nouveau débarqués, mais les compagnies qui se trouvaient sur le navire de guerre restèrent à bord. On nous logea en ville dans un vieux magasin où nous faillîmes périr de froid.

Soit dit en passant, la ville de Boston est la plus grande de toute l'Amérique du Nord après Philadelphia. C'est d'ici qu'est partie la rébellion. Cette ville a un port et des quais magnifiques³⁷². Elle a aussi un blason remarquable, inspiré par la nature, et composé d'une sauterelle assise sur une petite tour, grande comme un enfant de 5 ans ou plus³⁷³.

Après cela

140.

nous fûmes de nouveau embarqués sur le même navire, L'Isle de France. Mais comme ce navire était vieux et délabré notre colonel refusa qu'on nous y embarque. Mais comme le général l'avait fait examiner et visiter par des gens impartiaux, qui trouvèrent le navire bon, nous dûmes à toutes forces embarquer, sauf une compagnie, qui embarqua sur un corsaire américain, de sorte que nous étions 5 compagnies sur L'Isle de France, où nous souffrions tellement du froid qu'on a peine à croire, aujourd'hui comme hier. Cette région, il est vrai, s'étend loin au Nord, jusqu'au Canada, et il est facile de s'imaginer que le froid y est très grand.

Le 19 et 20, nous reçûmes l'ordre d'embarquer tous les équipements de notre régiment. Le 22, on dégagea le navire de la glace, car il était tout près du bord et pris dans la glace. Le 23 après midi nous commençâmes à lever l'ancre. C'était juste le jour avant Noël.

141.

Vers le soir, nous quittâmes le port, nous dépassâmes vers 5 heures de l'après-midi l'entrée du port, où se trouvent de part et d'autre des batteries de canons infranchissables. Dès que nous eûmes dépassé l'entrée nous jetâmes l'ancre jusqu'au lendemain. D'ailleurs les grands bâtiments de guerre avaient jeté leur ancre ici pendant que nous étions en ville, car le port n'était pas assez profond pour permettre à des navires de guerre chargés d'entrer et de sortir³⁷⁴. Suivent à présent les noms des navires de guerre ainsi qu'une représentation de la ville de Boston.

³⁷² Image : Louis Le Breton, *Boston*, estampe, XIX^e siècle, Blérancourt, château franco-américain de Blérancourt. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=17&FP=112889909&E=2K1KTSJ3PM1L5&SID=2K1KTSJ3PM1L5&New=T&Pic=1&SubE=2C6NU00A6K4T>

³⁷³ La sauterelle est en effet l'un des symboles de la ville de Boston. Le choix de cet insecte s'explique par la présence d'une sauterelle sur le toit de la tour de « *Faneuil Hall* », bâtiment public sur le port de Boston (que l'on peut voir sur la représentation de la ville par Flohr, au dessus d'une « *Rat Haus* », hôtel de ville). La présence d'une telle statue est une référence au *London Stock Exchange*, qui possédait une girouette similaire. L'existence de cette girouette était utilisée pendant la Guerre d'Indépendance comme un *shibboleth*, un « signe de reconnaissance verbal entre membre d'un même groupe », permettant de démasquer les espions potentiels.

³⁷⁴ Un vaisseau de ligne a en moyenne un tirant d'eau de sept à huit mètres.

La flotte sous le commandement de Monsieur Wotrelle,
Commandant en chef de la flotte envoyée aux Indes
occidentales

Noms des navires de guerre	Canons	Grades ³⁷⁵	Noms des navires de guerre	Canons
Le Triomphant	80	commandant de l'escadre	Le Nerayt	42
Le Duc de Bourgogne	80	capitaine	L'Amazon	34
La Couronne	80	capitaine		
Le Brave	74	capitaine	Corssaires	
Le Citoyen	74	capitaine	La Claire Voyant	18
L'Hercule	74	capitaine	Le Malling	16
La Souveraine	74	capitaine		
La Bourgogne	74	capitaine		
Nord Comberland	74	capitaine	le navire de guerre	
Le Neptune	74	capitaine	la Magnifique	

³⁷⁵ On peut voir que la section de ce tableau indiquant l'identité des commandants de navires n'est pas remplie. À d'autres endroits du manuscrit, on trouve des « blancs » qui révèlent soit que Flohr a voulu intégrer des informations qu'il n'a pu trouver, soit qu'il a oublié de les reporter.

			de	74
A Portsmouth			a sombré	
L'August	80	capitaine	dans le port de Boston	
Le Plouton	74	capitaine		

illustrations

144.

Le 24 au matin, la veille de Noël, nous levâmes l'ancre pour cingler vers les Indes occidentales. Vers 10 heures déjà nous quittâmes la ville de Boston. Dès le départ l'horizon promettait de la tempête et il faisait très froid parce que nous étions très au nord, et au nord plus la mer est froide et déchaînée, plus le froid est rigoureux. La veille de Noël nous louvoyions dans la région de Boston jusqu'au soir, parce que la mer était trop déchaînée, et nous pensions que la tempête se calmerait, mais cela n'en avait pas l'air, et vers le soir nous dûmes nous engager sur la haute mer en pleine tempête.

Le jour de Noël était assez triste pour nous et la situation allait empirant de jour en jour, car avec cette tempête le froid était si grand sur le navire que c'était presque insupportable, et tous les cordages étaient recouverts de glace transparente, si bien que les marins tout comme les soldats redoutaient d'avoir à les saisir.

Le 25, l'horizon se montra lumineux et clair, et plus nous avançâmes sur la haute mer, plus elle se déchaînait ; on n'entendait jour et nuit rien d'autre que le sifflement et le mugissement des vagues et des vents déchaînés, et ces vagues furieuses nous paraissaient hautes comme les montagnes les plus élevées³⁷⁶. Ce jour de Noël était encore plus terrible que la veille, si bien que notre foi faillit chanceler.

Le 26, c'était le même temps et

145.

il n'y avait plus d'espoir nulle part, nous essayions une tempête après l'autre, le meilleur moyen était de se munir de patience et de s'en remettre à Dieu.

Le 27, l'horizon était un peu embrumé, mais la tempête était toujours aussi forte. A présent nous avons quitté la région de Boston, mais nous restâmes quelques jours dans

³⁷⁶ Image : Gustave Doré, *Bateau en pleine tempête*, estampe, 1846.

Lien BNF images :

<http://images.bnf.fr/jsp/index.jsp?destination=afficherListeCliches.jsp&origine=rechercherListeCliches.jsp&contexte=resultatRechercheSimple>

ces eaux pour attendre les navires qui venaient de Portsmouth³⁷⁷. Là-dessus la tempête redoubla de force. Les vagues de la mer étaient si déchaînées qu'on pensait que c'était la fin.

Mais comme notre navire était très mauvais, je l'ai dit plus haut, il fut éventré sur les deux côtés par la fureur des vagues, si bien qu'étant à l'intérieur on pouvait voir à travers ; en même temps le pont supérieur se fendit à plusieurs endroits sur une largeur de 8 à 9 pouces etc. Les mâts se rompirent complètement, et le 27 au soir il n'y avait plus un endroit de sec sur tout le navire, si bien que personne ne pouvait plus se tenir au sec ; tantôt l'eau entra par le haut, tantôt par les côtés éventrés, parfois il y avait de tels craquements que nos cheveux

146.

se dressaient sur la tête, l'un se tenait ici, l'autre se terrait là dans un coin, tous comme des poules effarouchées, chacun d'entre nous était las de vivre.

Le 28, c'était encore le même temps, on ne sentait pas le moindre apaisement, au contraire, la tempête devenait plus forte et plus terrible d'heure en heure. Vers 8-9 heures du matin, le navire se mit à faire un bruit qui nous glaça la moelle des os ; sur le pont supérieur, près du mât central, le navire se fendit, si bien qu'on pouvait penser qu'il allait se casser en deux à chaque instant ; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver si la volonté singulière de Dieu n'était pas de nous sauver.

Peu après, le capitaine fit déployer le pavillon de détresse : Là-dessus le commandant fit rapidement envoyer un corsaire pour voir ce qui n'allait pas sur notre navire. Ce corsaire transmit aussitôt au commandant la nouvelle que notre navire n'était plus en état d'accompagner la flotte, car son état était devenu si mauvais, qu'à chaque instant on pouvait penser qu'il allait couler.

Dès qu'il entendit ceci, le général fit envoyer une frégate, la Cérés, et un corsaire, le Clairevoyant

147.

afin qu'ils nous escortent jusqu'à la mer plus calme en pays chaud, jusque dans la région de Porto-Rico, où nous devons de nouveau attendre la flotte.

Le 28, nous nous détachâmes de la flotte en pleine tempête.

Le 29, nous dépassâmes Newport, une ville en Roth-Eyland. La tempête faisait toujours rage, si bien que nous ne pensions plus atteindre la nouvelle année, car notre détresse était beaucoup trop grande, et nous n'avions plus d'espoir qu'il pût y avoir le moindre apaisement.

Le 30, l'horizon était un peu plus favorable jusqu'à midi, puis le tempête se leva de nouveau, aussi forte qu'auparavant, et l'état de notre navire empirait de jour en jour, de

³⁷⁷ Portsmouth est une ville portuaire situé dans le New Hampshire. Clermont de Crèvecoeur est à bord de l'un des ces navires, l'Amazone, qui apporte la nouvelle du départ de la flotte, aux équipages du Pluton et l'Auguste étaient en réparation dans cette ville. [p. 85, *The American Campaigns of Rochambeau's Army*]

sorte que la pompe n'avait pas un instant répit. Les charpentiers faisaient tous les jours des réparations de fortune, mais rien n'y fit. Car c'était comme lors de la destruction de Jérusalem.

Le même jour, vers 11 heures du soir, nous remarquions que le navire s'était déjà enfoncé de 3 pouces

148.

par rapport à la ligne de flottaison correspondant à son chargement ; là-dessus on installa aussitôt une pompe supplémentaire, et plus tard encore, on pompa avec 4 pompes, sans relâche, aussi bien la nuit que le jour. Mais rien n'y fit, tout menaçait ruine car la mer déchaînée ne voulait plus nous être favorable, et menaçait continuellement de nous faire sombrer.

Le 31, l'horizon était plus que jamais à la tempête, la mer avait soulevé toute la journée des vagues plus hautes que des montagnes, si bien qu'elles ensevelissaient le navire qui était presque continuellement sous l'eau. Vers le soir, il y avait un peu de brouillard à l'horizon et la brume laissait penser que le temps allait changer.

Vers 8 heures du soir, le vent se leva de nouveau, plus fort que jamais. Vers minuit le charpentier de bord vint et annonça au pilote que depuis la veille le navire s'était enfoncé de 3 pieds et que si l'on ne trouvait une solution, l'eau envahirait le navire en une heure de temps et que nous ne reverrions pas le jour.

149.

Le pilote fit aussitôt un rapport au capitaine : celui-ci inspecta immédiatement le navire et fit le même constat, à savoir que le navire s'était enfoncé de 3 pieds et demi par rapport à son tirant d'eau normal³⁷⁸ et que l'eau entraît déjà par les sabords³⁷⁹.

Le capitaine ordonna aussitôt aux timoniers³⁸⁰ de jeter tous les canons à l'eau, de même que tous les équipements qui se trouvaient sur le navire et à l'intérieur. Cet ordre du capitaine fut exécuté sur le champ. Et ainsi, dans la nuit de la nouvelle année, vers 11, 12 heures, tous les équipements de notre régiment furent jetés à la mer, en même temps que les cantines des officiers³⁸¹ ; à la suite de quoi on constata une amélioration de la situation du navire, l'eau ne pénétrait plus aussi souvent, car il était devenu plus léger maintenant qu'on avait jeté pour des milliers par-dessus bord. Mais il valait mieux perdre tous les équipements plutôt que de laisser périr tous les hommes.

On imagine facilement quel était notre état d'âme par cette nuit si sombre, nous ne pensions plus

150.

³⁷⁸ Le tirant d'eau correspond à la hauteur de la partie immergée d'un navire.

³⁷⁹ Ouverture quadrangulaire qui est faite dans la muraille d'un vaisseau pour laisser un passage à la volée d'un canon.

³⁸⁰ Les timoniers sont les marins qui tiennent le gouvernail.

³⁸¹ Petite caisse employée par les officiers pour transporter en campagne leurs bagages personnels.

survivre à cette nuit du nouvel-an et encore moins à la journée du nouvel-an, car il n'y avait plus le moindre espoir en nous. La tempête sifflait, les vagues mugissaient, pendant que les craquements du navire nous glaçaient la moelle des os, si bien que nous croyions que notre dernière heure était venue, que nous avions déjà sombré, et en effet durant cette nuit nous étions la plupart du temps recouverts par les vagues et sous l'eau.

Vers 2 heures après minuit, les vagues arrachèrent, comble de malheur, la moitié du gouvernail³⁸², et notre détresse était plus grande que jamais. Ce gouvernail était coupé en deux morceaux, le morceau qui était resté accroché ne pouvait pas être immobilisé à cause de l'épouvantable tempête qui le faisait battre à gauche et à droite, au point que les barres métalliques dont il était ferré firent des brèches dans le navire ; tous les moyens et procédés que l'on mit en œuvre ne servirent plus à rien, il fallait laisser faire le bon Dieu.

Au point du jour, ça se calma, et ce qui restait du gouvernail put en partie être réparé.

151.

Il nous a suffi de voir le jour se lever, pour avoir le cœur rempli de joie et pour penser que manifestement on trouvait plus facilement une solution de jour que de nuit.

Le premier janvier 1783, vers midi, l'horizon était un peu embrumé, mais le temps était favorable et calme jusque vers le soir, de sorte que nous pûmes réparer grossièrement notre gouvernail et d'autres avaries.

Vers 7 heures du soir, la tempête se leva encore, aussi forte que la dernière fois et dura toute la nuit.

Elle dura jusqu'au 2 janvier vers midi, puis nous eûmes vent arrière, du nord-est, ce qui comblait nos souhaits.

Le 3, il y eut une accalmie pendant laquelle nos calfats³⁸³ remirent le navire un peu en état à l'aide de brai ou de goudron. Cette accalmie dura environ jusque vers minuit, puis le vent se leva de nouveau un peu pour se calmer vers l'aube ; puis ce fut encore une accalmie, de sorte qu'en 24 heures nous fîmes à peine 3 [noeuds] ; vers le soir le vent se leva de nouveau, si bien

152.

que nous avançons assez bien, faisant 9 noeuds à la minute d'après la carte marine etc.³⁸⁴.

³⁸² Nom de la pièce de bois qui se trouve à l'arrière des bateaux ; elle qui plonge dans l'eau et permet de diriger le navire.

³⁸³ Le calfat est l'ouvrier qui calfate un navire, c'est-à-dire qui met des étoupes, du suif, et du goudron dans les joints, trous et fentes d'un vaisseau.

³⁸⁴ Il est peu probable que Flohr ait disposé d'une carte marine qu'il aurait consulté au moment de la rédaction. C'est vraisemblablement plutôt la trace d'une indication qui lui a été donnée de vive voix sur le bateau. Apparues au cours du XIIIe siècle dans les ports de la Méditerranée occidentale (Majorque, Gênes, Venise, etc.), les cartes dites « portulans » représentent à petites échelles les côtes et les îles, les ports et les havres. Cependant, ce n'est qu'à partir du XVIe siècle que les hommes de mer ont commencé à en faire un usage régulier.

Le 4 vers midi, l'horizon était lumineux et clair, le temps agréable, le vent venait d'est et le froid n'était plus si grand.

Le 5, du bon vent, qui nous fit avancer assez rapidement vers les Indes occidentales.

Le 6, nous avions toujours du bon vent d'est.

Le 7, l'horizon était de nouveau un peu brumeux, mais le vent était encore assez bon. Nous étions maintenant à la hauteur de Charleston, ou Karlstatt en Caroline du Sud, et avions presque atteint les pays chauds, et la mer n'était plus aussi forte.

Le 8, nous passions à hauteur de l'île Bermude etc.³⁸⁵.

Le 9, nous arrivions à la hauteur de la Floride occidentale, St. Augustin et Savannah³⁸⁶ etc.

Le 10, nous avions du temps un peu désagréable, mais avec un horizon lumineux et clair.

Le 11, nous avions de nouveau du bon vent du nord, l'horizon était lumineux et clair, nous faisons 7 nœuds à la minute d'après la carte.

153.

Le 12, l'horizon était encore lumineux et clair avec du temps agréable, et bien chaud ; si bien que nous ne supportions plus le moindre habit sur notre corps, ce qui nous étonna beaucoup ! En effet, il y a peu de temps le froid était encore si grand et maintenant c'est tout le contraire. D'abord il est étonnant qu'en 12 jours de voyage en bateau on passe ainsi du froid à la chaleur. Ensuite nous nous étonnions parce que nous étions en plein hiver et avions pourtant une chaleur si insupportable.

Le 13, le vent était bon et un peu frais jusque vers 8 heures du matin, puis il fit de nouveau une chaleur que nous avions peine à supporter. Et cette chaleur devint plus grande de jour en jour. D'abord nous avions souffert d'un froid si intense, il y a 10-12 jours, que nous ne savions plus où mettre nos mains et nos pieds pour les réchauffer, et maintenant nous étions liquéfiés sous l'effet de la chaleur.

Le 14, il y eut une accalmie

154.

ainsi qu'une forte chaleur. Aujourd'hui nous passâmes aussi pour la première fois la ligne solaire appelée Tropicque du Cancer, c'est pourquoi la chaleur est si grande qu'elle

³⁸⁵ Image : Pierre-Philippe Choffard, Carte des Isles Bermudes ou de Sommer, extrait de Bellin (Jacques-Nicolas), *Description géographique des Isles Antilles possédées par les Anglois*, Paris, Didot, 1758, t. 1 n 48. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b2300030q/f22.item.r=bermudes.langFR>

³⁸⁶ Mentionner ici la Floride Occidentale n'a pas vraiment de sens. Voguant à travers l'Atlantique, peu après les Bermudes, c'est à la hauteur de la Floride orientale que devrait arriver l'île-de-France. D'ailleurs, Savannah est la ville la plus au nord (en Géorgie), suivie de Saint-Augustin en Floride plus au sud. Floride de l'Ouest et Floride de l'Est sont deux territoires adjacents, à l'époque loyaux à la couronne britannique (pris à l'Espagne par la Grande-Bretagne en 1763).

en devient presque insupportable. Cette ligne du Tropique du Cancer est liée à un usage très particulier chez les marins³⁸⁷ !

Il consiste en ceci, que tous ceux qui franchissent pour la première fois cette ligne doivent être baptisés, c'est-à-dire entièrement aspergés d'eau de mer. Etc.

Le 14, cette cérémonie eut lieu sur notre navire. Après le repas de midi on entendit le cliquetis des chaînes agitées par le Lucifer, un démon, perché sur la hune du mât central. Aussitôt un grand baquet fut rempli d'eau pour le baptême. A 1 heure le Lucifer accompagné de son escorte descendit de la hune : il était entièrement vêtu de peaux de moutons, de sorte qu'on ne voyait ni pieds ni mains, sa figure était noire comme charbon et il portait deux affreuses cornes sur la tête.

Dans ses mains

³⁸⁷ Cette cérémonie est connue sous le nom de baptême de mer ou Passage de la Ligne ou encore baptême du tropique. Elle est organisée chaque fois qu'un navire passe le Tropique du Cancer mais aussi de l'Equateur, ou de certains autres endroits symboliques comme le Détroit de Gibraltar dans des périodes antérieures. Cette cérémonie est surtout célébrée au sein de la marine française même s'il existe différentes variantes nationales au XVIII^e siècle Ces *Line-crossing ceremonies* existent toujours dans les marines américaines, australiennes, dans la *Royal Navy*, et dans la Marine nationale quoique sous une forme un peu différente. Le passage de la ligne et son baptême sont toujours célébrés, néanmoins, les cérémonies organisées, laissent aussi place à des pratiques informelles, inspirées par une soi-disant tradition ancestrale, que les autorités de la marine et de la justice considèrent aujourd'hui comme du bizutage. C'est sans aucun doute une très vieille tradition, elle est attestée dans de nombreux mémoires de marins, tels *Un Flibustier Français dans la mer des Antilles 1618-1620*, ed. par Jean-Pierre Moreau, Paris, *Sehgers*, 1990). L'origine précise de ce rituel est inconnue même si l'on pense qu'il provient des marines portugaises et espagnoles à l'époque des Grandes Découvertes. Lorsque la zone des tropiques était considérée comme inhabitable, traverser la ligne étant dès lors comme entrer dans un nouveau monde, ce qui nécessitait un nouveau baptême. Bien que cette fête marine tourne autour du baptême, sacrement chrétien, les thèmes abordés sont tout sauf liés à l'Eglise, comme on le voit dans la description qu'en fait Flohr. Cependant, la scène décrite diffère quelque peu des autres descriptions de marins. Dans plusieurs définitions tirées d'encyclopédie ou de dictionnaires du XIX^{ème} siècle (*Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*, Adolphe Chéruel, Paris 1899 ; *L'univers, Histoire et Description de tout les peuples, Dictionnaire encyclopédique de la France*, Tome 2, ed. Le Bas, Firmin Didot Frères, Paris 1840), la cérémonie proprement dite inclut la présence d'un « Monsieur Tropique », ou d'un personnage assimilable à Neptune, parfois accompagné d'Amphitrite et d'autres personnages de sa cours. Dans les deux cas, cette cérémonie implique le travestissement, le renversement de l'autorité à bord puisque c'est Neptune, ou Monsieur Tropique ou ici Lucifer qui ordonne le sacrement. L'ordonnateur en question étant généralement le matelot le plus expérimenté, c'est-à-dire celui qui a le plus souvent passé la ligne et pas le capitaine du navire ou un autre officier. Tous les membres à bord qui n'ont pas passé le tropique du Cancer sont donc obligatoirement baptisés, ce qui inclut aussi les officiers. Le baptême en lui-même est généralement réalisé en jetant de l'eau salée sur les baptisé. Parfois, certains équipages pratiquent le baptême en immergeant le baptisé directement dans la mer, tenu par une corde. Il s'agit d'un rite de passage théâtralisé, une expérience à catharsis pour marquer le passage d'une frontière imaginaire, entre le connu et l'inconnu. Par l'intermédiaire du charivari provoqué par le renversement de l'autorité à bord, l'universalité du sacrement du baptême et sa valeur initiatique, la cérémonie du passage de la ligne est un moment important pour un équipage et pour son moral. Cette cérémonie rompt en tout cas la monotonie d'un voyage très long. Jean-Baptiste-Antoine de Verger (1762-1851), sous-lieutenant dans le Régiment Royal-Deux-Ponts, à bord du Brave avec les compagnies de grenadiers et de chasseurs du régiment, évoque cette tradition maritime, « cérémonies ridicules » dans son journal (p. 171, *The American campaigns of Rochambeau's Army*, vol. I). Louis-Alexandre Berthier, aide-de-camp de Rochambeau fait de même de façon bien plus inspirée (p. 227 du même ouvrage). [Voir aussi Harry Miller Lydenberg, *Crossing the Line, Tales of the Ceremony during four centuries*, New York Public Library Bulletin, volumes LIX-LXI, 1955-1957]

155.

il avait un crochet en fer. Il était conduit par deux marins qui le tiraient par des chaînes. Il était tellement recouvert de chaînes qu'au moindre de ses mouvements on croyait être en présence de l'incarnation du diable. Il était suivi d'un petit garçon d'environ 9 ans, tout nu et entièrement peint en noir, qui portait lui aussi un crochet à la main. Il représentait un jeune diable et suivait le Lucifer, faisant mine par des gestes menaçants de vouloir s'emparer de lui. Tous les soldats devaient se placer sur le navire selon leur rang, les officiers se tenaient sur le gaillard d'arrière auprès du capitaine. Le diable fut promené sur tout le bâtiment puis placé près du baquet d'eau. Maintenant chacun devait passer devant le baquet rempli d'eau et se faire baptiser. C'est le lieutenant de vaisseau le plus ancien et un timonier qui baptisaient. Chaque fois que quelqu'un se faisait baptiser les diables agitaient leurs crochets faisant mine de vouloir jeter le baptisé à l'eau.

Les officiers étaient baptisés les premiers

156.

et chacun devait donner 24 S et même jusqu'à 6 £ après son baptême. Si un officier ne voulait donner que 12 ou 15 S le diable le menaçait et faisait mine de le terrasser. Les soldats donnaient 1 S ou ½ S etc. Quand la cérémonie était terminée, les marins avaient ramassé un chapeau plein d'argent, et avaient ainsi réalisé un beau profit. Puis le Lucifer était raccompagné sur la hune³⁸⁸ et déshabillé. Voilà comment on marque pour tout voyageur en mer le premier passage de la ligne du tropique. Jamais les marins n'oublient cet usage parce que cela leur rapporte beaucoup d'argent.

Le 15, du bon vent et un temps agréable.

Le 16, du bon vent. Nous vîmes aujourd'hui quantité de grappes d'œufs de seiches qui formaient comme des chemins sur la mer ; leur couleur était jaune et elles étaient formées d'innombrables petites baies.

Le 17, nous avons un peu de tempête.

Le 18, de nouveau du bon vent.

Le 19, nous avons une accalmie de courte durée, puis nous eûmes de nouveau du bon vent.

157.

Le 20, vers 9 heures du matin, un matelot perché sur le mât cria qu'il voyait la terre sur notre gauche. Une heure plus tard nous nous étions si bien rapprochés de cette terre que l'on pouvait à loisir l'observer dans ses moindres détails. Vers 2 heures nous étions tout près, et ce pays paraissait bien beau et aimable, parce qu'il y avait de la verdure et des arbres partout.

³⁸⁸ Il s'agit d'une plateforme reposant sur des barres traversières et sur les pièces en bois supportant les bas-mâts, elle sert à effectuer les manœuvres hautes.

Cette île est habitée par les Espagnols et porte le nom de Porto-Rico, elle se situe déjà dans les Indes occidentales³⁸⁹. Vers 3 heures nous étions tout près de l'entrée du port : dans tous les forts et batteries les Espagnols nous signalaient de nous faire connaître en ami ou en ennemi, nous nous fîmes immédiatement connaître comme étant amis.

Dès que nous fûmes identifiés comme amis nous pûmes nous approcher des batteries, tout près de la ville nommée Saint-Jean, capitale de l'île et grosse garnison. Cette ville de Saint-Jean est toute entière située derrière le grand fort, aussi n'est-elle presque pas visible depuis la mer. L'entrée dans le port se fait en contournant la grande batterie, la ville se trouvant au-delà du fleuve, sur la plaine ; on peut voir cette ville ainsi que l'île de Porto-Rico sur la page suivante.

En ce qui concerne la végétation sur l'île

illustrations

160.

elle est très riche ! On y trouve beaucoup d'oranges, de citrons, de poivre, de café, de coton, de sucre etc. Des épices, il y en a à profusion.

Sur cette île il y a aussi un fleuve qui charrie de l'or³⁹⁰. Le 21, nous naviguâmes toute la journée à proximité de l'île. Le 22, nous fûmes rejoints par notre escadre, qui était restée à Boston.

Le 23, nous restâmes encore près de Porto-Rico.

Le 24, nous passâmes auprès du gros rocher qui se trouve dans la mer à environ une demi-heure des terres.

Le 25, nous aperçûmes les terres de l'île de Bonheure, qui est inhabitée³⁹¹.

Le 26, nous passâmes au large de l'île Saint-Domingue, une île française, anciennement nommée Hispaniola³⁹². Le 27, nous avions du bon vent, ce qui comblait nos désirs.

Le 28, encore du bon vent, selon nos désirs.

Le 29, nous passâmes à la hauteur de l'île de la Guadeloupe, une île française³⁹³.

³⁸⁹ Puerto Rico est la plus petite île des Grandes Antilles, elle a été découverte par Christophe Colomb le 19 novembre 1493. « Puerto-Rico » signifie « port riche ». Le premier établissement espagnol sur l'île date de 1508, San Juan en est le port principal. En 1781, Puerto-Rico est toujours un territoire espagnol, et est donc à ce titre un territoire allié, l'Espagne étant engagée aux côtés de la France contre l'Angleterre.

Image : Jacques-Nicolas Bellin, *Port et ville de Porto-Rico dans l'isle de ce nom*, carte, 1764.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59024316>

³⁹⁰ On voit ici à quel point Flohr est réceptif à la rumeur.

³⁹¹ L'identité de cette île reste indéterminée. Il ne peut s'agir de l'île Bonaire, proche de Curaçao, que Flohr évoque plus tard.

³⁹² Image : *Carte de l'isle de Saint-Domingue*, carte, fin XVIII^e siècle. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=70&FP=112916696&E=2K1KTSJ39IE3D&SID=2K1KTSJ39IE3D&New=T&Pic=48&SubE=2C6NU0X0A3ZA>

³⁹³ Image : Burty, *Colonies françaises (en Amérique)* (hémisphère boréal), carte, 1854, extraite de *Atlas national illustré des 86 Départements et des Possessions de la France divisé par Arrondissements, Cantons et Communes avec le tracé de toutes les routes, chemins de fer et canaux. Dressé d'après les Travaux du*

Le 30, nous passâmes à la hauteur de l'île de la Martinique, une île française³⁹⁴.

Le 31, nous arrivâmes à la hauteur de l'île de Curaçao, une île hollandaise³⁹⁵ ; le même jour quelques-uns de nos bâtiments de guerre

161.

entrèrent dans le port de île hollandaise de Curaçao: Cette île a une longueur de 7 heures et presque la même largeur. Il n'y a qu'une ville sur cette île, et cette ville possède un port magnifique et bien fortifié, qui s'étend sur toute la longueur de la ville et qui peut recevoir des navires grands et petits. Cette ville sert aussi de garnison à d'importantes troupes composées de soldats hollandais, que l'on appelle en Europe les vendeurs d'âmes parce que beaucoup sont vendus pour servir là, mais peu seulement en reviennent³⁹⁶. Mais ils ne sont pas si terribles qu'on le pense. Ces 2 régiments de

Cadastre du Dépôt de la Guerre et des Ponts et Chaussées par V. Levasseur, Ingénieur Géographe attaché au Génie du Cadastre et de la Ville de Paris, Paris, Lemercier, 1854.

Lien image BMT :

http://numerique.bibliotheque.toulouse.fr/cgi-bin/superlibrary?a=d&d=/ark:/74899/B315556101_A_LEVASSEUR_092#.Uc2k1fmSLE3

Ouvrage disponible à la BNU :

http://opac.bnu.fr/FullBB.csp?WebAction=ShowFullBB&EncodedRequest=*23*60z*91*96*0E*BBRx*FBwV*2Ebz*DF&Profile=Default&OpacLanguage=fre&NumberToRetrieve=10&StartValue=3&WebPageNr=1&SearchTerm1=1856.1.1753594&SearchT1=&Index1=Tou&SearchMethod=Find_1&ItemNr=3

³⁹⁴ Il convient de préciser ici la signification de « passer à la hauteur de ». En effet, que ce soit à la hauteur de la Floride, de la Guadeloupe ou de la Martinique, la flotte ne croise pas assez proche de la terre pour l'apercevoir. Entre Porto-Rico et Curaçao, passer par les Petites Antilles revenait à faire un détour. De ce fait, « passer à la hauteur » doit être compris au sens de « passer à la longitude de ». Ce type de formulation peut laisser supposer que lorsque Flohr a écrit son voyage, il avait une carte géographique sous les yeux.

Image : *Veue du Fort Royal de la Martinique*, dessin, XVIII^e siècle.

Lien BNF Images :

<http://images.bnf.fr/jsp/index.jsp?destination=afficherListeCliches.jsp&origine=rechercherListeCliches.jsp&contexte=resultatRechercheSimple>

³⁹⁵ Les premiers Européens à arriver sur l'île de Curaçao sont les Espagnols en 1499. L'île est occupée par les Hollandais à partir de 1634, elle est administrée par la Compagnie hollandaise des Indes Occidentales. La ville principale, Willemstad, est fondée sur un site propice à l'installation d'un port. L'île devient un centre de contrebande et de commerce important. La traite des esclaves et l'exploitation des salines de l'île, établissent la prospérité de cette colonie convoitée. La Hollande étant alliée à la France et à l'Espagne contre l'Angleterre, le port de Curaçao offre la possibilité aux navires en difficulté comme *l'Île de France*, *le Neptune* ou *La Couronne* d'y faire escale pour se réapprovisionner ou pour réparer les avaries.

Image : *Île de Curaçao*, carte, 1783.

Lien BNF images :

<http://images.bnf.fr/jsp/index.jsp?contexte=accueil&destination=accueil.jsp>

³⁹⁶ L'île de Curaçao est gérée par la compagnie néerlandaise des Indes occidentales, appuyée par les Etats généraux néerlandais. À la différence de sa sœur jumelle (la compagnie néerlandaise des Indes orientales), la compagnie des Indes occidentales n'a pas autorité pour déclarer et mener la guerre. En effet, en Orient, la compagnie entretient elle-même des troupes, tant pour assurer ses comptoirs que ses navires. Le recrutement de mercenaires se fait dans toute l'Europe, et tout particulièrement en Allemagne. En effet, l'Angleterre, la France et l'Espagne étant des puissances maritimes rivales, la compagnie préfère se tourner vers les Allemands, qui sont par ailleurs protestants. Ainsi, en 1777, 80% des soldats de la compagnie étaient d'origine étrangère. Ces derniers, enrôlés pour cinq ans (voyage non compris), ne revenaient que rarement en Allemagne (certains mouraient, d'autres s'installaient aux Indes). C'est probablement à cette réalité, prégnante au sein du monde germanique, que Flohr fait référence, tout en confondant les soldats hollandais, et les mercenaires de la Compagnie des Indes. Cf. Guidon De Chambelle

vendeurs d'âmes ont un uniforme composé d'une veste bleu foncé avec revers rouges et doublure rouge, ainsi qu'une fourragère blanche au lieu d'épaulettes. On peut voir cette île de Curaçao autrement encore appelée Ciracau, avec ses édifices ainsi que son port, sur la page suivante.

Le 1er février nous étions encore les seuls à faire des allées et venues devant le port, toute la flotte s'étant dispersée, les uns avaient pris la direction de Porto-Cabello³⁹⁷, les autres celle du port de Curaçao afin d'y entrer. De toute la journée nous n'arrivions pas à avancer, pour la raison suivante : dans les îles antillaises le vent vient toujours du même côté, et il arrive qu'il ne change de direction qu'une ou deux fois en un an. C'est pourquoi ces îles sont appelées "Iles sous le vent" ou "Isles du vent", c'est aussi pourquoi les marins mettent 19 à 20 jours de plus que pour une traversée ordinaire, car le vent vient toujours des terres vers lesquelles on est bien contraint et forcé de se diriger etc.³⁹⁸.

illustrations

164.

Toute la journée on faisait des « paré à virer », une opération destinée à se mettre sous le vent. Ce jour-là nous répétions plus de 30 fois cette opération, qu'en langue allemande on appelle demi-tour à droite, afin de mettre le vent à profit et d'atteindre le but. Mais à chaque fois nous fûmes repoussés par le vent. Comme cela signifiait que nous ne savions pas quand nous arriverions, on nous coupa les vivres et l'eau ! Nous n'eûmes par jour plus qu'un quart de litre d'eau, si bien que le vin était alors moins cher que l'eau sur notre navire.

Le 2 février, le vent était assez bon, toute la journée nous faisons encore des « paré à virer », les autres navires qui avaient pris le cap de Porto-Bello, nous les avons perdus de vue, car le vent est toujours meilleur pour aller vers Porto-Bello que pour aller vers Curaçao. En plus, comme cela a été dit précédemment, notre navire était mauvais, cassé à bien des endroits, menaçant ruine etc. Nous ne pouvions pas forcer sur le gouvernail, parce qu'il était entièrement cassé et n'était plus qu'un équipement de fortune, alors que c'est une pièce maîtresse pour la navigation. Quand nous pouvions tirer quelque avantage du vent pendant la journée, la nuit réduisait cet avantage à néant. Si bien qu'étant près de la côte, l'ayant vue toute la journée et le soir encore, et y ayant trouvé des repères, nous n'en voyions plus rien le lendemain matin.

Le 2 février vers midi, jour de la

165.

(Jean), *Mercenaires français de la VOC : La route des Indes hollandaises au XVIIe siècle*, textes présentés par Dirk van der Cruysse, Paris, Chandeigne, 2003.

³⁹⁷ Flohr fait indifféremment référence à Porto-Lapello, Porto Bello, Puerto Cabello. Ces trois dénominations renvoient à la même ville de Porto Cabello sur la côte du Venezuela.

³⁹⁸ Dans cette région, les vents dominants sont orientés nord-est/sud-ouest. Or, le port de Curaçao est orienté vers le sud-ouest. Les bateaux devaient donc approcher l'île face au vent, ce qui leur était plus difficile.

Chandeleur, alors qu'on allait procéder à la distribution, un terrible accident se produisit sur notre navire, dans la cambuse³⁹⁹. Lorsque les cambusiers s'apprêtaient à distribuer l'eau-de-vie, ils ôtèrent le couvercle d'un fût d'alcool afin d'en sortir la ration voulue. On sait communément qu'il fait sombre dans les cambuses, et que l'on doit toujours se munir d'une lampe ; les sommeliers posèrent donc leur lampe sur le fût d'eau-de-vie, mais comme les gaillards étaient ivres, ils renversèrent la lampe par inattention, celle-ci tomba dans le fût, qui prit feu aussitôt. Nous étions à ce moment-là juste en train de manger le repas de midi ; un matelot arriva en courant et annonça au capitaine de vaisseau qu'il y avait le feu au navire, dans la cambuse ; il n'avait pas fini de parler que déjà les flammes jaillirent du grand trou à côté du mât central ; lorsqu'il vit cela le capitaine de vaisseau

166.

était pétrifié. On s'imagine facilement que nous autres soldats n'étions plus d'humeur à manger, que l'envie nous en était passée, que nous jetâmes nos cuillers et que pendant 3 jours nous n'eûmes pas besoin de les rechercher ; dans quelque coin que l'on regardait, l'on ne voyait et n'entendait que des lamentations, et des Marie Joseph proférés par les femmelettes qui étaient sur le navire etc. Un soldat dit à un autre qu'il ne se laisserait pas brûler vif, moi-même je dis que je préférerais sauter à l'eau plutôt que d'être brûlé vif, parce que la mort n'est pas aussi douloureuse par noyade que si l'on se fait brûler. Tous les soldats se tenaient déjà sur les cordages tout autour du navire, prêts à sauter à l'eau ; nous étions déterminés à battre en retraite devant le feu aussi longtemps que possible, mais à nous laisser tomber à l'eau dès qu'il s'approcherait de trop.

Mais avec l'aide de Dieu cet incident ne prit pas de grandes proportions, grâce à un de nos lieutenants de vaisseau et à un matelot. Cet officier prit rapidement des mesures pour que l'on puise de l'eau dans la cale

167.

et que l'on installe la pompe à incendie. Quant au capitaine de vaisseau et aux autres officiers, ils ne savaient plus quel ordre donner, tellement ils avaient peur. Or il y avait sur le navire un matelot, le plus ...⁴⁰⁰ de tous, qui arriva sur le lieu de l'incendie au moment où le sommelier allait renverser le fût, ce qui aurait signifié notre perte, si c'était arrivé. Voyant cela, notre matelot jeta le sommelier à terre, que celui-ci en aurait presque oublié de se relever, le même matelot prit aussitôt un sac de biscuits, le jeta à l'intérieur et recouvrit le fût d'une voile afin d'étouffer l'incendie. Le feu avait gagné le haut du navire, mais fut combattu là aussi, si bien que l'incendie fut entièrement éteint.

Pendant environ une heure chacun de nous était bouleversé, parce que nous étions déjà en vue de la ville de Curaçao, et c'est là que nous aurions dû périr, alors que nous avions échappé à tant de tempêtes et autres dangers, surmontés avec bonheur,

168.

³⁹⁹ La cambuse est l'endroit où l'on distribue les rations à l'équipage.

⁴⁰⁰Ndt : le sens du mot *ungattigste* n'a pu être élucidé.

c'est là, par un si beau temps et tout près des terres que nous aurions dû périr.

Le même jour, vers 10 heures du soir, le navire de guerre *La Bourgogne*⁴⁰¹ nous rejoignit, passa très près de nous, et on put se parler pendant environ une demi-heure, le temps qu'il resta près de nous ; puis ce navire reprit sa route, et quand il se fut éloigné de nous d'une portée de tir de fusil⁴⁰² en direction des terres, nous entendîmes un effroyable craquement. Le navire avait si gravement heurté un rocher qu'il se disloqua. Dès que nous eûmes entendu cela nous fîmes aussitôt demi-tour à droite, en direction de la haute mer. Au lever du jour nous cherchions du regard les terres que nous avions vues la veille, mais elles avaient disparu, parce que pendant la nuit nous avions dérivé de plus de 50 heures vers le large.

En ce qui concerne le navire fracassé contre le rocher, il resta échoué à moitié disloqué pendant la nuit noire avec ses 954 hommes. Ceux-ci périrent presque tous, sauf 35 d'entre eux qui avaient trouvé refuge à l'avant du navire, qui n'avait pas encore sombré.

Ceux qui avaient pu sauver leur vie durent attendre 5 jours sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'une frégate de Curaçao vînt les chercher.

169.

Le 3 février, nous remîmes le cap sur Curaçao. Vers 2 heures de l'après-midi la terre était en vue. Vers le soir nous arrivâmes dans les mêmes eaux que la veille.

Pour ce qui est du navire de guerre *La Bourgogne*, qui avait fait naufrage, on peut facilement s'imaginer quelle fut la détresse de ceux qui étaient restés en vie : ils n'avaient ni à manger ni à boire. Toutes les vivres étaient à l'arrière, partie du navire qui avait sombré. Le navire vacillait tellement sur son rocher que les survivants croyaient qu'ils allaient couler à chaque instant.

Comme ce navire avait fait naufrage tout près de la côte, le capitaine entreprit une manœuvre pour sauver sa vie : il ordonna à ses quartiers-maîtres et timoniers qui avaient survécu, de construire un radeau en bois qui permettrait de gagner la terre ferme ! On s'exécuta et le radeau fut construit à l'aide des anciens mâts. Dès que le radeau fut terminé, tous ceux qui avaient participé à sa construction crurent pouvoir sauver leur vie grâce à cela

⁴⁰¹ Le navire de guerre *La Bourgogne*, est un vaisseau de 74 canons, lancé en 1766, (à ne pas confondre avec le navire *Le Duc de Bourgogne*), il fait partie de l'escadre De Grasse en Amérique. Après la bataille des Saintes (9-12 avril 1782), *La Bourgogne* rejoint Boston en août une partie du régiment Bourbonnais embarquent à son bord. Dans la nuit du 3 au 4 février 1783, entre l'île de Curaçao et Porto-Cabello, *La Bourgogne* s'échoue près de la pointe d'Ubero le long de côte de Coro (au nord du Venezuela). Le récit de Flohr est une évocation de seconde main, car il n'a pu assister directement au naufrage du navire, la nuit, alors qu'il est éloigné d'au moins « la portée d'un tir de fusil ». « L'effroyable craquement » entendu par les occupants de l'Île de France est lui-même sujet à caution, puisque *La Bourgogne* se serait échoué sur un banc de sable. Par contre, le récit des faits suivant le naufrage concernant la conduite des officiers et des matelots rejoint plus ou moins celui des autres versions disponibles. La caractéristique de ce malheureux incident est le comportement des officiers et du capitaine Champmartin qui abandonne son équipage et son navire. [JB] Champagnac, *Histoire Abrégée des Naufrages, ou extraits fidèle des relations tant anciennes que récentes des naufrages ou autres sinistres maritimes*, Fruget et Brunet Libraires, Paris, 1836 ; *Lettre d'un officier de l'armée de Rochambeau par le Baron Ludovic de Contenson*, le Correspondant du 25 mars 1931, p. 75].

⁴⁰² La portée de fusil est une unité de distance officieuse propre aux militaires. Elle correspond à une grosse centaine de mètres.

170.

d'autant plus que ce radeau aurait pu contenir tous les survivants du navire. Mais dès son achèvement c'est le capitaine du navire avec tous ses officiers et quelques bons matelots qui s'y installèrent pour s'échapper. D'autres voulurent sauter sur le radeau, mais dès qu'ils y étaient parvenus, les officiers tirèrent leurs sabres et épées, les repoussèrent en piquant et en frappant tout en essayant de dégager le radeau du navire, mais d'autres matelots etc. sautèrent encore à l'eau pour atteindre le radeau, et dès qu'ils l'avaient atteint à la nage et qu'ils s'y étaient agrippés, les officiers leur coupèrent les mains etc. Or ce n'était singulièrement pas la volonté de Dieu de sauver ce radeau, et alors qu'ils étaient arrivés à s'échapper d'environ la moitié de la portée d'un tir de fusil, ils sombrèrent avec leur radeau dans les profondeurs de la mer et aucun d'eux n'en réchappa.

Dès qu'il fit jour tous les matelots qui étaient restés sur le navire firent une tentative pour gagner la côte à la nage; certains arrivèrent, mais certains périrent noyés. Ceux qui arrivèrent ne pouvaient pas recevoir à manger

171.

car c'était une île inhabitée, et il fallut qu'ils se nourrissent de plantes sauvages. Ils ne purent pas non plus se protéger suffisamment contre les bêtes sauvages qui les mirent à mal etc.

Le 5ème jour après le naufrage, ils furent cherchés par une frégate et transférés à Porto-Cabello, aussi bien ceux qui étaient restés sur l'épave que ceux qui étaient sur l'île inhabitée⁴⁰³.

Le 4, nous avions du temps assez bon et étions arrivés à la hauteur de la ville ! Nous pensions même y entrer le lendemain, mais pendant la nuit le vent fraîchit et nous naviguions toute la nuit, faisant 15 fois « paré à virer » pour gagner du vent, nous pensions d'ailleurs en avoir bien tiré profit, mais lorsqu'il fit jour et que nous cherchions la ville du regard, nous ne pouvions plus l'apercevoir ; car nous nous en étions éloignés d'une dizaine d'heures ; au lieu d'avancer nous avions reculé, et nous pensions alors qu'il ne serait plus possible d'atteindre cette ville et d'entrer dans son port, à cause de ce méchant vent contraire qui ne souffle toujours que d'une seule direction.

172.

Le 5 au matin, vers 9 heures, nous hissâmes le pavillon de détresse, parce que les vivres ainsi que l'eau allaient nous manquer très prochainement, nous en étions à un quart d'eau par jour. Nous pensions que suite à notre signal quelqu'un devait venir à notre rencontre, mais personne ne se montra sur l'île.

Le 5, nous arrivâmes derechef à la hauteur de la ville de Curaçao et nous l'avions même dépassée le soir, de sorte que nous allions pouvoir entrer au port le matin, même si nous devions avoir du mauvais vent durant la nuit.

⁴⁰³ Image : *Plan de la rade et de la ville de Porto-Cabello*, carte, 1806. Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8441136f>

Le 6, nous louvoyions encore devant le port jusque vers midi, à ce moment-là nous étions si près de la ville que nous pouvions y entrer dès que nous voulions. Mais nous devions attendre les pilotes qui nous feraient entrer, parce que c'est l'usage dans les pays et ports maritimes étrangers, que des pilotes conduisent au port tous les navires étrangers, parce qu'ils connaissent le chemin et peuvent le montrer.

173.

Vers 2 heures de l'après-midi, les pilotes, que nous avions appelés, selon l'usage dans la marine, par un coup de canon, arrivèrent sur des chaloupes.

Aussitôt arrivés sur notre navire, les pilotes furent courtoisement accueillis. Et qui étaient-ils ? 2 maures, mais ils connaissaient bien leur métier.

Vers 2 heures et demie, nous entrâmes au port, c'était un plaisir de voir cela, et nous avions beaucoup de spectateurs, aussi bien des îliens que des soldats en garnison. Ce port est si bien fortifié qu'il est impossible à un ennemi d'y entrer. Nous eûmes tout de suite un incident pendant l'entrée au port, parce que nous nous étions approchés trop près de la terre, mais tout s'arrangea grâce à l'habileté du capitaine du navire.

Vers 3 heures, nous jetâmes l'ancre dans le port de Curaçao, tout près de la demeure du vice-roi qui réside ici, demeure qui se trouve immédiatement à droite après l'entrée, à environ 30 ou 40 pas de l'eau.

174.

Tout juste derrière cette résidence se trouve la caserne des soldats. Il faut ajouter que nous étions entourés de navires hollandais, aussi bien des bâtiments de guerre et des frégates que des navires marchands. A environ 10, 12 pas de notre navire se trouvait le navire du commandant hollandais, d'où l'on annonçait la retraite tous les soirs par un coup de canon. A notre arrivée nombre de soldats hollandais nous rendirent visite, ce n'étaient que des Allemands, toutes sortes de compatriotes et de connaissances etc.

Vers le soir, les Hollandais postèrent une sentinelle devant notre navire, qui devait empêcher qu'aucun des soldats vendeurs d'âmes ne monte sur notre navire, alors que le jour, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, ils pouvaient à tout moment monter chez nous à bord pour rendre visite à leurs compatriotes, personne ne les en empêchait. Ce port s'étend sur toute la longueur de la ville, il y a de belles constructions de part et d'autre. En ce qui concerne les habitants, ce sont pour la plupart des Allemands et plus spécialement de ceux qui parlent le bas-allemand. Ils sont de religion réformée.

175.

Nous restions ancrés là quelques jours, jusqu'à ce qu'on nous donnât l'ordre de faire réparer notre navire, parce qu'il était très endommagé et n'était plus en état de ressortir en mer.

Le 9, nous levâmes l'ancre pour entrer plus avant dans le port, à un endroit où il était possible de faire aisément les travaux, nous tirâmes le navire par des cordes parce que le

passage était trop étroit et qu'il y avait déjà plus de 120 navires, grands et petits, dans le port.

Nous nous mîmes à présent à décharger le navire. Tout d'abord, il fallut que nous allions à terre pour nous loger ; c'était à gauche de l'entrée du port, sur une petite colline dont on pouvait voir toute l'île, parce qu'elle était presque entièrement plate et n'avait pas de relief plus élevé que la colline où nous étions. Nous montâmes là quelques grosses tentes à l'aide de voiles pour y loger. Il fallut aussi, non sans peine, monter les vivres sur la colline ainsi que la boulangerie pour cuire le pain, et subir des contrariétés, comme celles que voici : le chaudron du navire fut également

176.

descendu à terre, afin que l'on fit la cuisine au bord de l'eau, dans le port, en bas de la colline. Donc il fallait monter la soupe, une fois qu'elle était cuite, en haut de la colline, pour être mangée. Le pain était cuit sur la colline, puis descendu sur le navire, pour être remonté au moment de la distribution, et il en était ainsi de toutes les affaires et des autres vivres. Quand quelqu'un observait ces allées et venues il devait rire malgré lui. Parce que la meilleure place pour tout faire était en bas de la colline, près de l'eau.

Le 18, nous avons une exécution, aussi bien de soldats que de 2 matelots. Les soldats furent punis selon leurs usages⁴⁰⁴. Quant aux marins, ils furent immergés selon les usages de la marine, à savoir attachés à une corde et passés sous le navire à 3 reprises. La corde pendait depuis le haut du mât où elle était attachée ; à mi-hauteur on avait fixé en travers un bout de bois, c'est là qu'il devait s'asseoir, pieds et mains liés ; puis on le laissait tomber et on le remontait de l'autre côté etc⁴⁰⁵. En ce qui concerne la végétation, il y a du cacao, des citrons, des oranges. L'île est toute pelée et nue. Il n'y a qu'une seule fontaine sur l'île, c'est pourquoi l'eau s'achète. Cette fontaine est à une demi-heure de la ville

177.

et bien gardée. L'eau y est presque aussi blanche que du lait, elle est transportée à dos d'ânes jusqu'à la ville, où elle est vendue.

En ce qui concerne les autres victuailles, elles ne sont pas particulièrement chères, sauf le pain qui se paie très cher ! Parce que toutes les céréales sont importées d'Europe. Mais la viande s'achète à bas prix, bien qu'elle ne soit pas élevée sur l'île ; elle doit être importée de la grande terre ferme d'Amérique, qui se situe à 24-30 heures en face de l'île, si bien que par temps clair on en a une vue, de cette terre immense. En ce qui concerne les bêtes sauvages sur l'île de Curaçao, il y en a en grand nombre.

Plusieurs jours après notre arrivée au port, vinrent quelques navires de France, chargés d'effets et de vivres destinés aux troupes qui se trouvaient dans les Indes occidentales. Pendant notre séjour là-bas nous dûmes fournir un détachement pour un navire marchand,

⁴⁰⁴ Dans l'armée de terre, la peine de mort était traditionnellement exécutée par pendaison.

⁴⁰⁵ Ce châtement est appelé la grande cale.

178.

composé de 27 soldats, un tambour, 4 caporaux, 2 sergents, un lieutenant et un capitaine en second. Ce détachement n'était fourni que par notre seule compagnie⁴⁰⁶. Vers le 6 mars, nous nous remîmes à charger les vivres et l'eau fraîche sur notre navire pour cingler vers Porto-Cabello, distant d'environ 70 ou 80 heures de Curaçao, où tous les navires devaient se rassembler en un même lieu en attendant la proclamation de la paix.

Quelques jours avant nous, le bâtiment de guerre Le Neptune fit cap sur Porto-Cabello, ainsi que La Couronne, qui arrivèrent 2 jours plus tard après avoir fait bon voyage.

Le 12 mars, nous quittâmes aussi Curaçao avec un assez mauvais vent. Vers le soir nous quittâmes le pays de Curaçao et arrivâmes près de l'île de Bonheure qui est assez peu peuplée et qui appartient également aux Hollandais.

Le 13, nous longeâmes l'île de Bonheure. Le 14, nous dépassâmes un petit village de cette île ; jadis c'était un port maritime, mais à présent

179.

l'accès en est difficile. A peine arrivé là, un de nos navires de guerre, qui devait charger le vin que l'on avait entreposé là à cause de la contrebande, eut un accident. Ce navire, Le Brave, s'approcha tout près de la terre dans cet ancien port, pour y charger le vin ; ils amarrèrent le navire à un four qui se trouvait là, puis voulurent mouiller l'ancre pour immobiliser le navire. Il jetèrent l'ancre, mais celle-ci ne toucha pas le fond, et comme l'ancre d'un bâtiment de guerre pèse jusqu'à 80-90-100 quintaux, elle tira le navire vers le fond de plusieurs pieds ; le capitaine du navire crut d'abord que l'incident venait du cordage de l'ancre qui ne s'était pas bien déroulé. Car personne ne se doutait que si près de la terre il n'y aurait pas de fond. Ne trouvant rien de ce côté, le navire étant en train de chavirer, de sorte que l'eau entrât déjà par les sabords, le capitaine du navire ordonna de couper l'ancre, ce qui coûta beaucoup de peine, mais le navire se redressa aussitôt, réduisant le four où il était amarré à un tas de ruines.

180.

Les hommes qui se trouvaient sur le navire⁴⁰⁷ ne pensaient pas que l'on pourrait rétablir la situation. Ils furent néanmoins sauvés par l'adresse d'un officier, quittèrent le port et accomplirent plus tard leur mission en haute mer. On parla beaucoup de ce cas, parce qu'aucun officier de marine, ni aucun matelot n'avait jamais vécu une telle affaire, à savoir que si près de la terre ferme on ne trouve pas de fond.

Le 15, nous avons de nouveau du bon vent et un temps magnifique, et l'île de Bonheur était derrière nous.

⁴⁰⁶ Ce détachement qui quitte le reste du régiment pour une mission sur un navire marchand est celui dont parle Flohr plus loin dans le texte, de la page 206 à la page 213, ce qui est l'occasion pour lui de faire une digression sur la Jamaïque.

⁴⁰⁷ Ces hommes appartiennent au Royal-Deux-Ponts. Selon Jean-Baptiste-Antoine de Verger, qui était à son bord, ce sont les hommes des compagnies de grenadiers et de chasseurs avec la compagnie dite « de Fürstenwärther » et 120 hommes de la compagnie « de Rülhe » (p. 170, *the American Campaigns of Rochambeau's Army*). Par contre, de Verger raconte cet incident aux pages 174-175 de ce même ouvrage, ainsi que ainsi que Clozen aux pages 308-309 de son journal.

Le 16, l'horizon était un peu embrumé et couvert, le vent assez faible.

Le 17, l'horizon était encore un peu embrumé; vers 9 heures du matin, nous vîmes les montagnes de Porto-Cabello, si hautes qu'elles atteignaient les nuages, c'est ce que nous croyions pendant toute la matinée ; vers 1 heure nous nous en étions tellement rapprochés que nous pouvions distinguer que ce que nous prenions pour des nuages, c'étaient des sommets⁴⁰⁸. Vers 2 heures nous pouvions contempler

181.

ces montagnes qui étaient d'une hauteur étonnante. Vers 4 heures de l'après-midi, nous entrâmes au port de Porto-Cabello et jetâmes l'ancre vers 6 heures du soir, tout près d'une magnifique forteresse entourée d'eau, située à une portée de tir de fusil de la ville. Ce fort, ou forteresse, était occupé par des régiments espagnols, tout comme la ville de Porto-Cabello. Cette ville se trouve sur la terre ferme d'Amérique non loin de la ligne d'équinoxe, appelée en allemand la ligne de midi ou la ligne du soleil.

Cette ville et ce port sont si bien dotés de forts qu'il est impossible à un ennemi d'y pénétrer, car le grand fort à gauche de l'entrée ainsi que celui équipé d'obusiers et situé sur la montagne au-dessus de la ville, assurent la protection de tout le port etc.

Le grand fort près de l'entrée, une construction nouvelle, a un aspect magnifique, avec un rempart qui plonge dans l'eau et tellement bien équipé de canons que cela ne manque pas d'étonner ; à l'intérieur ce fort comporte des casemates⁴⁰⁹ où 2 régiments et même plus peuvent prendre leurs quartiers, et une belle esplanade au centre pour les exercices⁴¹⁰ ; on pourra voir la ville et le fort sur la page suivante. Plusieurs jours après notre arrivée là, la paix fut proclamée.

illustrations

184.

Ce qui occasionna une grande joie dans nos rangs, car nous reprîmes espoir de retourner dans notre patrie ; quelques jours plus tard on organisa un jour de fête dans le

⁴⁰⁸ Image : Anonyme, *Au Venezuela*, chromolithographie, carte réclame de la marque Liebig, 1907.

Lien Joconde :

http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr?ACTION=RETROUVER&FIELD_1=DOMN&VALUE_1=&FIELD_2=Ctyob&VALUE_2=&FIELD_3=AUTR&VALUE_3=&FIELD_4=Clieu&VALUE_4=&FIELD_5=REPR&VALUE_5=&FIELD_6=Cdate&VALUE_6=&FIELD_7=DECV&VALUE_7=&FIELD_8=LOCA&VALUE_8=&FIELD_9=Mat%e9riaux%2ftechniques&VALUE_9=&FIELD_10=Titre&VALUE_10=au%20venezuela&NUMBER=2&GRP=0&REQ=%28%28au%20venezuela%29%20%3aTITR%20%29&USRNAME=nobody&USRPWD=4%24%2534P&SPEC=5&SYN=1&IMLY=&MAX1=1&MAX2=1&MAX3=100&DOM=All

⁴⁰⁹Une casemate est un abri vouté à l'épreuve des boulets et des bombes. On parle de fort casematé lorsque l'artillerie est protégée dans des casemates.

⁴¹⁰L'enthousiasme de Flohr au sujet de l'architecture locale n'est pas partagé par les officiers ayant séjourné dans ce port. Au contraire, selon le Vicomte de Noailles : « le port est vaste et s'ouvre à l'est. La ville, laide et mal construite, n'offre pas de ressources, et les officiers sont peu enthousiastes d'un séjour auquel met fin un courrier de Versailles » (p. 338, *Marins et Soldats français en Amérique*). Clermont de Crèvecoeur, lieutenant d'artillerie, trouve quant à lui le fort à l'entrée du port vétuste (p. 92, *The American Campaigns of Rochambeau's Army*) et incapable de résister à une attaque. De Verger indique que Porto-Cabello est « plutôt petite, et les maisons mal bâties » (p. 172 de l'ouvrage cité précédemment).

port ; tous les navires de guerre furent festonnés avec des toiles merveilleusement agrémentées de toutes sortes de décorations, on avait hissé tous les drapeaux et pavillons aux mâts et les canons tiraient des salves de joie. Les Espagnols firent de même dans leurs forteresses et leurs retraites. En ce qui concerne notre état major, il ne resta pas longtemps parmi nous, mais s'était rendu à Caracas, une grande ville, lieu de résidence du vice-roi espagnol et d'un évêque etc.

La ville de Porto-Cabello se trouve sur la terre ferme à l'ouest de l'Amérique, appelée Tera-Firma, dans la province de Nouvelle-Grenade⁴¹¹. Elle est gouvernée par le vice-roi de Nouvelle-Grenade et a rang de royaume, le vice-roi devant toujours être nommé par le roi d'Espagne. Tout comme ceux de Nouvelle-Espagne et du Pérou.

Cette province de Nouvelle-Grenade s'étend d'un côté très profondément dans la montagne sauvage de l'Amazone. Les villes les plus importantes dans cette région

185.

sont Caracas, une grande ville à 2 heures⁴¹² de Porto Cabello. Valencia à 10 heures. Panama à 12 heures. Les ports maritimes de cette région sont : Porto Cabello, Coro, Los Wayen, Cathayen.

Pour ce qui est des habitants, ils ont le visage pâle et sont pour la plupart espagnols ; ils sont de religion catholique, et où qu'ils aillent, où qu'ils se trouvent, ils ont un rosaire autour du cou. Ils ne tolèrent aucune autre religion que la leur. Leurs habitudes alimentaires paraissent étranges aux yeux des européens. Ils n'ont pas d'autre pain que celui apporté d'Europe, ils n'en font d'ailleurs pas grand cas, la plupart d'entre eux ne le mangent pas quand on leur en donne, ce que j'ai essayé de faire plusieurs fois.

Ils ont une variété de pain qu'en Europe on trouve incroyable : il y a une variété d'arbres là-bas qui sont entièrement creux à l'intérieur et remplis d'une farine plus blanche que neige ! C'est comme en Europe, où il y a des arbres, surtout des pruniers, qui sont creux à l'intérieur

186.

et remplis de bois pourri qui ressemble à du tabac à priser. C'est aussi de cette façon-là que les arbres indiens donnent de la farine, avec laquelle les habitants font leur pain. La plus grande partie est cuite au soleil. Ces arbres ont également une écorce étrange, comme de la peau, avec laquelle on peut tricoter les plus beaux bas ou du tissu pour chemises et autres effets vestimentaires. On peut la travailler comme le chanvre ou le lin, et les habitants s'habillent essentiellement avec cela. A part cela ils ont suffisamment de riz et autres végétaux etc. Il y a aussi des habitants natifs de ce pays qui sont sous administration espagnole. Mais beaucoup d'indigènes vivent dans la montagne et ne sont soumis à personne, cependant ils vivent de façon plus intelligente que des sauvages.

⁴¹¹ Image : Thomas Jefferys, *The Coast of Tierra Firma from Cartagena to Golfo Triste*, carte, 1775.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59058533/f1.item.r=venezuela.langFR>

⁴¹² Louis-Alexandre Berthier, ingénieur-géographe, indique dans son journal que Caracas est à 55 lieues de Porto-Cabello, il note que lui et sa petite troupe mettent 6 jours à faire le trajet entre les deux villes (p. 266, *The American Campaigns of Rochambeau's Army*).

Ils ont la peau toute brune dans le visage et de longs cheveux noirs ! Ils ne se nourrissent que de fruits sauvages.

Il y a encore d'autres indigènes dans cette région qui sont étonnants à voir. Ils ne savent rien de Dieu et se promènent

187.

comme les bêtes sauvages, aussi nus que Dieu les a créés ! Quand ils voient des personnes qui sont habillées, ils les regardent comme si elles étaient insensées et ne cessent de les regarder aussi longtemps qu'elles peuvent les voir. Ils sont aussi étonnés de voir un homme habillé, qu'un européen est étonné de voir un homme nu. Ces habitants ont la peau du visage brun foncé et de longs cheveux noirs, un nez un peu épaté, leur taille est de 5 pieds ou un peu plus ; ils ont aussi des jambes arquées vers l'intérieur. Quant aux femmes, elles sont étonnantes à voir, car elles ont des seins qui pendent jusqu'en-dessous du nombril, si bien qu'elles sont très gênées quand elles veulent courir ; c'est pourquoi elles les attachent quand elles partent à la chasse, avec un bandage confectionné à partir d'écorce d'arbres. La plupart du temps cependant leurs seins pendent, mais elles ont toujours leurs bandages à portée de main.

Ces gens savent aussi courir si vite qu'il est presque impossible de les rattraper avec un cheval,

188.

et ils courent presque aussi vite en montant une pente que sur le plat. Leurs enfants sont élevés comme des bêtes sauvages ; et un enfant de 5-6 ans sait courir si vite qu'aucun adulte européen n'arrive à l'attraper. Ces sauvages ont également leurs rois et leurs chefs, mais on ne les reconnaît pas, si ce n'est quand ils ont des peintures partout sur le corps, ce qui est la marque de leur dignité royale. Ils confectionnent les peintures avec certaines baies rouges ou noires ou d'autres couleurs de la sorte. Cela donne les couleurs les plus belles, quand ils en ont barbouillé le corps. Il y a dans cette région 5 peuples de sauvages parmi lesquels les Amazones passent pour les plus terribles, car ils font le plus de tort aux habitants et sont toujours en guerre avec eux. Les femmes vont aussi bien à la guerre que les hommes et sont armées à leur façon comme des hommes. Ces sauvages amazones vénèrent le premier animal qu'ils voient le matin et lui adressent des prières à leur manière. Deuxièmement il y a les sauvages guyanais⁴¹³ qui vénèrent les serpents comme dieu et quand

⁴¹³ Image : Labrousse et Laroque, *Danseur et danseuse de la Guyane*, estampe aquarellée, 1796. Extrait de GRASSET SAINT-SAUVEUR, *Encyclopédie des voyages, contenant l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions ...*, Paris, Deroy, 1796 (non paginé pour les planches). Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23000455/f29.item.r=amazone>

Ouvrage à la BNU :

http://opac.bnu.fr/List.csp?Profile=Default&OpaLanguage=fre&SearchMethod=Find_1&PageType=Start&PreviousList=Start&NumberToRetrieve=10&RecordNumber=&WebPageNr=1&StartValue=1&Database=1&Index1=Tou&EncodedRequest=*B4*E7*84*BC*10Y*A2*14*5EjC*21v*DA*1E*90&WebAction=NewSearch&SearchT1=grasset%20encyclop%C3%A9die&SearchTerm1=grasset%20encyclop%C3%A9die&OutsideLink=Yes&ShowMenu=Yes

189.

parfois un serpent vient à leur nuire, ils disent que c'est leur dieu qui les a punis⁴¹⁴.

Troisièmement il y a les sauvages péruviens⁴¹⁵. Ceux-ci vénèrent l'autruche comme leur dieu, parce qu'il y a beaucoup d'autruches là-bas et qu'ils sont les oiseaux les plus grands hormis les griffons ; donc ils en ont fait leur dieu, disant que cet animal était le maître de tous les animaux et qu'il pourrait les aider.

Quatrièmement il y a les sauvages mexicains⁴¹⁶ qui ont le plus souvent leurs habitations dans les arbres. Ils vénèrent les vaches marines comme leur dieu, c'est pourquoi ils se réunissent plusieurs fois par an au bord de la mer pour servir leurs dieux⁴¹⁷. S'il arrive qu'un homme tombe à l'eau, ils disent que c'est la punition des dieux. Si des bêtes mâles sortent de l'eau et se promènent sur terre, les hommes les suivent comme des troupeaux pour les servir.

Cinquièmement il y a les sauvages maquélianiens⁴¹⁸ qui vénèrent le lion comme leur dieu, car ils disent que c'est le plus puissant de tous les animaux, et qu'il saurait le mieux les protéger ; quand il arrive que les lions hurlent⁴¹⁹,

190.

ils disent que leurs dieux sont en colère contre eux, ils tombent à terre et adressent à leur façon des prières à leurs dieux. Ces sauvages sont d'une taille énorme comparés à des gens normaux, ils mesurent 6-7 pieds et plus, et sont proportionnellement assez gros. La région qu'ils habitent est si incroyablement montagneuse et sauvage que des gens normaux ne peuvent pas y séjourner, à cause des bêtes sauvages qui y vivent⁴²⁰.

Il y a là des serpents d'une longueur de 24 à 30 pieds ; s'ils rampent ils lèvent leur corps de 3-4 pieds, ce qui est effrayant à voir quand ils avancent.

⁴¹⁵ Image : Labrousse et Laroque, Nobles moderne et ancien du Pérou, estampe aquarellée, 1796. Extrait de GRASSET SAINT-SAUVEUR, *Encyclopédie des voyages, contenant l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions ...*, Paris, Deroy, 1796 (non paginé pour les planches).

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23000455/f2.item>

Ouvrage à la BNU : même référence que ci-dessus

⁴¹⁶ Image : Labrousse et Laroque, Montagnard du Mexique, estampe aquarellée, 1796. Extrait de GRASSET SAINT-SAUVEUR, *Encyclopédie des voyages, contenant l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions ...*, Paris, Deroy, 1796 (non paginé pour les planches).

Ouvrage à la BNU : même référence que précédemment.

⁴¹⁷ Image : De Sèves (dess.) et Baron (grav.), *Le Lamantin*, estampe, v. 1760. Extrait de BUFFON Georges-Louis Leclerc, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du cabinet du roi*, t. XIII, pl. 57, p. 430. Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b2300260j/f59.item.r=lamantin.langFR>

Malraux : ANC 81335 (t. 13)

⁴¹⁸ Flohr doit se tromper dans la transcription du mot.

⁴¹⁹ Vraisemblablement, Flohr évoque ici un peuple imaginaire (description des hommes fantaisistes, mention des lions qui n'existent plus en Amérique depuis plus de 10 000 ans ...). Il relate peut-être une légende qu'il a entendue ou lue.

⁴²⁰ La manière dont Flohr inventorie et classe les groupes de populations est très caractéristique de la place tenue par la taxinomie dans la connaissance de la nature telle qu'elle est envisagée au XVIIIe siècle. C'est bien ici comme des « naturels » que ces populations sont décrites par Flohr. Il ne manque d'ailleurs pas de souligner leur adéquation avec le milieu dans lequel ils vivent.

Pour ce qui nous concerne, nous nous sentions fort bien à Porto-Cabello, où cent occasions de nous distraire nous étaient fournies quotidiennement par les fruits et les plantes que l'on pouvait voir partout alentour, ainsi que par toutes sortes d'animaux⁴²¹. Quant à notre subsistance en ces lieux, elle comportait, par jour, une livre et un huitième de viande bovine, mais comme la viande là-bas n'était pas aussi riche que ne l'est toute autre viande fraîche, nous recevions double ration. Tant qu'ils sont en vie, les bovins sont,

191.

là-bas, parmi les plus beaux de leur espèce, mais dès qu'ils sont abattus, leur viande ressemble à de la viande d'équarrissage, elle est roussâtre et elle n'a pas le bon goût que nous connaissons à d'autres sortes de viandes. On peut acheter cette viande chez les indigènes à raison de 1[...] en argent français pour une livre, parfois même moins. L'on peut aussi acheter des bœufs, tant que l'on veut, pour un écu espagnol la bête, ce qui fait, en argent allemand, 2[...] et 20 Kreuzer; ces bœufs sont tout à fait sauvages, et la plupart du temps ils n'ont pas de maître, aussi faut-il les tirer pour les attraper. En ce qui concerne les cochons, moutons et chèvres, il y en a également à profusion etc.

Quant aux animaux sauvages de Nouvelle-Grenade, il n'en manque pas, et voici lesquels : une multitude de singes, qui faisaient notre distraction toutes les fois que nous allions à la campagne⁴²². Quand nous nous éloignons de la ville, nous pouvions voir, après une demi-heure ou un quart d'heure de marche, des singes par groupes de 15 à 20, qui faisaient toutes sortes d'acrobaties.

Ces singes offrent également un spectacle étonnant quand ils se mettent en quête de nourriture dans les plantations et les champs de bananes,

192.

qui sont leur aliment favori. C'est pourquoi les indigènes doivent surveiller leurs fruits jour et nuit. La première fois que je me rendais sur cette montagne, j'étais très intrigué par ces singes, dont je vis un groupe de 8 dans un champ de bananiers; dès qu'ils nous aperçurent, ils s'enfuirent dans la forêt en faisant un tapage si effroyable, que je faillis

⁴²¹ Image : Anonyme, *Au Venezuela*, chromolithographie, carte réclame de la marque Liebig, 1907.

Lien Joconde :

http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr?ACTION=RETROUVER&FIELD_1=DOMN&VALUE_1=&FIELD_2=Ctyob&VALUE_2=&FIELD_3=AUTR&VALUE_3=&FIELD_4=Clieu&VALUE_4=&FIELD_5=REPR&VALUE_5=&FIELD_6=Cdate&VALUE_6=&FIELD_7=DECV&VALUE_7=&FIELD_8=LOCA&VALUE_8=&FIELD_9=Mat%e9riaux%2ftechniques&VALUE_9=&FIELD_10=Titre&VALUE_10=venezuela&NUMBER=8&GRP=0&REQ=%28%28venezuela%29%20%3aTITR%20%29%20ET%20%28%27%24FILLED%24%27%20%3aVIDEO%29&USRNAME=nobody&USRPWD=4%24%2534P&SPEC=5&SYN=1&IMLY=CHECKED&MAX1=1&MAX2=1&MAX3=100&DOM=All

⁴²² Image : Edouard Riou, *Singe hurleur et macaque*, gravure sur bois, 1883. Extrait de CREVAUX Jules, *Voyages dans l'Amérique du Sud*, Paris, Hachette, p. 55.

Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23007000/f21.item.r=singe%20am%C3%A9rique.langFR>

Ouvrage disponible à la BNU :

http://opac.bnu.fr/FullBB.csp?WebAction=ShowFullBB&EncodedRequest=*2B*CCy*E7*05*98*D0*9F*18*A3*AAm*17*B9*CA*B5&Profile=Default&OpacLanguage=fre&NumberToRetrieve=10&StartValue=9&WebPageNr=1&SearchTerm1=1883.1.1326818&SearchT1=&Index1=Tou&SearchMethod=Find_1&ItemNr=9

m'en retourner. Même si l'on n'a rien à manger, l'on est de bonne humeur dans cette contrée, à cause du spectacle qu'offrent les animaux et les plantes. Il suffit d'avoir un bâton à la main, et voilà les singes qui vident la place et s'enfuient. Mais si l'on s'avance vers eux les mains vides, on peut les approcher à 2 ou 3 pas. Cependant ils finirent par devenir malins, parce que nos officiers étaient souvent allés à la chasse au singe avec des pistolets qu'ils cachaient dans la poche; quand ils arrivaient tout près des singes, ils sortaient le pistolet de la poche et tiraient sur eux. Finalement les singes s'en étaient aperçus et s'enfuyaient. Mais les indigènes leur posent des pièges et les attrapent vivants, c'est pourquoi on peut en acheter beaucoup dans les villes; on peut acquérir un très beau singe

193.

pour 10 [...] en argent français. Aussi étaient-ils nombreux, ceux d'entre nous qui se procurèrent là-bas des singes ou des perroquets pour les emmener en Europe. En quittant Porto-Cabello nous avons plus de 40 singes à bord, ainsi qu'un grand nombre de perroquets. On pouvait acheter là-bas un perroquet instruit pour 6 [...], mais ils ne savaient parler que l'espagnol à la façon du pays⁴²³. Quand on se promène dans la forêt, on les voit voler de partout, comme des essaims d'oiseau, comme des essaims de moineaux en Europe; il en est de même des singes. Dans ces forêts, les animaux font un tel tapage, que quiconque ne l'a jamais entendu, s'enfuit en courant.

De même on trouve en ce pays de nombreux serpents, qui atteignent la taille monstrueuse de 18, 20 pieds et plus, et qui sont gros comme un sac bien rempli⁴²⁴. Ces serpents tuent des bêtes sauvages des plus grosses, et nuisent beaucoup aux indigènes.

De même il existe une étrange espèce de lézards, de la taille d'un grand chien, que j'ai moi-même souvent vus fuir en traînant leur butin,

194.

une panse entière ou des tripes de boeufs⁴²⁵. Ces lézards sont mangés par les indigènes, et sont même considérés comme des morceaux de choix. Il y a dans cette région sauvage

⁴²³ Image : Louis-Charles Carpentier, *Mobilier des Quatre parties du Monde*, fauteuil tapissé, seconde moitié du XVIII^e siècle. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=125&FP=113218806&E=2K1KTSJ3EPKJC&SID=2K1KTSJ3EPKJC&New=T&Pic=113&SubE=2C6NU000Q1F>

⁴²⁴ Image : Pierre Antoine François Tardieu, *Le Capitaine Stedman fait écorcher le Serpend Moma après l'avoir blessé*, estampe, 1798. Extrait de : STEDMAN John Gabriel, *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, contenant la relation de cinq années de courses et d'observations faites dans cette contrée intéressante et peu connue*, t. 1.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=58&FP=113219763&E=2K1KTSJ3EP8YG&SID=2K1KTSJ3EP8YG&New=T&Pic=45&SubE=2C6NU0M2U6AX>

⁴²⁵ Image : Edouard Riou, *Le gros caïman se précipite à l'eau*, gravure sur bois, 1883. Extrait de CREVAUX Jules, *Voyages dans l'Amérique du Sud*, Paris, Hachette, p. 463.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23007000/f194.item.r=gros.langFR>

Ouvrage à la BNU :

http://opac.bnu.fr/FullBB.csp?WebAction=ShowFullBB&EncodedRequest=*2B*CCy*E7*05*98*D0*9F*18*A3*AAm*17*B9*CA*B5&Profile=Default&OpacLanguage=fre&NumberToRetrieve=10&StartValue=9&WebPageNr=1&SearchTerm1=1883.1.1326818&SearchT1=&Index1=Tou&SearchMethod=Find_1&ItemNr=9

également beaucoup de lions, de léopards⁴²⁶, de tigres⁴²⁷, et un très grand nombre d'ours⁴²⁸. On y trouve aussi des loups d'une espèce singulière, qui, comparés à nos loups d'Europe, sont plus petits⁴²⁹. Des animaux, il en existe encore bien d'autres, totalement inconnus des Européens, tant par leur espèce que par leur variété.

Cette contrée, comme d'ailleurs tout l'ouest de l'Amérique, est infestée de crocodiles. Par leurs proportions, ces crocodiles sont, de tous les animaux, les plus terribles: ils séjournent dans les eaux croupies et les marécages, ou à leur proximité; quand ils aperçoivent un homme, c'est la mort assurée, car ils fondent sur lui comme une flèche pour le dévorer⁴³⁰. Quand ils ont faim, ils poussent des cris comme un homme à qui il serait arrivé un malheur et qui gémirait; cela a déjà coûté la vie à beaucoup de gens qui se sont approchés, croyant qu'un homme

195.

avait eu un malheur, en faisant une chute par exemple, ou qu'il était victime d'un autre accident de ce genre; mais lorsqu'ils arrivaient sur les lieux, c'étaient des crocodiles qui les dévoraient. Ces animaux ont presque l'apparence de lézards, sauf qu'ils ont des têtes un peu plus pointues, et leurs pattes sont plus courtes. De plus, leur corps n'a pas de ...⁴³¹, c'est pourquoi ils sont raides comme un bout de bois. On peut en tirer avantage quand ils fondent sur un homme: il suffit de faire quelques pas de côté, et ils passent tout droit comme une flèche, incapables de changer de direction, à moins de prendre un ample virage comme une charrette lourdement chargée etc.

J'ai souvent observé moi-même de tels animaux; ils étaient 2, enfermés pour l'agrément du propriétaire dans une cage, derrière une grille de fer. Ils appartenaient au

⁴²⁶ Il n'y a pas de léopards en Amérique. Il est fort probable que Flohr évoque plutôt le jaguar, qui est présent sur le continent. Ci-dessous, un lien menant vers une représentation d'un jaguar d'Amérique :
Image : De Sèves (dess.) et Baron (grav.), *Le jaguar de la nouvelle Espagne*, estampe, 1776. Extrait de BUFFON Georges-Louis Leclerc, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du cabinet du roi*, supplément t. III, pl. 39, p. 220.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b2300274k/f43.item.r=jaguar.langFR>

Ouvrage à Malraux : ANC 31338 (3)

⁴²⁷ En Amérique, le jaguar et le puma (ou cougar) sont également nommés tigre. Toutefois, il n'y a pas de tigre en Amérique.

Image : De Sèves (dess.) et Baron (grav.), *Le cougar femelle*, estampe, 1776. Extrait de BUFFON Georges-Louis Leclerc, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du cabinet du roi*, supplément t. III, pl. 40, p. 224.

⁴²⁸ Image : Wailly et Miger, *Ursus americanus, L'ours noir de l'Amérique*, estampe, 1808. Extrait de CUVIER et LACEPEDE, *La Ménagerie du Muséum nation d'histoire naturelle*, Paris, Miger, 1808, pl. 37.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b2300240s/f37.item>

⁴²⁹ Image : Jean-Charles Werner, *Renard de l'Amérique du Sud*, estampe, 1824. Extrait de CUVIER Frédéric et SAINT-HILAIRE Geoffroy, *Histoire naturelle des mammifères*, t. 5, Paris, 1824, p. 22.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=7&FP=116191528&E=2K1KTSJ3XLJQ5&SID=2K1KTSJ3XLJQ5&New=T&Pic=1&SubE=2CLC2S0UEQC>

⁴³⁰ Image : Anonyme, *L'Amérique*, estampe, XVIII^e siècle.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=32&FP=116200773&E=2K1KTSJ3XTAB1&SID=2K1KTSJ3XTAB1&New=T&Pic=18&SubE=2C6NU07G98GE>

⁴³¹ndt : dans ce contexte le sens du mot *Gewerb* n'a pu être élucidé.

gouverneur espagnol en résidence à Portoblat⁴³². Je me tenais souvent à la grille pour observer ces animaux, qui tout aussi souvent pleuraient et gémissaient comme de vrais hommes; ils font cela le plus souvent quand ils ont faim, et qu'ils voient des gens alentour. Ces 2 crocodiles avaient, l'un 18 pieds, et l'autre 21 pieds de long, et étaient gros comme un sac ordinaire bien rempli.

196.

Il y a aussi beaucoup de vaches de mer ; elles ont la taille d'un veau de un an ou d'une petite vache, sont de couleur gris cendre, sur le dos elles ont des soies comme un sanglier, sinon elles se présentent comme les autres bovins, mais sans cornes. Il y a aussi un grand nombre de hérissons qui ont un aspect étrange⁴³³.

En ce qui concerne les oiseaux, il y en a beaucoup et d'espèces tout à fait inconnues, et parmi elles les corbeaux indiens sont les plus beaux⁴³⁴. On ne voit du reste pas un oiseau qui ressemble un tant soit peu à un oiseau européen.

En ce qui concerne les fruits et autres plantes, ce sont des curiosités pour des gens qui n'en ont jamais vu. Il y a une variété de pommes qui sont merveilleuses à voir, mais que l'on ne peut pas consommer à l'état naturel comme celles d'Europe. Elles sont toutes

⁴³² Portoblat est une localité pour le moment non identifiée. Ce qui est plus étonnant est le fait que Flohr ait eu accès à la résidence d'un gouverneur. De plus, il n'y avait pas de gouverneur espagnol à Porto Cabello. Celui-ci résidait à Caracas à l'intérieur des terres. De nombreux officiers de l'armée royale ont pu visiter cette ville et y ont été accueillis par ce gouverneur, Don Fernando y Gonzalvo y Morenos y Torres y Gonzales (selon le « *Journal du Prince de Broglie, Colonel en second du régiment de Saintonge, aux Etats-Unis d'Amérique et dans l'Amérique du Sud, 1782-1783*, Société des Bibliophiles Français, Mélanges, 2ème partie, Rahir, Paris, 1902 ») ou encore Don Fernand Gonzales selon le comte de Ségur (*Mémoires, ou souvenirs et anecdotes, par M. le Comte de Ségur, 3 vols*, Emery, Paris, 1826). Louis-Alexandre Berthier relate notamment son excursion avec le comte de Ségur, le comte de Dumas et le Marquis de Laval, et les multiples réceptions données par l'aristocratie de Caracas en leur honneur. Il décrit le trajet et certains des mêmes dangers que Flohr comme les arbres *mahalebs* ou *manicheel*. Christian de Deux-Ponts aurait lui aussi fait une telle excursion, puisque Berthier et le Baron de Clozen citent un incident arrivé au comte à son retour de la Guardia, le port de Caracas. Christian de Deux-Ponts n'a malheureusement pas laissé de témoignages de ses voyages. Il n'est pas impossible que Flohr ait pu accompagner l'un de ces officiers, notamment son colonel, en tant qu'aide par exemple. Cependant, même si l'utilisation de la première personne du singulier dans ce cas précis tends à donner à l'assertion une véracité difficile à remettre en cause du fait de la rareté des récits personnels de l'auteur, il convient de prendre ces informations avec précaution. Ainsi, dans le cas où Flohr aurait accompagné Christian de Deux-Ponts à Caracas, pourquoi ne relate-t-il pas la capture de leur navire par les Anglais sous les ordres du jeune Horatio Nelson au retour (voir Clozen, p. 312, dans le journal de Clermont Crèvecoeur p. 96 dans *The American Campaigns of Rochambeau's Army*)? Clozen mentionne néanmoins la présence d'un certain Schmidt, qui reste difficile à identifier.

⁴³³ Image : De Sèves (dess.) et Baron (grav.), *Le Porc épic*, v. 1760. Extrait de BUFFON Georges-Louis Leclerc, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du cabinet du roi*, t. XII, pl. 51, p. 434.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=117&FP=116205215&E=2K1KTSJ3XAF8D&S ID=2K1KTSJ3XAF8D&New=T&Pic=15&SubE=2CLC2SOXXXK>

Malraux : ANC 81335 (t. 12)

⁴³⁴ Image : Pierre Lanith Petit, *Groupe de toucans*, photographie, vers 1880.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=32&FP=116209464&E=2K1KTSJ3XFNX1&S I D=2K1KTSJ3XFNX1&New=T&Pic=15&SubE=2CLC2SGZR83>

rouges en-dedans et au-dehors⁴³⁵. Puis il y a un végétal nommé bananes; la nature leur a donné l'aspect d'une corne de bœuf; elles poussent sur des tiges comme les fèves; quand elles sont mûres on peut les manger avec du pain, comme du fromage⁴³⁶. Il y a aussi des noix de cacao également nommé cacao; leur végétation est aussi des plus étonnantes⁴³⁷.

197.

Ces arbres sont de belle taille et ont un port élégant. Les troncs, sans branches, sont tout lisses et pointus vers le haut. Leur bois est tout blanchâtre et tendre comme du bois de ...⁴³⁸! Leurs feuilles sont longues de 5 à 6 pieds et larges d'à peu près 8 à 10 pouces. Ces arbres n'ont pas de branches comme d'autres arbres; aussi leurs fruits poussent-ils le long du tronc, à de toutes petites branchettes. Ces noix de coco sont même comestibles! Elles sont grandes comme une tête d'enfant, et parfois plus. Après les avoir évidées, on peut s'en servir comme d'une bouteille, car leur contenance est généralement de 1, 2, 3, voire 4 chopes. Elles ont une coque comme toutes les noix, sauf qu'elle est plus épaisse. Elles sont entièrement remplies d'un noyau blanc, le milieu est creux et rempli d'un liquide blanc comme du lait, qui est très doux à boire.

En ce qui concerne les citrons et les oranges, ce sont des fruits bon marché là-bas: pour 1 ou 2 [...] d'argent français on peut s'en acheter un chapeau plein; ils ont un goût délicat, surtout quand ils sont frais.

198.

Des plantes au goût aussi extraordinaire, il y en a encore bien d'autres. Une personne qui ne les aurait encore jamais vues, aurait bien du loisir à observer toute cette abondance de fruits inconnus. Quand je me promenais dans la forêt, je ne songeais pas une seule fois à manger et n'avais d'ailleurs pas faim, car j'étais fort occupé à observer la végétation. Il pousse là-bas également beaucoup de poivre, une plante qui ravit les yeux par sa belle végétation. Ce poivre pousse dans des plantations, sur de tout petits arbres⁴³⁹. On trouve là également beaucoup de chocolat; c'est l'une des plus belles

⁴³⁵ Image : Louis Bouquet, *Grenadier à fruits doux*, estampe, début XVIII^e siècle. Extrait de POITEAU Pierre Antoine, *Pomologie française*, t. 1, Paris, Langlois, 1846, pl. 1, p. 22.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=494&FP=116218825&E=2K1KTSJ3WXG@Q&SID=2K1KTSJ3WXG@Q&New=T&Pic=2&SubE=2CLC2SGEJVM>

⁴³⁶ Image : Anonyme, *Bananier*, estampe, v. 1770. Extrait de BUCHOZ, *Histoire universelle des végétaux*, Paris, pl. 9.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84901338/f67.item.r=bananier>

⁴³⁷ Image : Anonyme, *Noix de coco*, chromolithographie, réclame chocolaterie d'Aiguebelle, 1^{er} quart XX^e siècle.

Lien Joconde :

http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr?ACTION=RETROUVER&FIELD_1=DOMN&VALUE_1=&FIELD_2=Ctyob&VALUE_2=&FIELD_3=AUTR&VALUE_3=&FIELD_4=Clieu&VALUE_4=&FIELD_5=REPR&VALUE_5=noix%20de%20coco&FIELD_6=Cdate&VALUE_6=&FIELD_7=DECV&VALUE_7=&FIELD_8=LOC&VALUE_8=&FIELD_9=Mat%e9riaux%2ftechniques&VALUE_9=&FIELD_10=Titre&VALUE_10=&NUMBE R=1&GRP=0&REQ=%28%28noix%20de%20coco%29%20%3aREPR%20%29&USRNAME=nobody&USR PWD=4%24%2534P&SPEC=5&SYN=1&IMLY=&MAX1=1&MAX2=1&MAX3=100&DOM=All

⁴³⁸ndt : le sens du mot *Banduffel-Holz* n'a pas été élucidé.

⁴³⁹ Image : Romein de Hooge, *Plantago de Poivriers* (partie droite), estampe, vers 1700.

Lien RMN :

plantes de toutes! Le chocolat pousse sur de très grands arbres, et ressemble à des melons ou des concombres aux couleurs multiples⁴⁴⁰. A part cela, on rencontre également de nombreuses variétés d'épices etc. en particulier l'indigo⁴⁴¹, et d'autres encore.

Dans cette région il n'y a pas une seule variété de bois qui ressemble aux bois européens ; on rencontre beaucoup de brésil tout comme de nombreuses autres variétés et couleurs de bois ; nous brûlions quotidiennement

199.

du bois qui se vend cher en Europe. En ce qui concerne le coton, il en pousse beaucoup ici, tout comme du sucre et du café. Les habitants ne portent que des effets en coton. En ce qui concerne la végétation du sucre, elle est de la même espèce que celle du maïs, si ce n'est que les feuilles sont un peu moins larges que celles du maïs, mais qui n'en a jamais vu, n'arrive pas à faire la différence, car les tiges ressemblent à celles du maïs avec leurs noeuds et segments, et c'est très juteux ! C'est à partir de ces tiges qu'est fabriqué le sucre, selon la méthode suivante.

Quand les cannes à sucre⁴⁴² sont mûres elles jaunissent un peu, puis elles sont coupées et entassées dans des magasins ; ensuite elles sont hachées en petits morceaux, pressées et cuites dans des chaudrons. Puis ça coule d'un chaudron à l'autre, parce qu'il y a toujours 4 à 5 chaudrons qui sont alignés. Puis on met le sucre raffiné dans le premier chaudron et ainsi de suite : A partir des résidus on distille de l'alcool appelé ratafia.

200.

Ce ratafia est une boisson très néfaste pour les gens qui n'y sont pas habitués, particulièrement pour les Européens qui écourtent leur vie s'ils en consomment beaucoup.

En ce qui concerne les fruits connus en Europe, tels que les pommes, les poires, les cerises et d'autres de ce genre, il n'y a pas moyen de les acheter ici. Alors qu'en Europe les villages sont entourés de vergers, ici il y a des plantations d'oranges, de citrons, de figes, de bananes, de poivre, de coton, de chocolat, de cacao etc. Tout cela pousse sur

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=69&FP=116245055&E=2K1KTSJ3WNA42&SID=2K1KTSJ3WNA42&New=T&Pic=23&SubE=2CLC2SJPKE3>

⁴⁴⁰ Image : Anonyme, *Cacaotier, Cacao*, estampe, vers 1727. Extrait de GEMELLI CARRERI Jean François, *Voyage autour du monde*, t. 6, Paris, Ganeau, 1727, p. 221.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23007215/f61.item.r=cacao.langFR>

⁴⁴¹ Image : Sébastien Leclerc l'Ancien, *L'indigoterie*, estampe, XVII^e siècle.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=24&FP=116261744&E=2K1KTSJ3WWHH1&SID=2K1KTSJ3WWHH1&New=T&Pic=24&SubE=2C6NU022J65X>

⁴⁴² Image : Anonyme, *Nègre domestique aux Isles de l'Amérique coupant des cannes à sucre*, estampe, XVIII^e siècle.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=94&FP=116266748&E=2K1KTSJ3WH5JU&SID=2K1KTSJ3WH5JU&New=T&Pic=90&SubE=2C6NU02JKZ7F>

des arbres. Il y a aussi une espèce d'arbres ici sous lesquels on enfile autant que la peau le permet, même si on ne se tient en-dessous qu'une demi-heure, et si on y dort longtemps ça vous coûte même la vie, ce que nous avons tous vu à de nombreuses reprises, que j'ai vu moi-même et par quoi j'ai été touché. Alors que je me promenais avec un camarade et que nous avons marché environ une demi-heure dans le sous-bois pour voir ces curiosités, la chaleur se fit si intense que je proposai à mon camarade

201.

de nous coucher un peu dans l'ombre et de nous reposer, ce que nous fîmes ; nous restâmes couchés dans l'ombre environ une heure, sans penser que cela pourrait être un des arbres vénéreux. Mais comme nous étions fatigués et que nous avions chaud, nous nous sommes un peu endormis. Lorsque nous nous relevâmes, nous voulions nous parler, et c'est là que je vis que mon camarade avait un visage bouffi, et alors que je voulus le lui dire, mon camarade me dit également que j'étais bouffi et qu'il avait déjà voulu me le dire, puis nous le ressentions chacun pour sa part, parce que nous étions tellement enflés que nous ne voyions presque plus à travers nos yeux ; dès que nous vîmes que nous étions touchés par ce mal, nous retournâmes au navire, et quand nos camarades nous virent, nos têtes avaient bien le volume d'un boisseau, si bien qu'ils se moquèrent tous de nous. Peu après, quelques autres de notre navire rentrèrent, à qui il était arrivé la même chose, mais le mal s'était dissipé de lui-même

202.

dès le lendemain. Ces arbres, qui sont si vénéreux, sont appelés dans la langue du pays des carcasses ; par la suite nous nous en sommes méfiés, nous ne nous y sommes plus promenés et encore moins nous sommes-nous couchés dessous. Il y a aussi une espèce d'arbres que l'on appelle des mahalebs⁴⁴³. Ils gouttent sans arrêt ; l'eau qui en goutte est tellement vénereuse que si l'on en reçoit sur la peau nue, cela donne des taches toutes jaunes dont on n'arrive plus jamais à se débarrasser.

Il y a encore des arbres qui dégagent une odeur aussi agréable que l'épice la plus fine. Le bois en est rouge sang, comme s'il était teint. Il y a également beaucoup de sassafras⁴⁴⁴, qui est très prisé en Europe, et dont on fait le thé le plus fin, qui est aussi rouge que le plus beau des vins rouges.

⁴⁴³ Louis-Alexandre Berthier évoque également ces arbres dans son journal. Ces arbres « Manchineel » ou manicheel, sont « la plante la plus vénereuse du monde » selon Girod-Chantrons dans *Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique pendant la dernière guerre* (Neuchâtel, 1785, p. 100-104) [*The American Campaigns of Rochambeau's Army*, p. 267].

Image : Pierre Joseph Redouté, *Cerasus Mahaleb, Cerisier de Sainte Lucie*, estampe, 1812. Extrait de DUHAMEL DU MONCEAU Henri Louis, *Traité des arbres et des arbustes*, t. 5, Paris, Guérin, 1812, pl. 2.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=1&FP=116374994&E=2K1KTSJ3YLO53&SID=2K1KTSJ3YLO53&New=T&Pic=1&SubE=2CLC2SJ6ATY>

⁴⁴⁴ Image : Jean Théodore Descourlitz et A. Pérée, *Laurier Sassafras*, estampe, 1829. Extrait de DESCOURLITZ Michel Etienne, *Flore pittoresque et médicinale des Antilles*, t. 7, Paris, pl. 464.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=5&FP=116428957&E=2K1KTSJ3YMWUN&SID=2K1KTSJ3YMWUN&New=T&Pic=2&SubE=2CLC2SGLGLG>

Il y a aussi quantité de brésil et d'autres essences colorées, qui sont brûlées ici comme on brûle en Europe le bois le plus commun⁴⁴⁵.

Puis il y a cette merveilleuse sorte de noix qui ne ressemblent en rien aux noix d'Europe ; elles sont un peu moins grosses

203.

que les noix ordinaires. Les arbres ne ressemblent pas non plus aux autres noyers ; quiconque ne les connaît pas, ne les reconnaît pas en tant que noyers. Et puis il y a encore une variété de plantes qui sont formées comme des fèves de marais géantes ; elles sont appelées maxater par les habitants, ce qui veut dire fèves laxatives, à cause de la fécule qu'elles contiennent⁴⁴⁶. A l'intérieur elles ont un petit noyau qui est aussi doux au goût que le sucre, et à peu près une demi-heure après l'avoir absorbé, son effet laxatif se fait sentir, mais si on en a mangé plus d'un, il n'y a plus de résistance possible. A part cela, ces fèves ont une cosse dure et s'ouvrent ...⁴⁴⁷

Pendant tout le temps où nous étions à Porto- Cabello il n'a jamais été possible que nous vissions le sommet des hautes montagnes car ils étaient toujours dans la brume, parce qu'ils sont si hauts qu'ils atteignent les nuages. Cette haute montagne, qui est merveilleuse à regarder, s'étend jusqu'au Pérou, où elle est encore beaucoup plus haute et plus sauvage.

204.

En géographie on la décrit comme étant la plus haute montagne du monde ; moi-même j'en ai eu la preuve là-bas et j'ai constaté que cela pouvait être crédible.

Il y a aussi des brebis dans cette contrée, qui sont d'une taille monstrueuse et qui ont des queues qui pèsent 40-50 livres, qui ne sont que de la graisse.

En ce qui concerne cette province, la montagne s'étend environ sur 18-20 heures, puis vient une belle plaine toute plate qui s'étend jusqu'à Mexico, qui est très fertile et où poussent toutes sortes de bonnes céréales.

La province de Nouvelle Grenade appartient déjà à la partie méridionale de l'Amérique qui est séparée en deux dans la région de Panama, et qui se compose de 2 parties, à savoir la méridionale et la septentrionale.

En allemand cela s'appelle l'Amérique du Nord et l'Amérique de l'Ouest ; l'origine de tout cela vient du fait que là se trouve l'étranglement de l'Amérique, c'est pourquoi la partie

⁴⁴⁵ Image : Pierre Jean François Turpin, *Bois de Brésil*, estampe, 1815. Extrait de CHAUMETON François Pierre, *Flore médicinale*, t. 2, pl. 72.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=72&FP=116434913&E=2K1KTSJ3YUKC6&SID=2K1KTSJ3YUKC6&New=T&Pic=1&SubE=2CLC2SVWCKS>

⁴⁴⁶ Image : Pierre Jean François Turpin, *Tamarin*, estampe, 1818. Extrait de CHAUMETON François Pierre, *Flore médicinale*, t. 6, pl. 337.

Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=5&FP=116442106&E=2K1KTSJ3Y7XET&SID=2K1KTSJ3Y7XET&New=T&Pic=2&SubE=2CLC2SVFDXF>

⁴⁴⁷ndt: dans ce contexte le sens du mot *Gewerbe* n'a pu être élucidé

entière y est séparée en 2 parties. Cet étranglement n'est pas plus large que 7 heures d'une mer à l'autre.

205.

Cet étranglement occasionne presque la partition de l'Amérique en 2, mais comme l'isthme s'étend d'une largeur à l'autre, qui peut avoir chacune environ 17 à 18 heures de long, c'est près de Panama que l'Amérique septentrionale se sépare de l'Amérique méridionale, l'Amérique méridionale étant surtout peuplée d'Espagnols et se composant de 3 vice-royaumes dont voici les noms :

Le premier royaume est le Vieux-Mexique, ou Nouvelle-Espagne⁴⁴⁸. La capitale est Mexico, une ville bien peuplée ; elle est riche en or et en argent et on y trouve de belles marchandises et autres choses de ce genre etc.

Le deuxième c'est Nouvelle-Grenade⁴⁴⁹ ; la capitale est Sancta Fée, où réside le vice-roi ; d'autres villes sont : Panama, Caracao, Porto Cabello, CartayenCara etc.

La troisième c'est le Pérou⁴⁵⁰, qui est le plus grand de tous. La capitale est Lima

206.

où réside le vice-roi. Les autres villes sont Chilly, St Yago etc. Il y a là aussi la plus belle montagne que l'on puisse voir et que la géographie décrit comme étant la plus haute de toute la terre ; en effet elle monte jusque dans les nuages, si bien qu'on ne la voit jamais en entier à cause de la couverture nuageuse.

Dans le pays de l'Amazone par ailleurs, il y a un des plus grands fleuves du monde, qui parcourt tout le pays sur une longueur de 900 heures⁴⁵¹ ; il sépare les sauvages des Amazoniens dont il assure la sécurité ; sinon personne ne pourrait vivre dans ces contrées à cause des sauvages qui mangent les hommes s'ils en attrapent⁴⁵².

Le 3 avril, le détachement qui était resté à Curaçao se mit en route pour Porto-Cabello, mais cela échoua. Le matin vers 8 heures il quitta le port de Curaçao avec du bon vent. Vers 9 heures, nous⁴⁵³ avons déjà quitté le pays de Curaçao. Quand nous fûmes à la hauteur de l'île Petit Bonheure

⁴⁴⁸ Image : Nicolas de Fer, *Le Vieux Mexique ou Nouvelle Espagne avec les costes de la Floride*, carte, Paris, 1702. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8490353q.r=%22nouvelle+espagne%22.langFR>

⁴⁴⁹ Image : Jacques Nicolas Bellin, *Carte des provinces de Tierra Firme, Darien, Carthagène et Nouvelle Grenade*, carte, Paris, 1764. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b5905809p.r=%22nouvelle+grenade%22.langFR>

⁴⁵⁰ Image : Anonyme, *Pérou*, carte, années 1790.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8441211z.r=p%C3%A9rou.langFR>

⁴⁵¹ Image : Samuel Fritz, *Cours du fleuve Maragnon, autrement dit des Amazones*, carte, 1717. Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8446617c.r=fleuve+amazone.langFR>

⁴⁵² Image : Francisco de Goya y Lucientes, *Cannibales*, peinture à l'huile, v. 1800, Besançon, Musée des beaux-arts et d'archéologie. Lien Joconde :

http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0600/m033204_002506_p.jpg

⁴⁵³ Ce passage permet de saisir toute l'ambiguïté de l'utilisation de la troisième personne par Flohr. Dans la phrase suivante, le « nous » désigne le détachement issu du Royal-Deux-Ponts, sans que Flohr lui-même n'en fasse partie puisque à cette date, il est avec le reste de son régiment à Porto-Cabello. Le détachement

207.

nous vîmes un navire à notre droite. Dès que le pilote vit le navire, il annonça que c'était un navire anglais, mais le capitaine du navire ne voulut pas le croire, disant qu'aucun navire anglais ne croisait dans ces eaux actuellement, qu'ils étaient tous dans leurs ports. Le pilote répondit que si on voulait bien l'écouter il y aurait assez de temps pour faire demi-tour et retourner à Curaçao, sinon on était perdu. Car il s'agissait d'un navire ennemi. La-dessus, le capitaine du navire fit faire un demi-tour à droite, mais il était trop tard. Puis on vit 3 navires : un bâtiment de guerre, une frégate et un corsaire. Très rapidement ils furent tout près de nous et nous pûmes constater qu'il s'agissait bien d'Anglais.

Dès qu'ils virent que nous faisons marche arrière, ils manœuvrèrent pour nous encercler et dès que nous vîmes que nous étions au milieu d'eux et que nous ne pourrions plus leur échapper nous refîmes demi-tour à droite pour prendre le cap de Porto- Cabello. Les navires anglais se rapprochèrent enfin de nous jusqu'à une portée de canon.

208.

Cette affaire n'inspirait pas confiance au capitaine de notre navire parce qu'il avait beaucoup de marchandises, qui auraient fait sa fortune pour le restant de ses jours s'il avait pu les ramener à terre. Ce capitaine n'était pas officier de marine mais seulement capitaine d'un navire marchand, qui en son temps avait été envoyé sur ordre du roi dans les Indes occidentales, en même temps que des bâtiments de guerre, et à ce titre il pouvait emporter autant de marchandises qu'il avait de place. Comme pendant la guerre les navires marchands n'étaient pas en sécurité sur la mer, les marchandises renchérirent et ceux qui transportaient ces marchandises pouvaient faire un bon profit⁴⁵⁴.

Les navires finirent par se rapprocher si près de nous qu'ils pouvaient nous parler à l'aide d'un porte-voix ; ils nous demandèrent ce que nous étions comme navire, mais nous ne répondîmes rien du tout. Ils nous demandèrent une 2ème fois de nous identifier, sans quoi ils nous couleraient. Ils nous parlèrent une 3ème fois en ouvrant

en question est selon toute vraisemblance celui qu'il évoque aux feuillets 177 et 178 du manuscrit (« Pendant notre séjour là-bas nous dûmes fournir un détachement pour un navire marchand, composé de 27 soldats, un tambour, 4 caporaux, 2 sergents, un lieutenant et un capitaine en second. Ce détachement n'était fourni que par notre seule compagnie ». Flohr n'est pas à bord de ce navire marchand capturé par les Anglais, et de ce fait, Flohr n'a jamais été en Jamaïque, où le capitaine anglais amène les soldats et l'équipage en captivité. La précision du témoignage laisse penser que Flohr l'a recueilli directement de la bouche de l'un de ses camarades. Au sujet de leur captivité, le seul élément qui pourrait avoir trait à cet épisode se trouve chez le Baron de Closen, à la page 313 : [le 31 mars 1783] « *Only the Marquis de Lafayette, on which there are 50 men from our regiment, is still missing* ». (« Seul le Marquis de Lafayette, sur lequel sont 50 hommes de notre régiment, manque toujours à l'appel »).

⁴⁵⁴ Par temps de guerre, les puissances européennes encouragent la course. En s'emparant des cargaisons des navires, les corsaires mènent une guerre économique. Mais en s'emparant des marins, ils font directement œuvre de guerre. En effet, les matelots des flottes de commerce sont régulièrement employés dans la marine militaire. Par ailleurs, le nombre global des marins est assez stable (de l'ordre de 60 000 pour la France) du fait de la technicité du métier. Ainsi, prendre des marins à l'adversaire revient à le priver d'une ressource rare.

simultanément le feu. Voyant cela, le capitaine de notre navire hissa aussitôt le drapeau français. Les Anglais nous demandèrent d'affaler les voiles, nous affalâmes les voiles afin que le navire s'immobilise. Sitôt que le capitaine du navire vit que nous étions prisonniers, il abandonna tout

209.

et dit que nous n'avions qu'à faire ce que nous voulions.

La-dessus, nous nous mîmes à éventrer les ...⁴⁵⁵ et paquets à l'aide de haches pour nous servir le mieux que nous pouvions. Nous avons tant rempli nos sacs qu'il n'y rentrait plus rien. Pendant ce temps, les Anglais s'occupèrent d'organiser notre transfert. Dès que leurs marins et soldats furent arrivés en chaloupes à notre navire pour l'occuper et nous transférer, nous dûmes descendre du navire et embarquer dans les chaloupes. Puis nous fûmes conduits sur le navire de guerre anglais.

Dès que nous fûmes arrivés sur leur navire, on nous mit sur deux colonnes et nous dûmes déposer nos sacs et déballer tout l'équipement qu'ils contenaient ! Alors vint le timonier du navire ; il alla d'un havresac à l'autre, se saisit de toutes les marchandises et les mit sur un tas. Puis arriva le capitaine du navire qui nous annonça que toutes les marchandises en notre possession reviendraient au roi d'Angleterre, mais que notre équipement ordinaire, nous pouvions le garder, personne ne nous prendrait rien.

210.

Mais quand un soldat avait de nouvelles chaussures ou de nouveaux bas, ou d'autres effets qu'il n'avait pas encore portés, cela fut considéré comme marchandise et lui fut pris. Quand tout fut fini nous pouvions de nouveau remballer notre équipement. Puis on nous attribua un endroit pour dormir et pour nous tenir pendant la journée jusqu'à notre arrivée sur l'île de Jamaïque, où nous fûmes faits prisonniers et où nous eûmes encore bien d'autres camarades⁴⁵⁶.

En ce qui concerne notre subsistance en tant que prisonniers, elle était assez bonne tant que nous étions sur le navire, mais dès que nous fûmes à terre cela empira de jour en jour. Les quartiers n'étaient pas non plus des meilleurs. Quant aux libertés, nous n'avions pas à nous plaindre, nous n'en manquions pas. Ainsi nous pouvions, du matin 6 heures jusqu'au soir 6 heures, aller et venir tout seuls et librement sur l'île afin d'observer les plantes⁴⁵⁷. Quand nous recevions nos vivres un secrétaire français était

⁴⁵⁵Ndt : le sens du mot *Stibig* n'a pu être élucidé.

⁴⁵⁶ Au XVIII^e siècle des accords binationaux étaient signés pour régler le sort des prisonniers de guerre, et ce, bien souvent, dès le début des affrontements. Ces textes, réglant les conditions d'échange des captifs permettaient de limiter la durée de captivité.

Image : Anonyme, *Carte de l'île de la Jamaïque*, carte, 1781.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59706709.r=jama%C3%AFque.langFR>

⁴⁵⁷ Notons ici le contraste entre la description de la faune et la flore en Virginie ou au Venezuela et la simple évocation de la nature de cette île. Si Flohr lui-même s'y était rendu, il aurait décrit un minimum la « végétation rare » (p. 211). Par contre, s'il ne décrit pas une île qu'il n'a pas vue, Flohr a quand même produit une illustration de Kingston et de Spanishtown qu'il insère comme les autres dans son registre : « On peut voir cette île de Jamaïque sur la page suivante, etc . » p. 212.

présent ; la distribution se faisait tous les 8 jours, tous les lundis on nous donnait notre ration pour 8 jours et on faisait de notre mieux pour faire suffire.

211.

La capitale de l'île est Kingston, or ce n'est pas là que nous fûmes retenus prisonniers mais environ à une demi-heure de là, dans une toute petite localité qui porte le nom de Spännischtawn. L'île de Jamaïque est l'une des plus riches de toutes les Indes occidentales à cause de sa végétation rare, parmi laquelle on trouve du sucre, du café, du coton, du poivre, du chocolat etc.

Cette île est aussi tellement bien fortifiée qu'il est impossible à un ennemi d'y pénétrer sans être anéanti. Près de l'entrée il y a les fortifications les plus terribles qu'on puisse rencontrer. Il s'agit, près de l'entrée du port, du Fort royal où sont plantés quelque cent canons. Il y avait à ce moment-là plus d'une centaine de navires anglais dans le port, mais la plupart étaient en partance pour l'Angleterre.

L'île de Jamaïque est aussi l'une des premières à avoir été découvertes par Christophe Colomb, qui s'y est bien plu, parce que sur cette île l'air est particulièrement bon et non pas malsain, comme c'est le cas sur beaucoup d'autres îles.

C'est pourquoi Colomb y aurait bien goûté

212.

sa retraite s'il n'était mort avant. Cette île a un relief très accidenté et pourtant les habitants anglais se sont établis partout. On peut voir cette île de Jamaïque sur la page suivante, ainsi que son port et ses fortifications près de l'entrée, de même que la ville de Kingston, et Spännischtawn.

Nous restâmes là jusqu'au 17 mai, puis nous fûmes embarqués sur une frégate et conduits de l'île de Jamaïque à l'île de Saint Domingue, dans la ville et le port de Port-au-Prince, où nous restâmes un certain temps⁴⁵⁸. Ce Port-au-Prince est assez peuplé d'Allemands et se trouve à 60 heures de Caap ou Cap-François. Il n'y a pas là de hautes maisons, elles n'ont toutes qu'un seul niveau, parce que les tremblements de terre sont trop forts, si bien que souvent les maisons ont été détruites, ce qui causait de grands malheurs. Elle est aussi occupée par 2 régiments de troupes coloniales qui restent là en permanence et qui portent le même nom que la ville de Port-au-Prince. Ces soldats vivent très bien ici, cela n'a rien à voir avec les soldats dans le royaume, tout leur équipement est en lin.

213.

Nous restâmes à Port-au-Prince jusqu'à notre départ pour la France. En ce qui concerne l'armée ou l'escadre, elle resta à Porto-Bello jusqu'au 10 avril avant de se rendre

⁴⁵⁸ Image : Jean Baptiste d'Anville, *Carte de l'isle de Saint-Domingue*, carte, 1730.

Lien Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b59726394.r=saint-domingue.langFR>

également à l'île de Saint Domingue⁴⁵⁹. Vers 7 heures du matin, on entreprit de remonter l'ancre et nous quittâmes le port vers 9 heures ; nous eûmes tout de suite du très bon vent de sorte que vers 2 heures après midi nous ne vîmes plus la terre ferme.

Le 11, nous passâmes à la hauteur de Petit Bonheur et Curaçao ; pour ce qui est du temps, le vent était assez bon et venait de côté.

Le 12, l'horizon était un peu brumeux et le vent très faible, du nord-est, mais vers minuit ça changea et cette nuit-là, vers le matin, nous eûmes de nouveau du bon vent d'est.

Le 13, l'horizon était de nouveau un peu à la tempête, et vers midi nous eûmes une petite tempête qui ne dura pas longtemps et ne contraria pas notre route qui devait nous conduire à St. Domingue.

Suit à présent l'île de Jamaïque, que l'on peut voir sur la page suivante en même temps que son port et les batteries.

illustrations

216.

Le 14, nous avions du mauvais temps, mais sans que cela ne contrarie notre voyage.

Le 15, l'horizon était lumineux et clair et nous avions un temps agréable.

Le 16, nous avions du bon vent et nous passâmes à la hauteur de l'île de Jamaïque qui était sur notre gauche.

Le 17, nous étions dans les eaux de l'île de Saint Domingue etc.

Le 18, nous vîmes les terres de St. Domingue, vers midi nous arrivâmes tout près de la Grange, qui est un haut rocher dans la mer à 2 heures au large du port de Cap-François : Si l'on veut atteindre le Cap il faut passer tout près de ce rocher ! Et après avoir passé ce rocher on est en sécurité, comme si l'on était dans un port ; c'est pourquoi ce rocher est comparé à une grange. Vers 3 heures de l'après-midi nous passâmes la Grange et nous approchâmes du port, et tous nous pouvions voir devant nous la ville de Cap-François et les nombreux navires qui mouillaient dans le port, mais comme le vent était faible

217.

nous ne pouvions plus y entrer ce jour-là ; en effet, ce port a une particularité : quiconque veut y entrer doit le faire avant midi, car après midi le vent est toujours contraire. Nous jetâmes l'ancre près de la Grange.

Le 19 au matin, nous levâmes l'ancre et entrâmes au port vers 8-9 heures avec du bon vent. L'entrée de ce port est très dangereuse pour des navires qui ne sont pas habitués, parce que le port est juste assez large pour laisser passer un seul navire et le chenal est tantôt courbe tantôt droit. Ce port est si bien fortifié qu'il est impossible à un ennemi d'y pénétrer. Il y avait déjà plus d'une centaine de navires au port, parmi lesquels une flotte

⁴⁵⁹ Ici se termine le témoignage indirecte qui évoque le parcours de ce petit détachement du Royal-Deux-Ponts. Il témoigne de l'œuvre collective qu'entend produire Flohr : relater l'ensemble du voyage des membres de son régiment.

de 18 navires de guerre espagnols et quelques frégates. Les troupes de cette flotte espagnole étaient cantonnées en ville parce que quelques-uns de leurs navires étaient en réparation. Tant que ces troupes espagnoles étaient là il y eut bien des malheurs, parce que les Français et les Espagnols ne pouvaient pas s'entendre, les Espagnols s'accordant en toute chose un droit de priorité, alors que nous étions en territoire français ; il ne se passa pas une journée sans qu'il n'y eût de morts

218.

dans les rues et par les ruelles de la ville, côté espagnol et côté français ; mais le calme fut rétabli quand les troupes étrangères remontèrent sur leurs navires pour repartir, quelques jours plus tard, direction l'Espagne ; à partir de ce moment nous pouvions aller et venir en ville et sur l'île tout à notre aise, sans crainte, sans appréhension.

En ce qui concerne cette île, c'est l'une des plus grandes de toutes les Indes occidentales et elle a une végétation des plus riches. St. Domingue, qui d'après les anciens écrits était aussi appelée Hispaniola, est divisée en 2 parties, la plus grande appartenant au roi d'Espagne et étant aussi peuplée par eux, et l'autre appartenant aux Français qui en ont la jouissance. La capitale de la partie française est Cap-François, celle de la partie espagnole est St. Domingo. Ces deux parties sont en permanence pourvues de troupes.

La garnison française comprend en temps de paix 2 régiments stationnés dans la ville de Cap-François ; ces 2 régiments portent le même nom que la ville, à savoir les régiments du Cap⁴⁶⁰.

219.

Leur uniforme c'est des habits bleu foncé avec des revers et des parements verts, mais ils ne portent pas souvent cet uniforme parce que la chaleur est trop forte dans ce pays. Leurs habits de tous les jours sont de lin blanc. Ce sont de bonnes troupes et leur solde est plus élevée qu'en France. Quant à leurs quartiers, ils sont très bien logés dans de belles casernes. Ils sont bien équipés en lits car chaque soldat dort seul sur un petit treillage ou châlit garni d'un beau matelas, ils ont 2 draps de lin mais pas de couverture, parce que la chaleur est trop forte. En ce qui concerne leurs matelas, ils sont garnis du meilleur coton, parce qu'ici le coton est bien meilleur marché que la laine des moutons.

Pour ce qui est des végétaux, ils sont merveilleux aux yeux d'un Européen qui n'en a encore jamais vu de pareils. Ce sont des oranges, des citrons à profusion, ainsi que des bananes. Puis une merveilleuse sorte de pommes, mais que l'on ne peut consommer bien

⁴⁶⁰ Contrairement à ce qu'avance Flohr, les deux régiments stationnés à Cap-François ne portent pas le même nom. Nous y trouvons en effet deux entités : le régiment du cap d'une part, et le régiment de Port-au-Prince d'autre part. Ces deux corps étaient cependant proches. Dépendant de la marine et non de l'armée de terre, ils furent tous deux formés en 1772, succédant à la légion de Saint-Domingue, créée en 1769, qui rassemblait l'artillerie, l'infanterie et la cavalerie de l'île. Dirigés par le Chevalier de Laval pour le régiment de Port-au-Prince, et par Raynaud de Villevert puis Sabran (à partir de 1780) pour le régiment du Cap, ils participèrent tous deux à la guerre d'indépendance américaine lors de deux opérations majeures. En 1779, un détachement prit part, sous les ordres du comte d'Estaing, au siège de Savannah. À ces troupes, s'ajoutaient d'ailleurs le corps des chasseurs volontaires de Saint-Domingue, composé de gens de couleur. En 1781, ils participèrent également à la campagne de Floride. Lesueur (Boris), « Les troupes coloniales aux Antilles sous l'Ancien Régime », *Histoire, économie & société*, 2009/4 28e année, p. 3-19.

qu'elles soient très belles. Elles sont rouge sang, un peu allongées et ont un gros trognon. Il y a aussi beaucoup de merveilleux melons etc. c'est un fruit merveilleux qui pousse sur les arbres.

220.

Il y a aussi des plantes de la taille d'un melon, si ce n'est qu'elles sont piquantes comme des bogues de châtaignes, de couleur verte à l'extérieur, mais rougeâtres à l'intérieur, qui ont le goût des petites fraises, qui donnent la meilleure salade quand elles sont mûres et que l'on nomme nattys dans leur langue. Là aussi, un homme qui n'en a jamais vu ne cesse de s'en étonner, tant leur beauté est admirable etc.

Sur cette île pousse aussi beaucoup de sucre, ainsi que du coton, du poivre, du café, de l'indigo etc. Pour ce qui est du bois, il n'y a pas une seule sorte ici qui ressemble aux variétés européennes. On y trouve beaucoup de brésil et d'autres essences colorées qui sont tout à fait ordinaires ici, et brûlées comme le bois ordinaire chez nous. Puis il y a encore beaucoup de cacaoyers, encore appelés cocotiers, qui sont merveilleux à voir. Ici les arbres sont verts été comme hiver et tout le temps pleins de fruits, des mûrs et des verts.

Ici il n'y a pas grande différence entre l'été et l'hiver, et quiconque ne le sait pas à l'avance, n'arrive pas à distinguer

221.

quand c'est l'hiver, tant la chaleur est forte, et les gens qui n'y sont pas habitués la trouvent insupportable. Tant que j'ai été là-bas j'ai été étonné, parce que c'était en plein hiver et que la chaleur était plus forte et insupportable que dans notre pays en été. Quiconque ne le sait pas, ne remarque pas de différence entre été et hiver, si ce n'est qu'en été il y a beaucoup d'orages et de tremblements de terre. Il arrive souvent lors de ces tremblements de terre que le sol se fende, formant des crevasses d'une largeur de 6-7 pieds, dont la profondeur est si noire, que c'est effroyable à voir.

La ville de Cap est de taille assez considérable et se trouve dans une plaine, mais d'un côté elle est bordée d'une montagne assez haute. Cette ville se pare aussi de quelques bâtiments remarquables, à savoir le Gouvernement, l'hôpital du nom de Providence, et vis-à-vis, la caserne qui lui est parallèle, et enfin la place d'armes aménagée entre les deux. Il y a là également une belle église, qui n'a cependant pas de clocher, parce que les tremblements de terre sont trop forts et les mettraient par terre ; il n'y a d'ailleurs pas de hautes maisons, elles n'ont que 2 étages.

illustrations

224.

C'est parce qu'elles se sont souvent écroulées, ce qui a causé bien des malheurs. La ville possède également un bel arsenal, qui se situe tout près de l'eau et qui est défendu par

une grande batterie du côté du port, ailleurs aussi il y a de nombreux ouvrages défensifs⁴⁶¹.

En ce qui concerne les bêtes sauvages de cette île, elles sont nombreuses et beaucoup sont très nuisibles tels les serpents, crocodiles etc. Pour ce qui est des volatiles, on n'en voit pas un seul qui ressemble à un volatile européen, tous les oiseaux sont autrement faits et se parent de toutes sortes de couleurs.

En ce qui concerne l'élevage, il y a là toutes sortes de bêtes, mais ce sont les mêmes espèces qu'en Europe, à savoir des vaches, des moutons, des porcs, des chèvres etc.

Cependant il y a des vaches de mer sur cette île ainsi que d'autres animaux sauvages. Nous restâmes là jusque vers le 24 avril 1783. Puis on nous ordonna de préparer les voiles en vue du départ vers la France, qui s'effectua par la suite.

Le 26, nous étions très affairés à monter à bord les vivres indispensables à notre voyage, ainsi que les effets militaires etc. En ce qui concerne les hôpitaux,

225.

on embarqua tous les malades, en même temps que tous les équipements du régiment qui se trouvaient à terre etc.

Le 30 avril au petit matin, plusieurs navires quittèrent le port vers 8 heures, les autres suivirent, seuls 3 navires de guerre restèrent jusqu'au 1er mai avant de nous suivre. Le vent était un peu mou lors de notre départ. Vers 9 heures nous passâmes déjà le grand fort à l'entrée, qui était à notre gauche ; de là furent tirées des salves d'honneur ; le gouverneur Monsieur Bellecombe s'y était rendu avec son état-major pour assister à notre départ et nous souhaiter bonne chance pour notre voyage. Vers 10 heures, nous passâmes la Grange, puis nous arrivâmes sur la haute mer et perdîmes la ville de vue.

Le 1er mai nous avions encore du vent mou, et notre escadre n'avança que lentement. Le 2 notre flotte se divisa en 3 divisions suivant le port que chacune devait atteindre en France, les uns à destination de Brest⁴⁶², les autres de Toulon⁴⁶³, les divisions de la flotte et les ports de destination étant précisés sur la page suivante. Jusqu'au 4, nous restâmes encore assez groupés. Le 3, l'horizon était lumineux et clair avec un vent assez fort, mais qui mollit vers midi. Ce jour-là nous eûmes à passer un endroit très dangereux par où peut-être aucun navire n'était passé depuis de nombreuses années, à cause du danger, mais

226.

Répartition en divisions de la flotte en route vers la France, suivant les ports de destination

⁴⁶¹ Image : cf. ill.176, T. 2 – Brown

⁴⁶² Brest est le port principal de la marine dite du Ponant, destinée à la Manche et à l'Atlantique.

⁴⁶³ Toulon est le port principal de la flotte du Levant, destinée à la Méditerranée.

1ère Division	Canons	à Brest
Nord Cumberland	74	
Le Citoyen	74	
Le Duc de Bourgogne	80	
Le Brave	74	
Le Plouton	74	
L'hermite	74	
Le Neptune	74	
L'august	80	
Le Nayrettefregatte	36	
2ème Division	à	Toulon
Le Triomphant	80	
La Couronne	80	
Le Souverain	74	
3ème Division	à	Brest

227.

notre commandant prit le risque de passer par là pour profiter d'une route plus courte. On dit que cet endroit était une île qui aurait sombré lors d'un tremblement de terre. Pendant tout ce passage dangereux, des chaloupes précédèrent les navires pour chercher le chemin et voir s'il n'y avait pas d'écueils etc.

Le 4, notre flotte se divisa suivant les ports de destination. Le 4, nous passâmes des îles appelées la première Triangle, parce qu'elle est triangulaire, la 2ème Cap Verde ou Collines vertes.

Le 5, nous passâmes le tropique du Cancer et prîmes le cap de l'Afrique. Le 6, nous passâmes l'île de la Martinique que nous avions à notre droite, le même jour nous rencontrâmes d'innombrables poissons énormes, ce qui sans aucun doute annonçait une tempête.

Le 7, l'horizon était au vent voire à la tempête, mais cela ne dura pas longtemps.

Le 7, nous passâmes à la hauteur de la Grandbanck et avions un assez bon vent du sud-ouest, de sorte que nous avancions assez rapidement vers notre patrie, ce qui réjouit tout un chacun.

Le 8, c'était de nouveau un peu brumeux avec du vent faible que nous eûmes a peu près jusqu'au lendemain, puis nous eûmes de nouveau un temps splendide.

228.

Le 9, nous eûmes de nouveau du vent d'ouest, en poupe. Le 10, du bon vent et un temps superbe, on ne pouvait en souhaiter de meilleur ; le même jour nous rencontrâmes encore beaucoup de poissons qui étaient merveilleux à voir.

Le 10, après midi nous eûmes un temps agité avec une tempête qui se leva vers 2 heures après midi et qui dura jusqu'au lendemain vers 6 heures après midi, puis il y eut une accalmie jusque vers minuit, puis le vent se leva de nouveau un peu. Pendant cette tempête il fallait voir le spectacle des singes, car nous en avions une quarantaine sur le navire. Dès qu'ils perçurent la tempête et le tangage ils firent un tel vacarme qu'on ne s'entendait plus parler, et ils crevèrent les uns après les autres, de sorte que la moitié d'entre eux étaient perdus, tout comme les perroquets dont nous avions un grand nombre. Dès que nous arrivâmes sur l'océan, le temps se rafraîchit, bien que ce fût l'été, mais dans ces parages l'air est toujours plus frais et le temps est plus souvent à la tempête qu'ailleurs en mer.

Le 11 vers 6 heures de l'après-midi,

229.

la tempête se calma et nous eûmes du bon vent selon nos désirs, et nous avions bon espoir de revoir bientôt notre patrie. Le 12, l'horizon était lumineux et clair et le vent d'est excellent.

Le 12, encore du bon vent et un temps agréable. Vers 6 heures du soir il y eut un phénomène étrange dans le ciel : une pompe descendue du ciel, gonflée comme un sac

rempli, tout étroit en haut et large en bas, s'étendait jusqu'à la surface de l'eau. Cette pompe aspirait continûment de l'eau de mer, et chacun pouvait voir comme cette eau était aspirée en l'air, aussi haut qu'on pouvait voir. Comme ces pompes sont une affaire dangereuse et comme on n'en voit que rarement, le commandant fit signe à tous les navires de s'écarter de la pompe, car si un navire s'en approchait il sombrerait sans merci. Il faut savoir qu'elle aspire les navires qui s'en approchent de trop près.

230.

On vit ce phénomène pendant environ une heure, cela ne voulait pas se dissiper et allait d'un côté à l'autre, de sorte que notre flotte avait du mal à lui échapper. Comme cela dura longtemps, tous les navires se tenaient prêts à tirer avec leurs canons, parce que dans la marine on avait déjà fait plusieurs fois l'expérience que l'artillerie lourde pouvait dissiper ce phénomène, mais dès que le soleil se coucha il s'est évanoui à vue d'œil dans les airs.

On parla beaucoup de ce phénomène, parce que nous avions des officiers et des marins qui sillonnaient les mers depuis plus de 30 ans et qui n'avaient jamais rien vu de semblable. Cette pompe faisait un tel bruit à l'endroit où elle aspirait l'eau qu'on eût dit que c'était une petite tempête.

Le 14, du bon vent et un temps superbe.

Le 15, le vent avait molli, mais cela ne dura pas longtemps et nous eûmes de nouveau du bon vent.

Le 16, l'horizon se montra de nouveau trouble et brumeux jusque vers

231.

le soir, puis nous eûmes un changement et le vent vint du nord-est, ce qui dura plusieurs jours.

Le 17, du bon vent et un temps superbe.

Le 18, le même vent, ce qui réjouit tout le monde. Cet après-midi nous rencontrâmes de nouveau des poissons monstrueux qui étaient merveilleux à regarder.

Le 19, nous eûmes le meilleur des vents : post nubilaphaebus.

Le 20, le même vent, selon nos désirs.

Le 21, petit changement de temps avec une petite tempête qui était passée au bout de 2 heures.

Le 22, l'horizon se montra brumeux toute la journée. Nous rencontrâmes encore de très gros poissons que l'on appelle souffleurs, et d'autres appelés alsans qui atteignent 30 à 40 pieds de long.

Le 23, l'horizon était un peu

232.

brumeux et le vent très faible, du sud, mais nous fîmes tout de même 8-9 nœuds, ce qui représente 3 en une heure.

Le 24, l'horizon se montra assez lumineux, mais le vent resta le même, du sud.

Le 25 vers 9 heures du matin, nous rencontrâmes un navire marchand suédois chargé de café, de sucre et d'autres marchandises de ce genre. Ce navire nous accompagna jusque vers le soir, puis il prit une autre route.

Le 26, au lever du jour, nous eûmes du vent du sud-est, comptant pour du $\frac{3}{4}$ de vent.

Le 27, le même vent, nous rencontrâmes ce jour, vers midi, un navire marchand danois qui avait pris la route des Indes.

Le 28, nous avions encore le meilleur des vents.

Le 29, toujours le même vent.

233.

Le 30, du bon vent et un beau temps très agréable, on ne pouvait souhaiter en avoir de meilleur.

Le 1er juin, l'horizon se montra lumineux et clair avec un vent assez fort, mais qui était bon et agréable, et un temps très agréable, ce dont chacun se réjouit.

Le 2, l'horizon était un peu brumeux, avec un vent faible du nord-ouest qui ne dura pas longtemps.

Le 3, nous eûmes une petite tempête qui s'était présentée vers 2 heures de l'après-midi comme une grosse tempête, mais qui ne s'amplifia pas et dura environ jusqu'au lendemain, puis nous eûmes de nouveau du bon vent.

Le 5 vers 8 heures du matin, nous eûmes du vent du nord vraiment frais, mais il est vrai que l'air est toujours assez vif sur l'océan.

Le 6, nous arrivâmes à la hauteur de l'Afrique⁴⁶⁴.

Le 7 vers midi, nous rencontrâmes encore beaucoup de poissons qui étaient merveilleux à regarder.

Le 8, nous longeâmes la côte africaine et passâmes la Barbarie⁴⁶⁵. Là la chaleur s'intensifia un peu.

234.

Le 9, nous quittâmes les côtes africaines et la Barbarie etc.

Le 10, nous arrivâmes à la hauteur de l'Espagne et du Portugal⁴⁶⁶. Avec du bon vent selon nos désirs. Ce jour vers midi nous rencontrâmes de nouveau des poissons

⁴⁶⁴ Image : Inconnu, *Afrique*, carte, Venise, 1786. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55000405f.r=.langFR>

⁴⁶⁵ Image : Guillaume Delisle, *Carte de la Barbarie, de la Nigritie et de la Guinée*, carte, Amsterdam, 1^{ère} moitié XVIII^e siècle. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84912150.r=barbarie.langFR>

monstrueux appelés souffleurs qui sont merveilleux à regarder, de même que le spectacle qu'ils font.

Le 11, l'horizon était de nouveau un peu brumeux, mais nous eûmes du bon vent pendant plusieurs jours.

Le 14, encore du bon vent. Vers 4 heures de l'après-midi le capitaine du navire se mit à étudier la carte marine pour savoir quelle distance nous éloignait encore de la terre.

Il trouva que nous étions encore à 146 heures de Brest en France où nous avions ordre de nous rendre et de débarquer.

Le capitaine du navire nous annonça que nous avions encore 2 jours de voyage jusqu'à Brest si ce vent se maintenait ; mais si le vent était moins bon nous en aurions pour 5 à 6 jours ou plus.

Le 15, nous commençâmes déjà à voir la terre

235.

sur notre navire ! Mais pas moyen de la trouver. Vers le soir, nous crûmes encore voir la terre, mais nos espoirs s'évanouirent derechef.

Vers le soir, nous jetâmes la sonde, mais nous ne trouvâmes toujours pas le fond.

Le 16, l'horizon était brumeux jusque vers midi ; puis le ciel s'éclaircit et le vent fraîchit. Vers midi nous jetâmes encore la sonde pour trouver le fond. A environ 60 brasses, il toucha le fond, ce qui réjouit tout le monde.

Vers 8 heures du soir, le fond était à 47 brasses. Vers 9 et 10 heures, nous étions toujours à la même profondeur, parfois un peu plus, parfois un peu moins. La plus grande partie de la nuit nous avons cargué⁴⁶⁷ les voiles parce que nous n'étions plus loin de la terre.

Le 17 vers 9 heures du matin, nous revîmes pour la première fois la terre de France. Tout se mit aussitôt à crier Vive le Roy.

236.

Vers midi, nous étions si proches de la terre que nous pouvions reconnaître exactement les terres par où nous étions passés voilà quelques années.

Nous étions tellement heureux de revoir notre patrie que nous en oubliâmes de manger et de boire. Il est vrai que pendant tout ce temps que nous avons quitté notre patrie, nous étions exposés à cent et cent périls, et que notre vie était si souvent en danger, et que le bon Dieu nous a si fidèlement reconduits dans notre patrie et qu'il nous a pendant tout ce temps protégés avec bienveillance.

⁴⁶⁶ Image : Gilles Robert de Vaudongy, *Carte des royaumes d'Espagne et de Portugal, dans lequel sont tracées des routes des postes*, carte, 1757. Lien Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8442271j.r=espagne+portugal.langFR>

⁴⁶⁷ Serrer et trousseur les voiles contre leurs vergues.

Vers 1 heure, nous approchions du Cap Henry où il nous restait à passer des eaux difficiles. Vers 3 heures le commandant fit signe que tous les navires de guerre avaient à se mettre sur une ligne, en rang de bataille, pour entrer au port.

Vers 3 heures et demie, nous entrâmes au port sur ordre du commandant. A notre droite il y avait un corsaire à un mât sur lequel se trouvaient environ 40 hommes, dont 27 soldats de la marine. Ce corsaire, se fiant à sa petite taille, s'approcha trop près de terre, heurta un rocher sur lequel il se fracassa, si bien qu'on n'en vit plus rien après 6-7 minutes,

237.

et tout ce qu'il avait à bord sombra ; il ne resta pas âme qui vive des quelques 40 matelots et soldats. On imagine aisément la détresse et le malheur de ces hommes qui avaient quitté leur patrie voilà 7 ans, qui avaient parcouru la mer et les îles et connu tant de périls si loin de leur patrie, et que le bon Dieu avait préservés pendant tout ce temps ! Ils étaient donc très heureux de rentrer chez eux, mais il s'en est fallu de beaucoup, car ils avaient cru que rien ne pouvait plus leur arriver, étant donné que la ville de Brest était si proche et que toute la journée elle était déjà en vue, ils avaient pensé qu'ils dîneraient à terre, dans la ville, mais ils ne pensaient ni ne savaient que leur fin était si proche et qu'en moins d'une heure les profondeurs de la mer deviendraient leur tombe, sous les regards des autres équipages.

Aussitôt que nous arrivâmes à l'entrée du port, nous fûmes très bien accueillis et salués par les batteries situées des deux côtés de l'entrée du port.

238.

De la même façon nous avions été salués il y a 4 ans quand nous quittions le port pour l'Amérique.

Vers 4 heures et demie, nous jetâmes l'ancre tout près de la ville. Dès que tous les navires eurent jeté l'ancre, on fit signe aux batteries de tous les navires de se préparer à tirer trois salves, la même chose eut lieu dans toutes les batteries tout autour du port.

Puis nous retrouvâmes le détachement que nous avions laissé à Baltimore l'année passée. Cela faisait plusieurs semaines qu'ils étaient déjà arrivés au port sur un petit navire de guerre et une frégate, le Romulus et la Sereine.

Le 18, dès le petit matin, il y eut comme une espèce de grande foire annuelle sur tous les navires, et on s'arrachait toutes sortes de marchandises comme si elles étaient gratis. La cause en est que l'on était resté longtemps en mer et qu'on n'avait rien pu avoir de tel. On se rua ainsi sur les vendeurs pendant tout le temps que nous étions dans la rade. Le même jour tous les navires eurent la visite des médecins

239.

pour savoir si l'on n'avait pas ramené une maladie des pays étrangers. On ne trouva rien, sauf sur le navire de guerre Le Duc de Bourgogne, où l'on dénombra beaucoup de maladies ; pour cette raison les hommes ne purent être débarqués pendant un certain

temps et le navire dut se tenir à l'écart des autres⁴⁶⁸. Dès le lendemain on ôta toutes les voiles, y compris celles du bas, de tous les autres navires, qui furent dès lors remorqués par des chaloupes, puis entièrement déchargés ; l'artillerie fut aussi transportée à terre pour les alléger, afin de pouvoir les conduire dans les bassins où ils devaient être réparés, car ils avaient été longtemps en mer et certains étaient sévèrement endommagés.

Ce port est très étonnant à voir à cause de ses bassins, qui sont très pratiques pour l'entretien des navires, et des aires bien aménagées pour la construction navale etc.⁴⁶⁹. De même il y a, le long du port, des magasins fort bien bâtis, destinés aux munitions de guerre, et qui sont si bien remplis qu'il n'y a jamais de manque ! Quelques-uns sont remplis de pièces d'artillerie, d'autres

240.

d'ancres et de cordages etc. D'autres encore contiennent toutes sortes de vivres et autres produits nécessaires à la navigation en mer.

Le 18 au soir, certains régiments se mirent déjà à débarquer et passèrent devant le conseil de révision lors du débarquement, mais ils furent cantonnés dans la ville de Brest en attendant qu'ils aient aussi débarqué leurs équipements et rendu dans les magasins les matériels militaires en leur possession.

Le 19 au matin, nous, le régiment de Deux-Ponts, nous mîmes à débarquer, ce qui nous remplit tous d'une joie sans pareille. Nous quittâmes notre navire, Le Neptune, vers 8 heures et demie dans des chaloupes, mais cela dura jusqu'à midi avant que nous ne touchions terre, parce qu'il y avait trop d'embarcations et les unes gênaient les autres. Dès que nous fûmes à terre on nous cantonna chez les habitants de la ville de Brest et là nous eûmes un jour de repos⁴⁷⁰.

Le matin du 20, le général et le commissaire nous passèrent en revue

241.

sur la place d'armes de la ville de Brest, qui est le principal port maritime de toute la France ; c'est là que les plus grands bâtiments de guerre peuvent entrer jusqu'en ville, jusqu'au fond du port, c'est là aussi que l'on peut voir les navires de guerre et autres

⁴⁶⁸ Ces précautions sanitaires avaient pour but de prémunir les ports contre les épidémies que pouvaient rapporter les navires. Certaines se sont en effet révélées dramatiques, comme l'épidémie de typhus de 1757 qui fit plusieurs milliers de morts en Bretagne.

⁴⁶⁹ Image : Louis Nicolas Van Blarenberghe, *Etude pour les bassins du port de Brest*, gouache et encre noire, 2nde moitié du XVIII^e siècle, Paris, Musée du Louvre. Lien RMN : <http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=3&FP=116671513&E=2K1KTSJ3THAGV&SID=2K1KTSJ3THAGV&New=T&Pic=3&SubE=2C6NUOV8AXN8>

⁴⁷⁰ L'encasernement n'était pas encore généralisé à la fin du XVIII^e siècle. Si le siècle des Lumières avait vu la construction de granges et de casernes dans de nombreuses villes du royaume, ces logements, trop peu nombreux faute d'argent, ne pouvaient suffire à une armée entière. Il fallait donc avoir recours au logement chez l'habitant, ce qui pouvait s'avérer très risqué, la soldatesque usant parfois de ses armes pour ponctionner les logeurs. L'ordonnance du 1^{er} mars 1768 prescrivait ainsi le numérotage des maisons dans toutes les villes du royaume, afin de faciliter la répartition des troupes. Enfin, le logement chez l'habitant pouvait être un moyen de contrôler les populations civiles, et était au fondement des dragonnades.

navires du roi en pleine ville, entourés de beaucoup d'édifices royaux, c'est là que l'on peut voir les bassins à partir desquels on peut hisser les navires hors de l'eau pour les réparer ; ce travail pour hisser les navires est fait par des galériens. C'est là aussi que l'on peut voir un gros navire avec un toit comme une maison, couvert de tuiles, qui n'est habité que par des galériens⁴⁷¹.

Quant à la ville, elle est si bien fortifiée qu'il est impossible de la prendre par la mer, car le port est complètement entouré d'ouvrages de fortification⁴⁷². D'un côté, sur une hauteur, se trouve la citadelle invincible, dont le champ de tir s'étend sur l'ensemble de la rade ; cette rade est de taille à mettre en sécurité 5 à 600 navires qui peuvent sans encombre y jeter l'ancre⁴⁷³.

Cette rade se prolonge par un fort bras de mer jusqu'à Landernau, une belle

242.

ville très commerçante à cause de ce bras de mer qui est navigable jusque là-bas⁴⁷⁴. La ville de Brest est entourée d'un très beau rempart qui est admirablement construit sur les rochers. La ville n'est pas construite sur une plaine et il y a des rochers partout. Toute la ville est accidentée si bien qu'il faut monter puis descendre si l'on veut s'y déplacer.

Elle se pare également de nombreux édifices aussi remarquables que la citadelle sur le rocher.

Comme à présent nous étions de nouveau sur la terre ferme et sur le point de retourner dans notre patrie, nous n'arrêtons pas de rendre grâce à Dieu, parce qu'en quittant la France nous nous étions exposés à tant de périls, et notre vie était quotidiennement en danger, mais le bon Dieu nous a sauvés, la plupart de nos frères durent toutefois payer de leur vie :

Nous les avons vu tomber quotidiennement des deux côtés, et ne savions pas à quelle heure, à quel instant ce serait notre tour.

Il faudrait qu'il soit ingrat, celui qui ne rendrait pas grâce à Dieu pour être rentré sain et sauf.

⁴⁷¹ Il y avait en effet des galères à Brest, même si la grande majorité se trouvaient en Méditerranée. Pour l'océan, elles étaient plus grosses qu'à Toulon. Il faut cependant rappeler que l'année 1748 marque la fin de généralat des galères et que l'année suivante la construction du bagne de Brest commence. Il y a donc des galériens qui sont logés à Brest, ils sont plusieurs milliers, mais sur terre.

⁴⁷² Image : Louis Nicolas Van Blarenberghe, *Etude pour les batteries du port de Brest*, gouache et encre noire, 2nde moitié du XVIII^e siècle, Paris, Musée du Louvre. Lien RMN :

<http://www.photo.rmn.fr/cf/htm/CSearchZ.aspx?o=&Total=23&FP=116672556&E=2K1KTSJ3THB9J&SID=2K1KTSJ3THB9J&New=T&Pic=1&SubE=2C6NU0V8ADF5>

⁴⁷³ Image : Louis Garneray, *Première vue de Brest prise de la petite rade*, estampe, vers 1842. Lien BNF images :

<http://images.bnf.fr/jsp/index.jsp?destination=afficherListeCliches.jsp&origine=rechercherListeCliches.jsp&contexte=resultatRechercheAvancee>

⁴⁷⁴ Image : *Carte de la baye de Brest*, plan dessiné à la plume, encre de Chine et aquarelle, 22,7 x 31,5 cm., Paris, BNF, département Estampes et photographie. Cote BNF : EST RESERVE VE-26 (L)

Lien : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b7741589g>

243.

Lui qui l'a guidé fidèlement et ramené dans sa patrie etc.

Le 21, nous quittâmes Brest parce que nous avions eu l'ordre de nous rendre à Guingamp pour y avoir quelques jours de détente et de repos.

Pendant le premier jour de marche nous avions l'impression que la terre tournait avec nous et quand nous voyions une montagne ou un arbre, nous avions l'impression qu'ils fuyaient devant nous, parce que nous avions encore la sensation d'être en mer, cela dura environ 5-6 jours, puis cela disparut.

Le premier jour, nous marchâmes 4 heures jusqu'à Landernau, une petite ville où nous avons été cantonnés avant de partir pour l'Amérique. En ce qui concerne les autres lieux, ils sont indiqués plus bas, de même que les temps entre les différentes étapes et les provinces dans lesquelles se trouvent les villes et les bourgs représentés.

Le 2ème jour, nous avons marché pendant bien 8 heures.

Le 3ème jour, 8 heures.

Le 4ème jour, 4 heures.

Ci-dessous le nom des lieux.

244.

Dates	Noms des villes	lieues	Noms des Provinces
21 juin	Landernau	4	Bretagne
22 juin	Morlaix	8	Bretagne
23 juin	Belisle en Terre	8	Bretagne
24 juin	Guingamps	4	Bretagne
	Total	24	

Nous restâmes à Guingamp jusqu'au 20 juillet ; quelques jour plus tôt on nous donna ordre de nous rendre à la garnison de Landau, ce qui nous remplit le cœur de joie même si c'était en Alsace : quoique la route soit très longue pour des gens qui ont déjà été si longtemps en mer, la marche ne nous ennuya pas un seul instant, car c'était la direction de notre patrie et chacun s'y rendait avec joie et satisfaction.

Suit l'itinéraire jusqu'à Landau avec les explications.

Fin de ce livre.

245.

Route de Guingamp à Landau en Alsace

Dates	Noms des Villes	lieux	Noms des provinces
20 July	à St Prioux	7	Bretagne
21 July	Lamballe	5	Bretagne
22 July	Brond	5	Bretagne
23 July	Montaub an	4	Bretagne
24 July	Rennes	6	Bretagne
25 July	sejour	“	Bretagne
26 July	Witray	7	Bretagne
27 July	Lavale	8	Bretagne
28 July	Mayenne	7	Bretagne ...
29 July	séjour	“	Maine

30 July	Préambal le	8	Maine
31 July	Allonçon	6	Normand ie
1 Augst	Mortagne	8	Perche
2 Augst	Wernelle	7	Normand ie
3 Augst	séjour	“	“
4 Augst	Dreux	4	L'isle de France
5 Augst	Houdant	4	L'isle de France
6 Augst	Mant	5	L'isle de France

246.

Dattes	Noms des Villes	lieux	Noms des provinces
7 Augst	Pontoise	6	L'isle de France
8 Augst	séjour	“	L'isle de France
9 Augst	Lusarge	5	L'isle de France
10 Augst	Senlis	4	L'isle de France

11 Augst	Compiègne	7	L'île de France
12 Augst	Soissons	9	L'île de France
13 Augst	séjour	“	L'île de France
14 Augst	Fimmes	7	L'île de France
15 Augst	Reims	6	Champagne
16 Augst	Petite Loge	4	Champagne
17 Augst	Challons	6	Champagne
18 Augst	séjour	“	Champagne
19 Augst	Witry François	6	Champagne
20 Augst	St Dizier	6	Champagne
21 Augst	Bar le Duc	7	Lorraine
22 Augst	séjour	“	“
23 Augst	St Aubin	8	Lorraine
24 Augst	Toul	8	Lorraine
25 Augst	Nancy	4	Lorraine
26 Augst	Lunneville	5	Lorraine

	e		
--	---	--	--

247.

Dattes	Noms des Villes	lieux	Noms des provinces
27 Augst	Blamont	5	Lorraine
28 Augst	Saarbourg	6	Lorraine
29 Augst	Palsbourg	4	Alsace
30 Augst	séjour	"	Alsace
31 Augst	Hohfelden	6	Alsace
1 7bre	Hagenau	6	Alsace
2 7bre	Sultz	4	Alsace
3 7bre	Weissenburg	3	Alsace
4 7bre	Landa u	6	Alsace
	Total	229	

248.

Register aus die Blätterzahl gerichtet⁴⁷⁵

Von der ersten Batalien zu Wasser	11
Von der StadtNieport	18
Von den wildenKönigen	21
Wildes Land von Canada dass mit Wilden bewohnt ist	27
Die StadtProfidenz	30
Von den Gebräuchen der Einwohner die Gegenden von WindhamFarmingston	34
UndGutbahr, Neuthaun etc.	36
Von der Verrätereuy des Arnolds	37
Von der Batalien zu Trenthon und Printzthaun	42
Trenthaun und det Fluss Tellawar	46
Die Stadt Philadelphia	50
Witmingston und Head of Elk	54
Von York in Virginia	64

⁴⁷⁵“Registeraus die Blätterzahlgerichtet”, ou Registre au sujet du nombre de feuilles, est un index qui renvoie aux pages concernées pour chacun des sujet traités. Les mentions évoquent le plus souvent les noms de localités visitées et leurs descriptions, mais aussi les illustrations associées. Les digressions comme celles à propos de la trahison d'Arnold (“von der Verrätereuy des Arnolds”) ou de la bataille de Trenton/Princeton (“von der Batalien zu Threnthonund Printzthaun”) sont aussi indiquées, ce qui illustre leur importance aux yeux de l'auteur. On remarque d'ailleurs que les mentions ne suivent pas l'ordre de la pagination. La présence de cet index suggère l'usage documentaire que Flohr assignait à son voyage.

Die Belagerung zu Klein York in Virginien und selbige Gegenden	78
Von der Capitulation der englischen Armee in York	85
Anzahl det Gefangenen zu York	88

249.

Register

Aufzug der französeschen Armee durch die Stadt Philadelphia	125
Die StadtWiliamsburg	91
Register derrenTodten und Plessiertenbey der Belagerung von JleinTork	93
JamesthaunundselbigeGegend	94
Neu Cassel undHannoberthaun	106
FriedrigsburgundFallmuth	106
Damfredund der Fluss	109
AllexandriaundGeorgthaun	110
Bleadingsburg	
Die Stadt Baldimor und Anapolis	118
Längkäster, Carlsthaun und Christinathaun etc. nebst dem Flusse	126

Von Brandenwein, Schester und Tarly nebst dem FlusseTellawar etc.	124
Printzthaun Moritzthaun Sammersad etc.	126
Bikskielund der Nordfluss	130

250.

Register

Die StadtHaarford	134
ReadhamundLutten	138
Die Stadt Boston mit ihrem Hafen	142
Von der Flotte zu Boston	143
Von der Abfahrt zu Boston	144
Von demgrossen Sturm	146
Von dem Ceromonien um der Tropiklinien zu passieren oder Tropikbacaniere	154
Die Insel Porto Rico	158
Die Insel Kirasau oder Ciracao	168
Die Stadt Porto Cappello oder Portobello	181
Die Insel Jamaica	214
Die Insel Sendomeng und die Stadt	222

Caap oder Caapfrançois	
Von denen Lebensmittel auf den Schiften	9
Von der Übergebung der Stadt York	87
Von denen Gethiers in America	191
Von dem Angriff zu NeuYorkbey der Königsbritsch und Sandyhok	36
Von detBatallienbey der Buchs von Schesabek	25

251.

Register

VomLagerzuPhilipsburg	36
Von der Ankunfft in America	15
Von demverunglücktenKriegschiffe	168
Von denen Religionen in Nord America	20
Abtheilung det Flotte nach Franckreich	226
In 3 Divissions	
Von dem Wunderzeichen zu Wasser	229
Von der Ankunfft des Generals Wassington	28
Von denen Gebräuchen der Wilden in	

America	22
---------	----

252.

Register

Georg Flohr	1800
Henry Flohr	1803
Flohr Friedrich	1806
Georg Heinrich Flohr	
Katharina Flohrin	1810

Annexes cartographiques à envisager

Carte de localisation de l'Amérique du nord-est

Carte de localisation des Antilles

Itinéraire de la traversée et comparaison à faire entre celui donné par Flohr et celui évoqué dans Mes campagnes en Amérique de G. de Deux-Ponts

Itinéraire du régiment Royal-Deux-Ponts à cartographier – cf. Jean-Philippe Droux : des cartes de cet itinéraire existent déjà dans Soules, *Histoire des troubles de l'Amérique Anglaise* (à la médiathèque), et la même carte dans le volume II d'*American Campaigns of Rochambeau's Army*.

Carte de localisation de la baie de Chesapeake

Siège de Yorktown

Ces annexes cartographiques pourraient être complétées par des annexes textuelles, notamment par la mise en ligne des versions numérisées des journaux de campagne cités dans les notes pour comparer leur contenu aux commentaires de Flohr (cf. Dropbox, documents ajoutés par Edern).